



N. Meurin del.

Lith. Kappeler sc.

d'après le croquis de S. Arago.

Tête de Gaoutcho.

SOUVENIRS D'UN AVEUGLE,
VOYAGE
AUTOUR
DU MONDE

PAR
M. J. Arago,

OUVRAGE ENRICHÍ
De soixante Dessins et de Notes scientifiques.

TOME QUATRIÈME.

PARIS,
HORTET ET OZANNE, ÉDITEURS,
58, RUE JACOB, FAUB. S.-GERM.

—
1839.

9677

SOUS LE DIRECTION DE

LE DIRECTEUR

DU MONDE

ET DE L'ASIE

LE QUATRIÈME

PARIS

HORTET ET GARNIER, ÉDITEURS

1853

H
2
H.V.

EN MER.

Ponentais. — Levantins.

J'aurai des partisans et des contradicteurs. C'est le lot de quiconque émet hautement son opinion. Vais-je allumer des querelles? Je ne le crois pas. Vais-je faire naître des discussions? Cela est certain. Quand l'amour-propre est en jeu, il devient fort difficile que l'irritation ne fermente pas dans une forte poitrine, et l'on sait si le matelot est de nature inflammable quoique vivant au milieu des eaux. Il y a vingt questions à résoudre à côté de celle que je vais poser. Que vaut-il mieux : entreprendre un long voyage avec un équi-

page homogène ou avec des matelots de caractères opposés? Vous qui êtes plus habiles et plus expérimentés que moi, prononcez, faites un livre là-dessus, ce sera, je vous le jure, un livre fort utile à consulter, un livre qui aura cours dans toutes les parties du monde, car le matelot n'est à proprement parler d'aucun pays ou plutôt il est de tous.

Eh bien! je me trompe dès mon début. Le matelot, le vrai matelot n'est pas seulement d'un royaume, d'une province, d'une ville, il est d'un bourg, il appartient à telle famille, il est fils de tel père. La généalogie du matelot comme je le comprends est pour son bien-être présent un brevet honorable ou un titre de réprobation; son parchemin à lui c'est le nom de son village, c'est le nom de son frère ou de son père, et cela est si vrai qu'en parlant de sa maison (car c'est une noble maison que celle d'un excellent matelot) il ne manque jamais dans ses narrations de se dire, à l'exemple des héros d'Homère, fils de Surcouff, ou frère de Bavastro, ou cousin et neveu de Paul et de Thomas.

Le matelot se pare de toutes les gloires de son père et il s'écrie en parlant de lui: « En v'là un qui en a filé des rubans de queue! En v'là un qui a mordu dans du cuir salé! » Et le bonnet du conteur ne couvre plus sa tête et dans ses yeux ardents roulent de chaudes larmes. Ainsi le vrai, le plus beau patrimoine du matelot, ce sont les services de son père.

Quels sont les meilleurs matelots? quelle est la navigation qui convient le mieux aux uns et aux autres? En général un matelot de dix-neuf à trente ans vaut-il

plus ou moins qu'un matelot de trente à quarante-cinq?

Je vous assure que ces simples questions ont une haute portée et que celui qui les résoudreait logiquement aurait rendu un grand service à la marine.

J'entends à ma droite un vieux capitaine me dire que nulle de ces questions ne fait plus doute et que tout vieux marin sait à quoi s'en tenir. J'ai à ma gauche un jeune officier qui se rit de mon ignorance et me prouve par $A + B$ que j'enfonce une porte ouverte.

Le premier s'est prononcé en faveur des Ponentais, le second a donné la victoire aux Levantins.

Vous voyez donc bien que, puisque vous n'êtes pas d'accord vous-mêmes, un grand nombre d'autres peuvent ne pas l'être aussi et que le problème reste encore à résoudre. Et d'abord doit-on choisir un marin pour juger un marin? Au premier coup d'œil cela semble tout naturel : c'est un peintre qui juge un tableau, c'est un architecte qui juge un monument, c'est un bottier qui apprécie une chaussure. Et pourtant en y réfléchissant un peu on serait tenté de croire que ce qui vous avait paru au premier coup d'œil tout clairement résolu est réellement illogique. Vous allez vous prononcer entre un matelot de Brest et un matelot de Toulon.

— D'où êtes-vous?

— De Brest.

— Taisez-vous, je vous défie d'être pur de toute prévention. J'en dis autant à vous, capitaine des ports de la Méditerranée. Nul ne doit être juge dans sa pro-

pre cause. Mais alors que faire? Prendrez-vous pour arbitre un citoyen de Paris ou d'Orléans? Pourquoi pas, si ce citoyen échappé aux travaux du cabinet, aux boues des rues, aux querelles des cochers, aux bateaux qui remontent la Seine ou à ceux qui la descendent jusqu'à Rouen, a parcouru les mers, étudié les climats et les hommes; ses habitudes d'observation le rendent sans qu'il s'en doute observateur; *lui aussi est peintre*, et il court d'autant moins de danger de se tromper qu'il n'a nul penchant à flatter, nulle passion à satisfaire. Ce n'est pas ma cause que je plaide ici, c'est celle des matelots en général; je consens à la perdre pourvu que vous vous donniez la peine de la gagner. Il est souvent ridicule d'avoir raison pour soi seul. Jetez vos rayons au large et faites que chacun s'en éclaire.

Je suis incapable de manœuvrer une yole et cependant j'ai fait le tour du monde. A vingt ans à peine j'avais sillonné la Méditerranée dans tous les sens sur le brick l'*Adonis*, commandé par le brave capitaine Lebas, et c'est à grand' peine si j'ose monter sur une barre de perroquet, ce que j'ai néanmoins tenté une fois, et il m'en souvient. Les opérations les plus simples à l'effet d'orienter un navire, c'est tout au juste si je les comprends, jamais je n'ai essayé de prendre un ris ou de carguer une brigantine. Je défie un seul de mes compagnons de voyage d'assurer et de soutenir devant moi qu'il m'ait aperçu à cheval sur le beaupré. Nul ne vous soutiendrait que je sache amarrer fortement une *drisse*, ni que je sois capable de faire le plus sim-

ple des quinze ou vingt nœuds que tout matelot sait par cœur et les yeux fermés. C'est tout au plus si au moment d'une bourrasque on aurait daigné me mettre une corde à la main pour la larguer au coup de sifflet convenu, ou si sur la dunette j'ai su tenir adroitement le loch, incertain même en l'écrivant de l'orthographe du mot; eh bien! en dépit de ces concessions, que je vous fais aussi larges que possible et auxquelles je vous permets de donner plus de latitude encore, en dépit de cette ignorance de la marine que je puis avouer sans honte, je maintiens que l'homme qui passe quelques années sur un navire bariolé de marins de tous pays est plus capable de les juger, alors qu'il s'est donné la peine d'observer, que l'officier même, en présence duquel ils se travertissent assez souvent.

Telle mer convient à tel équipage, telle navigation convient à tel autre, c'est là un point qu'on n'a nul besoin de débattre. Tout capitaine qui fera un long voyage dans la Méditerranée, au milieu des Archipels, dans le Bosphore, sur les côtes d'Afrique, préférera, soyez en sûr, le matelot levantin au matelot du nord ou de l'ouest. Cette turbulence rétrécie des lames, cette diversité de position si fréquente qui a fait dire aux vieux loups de mer que la Méditerranée était un *plat à barbe* dans lequel on ne pouvait virer de bord sans avoir le beaupré à terre, cette nature végétale qui s'élève des côtes et lui rappelle sans cesse son pays, cette température à peu près égale à laquelle il est habitué, son costume chéri, qu'il retrouve si fréquemment, son

idiome même, dont un grand nombre de mots ont tant d'analogie avec ce parler bref, rapide, énergique, dont il fait son idole, tout cela lui laisse croire qu'il n'est qu'à deux pas de sa famille, qu'il peut la revoir du bord, qu'il n'a qu'à élever la voix pour s'en faire entendre et que s'il a quelques sous dans sa poche, il peut entrer joyeux dans le cabaret qu'il a quitté la veille.

L'inconstance du Levantin est d'ailleurs devenue proverbiale, et s'il se plaît tant dans la navigation méditerranéenne, c'est, je vous le répète, que du haut du mât il est rare qu'il n'aperçoive pas à l'horizon une terre à peu de chose près semblable à celle où se rattachent tous ses souvenirs d'enfance. Le matelot levantin depuis Nice jusqu'en deçà de Marseille crie et jure dès qu'il se réveille jusqu'au moment où il s'assoupit. Dans ses rêves il jure encore, car les rêves ne sont guère que le réffet de la vie réelle. Il jure dans la colère et dans le calme, il jure en vous remerciant du service que vous venez de lui rendre et il jure sur le refus dont vous venez de l'affliger. L'amitié que vous promettra un matelot de Toulon se formulera par un serrement de main ou un grand coup de poing sur l'épaule escorté d'un terrible juron. Il jure et fait rage quand sa pitance est grêle et qu'il se voit condamné à la demi-ration, il jure et fait rage si les vivres sont abondants et le vin d'excellente qualité; on dirait que son existence est une colère permanente. Eh! bon Dieu, il est gai, il est heureux, et il jure plus vigoureusement que jamais en apercevant sur le rivage qu'il va atteindre sa mère ou sa *zentille dulcinée*, qu'il aborde

avec un gros et sonore juron. Le Levantin ne sourd-muet devine ce langage et il jure lui aussi entre ses lèvres et dans sa poitrine.

A vingt pas de distance, vous pouvez aisément et fidèlement traduire le langage animé du Levantin. Il a deux parlers, lui, la parole et le geste; il craint de ne pas vivre assez, il double ses heures, il a hâte de finir ce qu'il commence parce qu'il a autre chose à faire. S'il parle d'un homme à cheval, d'un escadron au galop, vous entendez le bruit des coursiers; s'il est question d'une bourrasque, vous voyez les flots écumeux se ruer sur la plage; vous ne perdez pas une seule qualité, une seule protubérance de la belle qu'il courlise; s'il a fait une excellente ribote, vous êtes aviné avec lui; s'il rame, vous entendez le bruissement des avirons absents, et quand il dit que dans un pugilat il a eu l'œil poché ou le nez écrasé, soyez sûr qu'il va devenir victime involontaire de sa narration.

Le matelot levantin est sobre par excellence: de l'ail, du biscuit, une tranche de bœuf, voilà ce qu'il aime, et vous lui rendez le plus signalé des services en lui permettant de temps à autre de se préparer une matelote ou une *bouillabaysse* nationale.

Le Levantin est bavard, vaniteux, rancunier; si pour une manœuvre difficile vous donnez la préférence à un Ponentais, soyez convaincu qu'il y aura, tôt ou tard, pour ce fait seul, pugilat entre les deux champions. Ce qu'il vante surtout en lui, c'est la qualité qu'il ne possède pas, persuadé qu'on a déjà distingué celles par où il brille.

- Tu ne sauras donc jamais serrer une voile ?
- C'est moi *que ze la serre* le mieux du bord.
- Tu ne vaux pas un sou à la barre.
- *Z'y vaux* un million de milliards.

Le Ponentais vous dit tout simplement quand vous lui demandez son pays : Je suis de Brest, de Rochefort, ou de la Rochelle, tandis que le Levantin tire vanité de sa patrie.

- Qu'es-tu ?
- Matelot.
- De quel pays ?
- De la Seyne ou de Toulon.
- En France ?
- Non, en Provence.

La Provence est en effet un sol à part, elle a des mœurs à part, des habitudes qui lui sont propres, et s'il importe peu à un marin de Brest qu'on le croie méridional, le méridional de Toulon ou de Marseille se trouvera presque offensé qu'on puisse se méprendre sur le lieu de sa naissance.

Est-ce là une noble vanité ou un orgueil ridicule ? Ce n'est pas à moi de résoudre la question.

Un jour que dans un gros temps un Ponentais tenait le gouvernail d'une main assurée, et que l'officier de quart le complimentait, un de nos matelots levantins haussait les épaules en pitié et lançait des regards de fureur contre celui qu'on avait l'air de lui préférer.

— Pourquoi cette colère et ces gestes ? lui dit l'officier.

— Parce que.

- Tu n'as pas une meilleure raison à me donner?
— C'est la bonne. C'est la *plus bonne, la plus meilleure*.
— J'en demande pourtant une autre.
— C'est vrai, vous faites là des *mamours* à ce gabier et il vous fait des embardés qu'on ne sait seulement pas où est la route.
— C'est que la lame est haute.
— Et quand elle le serait comme dix montagnes, on ouvre l'œil et on pique droit. Si *z'étais* à la barre *ze me sargerai* de mettre le beaupré dans le trou d'une aiguille.
— Place-toi à la barre, je veux connaître ton savoir-faire.

— A la bonne heure, je vous estime.

Le Toulonnais prit le gouvernail d'une main robuste; mais, l'expérience lui manquant, les embardés étaient immenses.

— Eh bien! lui dit son rival, ce trou d'aiguille tu ne le trouves guère.

— *Ze le serche*, lui répondit le Levantin sans se déconcerter.

Le mot est devenu traditionnel.

Le matelot ponentais se distingue du levantin par son flegme et son mutisme. Je ne vous dirai pas qu'il est plus brave que l'autre, mais je crois qu'il l'est plus longtemps. Le premier c'est le salpêtre qui pétille, éclate et tombe; l'autre le flot de lave qui envahit et brûle; le Toulonnais se lasse vite; le Breton, moins bouillant, a une colère de plus longue durée; ceci n'est, quant aux travaux du bord, que pour les cas ex-

ceptionnels. Dans les jours paisibles comme dans ceux où les menaces de la mer sont vives, quoique sans tourmente, le matelot des côtes ouest de la France fait son devoir en homme qui sait que c'est là son métier, que la tâche ne lui est pas tant imposée par ses chefs que par sa propre conscience, et, s'il pense au salaire, il est capable de redoubler d'ardeur afin de prouver que ce salaire même est bien gagné, bien conquis.

Lui, par exemple, quand il jure, c'est qu'on a blessé son orgueil de marin; quand il jette à l'air ses énergiques paroles qui ne disent quelque chose que par la violence avec laquelle elles bondissent, c'est qu'une manœuvre a été gauchement exécutée et qu'il a honte d'avoir si mal compris, si mal secondé les ordres donnés. Le juron du Ponentais est comme une sorte de réprobation de sa conduite, c'est un reproche brutal qu'il s'adresse, et pour peu que vous feigniez d'être de son avis, il va appliquer sur sa propre joue un vigoureux soufflet: ne craignez pas que le Levantin en agisse de même; si la *sose* va mal, c'est le voisin qui recevra *l'atout*, et son poing fera l'office du marteau.

Les amateurs des *bouchons* des ports de Brest, de Rochefort ou de la Rochelle ne se grisent ni plus ni moins que ceux de Toulon, de Marseille ou de la Seyne, seulement comme *ils portent mieux la voile*, car leurs vins ne sont pas aussi capiteux que ceux du Midi, on les croirait plus disposés à hanter les cabarets, cause première et fatale de la décrépitude précoce des marins de tous les pays.

Au surplus, l'économie n'est la vertu dominante d'aucune des deux espèces dont j'esquisse le caractère, et j'ai entendu Lévêque, un des plus habiles contre-maitres de notre bord, répondre à un homme qui lui demandait si sa bourse était bien garnie : « *J'ai vingt-quatre bouteilles,* » voulant dire qu'il avait douze francs et que la bouteille de vin se vendait cinquante centimes. Ces hommes-là comptent par bouteilles, litres, chopines, comme on compte chez nous par francs, sous et deniers. Ce Lévêque était un type aussi curieux peut-être que Petit et Marchais, mais à peu comme une étrille et taciturne comme un chartreux. Je vous le ferai connaître un jour.

Quand une querelle s'engage entre Bretons et Normands, il est possible qu'il n'y ait point rixe, j'en dis autant des luttes entre nos matelots méditerranéens. Mais si de *gros mots* sont échangés entre Toulonnais et Bretons, oh ! soyez sûr alors que le combat sera long et rude, placez-vous à l'écart des deux champions, car les éclaboussures vont au large et elles font plus que taches simples sur les habits. Pour des gens taillés de la sorte, pour des charpentes soudées de bitume, pour de semblables natures toutes cimentées de goudron, un œil poché est une caresse, un nez aplati est une croquignole, une mâchoire ébranlée un léger coup de vent qui ne chavirerait pas la plus petite yole. Mais quand ils y vont tout de bon ; quand il y a injure grave à laver et qu'ils se mesurent en présence de témoins qui font cercle en se croisant les bras ; quand ils ont déposé leur veste sur un buisson de peur que l'humili-

dité ou la poussière ne la *détérioré* ; quand ils ont retroussé leurs manches, craché deux fois dans leurs battoirs de fer et rejeté leur chique, oh ! c'est un roulement de coups de poings à démâter une frégate, c'est une cascade qui s'engouffre dans de profonds souterrains, c'est une nuée de blanchisseuses actives à leur besogne, c'est le retentissement de deux chevaux au galop ; on ne sait pas au juste qui reçoit et qui donne, le sang jaillit, les vêtements volent en lambeaux, les cheveux flottent à l'air, la sueur et l'écume se font jour à travers les pores, et, au milieu de tout cela, pas un cri, pas un juron, pas une plainte, pas un soupir qui accuse la douleur. Enfin un homme tombe... tout est fini... Est-ce lui qu'on entoure ? Non. D'abord le vainqueur pour les félicitations, plus tard le vaincu pour les doléances.

Je vous ai dit la petite lutte ; mais il n'est pas rare qu'après ce combat particulier, une bataille générale n'ait lieu ; bataille rangée, mêlée terrible, sanglante, acharnement infernal contre lequel une population entière s'arme vainement, et presque toujours terminée par des jugements et des condamnations capitales. Que d'autres vous les racontent ; moi, je reviens à ma théorie pour l'appuyer en dépit des tristes exemples que j'ai cités.

Les discussions de bord entre Ponentais et Levantins roulent presque toujours sur les fatigues et les dangers des diverses navigations auxquelles chacun d'eux est le plus souvent exposé. D'après le premier, les océans offrent des périls infiniment plus grands que la Médi-

terranée, et il raconte à ce sujet, dans le but seul d'humilier son rival, des choses assez peu vraisemblables. S'il parle de la hauteur des lames, il ne manque jamais de faire le raisonnement suivant, qui semblerait tout d'abord fort logique :

Qu'est-ce que la Méditerranée ? Vous le savez, un plat à barbe, un simple plat à barbe ; or donc, ce susdit plat à barbe étant trois mille fois plus petit que le bassin où nous naviguons, il s'ensuit tout naturellement que cette mer où vous barbotez, c'est absolument un coup de poing donné par un criquet de mousse qui joue, à côté d'une giffle administrée par Marchais en colère ; ça ne se compare pas, ça n'est pas de la même famille ; un petit verre d'eau douce ne peut se mesurer avec un baril d'eau-de-vie, une yole se brise en miettes contre un trois-ponts, et votre Méditerranée est un crachat de notre Océan.

A ces belles phrases jetées sur le gaillard d'avant, où la logique des mots est si précise, le Levantin commence par se mordre les lèvres, puis il mâche son tabac avec plus de vivacité que de coutume, il roule ses deux ardentes prunelles, se gratte le front, salive cinq ou six fois, et, posé sur ses hanches et se croisant les bras comme Spartacus, il répond (je vous fais grâce des jurons d'usage) :

— Sais-tu bien, mon petit ami, que tu blagues à merveille et que, si on t'écoutait, la Méditerranée ne serait bonne qu'à porter des puces dans des coquilles de noix ; eh bien, *ze* te dis, moi, matelot de Toulon, que ton *Oc-céan* est un *hipproprotrame* qui n'est bon

qu'à remplir de la place. Il fait du bruit, c'est vrai ; mais voilà tout. Il crie, il se gonfle comme un ballon, il se fait des bosses comme un *sameau*, il s'agit comme un phoque, comme un éléphant de mer ; mais il y a toujours de l'eau devant soi et on peut filer ses nœuds pendant trois mois sans rien craindre. Tout colosse n'écrase pas, et il y a de petits animaux plus *danzereux* que les plus grands. La Méditerranée, vois-tu, c'est un chacal, c'est un petit tigre qui mord et déchire ; ses lames sont courtes, mais *razeuses* en diable ; c'est une poêle, *z'en* conviens, auprès de votre immense marmite d'*Océan* ; mais l'eau qui bout dans une poêle ne tarde pas à s'échapper et le poisson s'y roussit tout de même. Nous n'avons pas comme vous de longs rubans de queue à suivre, et quand le vent souffle à décorner des bœufs, à faire plier le pouce en dehors, nous sommes *toujours* en alerte et l'œil ouvert au bossoir, car la terre est là, devant, derrière, à côté, partout et... enfoncé, voilà.

Z'ai connu un brick qui, par un *mistral* carabiné sur les côtes d'*Egypte*, a fait une nuit, sans s'en apercevoir, trois lieues dans le sable. Que penses-tu de ça ?

— Tu dis que tu as vu un brick faire trois lieues dans le sable sans seulement s'en douter ?

— *Ze* l'ai dit et *ze* le répète.

— Je te crois, parce que tu le répètes. Où ça ?

— Sur les côtes d'*Egypte*, c'était en 1809 ou 1814.

— L'année n'y fait rien.

— Si fait ! si fait ! C'était le 4 mars ou le 19 octobre.

- Le jour n'y fait rien.
- Si fait, si fait. Que réponds-tu à cela, toi?
- Je réponds que j'ai vu dans une des îles du grand océan Pacifique une chose mille fois plus curieuse et plus extraordinaire.
- Une blague.
- Une vérité.
- Dis.
- Tu ne me croirais pas.
- C'est égal, dis *toujours*.
- Eh bien j'ai vu près de Wahoo un insulaire qui mangeait du lard et autres légumes avec l'oreille.
- Avec la bouche qui allait sans doute jusqu'à l'oreille?
- Non, sans la bouche et avec l'oreille seule.
- Ah ça ! tu veux nous en conter?
- Comment, gredin, je te fais grâce de trois lieues et tu ne veux pas me faire grâce de deux pouces?

Et l'auditoire de rire, et moi de transcrire ces querelles sans cesse renouvelées, car chaque matelot veut absolument avoir eu affaire à un ennemi plus redoutable ou *avoir vu* des choses plus étonnantes, de peur que sa propre gloire n'en soit amoindrie.

Revenons à la question première. Je pense donc que ce qu'il faut choisir de préférence pour les longs voyages, c'est un équipage hétérogène. Les sévères lois du bord suffisent pour arrêter toute colère qui s'échappe et punir tout quinteux agresseur. Mais parfois aussi il y a des révoltes complètes dans les navires, et le moyen le plus sûr de les prévenir et de les rendre

impossibles, c'est de diversifier un équipage. Comment être d'accord alors que tout le monde a une manière de voir et de penser à soi? Or, dès qu'il n'y a plus harmonie, il y a dénonciation et l'autorité reprend ses droits.

Le code maritime est terrible, et je conviens qu'il doit l'être, tant de responsabilité pèse sur le capitaine. Le mauvais vouloir d'un seul homme peut causer la perte de tous, et la mer, qui se referme sur vous, garde religieusement ce dont elle s'empare. Aussi, n'est-ce pas à ce code redoutable que je veux toucher; mais les punitions pour des fautes légères sont-elles toujours logiquement ordonnées? Non sans doute. Qu'est-ce qu'un matelot? Un être jeté dans ce monde pour travailler et souffrir. Pour lui, jamais de repos certain, jamais de course tranquille. Le matelot a un langage à lui, des manières à lui, une démarche qui lui est propre; s'il chemine debout et verticalement au sol, il tombe; il faut qu'il apprenne à boiter, à rouler comme un tonneau ou plutôt comme son navire; il est contraint d'aller au pas avec son brick ou sa corvette, si je puis m'exprimer ainsi, sous peine de se briser une épaule ou de s'ouvrir le crâne contre un bordage; le matelot couche suspendu dans un morceau de toile heurtant sans cesse contre un autre qu'un troisième pousse ballotté par un quatrième; le repos du matelot est un choc perpétuel. Dès que le voilà dans son lit balancé, le relentissement sonore du porte-voix, pareil à la trompette du jugement dernier, l'appelle sur le pont, car ce peut être aussi son heure dernière, celle

qui vient de commencer ; il n'est pas encore sec de la bourrasque dont il n'a reçu qu'une partie , mais celle-ci charrait avec elle des vents impétueux et il faut que le pauvre malheureux remonte pour grimper sur une vergue qui le promène à l'air entre deux eaux , celle de l'Océan et celle qui tombe du ciel ; et lorsque , épuisé , moulu , brisé , il retourne à sa couche déserte , le tintement d'une cloche le ressaisit de nouveau pour lui dire que l'heure du repos est passée et que son poste est là-haut , sous la brise froide et mugissante. Merci d'un pareil métier ! Laissez-moi cocher de fiacre , postillon , mineur ou geôlier , la profession du matelot (car il dit que c'en est une) m'épouvante et me glace ; *qu'on me ramène aux carrières !*

Eh bien ! si un homme a commis la moindre faute , s'il a gauchement amarré une manœuvre , si le pied lui glisse et qu'il n'arrive pas assez vite à un bout de vergue , on le punit en le privant de sa faible ration de vin , de son chéif verre d'eau-de-vie , qu'il a coutume d'avalier , l'infortuné , en une demi-aspiration.

Des privations de vivres et de boissons , aux matelots , cela est horrible , cruel , cela est injuste , cela est inhumain. Des coups de gacettes à un matelot ! non , mille fois non ! Déchirez ces deux feuilles du Code ; le matelot est un soldat , il est plus qu'un soldat , car il souffre davantage , utilement et autant que lui il sert sa patrie. Ne frappez donc pas plus le matelot que le soldat. Mettez le matelot indiscipliné aux fers , vous n'en manquez pas à bord ; placez-le en faction sur les barres de perroquet ou de cacatois ; mais , je vous le répète , laissez

sez-lui sa ration entière, car il a besoin de toutes ses forces pour faire mouvoir et pour faire manœuvrer cette lourde et immense machine qui vous porte en si peu de temps d'un bout du monde à l'autre.

N'est-ce pas, capitaines, que je parle comme un pékin? (Je me sers de votre langage.) N'est-ce pas que cela est bien ridicule à moi, citadin efféminé, de défendre un pareil système? N'élevez pas tant la voix, messeigneurs les loups de mer, comme on vous appelle et comme vous aimez à vous faire appeler, une législation nouvelle surgira peut-être bientôt pour donner plus d'autorité à mes paroles; vous serez bien forcés alors de laisser au matelot le lard salé, le biscuit et l'eau-de-vie qui peuvent à peine soutenir sa misère.

A l'exemple du marin inhabile qui tient la barre d'une main mal assurée, je viens de faire un trop large embardé, par une digression qu'on me pardonnera, je pense. En parlant du matelot, c'est son intérêt qu'il faut d'abord envisager, c'est la plaie qui le ronge qu'il est nécessaire de montrer du doigt, afin qu'on la cictrise. Cependant revenons un peu sur nos pas.

L'équipage de l'*Uranie* se composait d'éléments hétérogènes et même discordants. Nous avons eu des matelots anglais; nous en avons eu de catalans, forts, vigoureux, mais écrasés par la paresse; nous avons eu des Italiens pleins de bon vouloir, mais maladroits, incapables: c'étaient les exceptions de la corvette; la masse se composait de jeunes marins de Brest, de la Rochelle, de Rochefort et de Bordeaux, et d'un nom-

bre plus grand de matelots toulonnais ou provençaux. Les maîtres étaient tous du port de Toulon. Mais quels maîtres ! l'élite des hommes forts de caractère et éprouvés dans mille circonstances.

Là, Bonnet, maître d'équipage, leste encore quoique âgé de quarante-cinq ans, ayant fatigué la mer plus qu'il n'avait été fatigué par elle, sévère pour les autres, parce qu'on l'avait été pour lui, mais juste envers tous, car la justice est dans le cœur de toutes les nobles âmes.

Là, maître Rolland, bloc de granit carré par la tête et par la base, laissant venir les événements, incapables de le briser, inhabiles à l'émouvoir, ne parlant jamais à haute voix, ne donnant jamais une parole de trop et contant ses aventures, ses naufrages, ses visites à tous les océans, ses caravanes dans tous les déserts de l'Afrique, avec un air de paisible fanfaronnade qui lui allait à merveille, car ce qu'il vantait en lui était en effet la qualité première de son mérite. Maître Rolland, lors de notre naufrage, nourrit à lui seul, par sa chasse et ses courses nocturnes, tout l'équipage de *l'Uranie*, et au moment où le navire s'enfonçait dans les flots, il mâchait paisiblement sa pincée de tabac et nous disait du ton le plus flegme : Moi seul je ne mourrai pas, et vous, vous mourrez tous comme des *siens*. Rolland n'a jamais compris qu'on ne pût pas dire indifféremment *chien* ou *sien*; et, par une étrange bizarrerie, il ne manquait jamais de nous répéter qu'il venait de suivre un *clientier* fort rocailleux, et qu'il avait aperçu un *santier* de bois magnifique. Changer la na-

ture de maître Rolland, c'eût été renverser la grande pyramide de Cécrops.

Maître Rolland s'était trouvé à plus de vingt combats, et dans presque tous il avait reçu quelque estafilade.

— Z'en veux à ce coquin de bronze, nous disait-il souvent, z'ai de la rancune contre lui; il ne m'a jamais épargné. A Alzéviras, pif! un coup de gaffe sur l'épaule, que z'en souffre quand il fait humide, et il fait si souvent humide en mer! A Ouessant, pouf! un biscayen qu'il m'a fracturé la zambe gausse; devant Alzerré, pân! un éclat de bois qu'il m'entamé une côte, à droite du brave commandant Collet; à Trafalgar, boum! un baril qu'il saute et qu'il me zellé la tête la première contre une caronnade; à la Pointe-à-Pitre, v'lan! un coup de sabre m'enlève le petit doigt de la main droite, que ze n'ai jamais pu le remplacer. C'est embétant en diable de servir de cible aux ennemis.

Ainsi, répondions-nous à Rolland, vous en avez donc assez du métier de marin? — Assez? non; ze ne mourrai pas du tout, où ze mourrai à mon poste, et mon poste est dans une batterie, à commander le feu de tribord et de bâbord et à envoyer de belles et bonnes *draxées* à l'ennemi. Une batterie, ce sera mon tombeau, à moins qu'on ne se batte plus, et alors ze donnerai ma démission. A côté de ces deux hommes si intrépides pivotait, grêle et vieux, maître Fonque, véritable loup de mer, animal amphibie, prêt à tout, infatigable, ardent, fidèle à son poste, faisant régulièrement son service

comme une antique horloge que le temps n'a pas rouillée, et voyageant sans doute pour la dernière fois, afin d'apporter quelques écus à sa bonne ménagère et de réaliser une petite économie pour acheter un terrain où il voulait, disait-il, ensevelir sa vieille mère centenaire, dont il ne parlait jamais qu'avec de grosses larmes.

Oublierai-je Balthazard, ce maître calfat qui, le jour de notre désastre, nous disait la sonde à la main, en pensant à son devoir plutôt qu'à la catastrophe: Douze pieds d'eau; nous en avons encore pour une heure.

Eh bien! autour de ces hommes de fer se trouvaient groupés d'autres hommes non moins durs, non moins intrépides, qu'un premier sifflet lançait au haut des mâts, qu'un sifflet nouveau jetait sur le pont et qu'une parole échappée au porte-voix faisait bondir, une minute après, à chaque extrémité des vergues.

Cet équipage, je vous l'ai dit, était composé de matelots de divers ports; mais, en général, Toulon en avait fait les frais.

Les désertions furent nombreuses et plus d'une fois on se vit contraint de *presser* les navires de commerce, dont les hommes, je ne sais pour quel motif, refusaient d'entreprendre avec nous une si glorieuse campagne. La cause de ces mécontentements, je l'ignore, et la saurais-je, je ne vous la dirais pas. Puis vint la mort, qui éclaircit les rangs, et à chaque cadavre qui passait par les sabords, Rolland, le maître canonnier, comptait à haute voix: Dix, onze, douze! cela était fort lugubre, je vous l'atteste.

Nous avons joué de malheur ; la dysenterie et le scorbut nous visitèrent avec trop de persévérance ; mais aussi, au milieu de tant de calamités, le courage ne faillit à personne, et le vénérable abbé de Quélen disait les prières des agonisants sur des hommes qui voyaient arriver leur dernière heure sans trembler. N'importe, le tableau était sombre ; une batterie où râlent des mourants est chose douloureuse à parcourir, et rien n'est triste comme une bière qui marche, le silence et le bruit, l'immobilité éternelle et le mouvement !

Pourtant, malgré tout cela, il y a des gens qui refusent encore de s'aventurer sur les flots pour un voyage de circumnavigation. Pauvres fous ! si vous savez combien vous perdez à ne pas tenter l'entreprise !

NOUVELLE-HOLLANDE.

Terre de Cumberland. — Nouvelle-Galles du Sud. — Grain.
— Sidney-Cow. — Pays exceptionnels. — Colonisation.

La brise soufflait rondelette, trois quarts large; toutes nos voiles portaient; nous filions hardiment nos dix nœuds, nous sentions déjà que nous nous rapprochions de pays moins brûlants, et si les courants de la veille ne nous avaient pas été contraires, nous devions selon toute probabilité voir la terre de la Nouvelle-Hollande avant le coucher du soleil. Nos jeunes élèves de marine savaient trop bien la valeur de leurs observations pour que nous fussions en doute sur le résultat promis, et nos regards avides et curieux cher-

chaient déjà à l'horizon cette terre si intéressante, si riche et si âpre à la fois, dont on raconte tant de merveilles en Europe.

Il faut peu de jours en mer pour s'apercevoir qu'on change de zone, et quoique nulle végétation ne vienne à votre aide, la nature des flots, la couleur de l'atmosphère, le passage des oiseaux voyageurs vous indiquent les différences. L'étude de la mer n'est pas moins révélatrice de ces variations, et de temps à autre, en avançant vers des latitudes plus élevées, nous découvririons, pareil à un ilot noir et pelé, que le caprice de la lame recouvrait ou laissait à nu, le dos immense de quelque baleine vagabonde venue jusque-là pour se reposer sans doute de ses combats de chaque jour avec les tempêtes polaires.

Les montres marines avaient dit vrai. Devant nous, déchirant un brouillard assez épais, une terre se déploie, s'élargit comme pour tout envahir, se lève et monte, se colore et devient tranchée afin que nous puissions en étudier tous les trésors et toutes les pauvretés à la fois. C'est la Nouvelle-Hollande, c'est la terre de Cumberland, terre poétique par ses mystères intérieurs, terre précieuse par ses bienfaits présents et sa fortune à venir, terre grande et féconde, car elle a servi naguère à la solution d'un problème moral vainement cherchée jusque là.

Oh ! ne laissons passer devant nous sans le disséquer aucun de ces plateaux dont les pieds nus plongent dans la mer et dont les têtes tantôt chauves, tantôt couronnées d'une belle végétation, forment déjà ces bizarres

contrastes que nous nous attendons à voir à chaque pas. C'est qu'ici tout est étude, même l'uniformité; c'est qu'ici tout est phénomène, même le naturel; ce n'est point l'Europe, ce n'est point l'Asie; l'Afrique et l'Amérique n'ont pas un roc, n'ont pas un arbuste, n'ont pas une feuille semblable à ceux qu'on trouve à la Nouvelle-Hollande, *continent sans pareil*, disent les Anglais, et ils ont raison.

C'est un monde à part que celui devant lequel nous glissons avec une rapidité désespérante pour notre curiosité. Là des végétaux vigoureux étendant au loin leurs bras gigantesques dont nous n'avons trouvé la silhouette sur aucun continent, dans aucun archipel; ici des arbustes capricieux inconnus à nos naturalistes; plus près de nous des racines grimpantes imitant les sinuosités onduleuses d'un serpent se chauffant au soleil; et puis, à l'air, des oiseaux aux cris bizarres, aux plumages bariolés, harmonieux ou discordants; et puis encore des criques taillées d'une façon étrange au fond desquelles les eaux poussent un mugissement que vous croyez n'avoir entendu dans aucune partie du globe. L'œil et l'imagination sont en extase perpétuelle, le pinceau échappe des mains, tant il craint de mal traduire les fantastiques prodiges d'un esprit en démente.

En général les premiers plans du paysage, depuis que la côte s'est offerte à nous, sont pelés, nus, après et zigzagés par quelque rigole d'une végétation souffreteuse. Le second plan se pare de plus de richesses; c'est déjà de l'opulence. Mais dans le lointain se dres-

sent quelques plateaux imposants sur lesquels le faste de la nature est étalé avec une indécente profusion...

Quel pays à étudier ! que nos heures vont passer lentes et rapides ! Le jour baisse, la nuit nous couvre des ses voiles, les mornes de la côte se dessinent en masses noires sur un horizon violacé, et çà et là des feux brillants et superposés vous disent que ces déserts, où nulle habitation ne s'est encore montrée à nos regards, ont cependant leurs sauvages visiteurs et leurs hordes nomades. La terre, le ciel, les eaux, les hommes, tout va nous occuper, tout va s'emparer de nous dans cette Nouvelle-Galles du Sud que nous allons bientôt fouler du pied.

Mais là-bas un feu plus éclatant que les autres projette jusqu'à nous ses rayons périodiques. Le fanal protecteur se montre, s'efface par intervalles égaux, et ici commence la solution de la grande question morale proposée à l'Angleterre et résolue par elle seule. Encore quelques heures et le pavillon français flottera dans la rivière de Sidney ; encore quelques heures et nous entendrons des voix amies et nous retrouverons l'Europe à l'antipode de l'Europe.

Nous savions que l'entrée du port était étroite, que des brisants à la pointe nord la rendent quelquefois dangereuse, que les courants par un vent peu frais pouvaient nous drosser, et la corvette dut se tenir prudemment au large et attendre le lever du soleil. Dès qu'il parut sur l'horizon la brise garda le silence, puis par de timides bouffées elle essayait de nous remorquer jusqu'au port. Nous avançons si peu, si peu que

nous eûmes bientôt à craindre qu'une nuit nouvelle ne vint encore nous visiter au large. Hélas ! nous n'étions pas au bout de l'épreuve, et autour de ce pays si riche en phénomènes, tout doit être terrible, solennel, inattendu, incompréhensible. La joie pourtant régnait à bord. Tout à coup la brise se tait, les voiles coiffent les mâts, la flamme papillonante retombe immobile comme un long serpent sans vie, le disque du soleil se blafarde, semble s'élargir et jeter autour de lui des rayons coupés comme les éclairs qui sillonnent la nue. A terre tout est calme, silencieux, mais la verdure prend une teinte douteuse, on dirait qu'elle est voilée d'un réseau farineux et qu'elle attend une catastrophe ; tandis que sur la mer, naguère bondissante, de petits jets phosphorescents montent et pétillent ainsi que le ferait l'eau d'un vase qui commence à bouillir. C'est du repos si vous voulez, mais le repos de la masse et un mouvement fiévreux de tous les détails ; on voit çà et là bondir comme s'ils étaient poursuivis par un ennemi vorace de petits poissons qui montent, tourbillonnent et retombent comme frappés de vertige. A l'air vous voyez les oiseaux à tire d'aile prendre tous la même direction, passer sur la corvette avec des cris sinistres et gagner la côte, où tout s'effaçait, alors que le jour commençait à paraître à peine. Chacun de nous, attentif à de si tristes présages, interrogeait tous les points de l'horizon et cherchait à deviner d'où partirait la rafale meurtrière ; car l'ouragan était prédit quoique le baromètre gardât encore le silence. Le ciel était pur, l'air tempéré ; pourtant de nos

fronts découverts tombait une sueur brûlante, et nos corps, agités par des commotions électriques, se mouvaient par saccades irrégulières et multipliées. Les matelots veillaient et se tenaient prêts au premier signal. Vial, Marchais, Barthe, Lévêque, Chaumont et Petit levaient leurs regards intrépides vers la flèche des mâts, qu'ils devinaient qu'on allait caler; et ce dernier surtout, si dramatique au moment du danger, disait entre ses dents : « Ah ! gredin ! ah ! drôle ! tu veux nous faire peur, chien ! nous t'attendons, pèse sur nous si ça t'amuse, je te réponds de m'amuser plus que toi. Qu'est-ce que tu fais donc la haut avec tes zig-zags de feu ? Envoie-nous ça et je te dirai merci quand j'en aurai le temps. » Marchais, passant à côté de lui au moment de la harangue, lui appliqua ce que vous savez, où vous savez, et Petit, sans détourner la tête, dit : V'là que ça commence, alerte !

Le capitaine non plus ne s'y trompa point et ces brèves paroles retentirent : Ferme les sabords, ferme les écouteilles, amène et cargue toutes les voiles, laisse porter!...

Il était temps. L'espace fut envahi en un clin d'œil. Autour du soleil obscurci, que vous auriez pris pour une lune à son lever au milieu d'épais brouillards, se dressaient des masses bizarres; des nuages dessinaient mille fantasques contours; ils se ruaiet les uns sur les autres, se confondaient, se brisaient et se séparaient en rugissant; la foudre se jouait dans leurs flancs ténébreux et lançait au loin ses mille langues enflammées, propageant à l'horizon un embrasement général; c'é-

tait un fracas pareil à celui de mille cascades dévorantes, des gerbes en feu, des batteries sans cesse en activité, des détonnations à ébranler le monde...

Et le navire fuyait appuyé sur les flots par le souffle le plus impétueux, et des torrents d'une pluie pressée criblaient le matelot attaché à sa manœuvre, et l'ouragan nous dépassait pour aller plus loin porter ses ravages.

Toute la journée et toute la nuit nous nous vîmes forcés de fuir la côte hospitalière où une heure plus tard nous aurions trouvé un salutaire abri. Aujourd'hui nous avons soixante lieues à faire encore avant de saluer de nouveau le fanal indicateur. Ainsi la mer a ses caprices, ainsi partout la déception à côté de l'espérance et du bonheur.

Cependant une heureuse navigation nous promet bientôt la relâche tant désirée; nous cinglâmes de nouveau vers le port Jackson et rien ne s'opposa plus désormais à l'achèvement des travaux auxquels nous nous consacrons depuis si longtemps. Disons d'abord l'effet général, plus tard les détails ne nous échapperont pas. L'impression du moment est celle que doit choisir l'écrivain qui veut faire partager ses émotions, et il y a toujours quelque chose de faux dans les relations écrites au milieu des méditations du cabinet.

Je vous ai dit une terre triste, décrépite, dévastée, la partie ouest de la Nouvelle-Hollande; voici sur le même continent un sol riche, fort et puissant, que la main des hommes a interrogé avec un succès vraiment miraculeux et destiné tôt ou tard à assurer la fortune

de tous ceux qui viendront y asseoir leurs espérances.

Oh ! quand après une longue et douloureuse traversée, le navigateur se trouve pour ainsi dire en face d'un ciel bleu et paisible, d'une terre jeune et riche, il croit sortir d'un rêve douloureux et il semble plus orgueilleusement encore défier les éléments qu'il vient de soumettre.

La petite île Campbell est le point de terre le plus rapproché de l'antipode de Paris. Après lui c'est la Nouvelle-Zélande, puis Van-Diemen, puis la Nouvelle-Hollande, protectrice naturelle de cet archipel appelé Océanie. Six mille lieues vous séparent de votre patrie, n'importe, le cœur vous bat comme si vous revoyiez, après un long exil, le clocher de votre village, le toit attristé de votre vieille mère. La nuit, des feux distancés comme les signaux guerriers des antiques Écossais sur leurs montagnes si poétiques, et allumés sur les flancs de la côte coupée d'anses profondes, vous disent que vous allez fouler une terre vierge, que vous allez vivre avec des sauvages. Le soleil se lève, et avec lui toutes les riantes idées qui rafraichissent la tête et font battre le cœur. Voici l'Europe, voici mon pays, mes compatriotes, mes amis, mes frères sans doute !... J'ai rêvé une absence.

A gauche, en entrant dans la rivière Sidney, un fanal d'une élégance extrême et d'une solidité à défier le frottement du temps, vous apprend que la belle architecture est connue et fêtée dans ces climats. Vous avancez, et de tous côtés vos yeux surpris, émerveillés, contemplant de fraîches plantations, de

vastes jardins avec leurs pavillons et leurs allées de platanes ou de pins d'Italie. Du sein de ces masses colossales de verdure sortent comme par enchantement des bâtisses élégantes, coquettes, des maisons comme nos châteaux de plaisance, des châteaux comme nos palais, et puis encore si vous interrogez à l'aide de votre longue vue les sentiers de ces sites enchanteurs, vous découvrez, assises sous un chêne vert, adossées à un élégant meuble de campagne, quelques personnes heureuses et parées, se livrant aux plaisirs de la lecture ou aux charmes d'une conversation familière, tandis que tout près de là une troupe joyeuse de bambins vêtus comme si l'on avait choisi pour eux, à Paris, les modes de la veille, jouent ainsi qu'ils le feraient dans les monotones et régulières allées des Tuileries ou du Luxembourg. Paris est ici, mais Paris rajeuni et endimanché, Paris avec le mois de mai et un ciel bleu.

Lorsque Cook, le plus intrépide, le plus naïf, le plus vrai, le plus consciencieux des navigateurs, eut découvert cette partie est de la Nouvelle-Hollande, si opposée en tout à la partie ouest, il se sentit heureux de trouver une rade aussi belle, aussi sûre que celle qu'il appela Botany-Bay. Mais, plus tard, après la découverte de la rivière qui aujourd'hui baigne Sidney, la baie botanique perdit de sa magnificence, et le port où l'on croit encore en Europe que sont envoyés les déportés de la Grande-Bretagne ne fut plus qu'une vaste rade abandonnée aux naturels et où l'on a élevé depuis deux fabriques assez mesquines de drap

et de chapeaux. Cependant l'habitude, cette despote impérieuse, conserve encore chez nous ses privilèges, et l'on dit toujours en Europe : l'établissement de Botany-Bay.

Excepté ce qu'on a depuis peu emprunté à nos climats, ici tout est au pays et rien qu'au pays. On dirait même que les nuages en passant sur cette terre si vaste et si diversement dotée changent de nature et de destination. Quand il grêle, ce ne sont ni des grains ronds, ni carrés, ni polygonaux ; ce sont des plaques de glace larges souvent comme la main, et tombant avec la rapidité d'une pierre lancée par un bras robuste. Après un orage, vous trouvez parfois dans les troncs des arbres, incrustés à un ou deux pouces de profondeur, plusieurs de ces terribles projectiles contre lesquels les plus solides toitures sont des sauvegardes à peine suffisantes. Là encore une chaleur de 52 degrés de Réaumur a quelquefois mis le feu aux arbustes desséchés de la campagne, et comme on ne trouverait pas dans toute cette partie du continent un seul morceau de calcaire, le hasard a voulu que des rivières mises à sec par quelque commotion terrestre laissassent sur le sol des couches immenses de coquillages, qui, broyés, forment un ciment des plus solides.

Ici la nature humaine est particulière au pays et n'a pas la plus légère ressemblance avec les individus de toute autre région. La Nouvelle-Zélande, si voisine, produit une race forte, belliqueuse, admirable dans sa structure. Ici, hommes et femmes sont à peine au-dessus des singes. Ici encore, mais ici seulement, des

ornytorinques, des opossums, des kangaroos; on y trouve pourtant des cygnes, mais ils sont noirs, et vous n'en trouvez de noirs sur aucune autre partie du globe... Oh! que d'études à faire sur cette terre d'horreur et de consolation à la fois!... L'on a cru longtemps que les débordements dévastateurs qui envahissaient parfois les plateaux les plus élevés étaient le produit de marées extraordinaires occasionnées par une mer intérieure, et l'on se fondait, pour cette supposition, sur le non succès des voyageurs à la recherche de l'embouchure de quelques rivières. Aujourd'hui le doute n'existe plus; de nombreux courants d'eau ont été découverts et remontés à une grande distance; mais il n'en est pas moins certain que l'intérieur de la Nouvelle-Hollande a de vastes espaces inondés, où les rivières et les torrents roulent leurs flots diversement nuancés, et s'ouvrent enfin un passage après une lutte terrible, surtout à l'époque des pluies et des tempêtes.

M. Oxley est jusqu'à ce jour l'explorateur qui a donné à la science géographique les plus précieux documents sur ces phénomènes méditerranéens; c'est depuis ses savantes excursions que les montagnes bleues, au delà desquelles les Anglais ont déjà des établissements utiles, ne sont plus des sommets infranchissables et meurtriers.

Venons maintenant à Sidney; mais ne vous attendez pas à une description détaillée de la ville; vous croiriez vous promener dans les belles et larges rues de Bordeaux ou de Marseille. Des façades charmantes, des péristyles pleins d'élégance et de goût, des hôtels,

des palais, des hôpitaux admirables; puis, dans les rues et sur les places publiques, des femmes mises avec luxe, des tournures parisiennes, de beaux et riches uniformes, des chevaux magnifiques, des équipages somptueux. Vous êtes à Paris, vous habitez Londres, vous n'avez pas quitté l'Europe.

Rétrogradons de quelques années; mais de peu d'années seulement, car ici tout est prodige.

Des bandes de voleurs dévastaient les rues de Londres; des filles dépravées infestaient les carrefours, les places publiques et les promenades; des brigands armés pillaient et égorgaient les voyageurs sur les grandes routes; des escrocs, des fripons avec leur infâme code écrit, se glissaient dans les familles et y jetaient bientôt l'épouvante et le deuil; et les potences étaient de stériles enseignements, et les prisons gorgées de malfaiteurs devenaient insuffisantes à la sûreté des citoyens.

Tout à coup une pensée grande, noble, généreuse, fermente dans une tête; elle germe, elle se fait jour, elle éclate, et des paroles comme celles que je vais vous dire sont accueillies avec transport par l'Angleterre reconnaissante:

Là-bas, là-bas, près de l'antipode de la Grande-Bretagne, le plus hardi navigateur des temps anciens et modernes a trouvé une terre féconde, un ciel généreux; eh bien! je vous demande ce ciel et cette terre pour les misérables que la loi frappe ici sans les corriger; je vous les demande aussi en faveur de ceux que la justice a rendus dangereux pour la société.

Là-bas, vivent des hordes sauvages et inhospitalières; jetez autour d'elles ces cœurs avilis, dont la clémence des hommes n'a pas encore désespéré; créez un code redoutable sous lequel ils seront forcés de courber la tête, et envoyez avec ces courages malheureusement éprouvés les volontés d'autres hommes énergiques qui ne reculeront, au profit de tous, devant aucun sanglant sacrifice; que ceux à qui vous aurez fait grâce ici, pour leur donner le pouvoir d'aller régénérer un sol abrupte, ne trouvent plus ni pardon ni miséricorde pour de nouvelles fautes; que de ce sol que votre générosité leur abandonnera d'abord comme un bienfait, plus tard comme une récompense poussent à l'air les richesses européennes dont nous voulons doter cette nouvelle et féconde patrie; qu'enfin, après le temps des épreuves, chaque déporté, riche des produits qu'il aura acquis par son travail, puisse revoir la métropole, où sa présence alors sera sans danger, car l'habitude de ce travail l'aura rendu à la probité; car un long exil aura fait renaître en son âme le saint amour de son pays, dont nul homme n'est jamais déshérité.

Un cri d'admiration retentit dans les trois royaumes unis, les prisons se dégorgeaient, les potences furent plus rarement dressées aux regards de la populace avide, les rues et les carrefours de Londres n'exhalèrent plus de fétides émanations; les chaises de poste voyagèrent la nuit sans escorte et l'on respira plus librement dans les familles.

Mais aussi de ce jour seulement pointèrent sur la

Tamise étonnée les mâts de quelques vaisseaux préparés pour de longues traversées ; et plus tard ils levèrent l'ancre , lestés de vagabonds , de malfaiteurs , de brigands , de filles perdues , sur lesquels pesaient des bras de fer impitoyables.

L'Atlantique fut traversée du nord au sud ; le cap Horn doublé ; de l'est à l'ouest le vaste Océan-Pacifique sillonné vit les baleiniers de toutes les nations saluer avec respect les grands vaisseaux réformateurs ; et après quelques mois de voyage , l'ancre anglaise tombait de nouveau dans une rade belle , large , parfumée , en face d'une riche végétation , en présence d'une nature d'hommes dont nul voyageur n'avait encore soupçonné l'existence.

Mais à côté de là s'était montrée du large une crique profonde , on l'interrogea . On crut d'abord trouver une rivière et Cook le premier s'y était laissé prendre . N'importe , un superbe port se déployait aux yeux avec une majesté imposante , et tout au bout un bassin spacieux et tranquille , pour la sécurité des navires . Là aussi une côte bizarrement accidentée disait tout le parti que la naissante colonie pourrait tirer de ses caprices . On se reposa . Les naturels épouvantés se sauvèrent dans les bois , les déportés descendirent et marchèrent enfin sur un sol paisible ; on leur dit de bâtir des cabanes pour se garantir des feux du jour et des froids de la nuit ; ils obéirent à la nécessité , et ce fut le premier jour de la plus belle , de la plus riche , de la plus puissante colonie du monde .

Qui donc a élevé ces riches et somptueux hôtels ?

Des coupables que les lois anglaises avaient frappés de réprobation. Qui donc a tracé ces jardins magnifiques rappelant si bien les plus beaux parcs de l'Europe? Des voleurs chassés de la métropole, à qui la nécessité et peut-être le remords ont donné du génie. Qui est chargé, dans ce pays tout exceptionnel, de réprimer, de prévenir et de châtier les délits des escrocs? Des vagabonds qui ont compris enfin que la société est l'harmonie.

Il y a à Sidney des écoles publiques où l'austérité des mœurs est prêchée par des bouches jeunes et fraîches; eh bien! ces bouches faisaient entendre naguère, au pays d'où on les a exilés, des paroles honteuses dont le souvenir s'efface dans de nouveaux et saints devoirs. Partout ici un contraste perpétuel entre la vie passée et la vie présente; partout une lutte chaque jour entre le vice qui avait courbé et la vertu qui redresse, et d'où celle-ci sort presque toujours victorieuse. On dirait qu'un nouveau baptême a régénéré cette population de bandits et de filles éhontées; on dirait qu'il y a divorce éternel entre les deux natures européenne et hollandaise; ce sont les deux extrémités d'un diamètre.

Mais la corruption n'est pas toujours vaincue, elle marche toujours la tête haute en dépit des châtimens et des supplices.

Le coupable incorrigible ne croit plus à l'efficacité des paroles du coupable qui lui prêche le repentir; il s'irrite au contraire des leçons de morale tombées de lèvres jadis impures, et rien, en effet, ne doit être

plus poignant pour un cœur avili que le retour au bien de celui qui a été de moitié dans ses hontes et dans ses crimes. Aussi, qu'a fait le législateur ? Il a placé au milieu de ces hommes chassés de leur patrie d'autres hommes à la conscience droite, à la vigilance active, à l'honneur intact, qui, dès leur arrivée dans la nouvelle colonie, ont eu le droit de parler haut et de lancer de terribles anathèmes contre les redoutables ennemis du repos public ; vous voyez à Sidney, occupant les principaux emplois, distributeurs des grâces, régulateurs intègres de chaque propriété, des magistrats, des militaires, des législateurs, des ingénieurs, des astronomes, montrant à tous que les arts et les sciences sont frères de l'industrie et que la vraie gloire d'un peuple est sa prospérité.

Je vous dirai plus tard quelques-uns des noms si recommandables auxquels la colonie de Sidney doit une partie de son éclat. Aujourd'hui, je suis dans l'admiration de tout ce qui frappe mes regards, et j'ai peine à comprendre tant de prodiges opérés en si peu d'années.

J'ai dit autre part : livrer une colonie aux Anglais, c'est signer sa ruine. Je n'étais pas illogique avec mes paroles d'aujourd'hui. Tout pays qui a subi longtemps un pouvoir ne change pas de maître sans une certaine irritation, sans une certaine honte, car c'est le changement surtout qui prouve la servitude. Aussi vaut-il toujours mieux la même chaîne aux pieds ou au cou, alors même que l'anneau est vieux et rouillé, qu'un fer nouveau et poli. Lorsqu'une colonie change de

maitre , c'est-à-dire de lois , il est impossible que dominateurs et vaincus , maitres et valets , ne nourrissent pas les uns contre les autres une antipathie , une haine que le temps peut bien affaiblir , mais qu'il n'a jamais la force de détruire. Il y aurait un grand livre à faire sur cette vérité que je ne crois pas qu'on ait dite avant moi ; on le publiera un jour.

Mais ici , au port Jackson , le cas n'est point applicable ; l'Angleterre a découvert le pays , l'Angleterre s'en est emparée par le droit des nations et de la force , elle y a jeté des hommes à elle , des mœurs à elle , un code à elle ; l'Angleterre n'a point eu de rivale à combattre et à soumettre ; elle avait les coudées franches à son arrivée , car un seul coup de fusil tiré par elle mettait en fuite les hordes sauvages qu'elle déposait. L'Angleterre n'a rien eu à détruire pour édifier , elle a été maitresse absolue dès le premier pas sur ce sol riche et puissant ; l'Angleterre devait enrichir le monde d'une ville , d'une capitale , d'une colonie destinée sans doute à jouer un rôle important dans l'histoire générale des peuples.

maitre de ses actions de la sorte que les ennemis ne puissent
 ni empêcher ses desseins, ni profiter de ses fautes. Il faut
 que le général de l'armée soit en état de profiter de toutes les
 occasions qui se présentent, et de saisir le moment favorable
 pour agir. Il ne faut pas attendre que l'ennemi se présente
 devant soi, mais aller à sa rencontre, et le combattre sur
 son terrain. Il faut être en état de résister à toutes les
 attaques, et de repousser l'ennemi avec avantage. Il faut
 être en état de passer de la défensive à l'offensive, et de
 profiter de la confusion de l'ennemi pour le détruire.
 Il faut être en état de résister à la fatigue, à la chaleur,
 au froid, et à toutes les autres difficultés de la guerre.
 Il faut être en état de résister à la trahison, à la ruse,
 et à toutes les autres manœuvres de l'ennemi. Il faut être
 en état de résister à la maladie, à la peste, et à toutes
 les autres calamités de la guerre. Il faut être en état de
 résister à la famine, à la soif, et à toutes les autres
 privations de la guerre. Il faut être en état de résister
 à toutes les autres difficultés de la guerre. Il faut être
 en état de résister à toutes les autres difficultés de la guerre.

Il est dit autre part : Il ne faut pas attendre que l'ennemi
 se présente devant soi, mais aller à sa rencontre, et le
 combattre sur son terrain. Il faut être en état de résister
 à toutes les attaques, et de repousser l'ennemi avec
 avantage. Il faut être en état de passer de la défensive à
 l'offensive, et de profiter de la confusion de l'ennemi pour
 le détruire. Il faut être en état de résister à la fatigue,
 à la chaleur, au froid, et à toutes les autres difficultés de
 la guerre. Il faut être en état de résister à la trahison,
 à la ruse, et à toutes les autres manœuvres de l'ennemi.
 Il faut être en état de résister à la maladie, à la peste,
 et à toutes les autres calamités de la guerre. Il faut être
 en état de résister à la famine, à la soif, et à toutes les
 autres privations de la guerre. Il faut être en état de
 résister à toutes les autres difficultés de la guerre.

NOUVELLE-HOLLANDE.

**Le port Jackson. — Courses dans l'intérieur. — Duel entre un
sauvage et un serpent noir. — Habitation de M. Oxley.**

Je vous dis, moi, que le bonheur est plus lourd à porter que l'infortune, et qu'il y a plus de véritables maladies d'esprit dans l'opulence que dans la misère. Le malheur sans remède est celui qu'on brave avec le plus de courage. Les richesses sont il est vrai une puissante égide contre les tracasseries humaines; mais c'est par cela même que vous possédez le remède en vos mains que vous avez tout à craindre qu'il ne vous échappe. Et puis encore rien n'est ambitieux comme la prospérité; de là, la soif des grandeurs; rien n'est humble

comme la détresse; de là, la résignation, qui est une vertu, et toute vertu soulage.

Les premières pages de ma relation sur cette terre curieuse vous ont sans doute appris que là aussi l'Europe civilisée était représentée dignement et qu'il ne tenait qu'au voyageur de se croire à Londres ou à Paris. Eh bien! les joies du premier regard se sont effacées, elles me pèsent, elles m'obsèdent et je me les reproche comme une faiblesse. Il est des cas où le mouvement est le repos. Ne suis-je donc venu si loin que pour m'assoupir sur les coussins soyeux de nos salons parfumés et n'ai-je bravé tant de climats meurtriers, n'ai-je affronté tant de périls que pour tourner sans cesse autour du cercle étroit dans lequel se sont essayés mes premiers pas dans la vie!

Allons donc! le monde est un livre immense dont il est imprudent de tourner une page sans aller jusqu'au bout. Est-ce que vous vous plaisez aux émotions d'un drame dont vous ne connaissez jamais le dénouement?

Le but est tout ce que nos vœux cherchent à l'horizon. La monotonie, c'est la satiété; la variété, c'est le plaisir.

Ainsi pensé-je, moi, esprit à part, exception malheureuse, qui ne me plais que dans les difficultés de la route; qui n'ai jamais calculé de péril qu'alors que tout retour était impossible sans combat. Voyageurs, essayez de ma méthode, et je vous réponds que vous aurez des souvenirs pour réchauffer votre vieil-

lesse. Lorsqu'on veut bien voir, il faut étudier les choses et les hommes de près, de très-près; la silhouette et la masse des objets ne les rappellent qu'imparfaitement, et si vous me dites que malgré leur distance incommensurable les étoiles n'ont plus rien de caché pour nous de leur course dans l'espace, je vous répondrai, moi, que la nature de ces corps nous est peut-être inconnue et que, puisque nous ne pouvions aller à eux, l'œil de la science a été contraint de les rapprocher de nous à l'aide du télescope pour arriver à toute certitude.

Au surplus, l'occasion qui se présentait de nouveau à mon impatience était trop favorable; la cité européenne ne m'intéressait plus qu'à demi, puisque à quelques pas de là les vastes forêts m'offraient leur solitude et les déserts leur mystérieux silence. M. Oxley qui, comme ingénieur et comme savant, avait déjà fait plusieurs courses dans l'intérieur de la Nouvelle-Hollande, et chez lequel j'avais été accueilli avec une grande cordialité, m'offrit de me conduire jusqu'à une de ses habitations, jétée à cent cinquante milles de Sidney et voisine du torrent de Kinkham; dont les dévastations sont si redoutables. J'acceptai avec empressement, et accompagné de M. Démestre, né, je crois, en Bretagne et naturalisé Anglais, ainsi que de deux autres officiers supérieurs de la garnison, nous nous préparâmes à l'excursion projetée.

Quand les Anglais font une politesse, elle est complète dans ses minutieux détails: je n'eus à m'occuper de rien. Une belle calèche à deux chevaux reçut

M. Oxley et les deux officiers; moi, je me plaçai à côté de M. Demestre dans un élégant tilbury.

La journée était magnifique, la route large et unie; les émanations des forêts qui la bordent nous arrivaient fraîches et suaves, et mon ardente curiosité ne laissait pas un moment de répit à l'infatigable complaisance de M. Demestre, qui avait déjà vingt fois traversé ce pays. Point de ruisseaux au bord de la route; et cependant partout une végétation vigoureuse et imposante; de temps à autre, une nuée de perroquets verts et bariolés, de perruches et de cacatois, répondaient au roulement sourd de nos voitures par des cris aigus étourdissants, tandis que plus près nous entendions parfois le plaintif soupir de kangaroo, qui d'un seul bond franchissait sur ses longues pattes de derrière les haies les plus élevées. A la bonne heure! me voici encore une fois loin de toute civilisation.

Mais le jour glisse à travers les arbres de la forêt réveillée, les objets se dessinent, non plus comme des fantômes enfants d'une imagination indécise, mais tels que l'œil doit les voir quand la brume ou les ténèbres se dissipent. J'ai toujours été tiède à un plaisir ordinaire, j'ai toujours été sans émotion aux faibles catastrophes. De la joie et de la tristesse à pleins bords, un amour jusqu'au délire, une amitié jusqu'à la fièvre, des tempêtes, des ouragans, des naufrages, voilà la vie que le ciel m'a faite et je dors au bruit qui réveille le monde.

Je voulais du désert, de son calme éternel, de sa séculaire solitude, quand après six heures d'un trot al-

longé, j'aperçus, dorées déjà par un soleil chaud et brillant, des maisons bâties à l'européenne. M. Demestre s'attendait à un cri de joie, lorsqu'il n'entendit qu'un soupir de regret.

— Eh quoi, vous ne vous sentez pas heureux?

— Pas le moins du monde.

— Vous aimez pourtant les contrastes.

— Ceci est un désenchantement.

— Pourquoi? l'Europe à l'antipode de l'Europe est une merveille, ce me semble... Soyez tranquille, au surplus, le revers de la page est là aussi.

Nous voici arrivés, nous sommes à la Nouvelle-Liverpool.

Les deux équipages s'étaient arrêtés à la porte d'une assez belle auberge où M. Oxley commanda notre déjeuner; puis il écrivit quelques lignes et envoya un *convict* vers un vaste édifice bâti au bord de la rivière du roi Georges, avec ordre de faire diligence. La place que le *convict* avait à traverser est immense, et le lieu vers lequel il se dirigeait est un magnifique hôpital d'où arriva un instant après, au grand galop, sur un anglais pur sang, M. Lazzaretto, chirurgien en chef de la ville, gai, heureux de notre visite, amusant, grand causeur, grand mangeur surtout, racontant les mille aventures de sa vie, les mille dangers de ses courses, avec une xivacité; avec un style pittoresque de l'effet le plus étourdissant. M. Lazzaretto avait parcouru en amateur tous les empires et royaumes du monde, il avait traversé toutes les mers, étudié presque tous les archipels, et il se sentait heureux d'avoir là à son côté

un homme attentif, ayide, qui ne perdait rien de ses narrations si variées, si simples et si instructives à la fois.

M. Lazzaretto et moi nous nous liâmes, dès ce jour, d'une amitié sincère, et je vous laisse à penser si notre joie fut vive, si nos embrassements furent fraternels lorsqu'à quelques années de là, par un beau soir d'automne, nous nous trouvâmes face à face à Paris, sur la terrasse des Feuillants.

— J'ai dansé avec ce monsieur sous le Pont-Neuf, dit-il à une dame à laquelle il donnait le bras; permettez-moi d'être à lui le reste de la journée... C'en est fait, me dit-il encore tristement en me quittant le soir, je suis las, j'ai assez de mes voyages, je deviens casanier, je repars après-demain pour la Cochinchine; mais après cela, je me repose.

— Bon voyage, mon ami; je ne désespère pas de vous revoir dans le Thibet et sur l'Himalaya.

— Je vous y donne rendez-vous.

L'amitié n'est bien comprise que par ceux qui ont voyagé longtemps côte à côte, qui ont partagé les mêmes fatigues et couru les mêmes dangers.

Pendant qu'on attelait, mes compagnons de voyage me firent parcourir la ville, composée de deux cent cinquante ou trois cents maisons, situées autour de la place, propres et bien bâties. La rivière Georges, qui la baigne, est profonde et large, ses bords sont élevés et l'on n'y descend, à côté de l'hôpital, que par un vaste escalier en bois de plus de trente marches. Elle

peut avoir ici vingt-cinq pieds de profondeur. Liverpool ne mérite pas d'autres détails. Il fallut partir. Ah! vous aimez une terre primitive, me dit M. Demestre; préparez votre admiration. Les chevaux s'élançèrent; nous dîmes adieu de la main à M. Lazzaretto; et nous nous engouffrâmes dans les bois. Quel spectacle, bon Dieu! quelle imposante majesté! quel silence solennel! quelle végétation robuste, vigoureuse, variée! Dans le Brésil et dans les Moluques, vous ne pénétrez au sein des forêts qui les revêtent qu'à l'aide de la hache ou de la flamme et en foulant aux pieds les couches épaisses de feuilles mortes et de branches abattues par les orages, sous lesquelles vous entendez bruire et glisser les monstrueux serpents qui y ont établi leur empire. Ici, les dômes de verdure sont à une hauteur incommensurable, et à peine, au pied de ces gigantesques eucalyptus qui parent le sol, apercevez-vous çà et là quelque touffe élevée d'un pied au plus, où repose, toujours éveillé, toujours prêt à donner la mort à tout ce qui respire, le terrible serpent noir, plus redoutable mille fois que le lion et l'hyène d'Afrique ou le tigre affamé du Bengale. Mais entre les arbres, distancés presque partout, comme pour favoriser les audacieuses incursions des voyageurs, un gazon frais et vert vous dit de pousser plus loin vos recherches scientifiques. J'avais déjà vu le Brésil et ses forêts vierges, les Moluques et ses dômes flottants de verdure; la presqu'île

Péron et ses plateaux désolés; j'avais été témoin de ces calmes imposants de l'océan Pacifique où se dessinent les lames creuses comme les profondes vallées des Pyrénées et des Alpes; j'avais subi les rafales écrasantes qui s'échappent du canal de Mosambique et vous poussez souvent avec rage jusqu'aux glaces australes... eh bien! ces graves phénomènes avaient disparu ou s'effaçaient petit à petit de ma mémoire. Le tumulte des flots, tourbillonnés par les ouragans ne vaut pas le silence solennel qui vous entoure ici alors que les roues de nos équipages cessent d'écraser le gazon et que les chevaux font une halte inattendue: on croit assister au premier jour de la création. Je ne disais pas une parole, mon cœur battait fort, ma poitrine était haletante, mes regards avides plongeaient dans l'immensité de ces forêts éternelles et ne s'arrêtaient que sur un lointain vaporeux, envahi sans relâche par le gigantesque eucalyptus, auprès duquel le magique parasol du pin de Norfolk étendait ses bras velus et protecteurs. Écoutez, écoutez... Rien à vos pieds, rien au-dessus de vous, rien sur vos têtes; le feuillage est trop haut pour que le bruit du vent qui glisse au sommet arrive jusqu'à vous... Maintenant, faites entendre la détonation d'une arme à feu, c'est une saturnale de sorcières, c'est un chaos de voix, de sifflements et de cris à fendre la tête; c'est le roulement d'une cascade, c'est le réveil d'une nuée de bêtes fauves... Des essaims innombrables de perruches et de perroquets gris, verts, jaunes, poussent des cris assourdissants que les échos répercutent au loin et qui réveillent leurs frères ef-

frayés ; les hautes branches des géants séculaires heurtées en tous sens gémissent, se brisent et tombent. La monstrueuse fourmi à la piqure âcre et profonde s'agite et perce son nid colossal, tandis que, non loin de vous, frappé pour la première fois de stupeur, le serpent noir déroule ses anneaux gélatineux, ouvre sa gueule hideuse où dort encore le venin mortel, et parcourt d'un seul jet un vaste espace, ainsi que le ferait une flèche lancée par une main robuste... Oh ! tout cela tient du prodige ! tout cela est si grave, si imposant, si sublime qu'on n'ose pas, alors que le silence est de retour, demander une seconde épreuve... car on n'aime à sentir que ce que l'on peut décrire, et les langues sont impuissantes à faire comprendre de tels phénomènes.

Mes compagnons de voyage étaient heureux de mon admiration ; moi, je demeurais stupéfait, anéanti, je respirais à peine. Cependant un nouvel et terrible épisode, parfaitement en harmonie avec les profondes émotions qui m'agitaient, vint ajouter un nouveau reflet à ce que cette scène imposante avait déjà de grandeur et de majesté.

A la détonation de notre arme, un déporté de Liverpool qui était venu jusqu'ici sans doute pour échapper à quelque correction, et que la faim tourmentait peut-être dans ces solitudes, hâta sa marche, nous atteignit et nous demanda humblement l'aumône. Nous lui jetâmes quelques petites pièces de monnaie, et tandis qu'il se baissait pour les ramasser en nous remerciant par un regard plein de reconnaissance et de

joie, un bruissement se fit entendre, une touffe de gazon s'agita au pied d'un arbre, et, rapide comme un dard, un serpent noir s'en échappa, mordit en passant le malheureux déporté au-dessous du genou et disparut au loin.

— Pitié!... oh !pitié!... s'écria l'infortuné, qui avait détaché sa ceinture; au nom du ciel, un rasoir, un couteau, un sabre! Sans perdre une minute, M. Demestre lui jeta un rasoir de sa trousse; le déporté s'en saisit, se coupa, avec un courage surprenant, un énorme morceau de chair qui tomba sur le gazon et se dirigea, en poussant d'affreux gémissements, vers la Nouvelle-Liverpool.

— Il mourra à cent pas de là, me dit M. Demestre; c'est un cadavre pour l'opossum.

Nous nous remîmes en route et nous fîmes six lieues encore, d'un seul élan, toujours au milieu de ces forêts éternelles, sans que l'aspect en fût modifié. La calèche de M. Oxley s'arrêta enfin, nous la rejoignîmes, et deux domestiques nous préparèrent à dîner, après avoir frappé de leurs longues gaules les touffes d'arbustes les plus rapprochées de nous.

A un petit quart de lieu de là, le jour arrivait plus vif et plus dégagé sur le sol.

— De cette clairière, me dit M. Oxley, on aperçoit les montagnes bleues.

— Oh! dès lors j'y vais, car j'ai hâte de saluer ces chaînes si mystérieuses qui ont lassé tant de courages et vaincu la constance de tant d'explorateurs.

— Prenez garde! veillez autour de vous! reprit M. Oxley, les sauvages viennent quelquefois jusqu'ici; et, si vous ne craignez pas leurs sagaies, redoutez du moins les attaques du serpent noir; vous savez aujourd'hui ce que c'est qu'un tel ennemi.

J'avais passé mes jambes et mes cuisses dans une es-
pèce de pantalon en tôle assez grossièrement façonné,
mais qui pouvait me garantir des morsures des ser-
pents; je m'étais muni d'un briquet, d'un pistolet et
d'une baguette de fusil en fer, arme redoutable qui
brise d'un seul coup les anneaux des reptiles et les ar-
rête au milieu de leur rapide élan. Puis, mon calepin
sous le bras, je me mis en route. A peine avais-je fait
une centaine de pas que je vis s'approcher de moi d'un
air piteux et craintif un sauvage absolument nu, te-
nant dans sa large main une demi-douzaine de sagaies
et un casse-tête grossièrement façonné. Je tirai mon
sabre et lui fis signe de ne pas approcher; mais lui,
triste et souffrant, me donna à comprendre par ses
gestes qu'il tombait d'inanition et qu'il me demandait
quelque nourriture. Je lui ordonnai de ne pas bouger
et je retournai auprès de mes compagnons de voyage;
je pris dans une serviette quelques débris de volaille,
deux côtelettes, un gros morceau de pain et me remis
en route.

Ces malheureux, aussi difformes que les natu-
rels de la presqu'île Péron, s'échappent parfois des
profondes solitudes où ils se sont relégués, et viennent
jusqu'au port Jackson, audacieux et nus, se rire de
la civilisation qui les entoure sans les séduire. Les

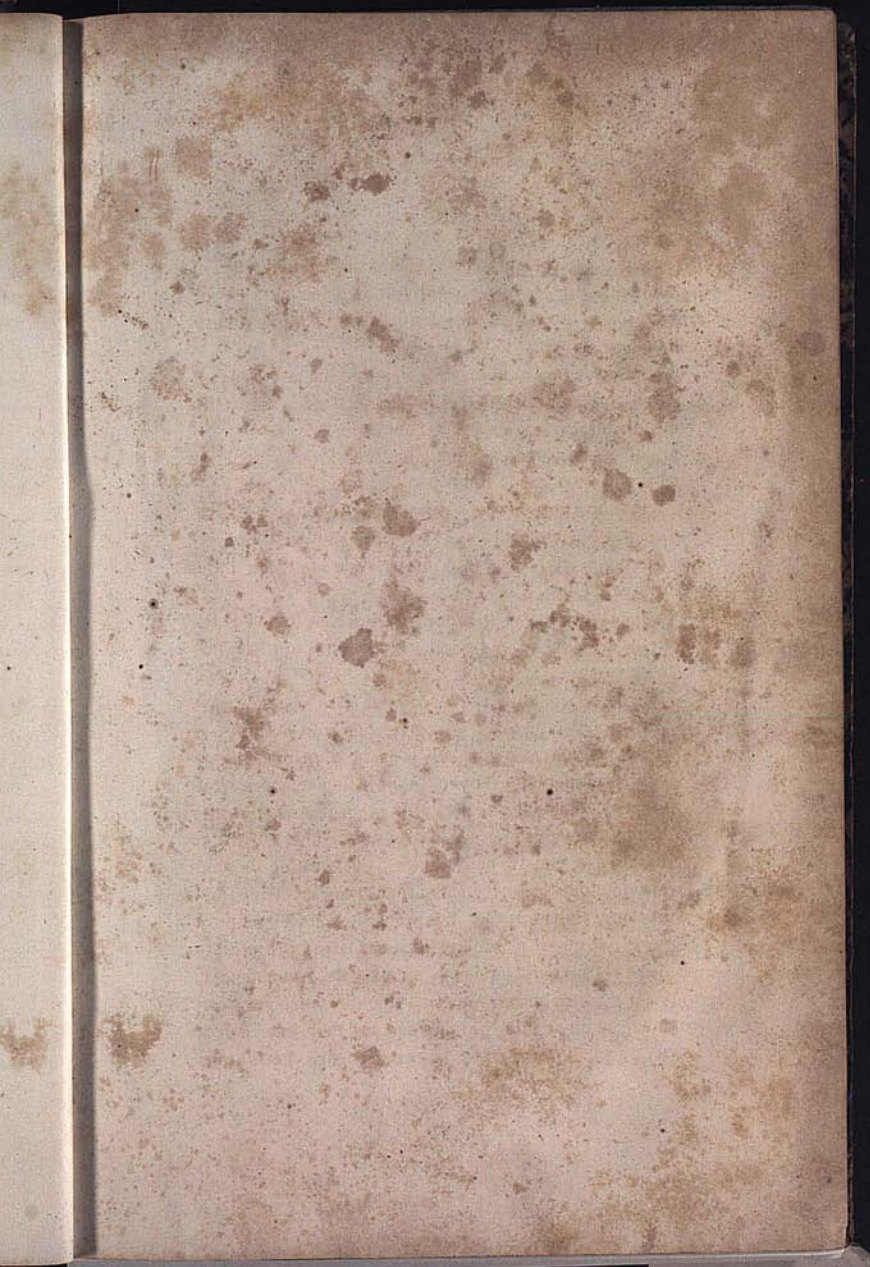
Anglais, insoucians à leurs visites, les laissent, au sein d'épouvantables orgies, se livrer dans les rues et sur les places publiques des combats où le sang coule à flots.

La race de ces hommes s'éteint petit à petit; encore une vingtaine d'années et la partie *est* de la Nouvelle-Hollande en sera tout à fait dépeuplée.

Je rejoignis bientôt le malheureux, à qui je montrai les richesses que je lui apportais; mais je le vis, l'œil animé, les muscles en mouvement, me faire signe de ne pas bouger, de ne pas faire de bruit et de regarder l'endroit qu'il m'indiquait avec le bout aigu d'une de ses sagaies.

— Hisso, hisso, me disait-il tout bas, hisso! et ses dents craquaient, et on eût dit un soldat impatient de combattre.

J'avais déjà appris que ce mot *hisso* signifiait serpent noir. Je jetai les yeux vers l'endroit désigné, et je vis en effet, étendu sur le tronc d'un magnifique eucalyptus déraciné sans doute par la foudre, un énorme serpent noir dont une partie du corps passait sous une bande d'écorce soulevée. Je tirai mon sabre, et, à tout hasard, je jetai du petit plomb dans le canon de mon pistolet. Mais le sauvage, devinant mon intention, me fit comprendre que tous mes préparatifs étaient en pure perte, et que si je voulais le laisser faire, il tuerait le hisso. Je ne demandais pas mieux, car, franchement, j'allais battre en retraite. Cependant rassuré par l'immobilité du reptile, qui dormait au soleil, et vivement piqué par la curiosité, je restai encore. Le sauvage



me demandait pourtant quelque chose et trépigait comme s'il eût marché sur un sol brûlant. Je lui montrai un couteau, un canif, ma baguette de fusil, mon pistolet, que je me serais bien gardé de lui abandonner... rien ne lui convenait. Enfin, il toucha du doigt ma cravate, je lui présentai mon mouchoir, et il me fit entendre que c'était cela dont il avait besoin. Il s'en saisit avec empressement, me fit signe de m'éloigner de quelques pas encore, ce à quoi je consentis de grand cœur, et je me tins en haleine, le cœur palpitant, les yeux fixes et la baguette de fusil à la main. Lui, le sauvage, enveloppa ses doigts et une partie de son poignet à l'aide du mouchoir, essaya le jeu de ses doigts et de son poignet, tourna sur ses talons, s'accroupit à demi et s'avança avec la plus grande prudence vers le redoutable hisso. Je crus un instant que c'en était fait du sauvage; son audace et son sang-froid me donnaient la fièvre... Arrivé près du tronc renversé, le naturel se couche, s'allonge, avance contre l'ennemi qu'il allait combattre, le saisit fortement par la queue et se relève. Le serpent se redresse à son tour, mais retenu par la couche d'écorce sous laquelle il s'était à demi réfugié, il se replie. Le naturel avait prévu tous ces mouvements, il recule en serrant toujours sa victime, et dès qu'elle s'est dégagée de l'écorce, dès qu'elle va s'élançer, mordre et tuer, mon intrépide sauvage agite ses bras et fait tourner le serpent comme s'il faisait tourner une fronde. J'étais dans la stupeur, immobile et fasciné. Le sauvage trépigait toujours et poussait des hurlements pareils à ceux d'une hyène qui vient

de s'emparer d'un élan. Après avoir fait tourner le reptile pendant deux ou trois minutes au moins et surtout après avoir remarqué que sa résistance à obéir au mouvement de rotation était anéantie, le sauvage s'approcha de l'eucalyptus abattu et, par un dernier et vigoureux effort, il le frappa de la tête du serpent, qui resta étendu sur la place.

— Il est mort? dis-je avec un geste en rapport avec mes paroles. Le naturel me fit signe que non et que l'ennemi ne tarderait pas à se redresser s'il ne se hâtait de lui trancher la tête. Là-dessus, il me demanda mon couteau ou mon sabre, je lui donnai le couteau; il s'approcha du reptile, qui remuait encore, posa son talon sur la tête et en trois coups il la sépara du tronc.

J'étais dans la stupeur d'une audace à laquelle rien ne peut être comparé, quand on songe que toute blessure du serpent noir est mortelle.

Cependant le sauvage, fier de son triomphe, plus fier peut-être encore de mon admiration, se mit à danser, à trépigner, à rire et à hurler en même temps; il gambadait autour de sa victime, il la poussait du pied et l'insultait en feignant d'en être mordu, tandis que moi, adossé à un arbre, je cherchais à saisir les grotesques poses de cet être si bizarre et si courageux. Cette étrange scène si chaude, si dramatique durait depuis près d'une demi-heure, mais le dénouement en fut inattendu.

Le sauvage continua ses gambades joyeuses; il courut de nouveau vers le serpent, le saisit de ses

deux mains, le passa comme une cravate autour de son cou, revint, se rapprocha à moi, me sourit d'une façon hideuse en brandissant ses sagaies, s'empara de la serviette et des provisions qu'elle renfermait, prit le couteau qui avait achevé l'ouvrage, le leva, le jeta en l'air, le ressaisit, hurla de nouveau, bondit d'arbre en arbre plus vigoureusement que jamais, s'éloigna, revint encore, prit sa course et disparut pour toujours dans le fond des bois, me laissant pour toute récompense de ma générosité la tête du reptile, dont il n'avait que faire.

Je rejoignis mes compagnons de voyage, qui venaient déjà vers moi, je leur contai mon aventure, et en m'engageant à plus de circonspection à l'avenir, ils m'estimèrent heureux d'être quitté de mon imprudence pour la perte d'un mouchoir, d'un couteau et des provisions de bouche dont j'avais déjà fait le sacrifice.

Les chevaux furent attelés, nous poursuivîmes notre chemin à travers la forêt toujours imposante, et dans tout le trajet nous ne vîmes que trois serpents devant nous, lesquels ne furent point à notre approche, mais ne cherchèrent pas non plus à nous attaquer.

L'habitation de M. Oxley est située sur le sommet d'un délicieux plateau dont le pied est planté d'arbres européens, mêlés à de grands végétaux indigènes, et formant par cet assemblage le plus curieux spectacle. C'est le casualina, qui mêle ses rameaux gracieux à la pomme colorée; c'est le pin de Norfolk et ses rameaux chevelus, du milieu desquels tombent des grappes de raisin dont la vigne est plantée à côté de son

tronc lisse et élégant; c'est la poire se jouant au milieu des jeunes eucalyptus, protecteurs bienvenus des melons et des fraises qui poussent à leurs pieds; partout encore des fleurs odorantes dont le parfum s'exhale au loin, partout un jardin délicieux tel qu'en rêvait le Tasse.

Après cette première inspection qui me jetait dans l'extase, j'entendis la voix de M. Demestre; on m'appelait pour souper. Ici encore, non-seulement l'aisance, mais le luxe; non-seulement la profusion, mais la prodigalité; et le gastronome s'accommoderait fort bien d'un exil où tant de distractions lui seraient offertes. A deux heures du matin la maison était silencieuse, valets et maîtres dormaient d'un profond sommeil. A cinq heures, j'étais déjà debout et prêt à recommencer mes excursions.

M. Oxley m'entendit et me fit prier de passer dans son appartement.

— Je comprends votre impatiente curiosité; me dit-il; mais prenez garde, la curiosité est souvent fatale à celui qui ne sait pas la contenir. Vous voyez l'Europe autour de nous; mais là aussi est la Nouvelle-Hollande, c'est-à-dire une terre sauvage, d'énormes fourmis dévorantes, des serpents qui donnent la mort, des torrents qui s'emparent de la campagne et entraînent tout sur leur passage.

La grêle tue dans ces climats exceptionnels, et le sauvage habitant des déserts tue aussi dès qu'il manque de vivres, qu'il se sent le plus fort et qu'il est sûr de l'impunité.

J'écoutai ces sages conseils ; mais je n'en tins nul compte, tant le désir de voir me poussait à la recherche de choses inconnues. Aussi, dès le lendemain de mon arrivée chez M. Oxley, où tant de soins, de prévenances et de luxe m'avaient rappelé l'Europe et les brillants salons de Paris, je me décidai à une course dans l'intérieur des bois, séduit que je fus par tout ce qu'on m'en disait de magique et de merveilleux. Plusieurs des sauvages, à qui le généreux ingénieur donnait asile, la nuit, dans ses écuries et ses greniers, devaient me servir de guide ; mais deux seuls furent fidèles à leur promesse et je me mis en route avec eux, après que M. Oxley m'eut engagé à beaucoup de prudence et de circonspection.

chissent en dépit des lois, se jettent dans les solitudes éternelles qui se trouvent au-delà, vont à la recherche des bords sauvages, dont ils partagent d'abord la misère, et plus tard, poussés par la vengeance et la faim, ils se mettent à la tête d'une expédition guerrière, ils se ruent avec des cris farouches sur les habitations sans défense, et mettent tout à feu et à sang. Aussi, le déporté convaincu d'avoir franchi le torrent de Kinkham est condamné par cela seul à la peine de mort.

J'arrivai à son lit de roches après une heure de marche à travers quelques bois vierges et de belles et riches plantations dépendantes du château de M. Oxley. Parvenu là, je fis mine de vouloir pousser plus loin, mais mes deux guides épouvantés me donnèrent à comprendre qu'ils ne m'accompagneraient pas, que cela leur était défendu expressément, qu'on les tuerait s'ils allaient au delà et que moi-même je m'exposais à de grands périls si j'exécutais mes projets. Il n'en fallut pas davantage pour me décider. Au surplus, je saisis cette occasion pour recommander aux voyageurs la règle invariable que je me suis tracée dans chacune de mes expéditions hasardeuses. Ce à quoi l'on doit d'abord s'attacher, c'est à se débarrasser le plus tôt possible des plus grandes difficultés. Ce n'est point le départ qui est à craindre, c'est le retour. Les premiers obstacles sont d'autant plus décourageants qu'on ne s'est pas encore façonné aux épreuves. Le découragement n'est mortel que lorsqu'à l'horizon se dressent les aspérités. Dès que l'élan vous a poussé au delà de

Une prise dans l'intérieur de la Sicile. M. de Mont...
par le lieutenant de St. John.



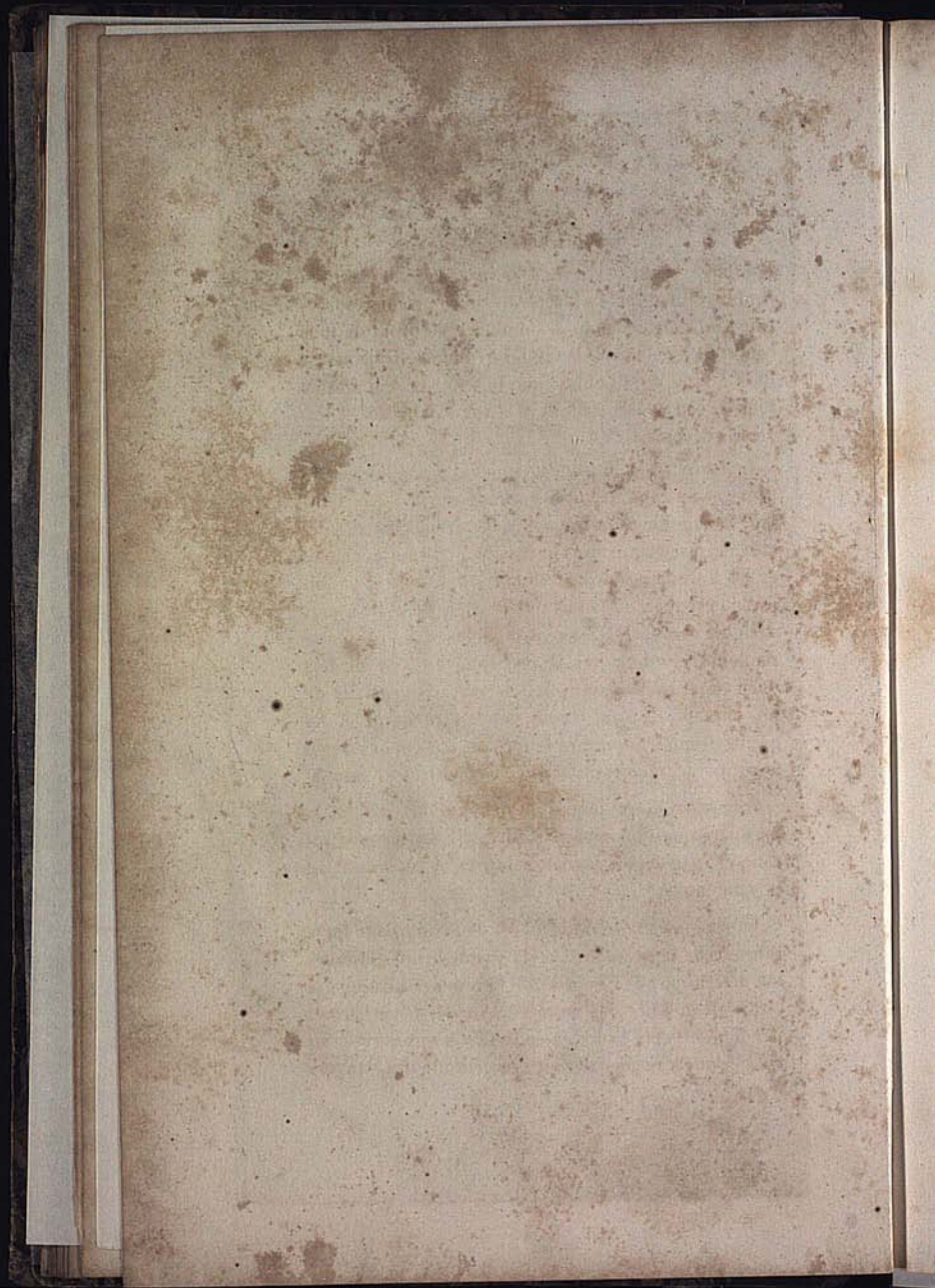
A. Hauser del.

Lith. Knapstein et Co.

à Paris, chez la Citoyenne de St. Ange.

Vue prise depuis le Fortin de la St. André

près le lac de St. André.



l'obstacle principal, vous devez regarder le reste comme vaincu, et le souvenir de votre premier succès vous vient en aide pour triompher avec profit de tous les autres incidents de la lutte. Le combat effraie moins que la bataille; l'homme que la tempête accueille au jour de son départ est tout prêt aux rafales de ses traversées à venir.

Le torrent était là, sous mes pieds, d'une largeur de cent pas au plus, pavé de roches lisses, polies, attestant la rapidité et la fréquence des avalanches. Un léger filet d'eau, murmurant à peine à travers les rigoles et les anfractuosités des couches schisteuses, passait presque inaperçu, tandis que les bords du lit à pic, déchirés et creusés, disaient la violence des eaux descendant des montagnes. A mes côtés des terrains déjà déblayés et prêts à recevoir les richesses végétales de nos climats, de l'autre côté une nature vierge et des géants séculaires portant leurs têtes chevelues jusqu'à la région des nuages qu'ils retenaient dans leur course.

Irai-je ou n'irai-je pas au delà du torrent? fut la première question que je m'adressai. La seconde fut celle-ci : Qu'ai-je à gagner à braver le péril dont on m'a menacé?

La réponse à la seconde de ces deux questions fut la solution de la première, et le vague de mes craintes me détermina à l'entreprise. Si l'on m'avait dit que je serais attaqué par des sauvages, par des bêtes fauves, par des serpents noirs, à coup sûr je serais resté au rivage; mais reculer devant l'incertitude des dangers

et peut-être devant des fantômes, voilà ce à quoi je ne pus me décider. Le torrent devait être franchi.

Je me disposais déjà à descendre la côte presque à pic, lorsque la clarté brillante d'un feu peu éloigné et une longue colonne de fumée noire montant en spirale frappèrent mes regards à peu de distance du lieu où j'avais fait halte. A la bonne heure! m'écriai-je, comme pour me donner du courage, j'aime mieux cela, j'aime mieux le bruit que le silence, et les hommes que la solitude. Allons de ce côté.

Je me dirigeai donc vers le point lumineux grossissant à chaque instant et je fus témoin là d'un spectacle que je n'oublierai de ma vie. Onze sauvages, parmi lesquels deux femmes seulement, maigres comme des squelettes, après avoir abattu des branches sèches en très-grande quantité et les avoir placées autour d'un monticule de trois pieds de haut et de quatre à peu près de diamètre, préparaient d'autre bois menu qu'ils tenaient en réserve pour alimenter la flamme. A mon aspect ils s'arrêtèrent tout court, se réunirent en un seul groupe et parurent délibérer sur le parti qu'ils avaient à prendre à mon égard. J'allai franchement à eux, bien certain que ma confiance les flatterait. Je leur tendis la main. Ils me regardèrent d'un air stupide et m'adressèrent des paroles éclatantes auxquelles je n'avais garde de répondre, vous savez pourquoi. Je prononçai cependant le nom de M. Oxley, fort connu dans le voisinage, ils le répétèrent à voix basse, semblèrent se calmer et continuèrent leur opération commencée comme si je n'étais pas là. Le cercle de feu se rétrécis-

sait, rapproché petit à petit du monticule à l'aide des sagais et quelquefois même à l'aide des pieds et des mains des sauvages. Quand la flamme faiblissait, un nouveau secours lui était donné et des cris rauques remplissaient les airs. Cependant on s'arrêta encore, trois sagais lancées avec une grande vigueur percèrent le monticule assiégé, et des crevasses faites par cette arme s'échappèrent d'énormes fourmis que le feu ne tarda point à faire rentrer dans leur gîte. A chaque instant l'incendiese concentrait, et bientôt les sagais n'eurent pas besoin d'être lancées pour ouvrir la demeure souterraine des animaux dévastateurs auxquels on fait ici une guerre à outrance. Les casse-tête se joignaient aux sagais, les longues branches de bois sec ajoutaient aussi à la destruction de l'édifice, qui ne fut bientôt plus qu'un monceau de ruines, et le feu continuait toujours. Dès qu'il arriva au pied de la fourmière, on l'entretint plus violent que jamais et les sauvages satisfaits s'assirent paisiblement autour : une heure après, l'œuvre fut accomplie.

La horde se leva, s'ouvrit une route jusqu'au tertre renversé, en chassa au loin la terre calcinée et s'empara d'une boule énorme de cadavres agglomérés formant une sorte de mastic noir, sur laquelle elle se jeta avec une gloutonnerie qui soulevait le cœur; je crus même un instant que ces malheureux affamés semblaient craindre que je ne leur demandasse ma part du hideux repas, et lorsque je m'éloignai de ce spectacle d'horreur, chacun des convives se hâta moins de dévorer sa pitance.

Hélas ! telle est pourtant la principale nourriture de ces misérables sauvages de la Nouvelle-Hollande que la civilisation effraie et qui traînent une si triste vie au milieu des immenses forêts que le ciel leur a données pour demeure. Après avoir été témoin de cette scène de dégoût et de pitié, je repris le chemin du torrent, dont je m'étais un peu éloigné, et je me décidai en route à ne plus délibérer en présence de l'obstacle. Ainsi, sans réflexion aucune, je me glissai le plus doucement possible jusqu'au lit du torrent, que je traversai à pied sec, et je me trouvai bientôt à l'autre bord.

Là seulement je m'arrêtai, inquiet, irrésolu, presque tremblant ; mais ne vous hâtez pas de me condamner. Ne vous est-il donc jamais arrivé d'être étonné de l'audace d'une résolution alors que le succès l'avait couronnée ? Quand le péril est imaginaire, c'est avant l'épreuve que la peur vous saisit, vous abat et le rire lui succède ; mais quand le danger a été réel, il arrive presque toujours que les hommes de cœur l'affrontent et qu'ils ne tremblent qu'après l'avoir soumis.

Les deux guides que M. Oxley m'avait donnés ne voulurent point, malgré mes offres et mes menaces, m'accompagner au delà du torrent et me donnèrent à entendre que s'ils m'obéissaient on les mettrait à mort. A un pareil argument je n'avais rien à répondre et je m'élançai seul. D'un autre côté, je l'ai dit, tout déporté, convaincu d'avoir franchi le torrent était, par ce seul fait, condamné à être pendu, car on en avait vu à la tête de hordes sauvages, venir après les inondations,

mais plus terribles qu'elles, se précipiter sur les habitations sans défense et répandre partout la dévastation et la mort. Je n'étais point déporté, la sévérité de la loi ne pouvait m'atteindre et je voulais voir.

Devant moi se dressait une vaste plaine de gazon plantée d'eucalyptus du port le plus majestueux; elle était bordée par une colline boisée comme la plaine, silencieuse, solennelle comme le désert, de l'autre côté de laquelle serpentait une vallée profonde ombragée aussi richement que le sol que je venais de parcourir. Je m'assis et je me dis avec un sentiment d'orgueil qui a sa puérité: Jamais sans doute pied européen n'a foulé cette terre ignorée, jamais personne avant moi ne s'est livré ici à la méditation, au recueillement, à l'étude du magnifique tableau aussi ancien que le monde dont le cadre n'est nulle part et dont les détails sont aussi curieux que la masse. Ce serait bien le cas de placer ici quelque triste et lugubre épisode taillé de manière à jeter sur moi l'intérêt de mes lecteurs, de dire, par exemple, qu'une bande farouche de sauvages me harcela de ses sagâtes et de ses casse-tête, qu'un terrible serpent noir me menaça de sa dent meurtrière, et qu'un essaim innombrable de fourmis rongeuses m'entoura de ses mille réseaux et me blessa de ses mille dards; puis un miracle serait venu à mon aide pour me rendre au monde. Mais, je l'ai dit, je ne sais pas mentir en présence des faits, je les raconte tels que les ai vus, je n'ai nullement besoin de recourir aux merveilles de la fable pour remplir la vie aventureuse que l'enfer ou le ciel a voulu me faire.

Et puis d'ailleurs le sang n'est pas toujours la tragédie, le drame qui émeut ou terrifie est souvent dans l'absence du drame, et l'aéronaute qui tombe du haut des airs intéresse et glace bien plus quand il tourbillonne dans l'espace que lorsque ses os ont été brisés par la chute. Ainsi donc rien de ce qui m'avait été prédit ne m'arriva, et pourtant j'avais reçu des menaces de tous côtés. Si j'avais eu plus de cœur que je n'en eus en effet, j'aurais pu, par exemple, m'assurer d'où venait un certain bruit lointain que je supposais partir de l'autre côté de la colline sur laquelle je planais en ce moment. Ce bruit arrivait par intervalles à peu près égaux, par saccades tantôt faibles tantôt en bruyantes modulations. Mais je n'osai point et j'en suis encore réduit aux conjectures. Si j'avais eu plus de cœur, je me serais avancé jusqu'à un troisième plateau éloigné de moi d'une lieue au plus et formant peut-être le premier ou le dernier échelon de ces collines si riches que l'industrie anglaise saura bien atteindre et peupler. Mais, je l'avoue encore une fois, j'eus peur et je restai en place au lieu d'avancer. Le jour marchait, un soleil éclatant pesait sur les hautes cimes des arbres, et il me semblait que je l'arrêterais dans sa course en m'arrêtant moi-même.

J'écrivais mes impressions : je disais que parmi les branches des arbres des myriades de perroquets, de cacatois, de perruches de toutes couleurs voltigeaient et se jouaient loin de toute atteinte meurtrière; je disais aussi qu'à mes pieds, et parmi le gazon frais et riant, pointaient les petites feuilles et les gracieuses

étaminés de mille jolies fleurs, les unes inodores, les autres parées de leur suave parfum, celles-ci blanches ou roses, celles-là bleues ou diaprées, douces à fouler, charmantes à étudier... lorsqu'un bruit, plus prolongé que ceux qui m'avaient déjà privé de mon courage ordinaire, fixa mon attention. Une lourde secousse se fit bientôt entendre plus sombre, plus rapprochée. A l'instant je fus debout, je visitai, inquiet, l'amorce de mes deux pistolets et je jetai un regard investigateur de tous côtés. Rien ne fixa mon attention, mais le haut feuillage bruit avec un fracas terrible : c'était la pluie, c'étaient des gouttes d'une grosseur prodigieuse qui traversaient les couches épaisses des eucalyptus. Le retentissement, c'était le tonnerre marchant à grands pas vers le lieu qui me servait d'asile.

Les paroles menaçantes de M. Oxley retentirent bien plus fort à mes oreilles, je savais tout ce qu'on m'avait raconté de surprenant du torrent de Kinkham envahissant les plaines de ses flots vagabonds, et je le voyais déjà se dressant devant moi, s'opposant à ma fuite et me punissant de ma témérité. Je me mis à courir de toute la force de mes jarrets sans me soucier le moins du monde des monticules sur lesquels je posais un pied imprudent, et qui pouvaient fort bien être les nids meurtriers des fourmis dangereuses contre lesquelles la flamme seule a de la puissance. Éloigné de toute habitation protectrice, j'avais des ailes, en une heure je fis le trajet que j'avais parcouru le matin en quatre fois plus de temps. L'ouragan grondait, l'éclair sillonnait la nue, la pluie tombait rapide et froide,

les arbustes courbaient la tête, et, vaincu par la peur, j'arrivai sur les bords escarpés que j'avais si douloureusement franchis le matin. Je n'eus pas de peine à atteindre le lit, dont le filet d'eau était déjà prodigieusement grossi, mais que je traversai encore à pied sec. Arrivé sur l'autre bord, je m'arrêtai, il me sembla que je n'avais plus d'obstacles à vaincre, je tournai mes regards vers les lieux solitaires que je venais de quitter et je fus honteux des craintes qui m'en éloignaient. La peur, dit-on, n'a ni jambes ni oreilles; on assure qu'elle énerve, qu'elle paralyse, qu'elle tue toute sage résolution, qu'elle glace en un instant le sang dans les veines; je vous proteste, moi, que la peur ne fait pas tous ces prodiges et qu'elle donne aux jarrets une vigueur et une vélocité incomprises jusque-là.

Je m'estimai heureux, je vous l'avoue, que nul ne fût à mes côtés pour être témoin de mes angoisses; et si je les avoue avec tant de franchise aujourd'hui, c'est que quelques années ont passé là-dessus et que depuis lors j'ai acquis le droit de dire à haute voix sans rougir: Tel jour j'ai été un poltron.

Le torrent grossissait toujours, ses ondes jaunâtres bouillonnaient sur les roches, mais je ne croyais plus déjà aux redoutables phénomènes dont mes compagnons de voyage avaient voulu m'effrayer. Toutefois je renonçai à mon retour vers les solitudes, et je repris tristement le chemin qui devait me conduire chez M. Oxley, où l'on était sans doute fort inquiet de ma longue absence. J'avais fait quelques pas à peine, dans un taillis assez épais, lorsqu'une douce voix de femme

fixa mon attention ; je me dirigeai de ce côté avec empressement et je me trouvai bientôt en face d'une petite maisonnette bâtie en bois , entremêlée de terre glaise et ayant pour toiture un triple rang d'écorces d'arbres, fort bien liées les unes à côté des autres ; je m'approchai avec précaution , la porte était entrebâillée, je frappai un petit coup, et, remplie d'effroi, la maîtresse du logis s'avança.

— Grand Dieu ! s'écria-t-elle en anglais dès qu'elle m'eut aperçu , qui êtes-vous ? que voulez-vous ?

— Rassurez-vous , madame , je suis un Français voyageur.

— Je parle aussi cette langue.

— Tant mieux ; l'orage m'a saisi dans ma course au delà du torrent , et comme la pluie tombe en abondance , je vous demande quelques instants d'hospitalité.

— Oh ! vous pouvez vous reposer , monsieur ; maintenant je n'ai plus peur.

Cette femme , belle mais très-pâle , avait une trentaine d'années ; le haut de son corps était voilé seulement par une chemise d'homme boutonnée au col ; et depuis les reins jusqu'à la cheville elle portait une jupe d'indienne propre et nouée par un ruban bleu. Ses bas et ses souliers attestaient un long service , et sa belle chevelure blonde était emprisonnée dans une gaze jaune mais flétrie ; un collier de cheveux ornait son cou élégant , ses jolies petites mains se cachaient sous des gants usés , et des boucles d'or pendaient à ses oreilles. Au total c'était la pauvreté , mais non la misère ; c'é-

tait aussi la beauté, mais une beauté vaine par la souffrance, et cet ensemble, plein de grâce et de magie, inspirait autant de respect que d'attendrissement. Dans un coin de l'appartement composant toute la demeure isolée se dressait un lit bas, propre, avec un drap blanc et un oreiller, tandis qu'à terre deux couvertures de laine protégeaient deux enfants qui me regardaient avec de grands yeux bleus pleins d'une naïve expression de curiosité. Quelques assiettes de terre étaient posées sur une planche fixée au mur de l'habitation, une brouette dormait auprès d'une malle et d'un grand vase en faïence gardant encore une partie des aliments préparés sans doute pour la journée. Deux chaises délabrées complétaient l'ameublement.

Dès que mon inspection fut achevée, je demandai pardon à la gracieuse dame de l'embarras que je lui causais et la priai de me permettre d'embrasser ses jolis enfants, dont le plus âgé avait six ans et le plus jeune quatre tout au plus.

— Très-volontiers, monsieur, car ils sont fort sages.

— Alors, madame, vous me permettrez de leur offrir quelques bagatelles de mon pays.

— Ne le faites pas, ils seraient capables d'accepter.

— C'est pour cela que j'insiste.

— Ah! voilà bien de la bonté.

— Non, madame, c'est de l'intérêt.

— Je vois que vous ignorez de quel père ils sont les enfants.

— Je ne veux pas le savoir, surtout si votre confiance peut leur être nuisible.

— Faites donc, monsieur, et que le ciel vous en récompense.

Je fouillais dans mes poches, lorsqu'un bruit de pas précipités arriva jusqu'à moi.

— C'est lui ! s'écria la femme.

— Qui, lui ?

— Mon mari, Atkins.

Un homme blond, mais haut et fort, se présenta à la porte, qu'il ouvrit brusquement. A mon aspect il s'arrêta stupéfait, fronça le sourcil, plongea son regard dans le mien, le tourna vers sa femme, et sa figure grave reprit le calme qu'elle avait perdu. A la bonne heure, dit-il, mais qui êtes-vous ?

— Un Français voyageur arrivé depuis peu de jours à Sidney et venu dans ces solitudes avec M. Oxley pour les étudier. J'achève ma promenade autour du monde.

— C'est bien. Avez-vous de l'argent ?

Je feignis de n'avoir pas entendu la question.

— Avez-vous de l'argent ? reprit-il avec plus de force.

— Je crois avoir quatre ou cinq piastres tout au plus dans ma bourse.

— Tant mieux.

— Pourquoi cela ?

— Parce que vous les remporterez et que je vous prouverai ainsi que j'ai renoncé à mon ancien métier.

— Vous, monsieur ?

— Oui, moi. Vous voyez devant vous un voleur d'Amsterdam, de Londres et de Paris. Paris est la

ville la plus commode du monde pour les industriels qui savent l'exploiter; Amsterdam vaut beaucoup moins, mais Londres est détestable. Déjà riche de mes escroqueries, je voulais y continuer mon commerce... et me voici.

— Je ne croirai jamais...

— Vous avez tort. Ce n'est point par fanfaronnade que je vous dis ces choses, c'est parce qu'il ne faut pas plus voler l'estime des honnêtes gens que leur or. Mes aveux, d'ailleurs, sont la conséquence de mes fautes et de mon repentir. Tous mes camarades ou presque tous vous jureront qu'on les a injustement condamnés; moi, je vous dirai, monsieur, que l'on m'a fait grâce en m'envoyant pendant quinze ans ici. Je bénis mes juges et leur clémence, puisque sans eux je n'aurais pas connu cet ange de bonté que vous voyez là, qui me console de mes fatigues, qui adoucit l'amertume de mes remords et qui m'a déjà donné ces deux pauvres petites créatures que vous avez la bonté de caresser.

— Combien y a-t-il de temps que vous êtes dans ce pays?

— Six ans; encore quatre et je reverrai ma patrie. Je travaille, monsieur, je travaille avec une ardeur infatigable et je saurai bien profiter des bénéfices de notre code en faveur de ceux d'entre nous qui perdent sur cette terre les vices ou les crimes qui les y ont amenés.

— Ne voudriez-vous pas que je parlasse au gouver-

neur de notre rencontre si imprévue, de notre conversation si intime?

— Merci, merci, ce que je désire c'est que mon retour en Europe soit le prix d'un droit et non d'une faveur.

— C'est de la grandeur d'âme.

— C'est de la justice, voilà tout : j'ai été voleur pendant dix ans, il me faut dix ans d'expiation. N'est-ce pas, ma femme?

— Oui, mon ami.

— Et maintenant, monsieur, que l'orage est moins violent, partez, je vous le conseille; vous voyez d'ici le château de M. Oxley, hâtez vos pas. Nous, délogeons vite et emportons nos bagages.

— Pourquoi cette activité?

— Je vois que vous ne connaissez pas le torrent de Kinkham.

— Adieu donc, monsieur; mais j'ai promis une bagatelle à chacun de vos enfants, souffrez que je m'exécute.

— Si vous avez promis, tenez votre parole; mais point d'argent, on croirait peut-être que c'est un cadeau forcé.

Je donnai aux marmots un joli étui avec des aiguilles et du fil, un couteau, deux mouchoirs, un beau foulard que je portais au cou, et je repris le chemin de l'habitation de M. Oxley, après avoir affectueusement serré les mains aux pauvres exilés.

— Ah! vous voilà! me dirent mes nouveaux amis en m'apercevant trempé jusqu'aux os, vous faites de

jolies choses ; j'ai envoyé six sauvages et quatre domestiques à votre recherche.

— Craigniez-vous donc qu'on ne m'arrêtât dans ces déserts ?

— Je craignais pour vous, me dit M. Oxley, le torrent que vous me sembliez fort curieux d'étudier.

— J'en arrive, en effet.

— Vous ne l'avez pas franchi ?

— Oh ! j'ai été bien au delà !

— Eh bien ! mettons-nous à table.

Il était quatre heures et demie. A six heures le repas fut achevé.

— Maintenant, poursuivit mon généreux amphitryon, approchez-vous de la croisée, jetez un regard sur la campagne. Quel spectacle ! Plus de terres à nu, plus de végétation, plus de champ avec leurs richesses, plus de cabane de proscrit ; c'était un lac, une mer immense qui couvrait la cime des arbres nés dans les vallées...

— Que dites-vous du tableau ?

— Je dis que tout ce qu'on voit ici est merveilleux, inroyable.

— Ce n'était pourtant qu'un orage de pluie.

— Il y en a donc de plus redoutables ?

— Avant votre départ, vous en verrez peut-être où la grêle joue un rôle important.

— Mais on doit fuir alors une terre aussi inhospitalière.

— Non pas ; l'on doit se mettre à l'abri du danger ; et c'est ce que nous faisons quand nous sommes sages.

— Je serai sage à l'avenir.

La pluie cessa de tomber, et après une partie de cartes M. Oxley me pria de regarder de nouveau la campagne.

Les eaux se retiraient comme poussées par une puissance surnaturelle; une heure les avait élevées jusqu'aux hautes collines, une heure les enferma dans leur lit. Chaque minute les refoulait vers les bas terrains voisins du rivage de la mer, et dès lors on eût dit que c'était la végétation qui montait pour ressaisir le sol envahi qu'on n'osait plus lui disputer. J'étais dans l'extase.

— Eh quoi! m'écriai-je, vous ne venez pas à mes côtés pour admirer un pareil tableau!

— Nous en sommes rassasiés.

Le lendemain, au déjeuner, je parlai de ma singulière entrevue avec le déporté...

— Ah! vous l'avez vu?

— Oui; quel est cet homme?

— Le coquin le mieux converti de la terre.

— Sans ironie?

— Sans ironie. Vous a-t-il dit que dans une des dernières inondations du torrent il avait sauvé la vie, au péril de ses jours, à deux sauvages qui se noyaient?

— Non.

— Vous a-t-il dit que lors d'une irruption de quelques convicts à la tête des naturels, il était venu, lui, se poster au-devant de ma porte, et que, secondé par mes valets, il parvint à mettre en fuite la horde sauvage, après s'être emparé de leur chef?

— Non.

— C'est qu'il cache toutes ses belles actions. Il n'y a pas de déporté ici qui travaille avec une ardeur égale à la sienne.

— Et sa femme?

— Un ange de charité et de dévouement ; déportée ici pour immoralité, elle s'est régénérée en posant le pied sur cette terre.

— Le torrent les a chassés de leur habitation ; où vont-ils?

— S'abriter à une lieue d'ici, sur un terrain que je leur ai donné et dont je leur réserve les revenus. Ils se réfugient aux jours des dévastations dans une jolie maison qu'ils ont bâtie sur une hauteur voisine, et s'ils ne viennent pas chez moi, c'est par discrétion. Atkins ne se doute pas de ce qui l'attend aujourd'hui.

— Qu'est-ce donc?

— La nouvelle de son élargissement et de celui de sa femme, que je lui apporte et que j'ai ordre de ne lui donner que pour la fête de notre souverain.

— Il refusera.

— Il acceptera, car je lui parlerai de sa femme et de ses enfants, qu'il aime avec passion. Tenez, je parie que c'est lui que j'entends, car mes chiens accourent sans aboyer.

Atkins entra et salua avec respect ; sa jolie femme nous fit une révérence honteuse, et sans autre préambule M. Oxley lui donna à lire la note du gouverneur. Le brave déporté se jeta à genoux, baisa le papier précieux, sur lequel tombaient de grosses larmes, et se releva pour embrasser sa femme et ses enfants.

10 — N'est-ce pas que vous obéirez ? lui dit M. Oxley.

11 — Hélas ! suis-je assez honnête homme ?

— Vous allez vous mettre à table avec nous.

12 — Votre présence et votre parole purifient.

13 — Quinze jours avant de quitter le port Jackson, je vis s'embarquer sur un beau trois-mâts de Plymouth Atkins et sa famille, que le capitaine, par ordre supérieur, avait déjà pris sous sa protection immédiate.

14 — Atkins doit être maintenant à Londres. S'il lit ces pages, il verra que l'étranger avec lequel il a diné à l'antipode de Paris ne l'a point oublié.

15 — Maintenant que vous avez vu quelques-uns de nos phénomènes terrestres et météorologiques, me dit M. Oxley le lendemain de cette journée si bien remplie, je ne veux pas que vous quittiez mon habitation sans connaître aussi un peu les hommes qui parcourent ces solitudes et qui s'effacent petit à petit, surtout depuis que nos armes à feu les privent des ressources qu'ils se procuraient parfois avant notre conquête. Tout n'est pas gain dans la victoire de la civilisation, et les vaincus qui veulent rester libres de nos lois ont tout à redouter de leur résistance. Voyez : les sauvages habitants de ces contrées ne fréquentent presque plus les rivages de la mer où nous avons quelques établissements, aimant mieux la faim et la solitude des forêts qu'une nourriture abondante et les habitudes que nous voudrions leur donner ; c'est une race d'êtres exceptionnels comme le sol qui les porte ; ils ne tiennent d'aucun peuple, et ils diffèrent encore plus de leurs voisins que de tous les autres hommes !

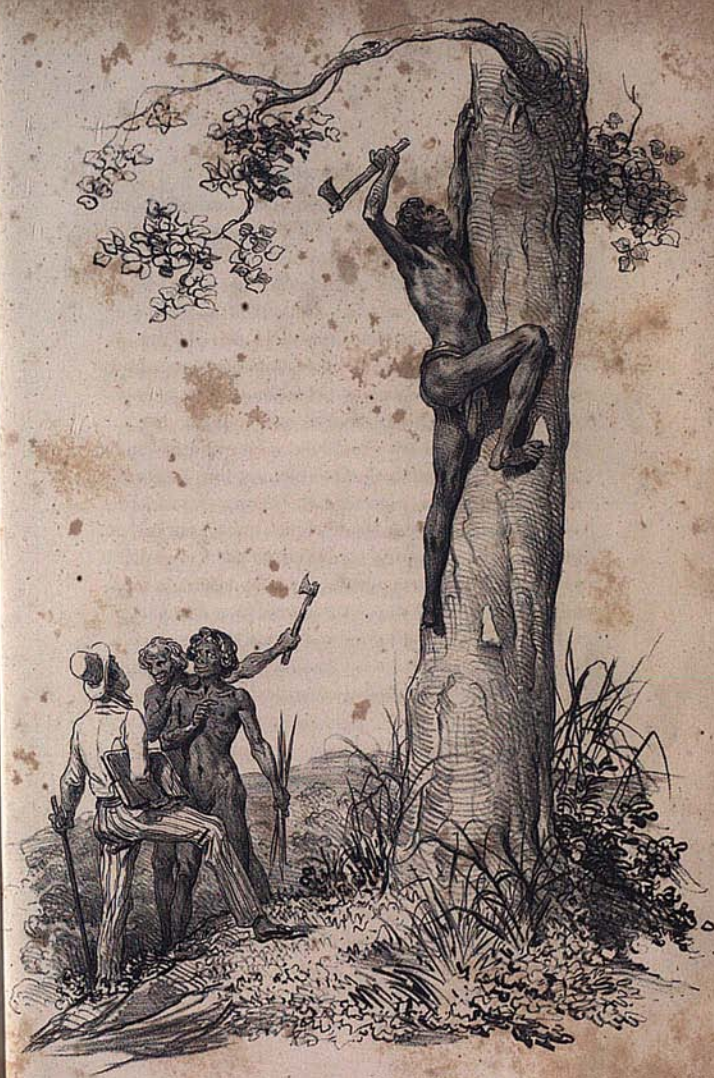
Quelles formes hideuses et mesquines ! Les singes leur sont infiniment supérieurs pour la grâce et l'intelligence. Et toutefois, vous allez voir.

M. Oxley fit entendre un coup de sifflet, et je vis sortir d'un hangar un sauvage absolument nu, armé de plusieurs sagaies, de deux casse-tête courbés comme nos sabres de hussard et d'une petite hache propre à manier d'une seule main. Cet homme vint à nous : c'était un chef, un roi, tout ce que vous voudrez ; il commandait à d'autres hommes taillés comme lui, brutes comme lui, farouches comme lui. Pourquoi commandait-il ? Je ne sais, et M. Oxley n'en savait pas plus que moi. On lui dit quelques mots, on lui fit quelques signes, et il disparut en courant et en laissant là ses armes, qui auraient pu s'opposer à la rapidité de ses mouvements. Au bout d'une demi-heure il fut de retour avec cinq de ses sujets les plus dégoûtants, bien qu'ils le fussent moins encore que la jeune fille qui les accompagnait et dont les mamelles fouettaient le bas-ventre.

— Je ne me suis pas engagé à vous montrer toujours les filles sautillantes d'Anourourou ou les suaves dormeuses de Lahéna.

— Vous allez être témoin d'un spectacle curieux, me dit M. Oxley ; tenez, voici un eucalyptus fort élevé, fort droit et fort lisse ; les bras ne peuvent le saisir, tant son diamètre est grand ; pensez-vous qu'un de ces hommes, en cinq ou six minutes, soit capable d'en atteindre la cime ?

— Cela me paraît incroyable.



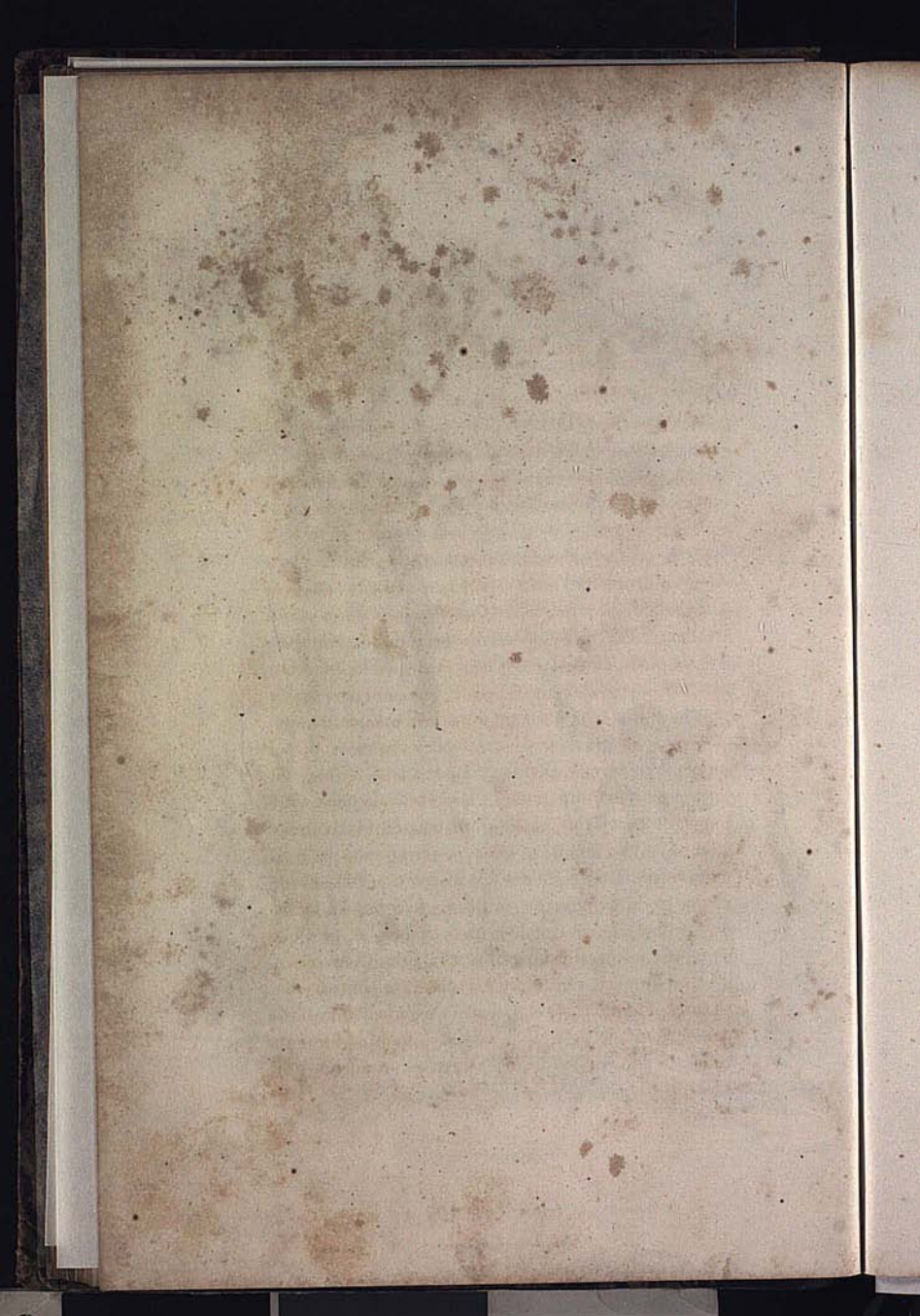
N. Maurin del.

Lith. Kauppelin et C^o

d'après le Croquis de J. Ange.

Sauvage montant sur un arbre.

(Nouvelle Hollande.)



- Eh bien, cela est.
- Quand je l'aurai vu, j'en douterai encore.
- Aussi, n'ai-je été convaincu, moi, qu'après la centième épreuve.

M. Oxley fit venir à ses côtés un de ces naturels, le plus jeune en apparence; il lui montra un mouchoir qu'il déposa à terre en lui disant qu'il lui appartiendrait si dans cinq minutes l'arbre était escaladé. Le sauvage poussa un cri de joie, se jeta à terre, se releva, saisit la petite hache dont je vous ai parlé, se plaça contre le tronc de l'eucalyptus, le mesura de l'œil avec une sorte de dédain, poussa un nouveau cri et se mit à l'œuvre. En trois coups, une entaille fut pratiquée à deux pieds du sol, entaille à peine suffisante pour servir à l'orteil de point d'appui. Une seconde entaille plus haute de deux pieds fut faite de la même manière, et après avoir gravi ces deux échelons, le sauvage, par un coup vigoureux, planta la hache dans le tronc de l'arbre au-dessus de sa tête. Placé verticalement, il allongea le bras droit, saisit le manche de l'instrument comme point d'appui, se hissa, se cramponna, se colla pour ainsi dire à l'aide des plis et des aspérités de son ventre et de sa poitrine, ainsi que le ferait un lézard ou un limaçon, se tint de la sorte suspendu, pratiqua de nouvelles entailles pareilles aux premières, y fixa d'abord un pied, puis l'autre, replanta la petite hache, s'élança de nouveau, et tout cela avec plus de rapidité peut-être que je ne vous le raconte, monta, toujours collé, toujours identifié à l'arbre, et en atteignit les

hautes branches à l'aide des mêmes moyens, en quatre minutes et demie.

— Allons, me dit M. Oxley, il y a mis de l'amour-propre. Pourrez-vous traduire, expliquer, faire comprendre ce que vous comprenez à peine après l'avoir vu ?

— Je l'essaierai.

— On ne vous croira pas.

— J'inviterai les incrédules à entreprendre le voyage; cela seul en vaut la peine.

— Voyez maintenant descendre cet homme, poursuivit M. Oxley, et touchez ensuite sa poitrine.

Un nouveau coup de sifflet retentit, le sauvage se plaça debout contre le tronc, se laissa glisser, tenant toujours la tête penchée à droite ou à gauche, en s'arrêtant par intervalles comme pour amortir l'âcreté du frottement, et en un instant il fut auprès de nous. Je joignis un mouchoir à celui qu'il venait de gagner, et le naturel bondit comme un chevreuil. La peau de sa rude poitrine ne portait aucune empreinte de déchirure; les autres sauvages nous demandèrent si nous voulions qu'ils nous montrassent également leur adresse.

— Ne les gâtons pas, me dit M. Oxley, à moins que vous ne veuilliez vous convaincre que la femme n'est pas moins lesté et moins habile que l'homme.

— Deux épreuves, en effet, ne sont pas de trop pour que je croie avoir vu. La femme monta donc aussi, et en six minutes moins quelques secondes l'opération fut achevée.

— N'est-ce pas que tout cela est phénoménal ? me dit M. Oxley.

Les curieuses expériences une fois terminées, l'Anglais, qui comprenait si bien les lois de la politesse et de l'hospitalité, me proposa d'assister à un exercice fort amusant, mais précédant presque toujours ou quelque rixe sanglante ou quelque duel à mort.

— Je vous ferai grâce du dénouement, me dit-il ; mais le prélude vous distraira.

Une ligne fut tracée à terre ; les joueurs, côte à côte, se placèrent au-dessus, et, armés de leurs petits casse-tête recourbés, ils imitèrent un combat en frappant doucement les armes les unes contre les autres. Puis, à un signal donné par M. Oxley, le premier sauvage en tête de la ligne poussa un grand cri, se baissa et lança au loin en l'air son casse-tête peint en rouge. L'arme ne monta qu'après avoir parcouru une certaine distance avec un mouvement de rotation fort rapide, et quand elle fut parvenue à sa plus grande hauteur, elle revint sur ses pas, ainsi que rétrograde sur le tapis d'un billard une bille touchée d'une certaine manière, ainsi que le fait un cerceau que l'on jette au loin et qui rétrograde vers la main qui a su le lancer. Mais, dans ces deux derniers cas, la résistance du sol ou du tapis fait comprendre la manœuvre, tandis que j'ai vainement essayé de me l'expliquer dans l'espace avec le casse-tête. Ce sont là de ces jeux bizarres qu'on voit sans chercher à les définir, et je vous assure que j'y acquis en peu de jours une si grande habileté que nul sauvage du pays n'aurait été de force à lutter avec moi.

Dès qu'une rixe a lieu, dès qu'un duel a été proposé et accepté, les deux adversaires font ce que je viens de vous dire, et celui des deux qui ramène le plus près de la ligne tracée à terre le casse-tête courbé a l'avantage du premier coup. Cela équivaut au pile ou face de nos cartels.

Au surplus, je vous parlerai plus en détail, une autre fois, des mœurs farouches de ces hommes hideux à voir, hideux à étudier et fuyant toute civilisation comme vous fuiriez, vous, toute terre d'anthropophagie.

Cependant l'inspection de M. Oxley étant achevée, le départ fut ordonné et nous parcourûmes de nouveau ces imposantes solitudes sur lesquelles brilleront peut-être un jour d'industrielles et grandes cités. Arrivés à Liverpool, nous fîmes halte et je me rendis à l'hôpital pour serrer de nouveau la main au docteur Lazzaretto et lui demander des nouvelles du déporté mordu après notre premier départ de cette ville. Le joyeux docteur me retint quelques instants et me fit visiter l'établissement confié à ses soins. Tout y était propre, tout y respirait l'aisance. La santé devait venir souvent visiter l'hôpital de la Nouvelle-Liverpool.

— A propos, dis-je à M. Lazzaretto, ne pourriez-vous me donner des nouvelles d'un malheureux déporté mordu par un serpent noir il y a cinq jours ?

— Mais s'il a été mordu par un serpent noir, il est mort; je n'ai pu encore en sauver aucun ici. Le venin de ce reptile a une activité telle qu'en deux minutes un homme tombe comme frappé de la foudre, et ce

qu'il y a de plus terrible à penser, c'est que le serpent noir n'attend pas qu'on le provoque pour mordre; il attaque tout ce qui respire, et tout ce qui respire est son ennemi. On m'a assuré que les naturels possèdent un remède efficace contre ce redoutable venin, mais je ne le crois pas; jusqu'à présent mes recherches et mes investigations ont été sans résultat à cet égard. Peut-être le serpent noir ne veut-il pas de la chair huileuse de ces sauvages.

— Savez-vous, lui dis-je, que cet homme dont je veux vous parler montra un grand courage?

— Comment?

— Il se fit sauter un énorme morceau de chair à l'aide d'un rasoir.

— Attendez. C'est celui-là? Eh bien! il n'est pas mort: c'est le seul qui jusqu'à présent ait résisté à la dent du reptile.

— Il est guéri?

— Venez.

Nous entrâmes dans le jardin, qui s'étend depuis l'édifice jusqu'à la rivière du roi Georges.

Accoudé à un arbre et comme plongé dans la méditation, le déporté était là, taciturne, sombre, regardant couler l'eau. Je le reconnus et j'allai à lui.

— Bonjour, lui dis-je d'une voix que je tâchai de rendre caressante.

— Allez-vous-en au diable! me répondit-il d'un ton farouche et en me regardant avec des yeux étincelants.

M. Lazzaretto m'entraîna et me dit:

— Voilà tout ce que j'ai obtenu jusqu'ici; ce n'est pas un beau résultat. Cet homme est fou.

Nous rejoignîmes nos camarades, qui allaient se mettre à table, et, après un repas dont la gaieté de Lazzaretto fit une partie des frais, nous remontâmes en voiture et rentrâmes à minuit à Sidney.

En une heure, nous changeâmes d'hémisphère; en une heure, nous nous assimes sur les deux extrémités d'un immense diamètre: d'une part, l'abrutissement dans ce qu'il a de plus abject; de l'autre, la civilisation dans ce qu'elle a de plus noble et de plus consolant.

Il n'y a pas de la solitude, au contraire, et pour
 gades, au village, au cantonnement de tout ce qui
 près; excepté la soit de la langue, mais on ne
 port Jackson, sur une terre inégalement partagée
 sous un ciel tempéré, quoique l'air soit en présence
 du fuzil et des pistolets d'une grande et noble élite, et
 non nul au sautier expliquer à cet égard les
 des sauvages qui vivent et luttent dans les bois et sur
 les montagnes, sans qu'un de ces qui fait chez

5

NOUVELLE-HOLLANDE.

Mœurs des sauvages. — Duels. — Mariages. — Galanteries de
 l'époux. — Féroçité des naturels. — Leur mort.

J'ai parfaitement compris la *sauvagerie* des naturels
 de la presqu'île Péron, parce que là, sur cette terre de
 misère et de mort dont je vous ai tant parlé, il n'y a
 rien dans les airs ni dans les eaux qui puisse même
 laisser l'espérance d'une journée sans travail, sans fa-
 tigue, sans douleur. Tout être vivant a besoin de nour-
 riture; eh bien! sur cette presqu'île de malheur, de
 désespoir, l'infortuné que l'enfer y a jeté dans sa
 colère doit être rude, farouche, âcre comme tout ce
 qui l'entoure et le cerce.

Il n'y a près de là ni fertilité, ni ruisseaux, ni bourgades, ni villes, ni civilisation, et tout y est incompris, excepté la soif et la famine. Mais ici, près du port Jackson, sur une terre magnifiquement parée, sous un ciel généreux, quoique fantasque, en présence du luxe et des bienfaits d'une grande et noble cité, ce que nul ne saurait expliquer, c'est l'existence des hordes sauvages qui vivent et hurlent dans les bois et sur les montagnes, sans que rien de ce qui fait chez nous la vie commode et heureuse ait jamais pu les tenter.

Est-ce habitude, paresse, soif de toute indépendance qui jette ces êtres si étranges dans les vastes solitudes? Est-ce la longue habitude du vagabondage qui leur a fait regarder en mépris les utiles demeures que nous nous bâtissons, ou voudraient-ils, avec leur stupide dédain, nous convaincre qu'ils se croient nos égaux sinon nos maîtres?

Ce triste problème, résolu seulement par quelques milliers d'individus, fera reculer tout esprit penseur, toute saine philosophie: c'est la civilisation vaincue et méprisée, les privations préférées à l'abondance, c'est la douleur l'emportant sur tout bien-être et foulant aux pieds le remède moral offert à toutes les misères du corps et de l'âme. L'idiotisme et la folie ne procéderaient pas autrement. C'est qu'en effet, à voir ces charpentes osseuses, anguleuses, disloquées, ces bras, ces jambes, ces épaules étiques, ces fronts déprimés, rétrécis, ces yeux petits et sans animation, ce nez aussi large que la bouche, cette bouche mordant les oreilles,

et ces pieds et ces mains si larges et si plats, on devine aisément que rien de ce qui approche de l'intelligence ne peut se loger par-là, et que l'on a presque tort d'appeler hommes de pareilles machines mouvantes. Le mandril, le jocko, l'orang-outang, marchent aussi sur deux pieds; ils sont autrement hommes que ceux qui passent là orgueilleusement à mes côtés, sans seulement détourner la tête pour me voir.

On permet à ces sauvages de venir à Sidney; on les autorise, je ne sais pourquoi, à se promener dans la ville nus, absolument nus, ainsi que leurs femmes, encore plus hideuses que leurs frères et leurs maris, s'il est possible. Les uns et les autres entrent dans les habitations, présentent quelquefois une peau de kangaroo ou de serpent, tendent la main, reçoivent en échange deux ou trois verres d'eau-de-vie, puis voilà qu'une sanglante saturnale commence. Les vapeurs se sont emparées du cerveau, des cris éclatants emplissent les airs, des chants farouches s'échappent de poitrines haletantes, des contorsions frénétiques ont lieu, des trépignements fiévreux frappent le sol, deux athlètes se présentent, ils se crachent des injures à la face, ils se heurtent de leurs bras, de leurs épaules, de leurs fronts, ils échangent une bave verdâtre, mousseuse, et, armés de leurs casse-tête, ils se placent sur la même ligne, ils le lancent à l'air comme je vous l'ai dit lors de ma course au torrent de Kinkham, et celui des deux combattants qui le ramène plus près de la ligne tracée est proclamé vainqueur. Alors le vaincu, sans autre façon, se pose en face de son ennemi, courbe la

tête, étudie, en levant un peu les yeux, les mouvements de son adversaire, dont le bras tient l'arme fatale prête à tomber, cherchant à tromper l'attention de celui qui veut lui ouvrir le crâne. Si le coup est porté dans le vide, c'est au tour du premier à se soumettre à l'épreuve, et ainsi de suite jusqu'à ce que l'un des deux tombe mort sur le sol.

Après le duel, les hommes et les femmes s'emparent du cadavre, le chargent sur leurs épaules, l'emportent, vont le jeter loin de la ville, ou dans les flots, ou dans une fosse de deux pieds de profondeur, sur laquelle frères et sœurs frappent du pied pour niveler la terre. Il n'y a là, pour le présent, ni larmes, ni prières, ni émotion. Il n'y a là, pour l'avenir, ni deuil, ni tristesse, ni désespoir. Tout souvenir est mort. La terre a tout recouvert, tout effacé. Un homme a disparu de la peuplade, c'est tout.

Quel est donc le but des Anglais en permettant, en encourageant, en excitant quelquefois ces hideuses luttes?

Font-ils de ces hommes ce qu'on fait des chiens bargeux? Veulent-ils, dans leur insouciance coupable, en laisser éteindre la race? Veulent-ils qu'ils se détruisent les uns les autres? Je comprends leur mépris, je m'explique leur dégoût; mais l'humanité n'a-t-elle pas aussi ses devoirs, et de pareils tableaux devraient-ils enfin être offerts au milieu d'une cité belle, florissante et policée?

Je dinais un jour chez une des familles les plus riches et les plus considérées du pays. Au dessert, un

(Nouvelle-Vallée - 1844)

Il Muro di

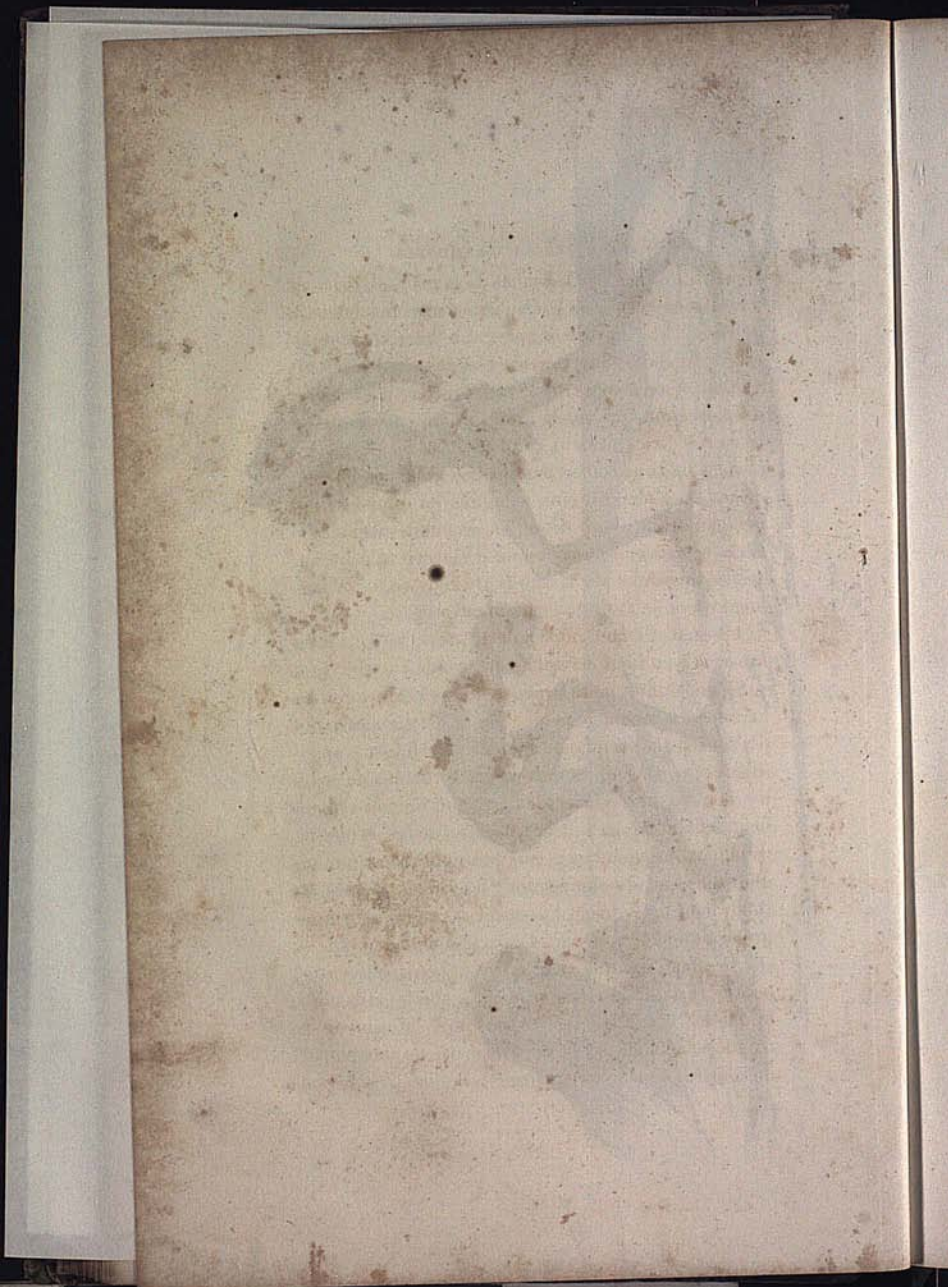


l'Alte Scarpata di C...

Spunt.

(Scurate, Valle - Scurate)

Spunt. di Scarpata di C...



signal fut donné par le maître de la maison , deux valets descendirent , emportant avec eux une bouteille de rhum , et , un instant après , un horrible tumulte éclata dans une cour voisine. Les dames se levèrent , prirent place à une croisée et m'invitèrent à profiter de l'occasion qui m'était si galamment offerte ; je les suivis donc , et deux combats , pareils à celui que je viens de vous conter , eurent lieu sans que le cœur de ces dames en fût ému le moins du monde , sans que leur front rougît des hideuses nudités de ces horribles bêtes fauves qu'on venait d'enivrer. C'était une des réjouissances de la soirée , c'était un divertissement qu'on m'avait gracieusement préparé.

Après la fête on emporta deux cadavres , et le thé fut servi au milieu des éclats de rire de l'assemblée.

Si les femmes ne se provoquent pas , ainsi que les hommes , à ces duels meurtriers , c'est qu'elles n'ont pas souvent la permission de boire des liqueurs spiritueuses , car , victimes dociles de la volonté de leurs maris , elle ne reçoivent que ce que ceux-ci veulent bien leur aumôner , et la tendresse de ces brutes ne va jamais jusqu'au sacrifice d'une goutte de rhum ou d'un morceau de viande dont les chiens mêmes ne voudraient pas. Quand l'homme est repu , sa femme prend timidement sa chétive part ; malheur à elle si elle acceptait ce que vient offrir la générosité européenne. Elle ne le refuse pas , mais elle le garde pour le donner à son mari ou à son frère , et celui-ci ne daigne seulement pas la remercier par un mot ou par un sourire ; chacun a cru faire son devoir. C'est le lion

qui s'est donné sa part, c'est le tigre qui se vautre dans le sang dont il ne veut plus et dont pourtant il défend l'approche à tout rival.

Le sauvage de la Nouvelle-Galles du Sud est la personnification du créninisme, de la lâcheté, de la bassesse et de la férocité réunis. Dans l'intérieur des terres, il se nourrit de larves, d'insectes, de fourmis, de serpents et de quelques kanguroos blessés; jugez donc de sa joie lorsque, sous le hangar où on l'abrite, on lui apporte quelques aliments capables d'apaiser la faim de chaque jour! Voir accroupis, autour d'un gros morceau de viande sanguinolente, huit ou dix sauvages de ces contrées, c'est le spectacle le plus triste, le plus douloureux et le plus effrayant que l'on puisse imaginer. Vous entendez au milieu des craquements de dents et des renflements sonores un grognement perpétuel, semblable à celui d'une meute de loups affamés à qui les chasseurs veulent disputer leur proie. Vous croiriez entendre le glou-glou fétide de ces égouts putréfiants dans lesquels s'engouffrent les immondices d'un charnier qu'on purifie. Je vous l'ai dit, les femmes ont les restes, les os, quand les os et les restes ne sont pas emportés par ces bêtes fauves cruelles et voraces.

Ainsi, vous le voyez, tout est gracieux, suave, touchant dans les mœurs et les habitudes de ce peuple qui n'est point un peuple, de ces hommes qui ne sont point des hommes.

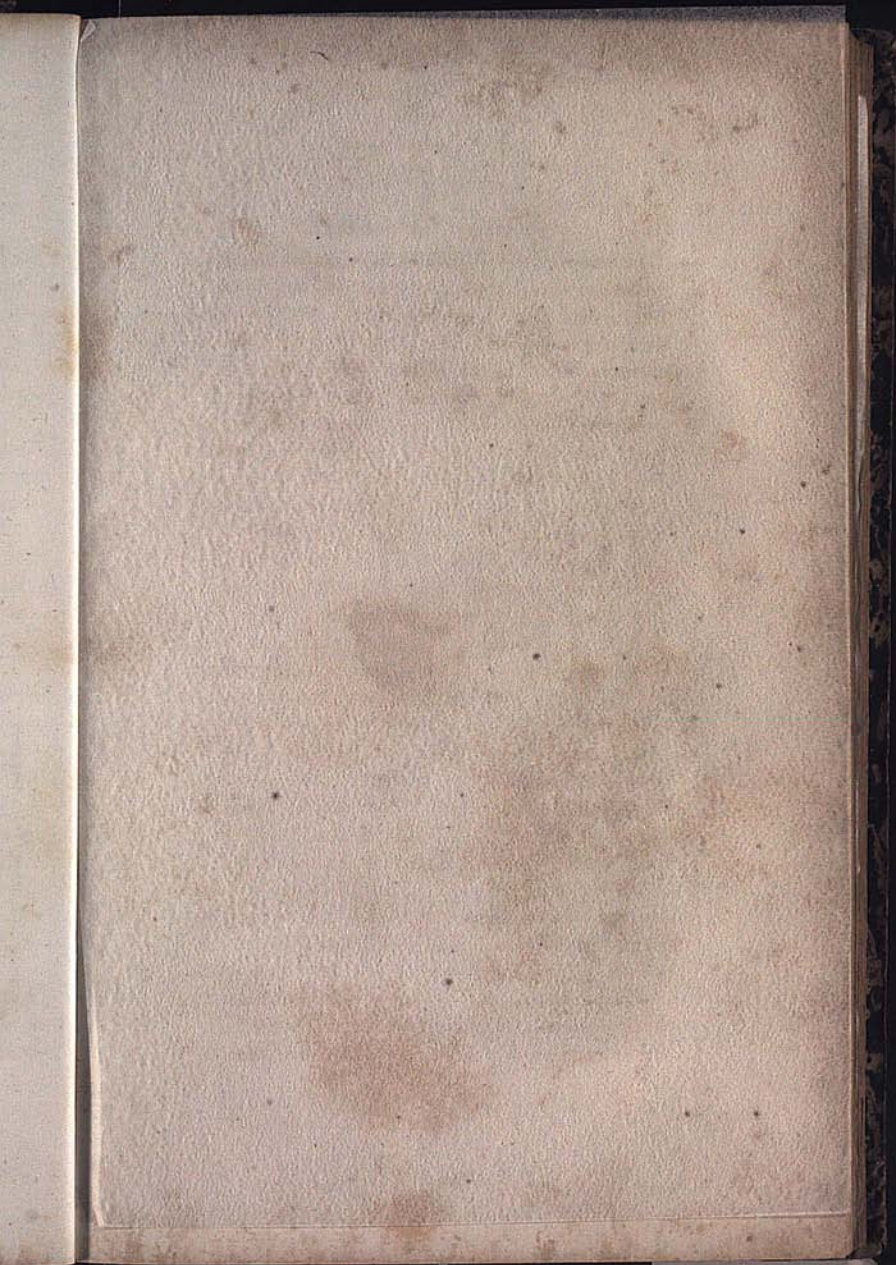
Je vous les ai montrés accroupis à leurs festins; as-

sistez maintenant au mariage : d'autres tableaux viendront après.

L'épouse était jeune, disait-on, c'est possible; mais je ne crois pas qu'il y ait jamais chez eux de la jeunesse, car on est laid, hideux, décrépît en naissant. Ses larges mamelles flottaient sur son ventre, et je ne sais si elle avait des bras, des cuisses et des jambes; cependant cela doit être, quoique j'eusse bien de la peine à les apercevoir. C'était, au surplus, la reine adorée de la bande composée d'une vingtaine d'individus, et la gracieuseté de ses élégantes manières, parfaitement harmoniée avec les doux contours de ses formes physiques, pouvaient se comparer aux mouvements d'un de ces sales animaux à longues soies que vous voyez se vautrer si amoureusement dans les bourbeuses hasses-cours de nos fermiers bas-bretons. Que de rivalités elle avait dû allumer dans le sein du troupeau d'esclaves empressé autour d'elle! Eh bien! le marié était mieux, beaucoup mieux, sans comparaison. Une tête monstrueuse, des yeux percés avec une vrille, mais inégaux, les cheveux collés en mèches avec je ne sais quel puant mastic, un nez plus large que vous ne pouvez l'imaginer, une bouche dont je n'ose pas vous dire la colossale dimension, des dents d'un vert magnifique, un torse velu, chétif, osseux, zig-zagué de plaies, de coutures; des bras décharnés, des pieds et des mains hors de toute proportion, et tout cela répandant au loin un délicieux parfum de bouc ou de bête fauve propre à donner la plus haute idée de la galante coquetterie du futur enorgueilli de tant d'avantages.

La troupe hurlante se tenait assise ou couchée dans un hangar abandonné aux insectes dévorants du pays. Elle se leva à un signal donné par le plus âgé d'entre eux, sans doute le père de la fiancée, et prit le chemin d'une petite crique située derrière le magnifique jardin du gouverneur de Sidney. Je l'accompagnai sans y être invité, mais je soupçonnais trop le genre de bonheur qui m'attendait pour ne pas braver la chaleur du jour et l'ennui de la route. On ne peut d'ailleurs trop se hâter de jouir de semblables tableaux, dont on craindrait de perdre le plus petit détail.

La horde joyeuse et farouche s'arrêta sur une pelouse où se dressaient quelques gracieux casuarinas. Elle fit halte à un cri éclatant du vieillard dont je vous ai parlé, et, après un repos de plusieurs minutes, le superbe fiancé se leva, prit par la main sa timide beauté, la plaça debout devant lui au milieu du cercle formé par ses camarades agenouillés et grommela quelques sons gutturaux qui devaient être sans doute pour l'épouse des garanties d'un bonheur à venir. Cela fait, l'époux s'agita violemment, cracha sur la figure de l'heureuse fille adorée (je suis fidèle dans mon récit); puis, avec le pouce et l'index de sa main droite, il prit de la poudre rouge dans une petite vessie, en traça quelques larges raies sur le front, le nez et jusqu'au nombril de celle qu'il allait posséder, et continua son manège à l'aide d'un nouveau crachat et d'une poudre blanche, zébrant ainsi sa chaste moitié. Celle-ci, toute glorieuse, fit le tour de l'assemblée et se montra vaniteusement parée de ses plus beaux ornements.





M. Haurin del.

Lith. Knapstein et C^o

à Paris le Croquis de J. Broge.

Cérémonie de Mariage.
(N^o Hollande.)

Il y eut encore un moment de silence et de méditation. C'était bien le moins que l'admiration fit jeter au-dehors quelques paroles dites à voix basse au voisin ; peut-être était-ce un sentiment général de jalousie qu'on avait en vain tenté d'étouffer. Qui le sait ? qui le saura jamais ?

Jusque-là le hideux avait seul joué son rôle, et ma tâche d'observateur n'était que triste et nauséabonde ; mais ces nobles hommes ne s'arrêtent pas en si beau chemin dès qu'ils ont pris leur élan de galanterie.

A un troisième signal, l'époux se mit à piétiner, tout le monde en fit autant, excepté moi, honteusement chassé de la fête ; puis les deux époux, en se tenant par la main, s'éloignèrent de quelques pas et se placèrent à côté du tronc d'un casuarina, la femme adossée à la tige, l'homme en face. Celui-ci tira d'une sorte de sac un petit morceau de bois rouge, de la grosseur et de la longueur du petit doigt, prit une pierre polie, épaisse de deux pouces et large de quatre ou cinq ; il appuya la belle tête de sa reine sur l'arbre, appliqua le petit bâton sur ses deux dents incisives supérieures, le retint entre le pouce et l'index de la main gauche, comme s'il eût voulu planter un clou, et, de la droite, avec une vigueur qui faisait honneur à sa courtoisie, il frappa dessus un grand coup de pierre, et sa femme se trouva embellie de deux dents de moins.

La bouche fut remplie de sang ; mais la courageuse vierge ne poussa pas un seul cri, ne donna pas le moindre signe de souffrance ; tout cela fut ravissant, plein de magie.

On n'était encore que fiancé. Le mariage se conclut quelques instants après, sans alcôve, sans rideaux, sans mystère, et je m'échappai avant que la horde sauvage s'aperçût de mon départ, avant qu'elle eût fait la moindre attention à ma présence.

Je vous ai dit la noce, il faut bien que je vous dise l'accouchement et la naissance. Tous les degrés de la vie de ces êtres ont besoin d'être décrits par le voyageur qui a compris sa mission.

Dès que le mariage a été consommé, la femme est la propriété du mari, mais non pas uniquement du mari seul en ce qui concerne l'union intime. Ce sont là des formalités secondaires dont le tendre époux ne s'occupe point, c'est une tâche à remplir qui lui devient lourde à porter, et il n'est pas rare qu'après la célébration du mariage, les deux conjoints, comme on dit chez nous, ne se rapprochent que pour satisfaire à d'autres conditions imposées cette fois par des lois dont nul ne peut s'affranchir. Si, par exemple, on a tué une bête fauve, un kangaroo, un ornythorinque, eh bien! c'est la femme qui a le privilège exclusif de porter la victime sur ses épaules. Pour peu qu'elle fasse mine de se plaindre, le cher époux a la faculté de lui administrer quelque bon coup de casse-tête sur les reins, et il faut bien que la femme se courbe devant de pareils arguments. A la vérité c'est l'époux seul qui peut frapper, les autres, amis ou amants, faisant partie de l'escorte, doivent s'en abstenir; mais ne vous mettez pas en peine, le devoir est rempli avec une rigueur édifiante, et pas n'est besoin d'en appeler à

l'obligeance d'un suppléant pour que la femme marche, plie et tombe accablée sous le lourd fardeau.

Qu'elle en ait deux à trainer avec elle, que la brutalité ait obtenu les bénéfices d'un amour pur et sacré, c'est-à-dire que la jeune femme soit enceinte et que l'époque de ses couches approche, c'est encore là ce dont on ne doit point s'occuper sérieusement.

La grossesse est la conséquence naturelle du mariage, la femme savait bien que cela pouvait arriver, dès lors elle a accepté toutes les conditions de son nouvel état. Croyait-elle jouir seulement des avantages de l'union? Se flattait-elle que le revers de la médaille ne lui serait jamais offert et qu'on se ferait assez galant pour lui cracher tous les jours à la figure, pour la barioler, pour l'embellir, et qu'on aurait la complaisance de lui abattre des dents de temps à autre? Allons donc! on a beau faire, il y a de l'humanité partout et chacun a ses jours de tristesse dans la vie, même la femme enceinte des sauvages naturels de la Nouvelle-Galles du Sud.

Mais le jour arrive pourtant où la douleur force la horde à faire halte. On s'arrête, car enfin il ne faut pas qu'une race d'hommes privilégiée disparaisse de la terre par sa propre volonté; on s'arrête, une femme va devenir mère, et le surlendemain de ces heures de douleur elle verra ses devoirs doubler et sa tâche devenir autrement pénible. Dans les expéditions guerrières, à travers les bois et les montagnes, c'est encore elle qui portera pour d'autres les cadavres des animaux servant de pâture et dont elle aura la plus petite

part, les sagaies et les casse-tête de son mari, et l'enfant dont le père lui est parfaitement inconnu. Heureuse créature!.... Je parle de la mère.

Enfin des cris de douleur se font entendre, on s'arrête sur un lit de galets ou de roches, en quelques moments on pourrait atteindre une pelouse où la torture serait moins âcre, mais on est là, on y reste; ce qui va se passer ne regarde qu'une personne, il n'est ni logique ni humain que tous se déplacent en sa faveur.

Je ne dois pas cependant, historien infidèle, enlaidir le tableau et jeter trop d'odieus sur les hommes que j'étudie si minutieusement afin de vous les faire connaître, vénérer et bénir.

Ils sont là, debout d'abord, s'assurant par leurs regards que la douleur triomphe de la force et du courage; puis, dès qu'ils sont bien convaincus par les cris déchirants, ils s'accroupissent autour de la victime, frappent des mains, trépignent contre les galets, poussent à l'air des cris éclatants, et se persuadent ainsi que la femme ne souffre pas puisqu'ils ne peuvent plus l'entendre.

Là se bornent leurs fonctions, et si elles ne sont pas trop lourdes à exercer, du moins est-il juste d'avouer qu'ils les remplissent avec un zèle et une charité au-dessus de tout éloge.

Un enfant est là, sur la terre; si près du lit de douleur, nulle rivière protectrice ne coule, nulle anse n'offre son salutaire abri, on emporte la petite créature, et on attend pour la tremper dans les eaux que la chose soit aisée. Dès que l'étang, le marais où le torrent s'est

offert, l'enfant y est plongé à plusieurs reprises et le voilà déclaré homme, c'est-à-dire qu'il compte dès lors seulement parmi la horde et qu'il touchera sa pâture dès que la mère aura cessé de le nourrir.

Mais celle-ci a-t-elle la même cruauté que le reste de la troupe, et ses entrailles sont-elles muettes aux cris et aux souffrances de son enfant? Non, et je trace ce mot-là avec bonheur.

La tendresse maternelle de ces femmes si infortunées peut se comparer à tout ce qu'ont de plus chaud, de plus violent les passions humaines. Ce sont des soins de tous les instants, des inquiétudes, des larmes de tous les jours, de toutes les nuits.

Si un cri d'attaque retentit sur la tête de la horde farouche surprise dans son sommeil, et que des ennemis affamés se ruent selon leur habitude contre des hommes sans défense, avant de saisir ses armes, la mère s'empare de son enfant, le suspend sur son dos à l'aide d'une peau de kangaroo dont elle s'est fait une sorte de havresac, et soyez convaincu alors qu'elle ne recevra de blessures qu'en face.

Mais si dans la sanglante mêlée son enfant est tué, oh! alors, il faut des victimes à sa rage; oh! alors, il y aura du sang et des cadavres autour d'elle; la lionne à qui l'on vient d'arracher ses petits n'est pas plus terrible, l'hyène ne se vautre pas avec plus de plaisir sur les débris de ses victimes.

C'est la fureur dans ce qu'elle a de plus effrayant, c'est la férocité dans ce qu'elle a de plus terrible, c'est

aussi le délire dans ce qu'il a de plus noble et de plus généreux, et il est rare qu'après avoir perdu son nourrisson dans une mêlée, on ne retrouve pas après le carnage deux cadavres couchés, l'un protégeant l'autre contre la dent des bêtes fauves ou celle du vainqueur.

Je vous ai dit la grêle charpente de cette race d'hommes, et vous avez dû en conclure que ce qui les distingue ce n'est point la force physique. Eh bien ! les besoins de la vie, contre lesquels ils sont forcés de lutter sans cesse, leur ont donné pour certains exercices une puissance qu'on serait loin de leur supposer. Les Sandwichiens ne sont peut-être pas plus adroits qu'eux à lancer leurs sagaites, et j'ai vu ici deux sauvages à peine âgés de quinze ou seize ans, excités par l'appât d'un mouchoir que j'avais promis au vainqueur, viser contre le tronc d'un arbre situé à plus de trente pas de distance, l'atteindre presque toujours et y laisser de profondes traces de la rapidité du dard. Une autre fois, dans le jardin de M. Mackintosh, un des officiers les plus distingués de la garnison de Sidney, j'ai vu quelques sauvages, renommés pour leur adresse, s'essayer à faire passer leurs sagaites dans un trou de deux poüces de diamètre percé à une planche fixée à terre, l'approcher constamment du but, et l'un d'eux même, après un certain nombre d'épreuves, parvint à faire traverser le trou de bout en bout avec son arme lancée à vingt-cinq pas de distance. Leur adresse à se servir de leur casse-tête est merveilleuse aussi ; ils le jettent en l'air à une hauteur prodigieuse ; ils lui font faire

mille curieuses évolutions, et, placés fort loin l'un de l'autre, deux jouteurs se renvoient leurs armes circulaires comme nous le faisons, nous, avec des volants et à l'aide de nos raquettes. Intrépides à la course, féroces dans les combats, surtout dès qu'une liqueur enivrante s'est emparée de leur cerveau, ils n'ont aucune énergie contre les Européens qui les dominent et que cependant ils ont l'air de dédaigner. Ainsi que je vous l'ai dit, de près surtout, craignez d'attaquer un de ces sauvages s'il est armé de son casse-tête et surtout de son casse-tête recourbé; mais si vous vous trouvez en présence de quatre ou cinq de ces individus désarmés et disposés à vous combattre, ne fuyez pas, allez à eux, d'un coup de poing vous êtes sûr de renverser celui que vous pourrez atteindre, et il ne serait pas surprenant que le choc fit tomber son voisin. J'ai essayé ma force un jour contre trois des plus vigoureux jeunes hommes d'une bande de ces naturels, et je n'eus pas grand-peine à les jeter tous trois à terre, quoiqu'on ne m'ait jamais cité pour un bien vigoureux athlète.

Vous savez comment naissent, vivent et se marient ces êtres de malheur qui ont tant de ressemblance avec les naturels de la presqu'île Péron, et qui diffèrent tant de toutes les autres races. Il faut bien que vous sachiez aussi comment ils meurent pour que le tableau soit complet. Hélas! j'aurai tout dit en quelques lignes, et la tâche de l'historien n'est pas plus longue que difficile à remplir.

Dès qu'un homme a rendu le dernier soupir, ses

amis, ses parents, ses frères, son père et sa mère aussi se groupent autour du cadavre, le tâtent tour à tour pour se bien assurer que tout secours devient inutile; et, cela fait, sans douleur, du moins sans larmes, chacun vaque à ses fonctions : celui-ci, à l'aide de son casse-tête, de ses sagaies et de ses ongles, creuse la terre, celui-là va chercher de petites branches d'arbres, un troisième arrache du sol des herbes et du gazon, et tous retournent auprès du cadavre. On lui dresse un lit à l'aide des dépouilles dont je viens de vous parler, on l'étend dessus, on l'entoure à demi de feuilles et d'herbes, on le lie à l'aide de cordes ou de lambeaux de peau, on place à ses côtés ses casse-tête et ses sagaies, on jette le tout dans la fosse, qu'on recouvre de terre et sur laquelle la troupe bondit afin de niveler le terrain, et rien ne reste de l'homme absent, pas même le souvenir.

De ce que l'on devient après la mort, ces braves gens ne s'en sont jamais occupés, et, s'ils ont une religion, ce dont je doute fort, elle ne leur enseigne et ne leur prescrit rien à cet égard. C'est bien assez des travaux et des préoccupations de leur vie.

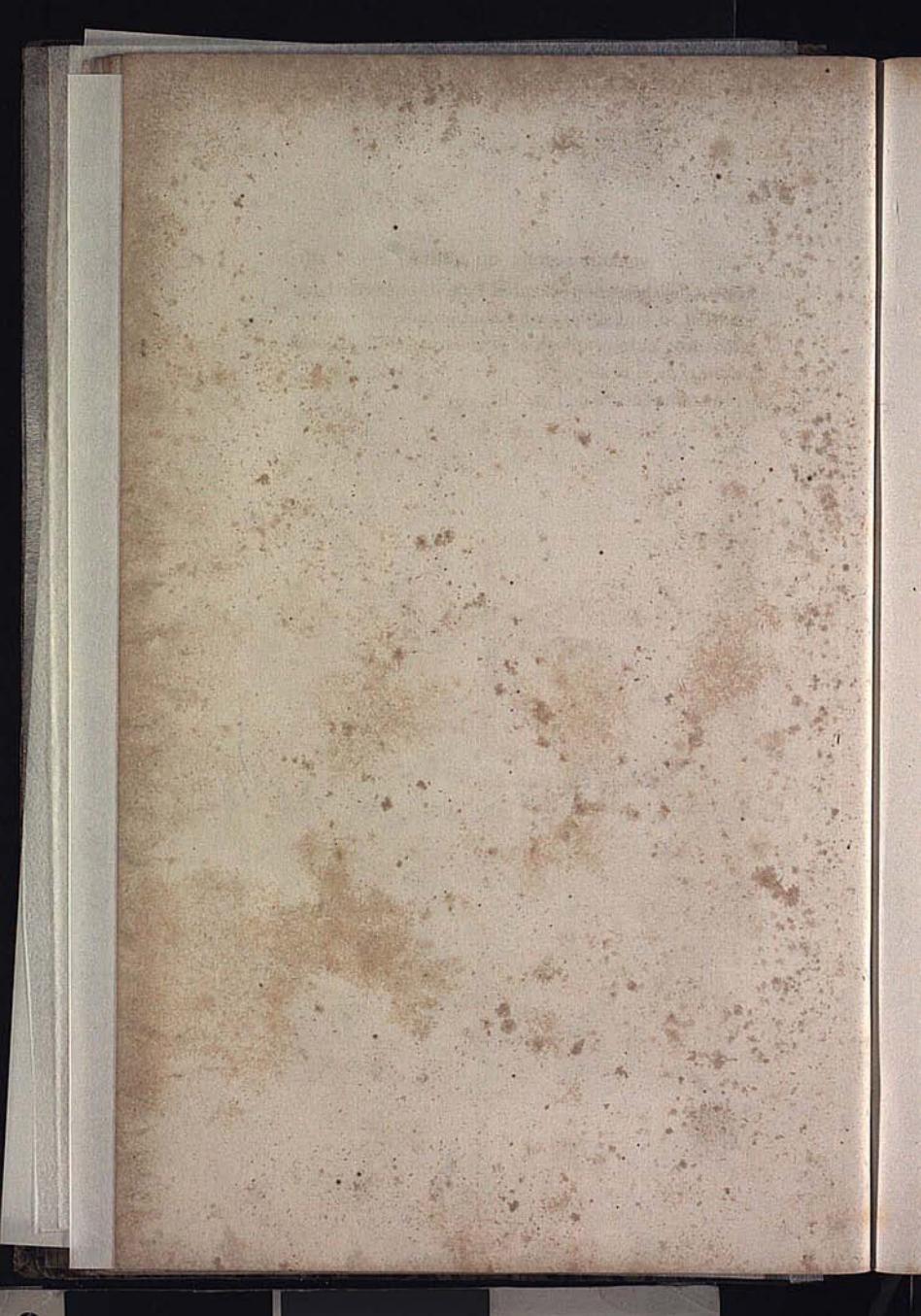
Quelques philosophes étudiant les mœurs des hommes dans les rêves de leur imagination n'ont pas craint d'avancer, oubliant qu'une trop vive lumière éblouit au lieu d'éclairer, que tout peuple primitif avait un Dieu, et que ce n'était qu'en avançant dans la civilisation que le doute commençait à surgir. Les naturels de la Nouvelle-Galles du Sud donnent un éclatant démenti à cette opinion que de récents voyages



L'Amazone

*Vue des Indes de l'Est
(Mouche de l'Amazone)*

d'après le dessin de J. B. S.



avaient déjà beaucoup ébranlée. Pour deviner et se faire un Dieu, il faut supposer à l'homme une certaine intelligence, et le peuple dont je vous parle a tout juste l'instinct de la brute.

Je crains encore de l'anoblir.

NOUVELLE-HOLLANDE.

étaient déjà beaucoup ébranlés. Pour deviner et se faire un Dieu, il faut supposer à l'homme une certaine intelligence, et le peuple dont je vous parle a tout juste l'instinct de la proie.

Je crains encore de l'oublier.

le ne le crois pas; et si jamais la violence des missions naites a dû être pardonnée, c'est alors surtout qu'il s'agit d'arracher à toutes les misères, à tous les délissements, des malheureux, des hommes fatigués à qui les barreaux d'une prison vaudraient mille fois mieux que l'indépendance au sein des bois et des montagnes.

Le dieu encore que l'on doit employer la rigueur des châtiements, il serait sage, il serait moral de former l'entrée de Sidney à ceux de ces naturels qui y ont seulement sans vêtements, car c'est un spectacle vraiment hideux que celui de tant d'hommes et de femmes absolument nus.

NOUVELLE-HOLLANDE.

sans doute à de pareils tabernacles, mais auxquels les jeunes filles européennes ne s'habitent pas à coup sûr.

M. Field. — Description de Sidney. — Fêtes européennes. — Marchais, Petit et moi dans les forêts. — Combat de sauvages.

Le Gouvernement de la colonie n'aurait pu un mot à moi. J'ai visité des pays entièrement sauvages, j'ai vu aussi des îles où la civilisation, tour à tour dominante et vaincue, offrait un bizarre contraste à l'admiration et la laissait dans le doute sur l'issue de la querelle que le temps ne faisait qu'envenimer. Il n'en est pas de même ici, le sauvage se coudoie tous les jours avec l'homme des cités, et chacun reste libre de ses actions comme de ses pensées. Est-ce un bienfait pour les uns et pour les autres?

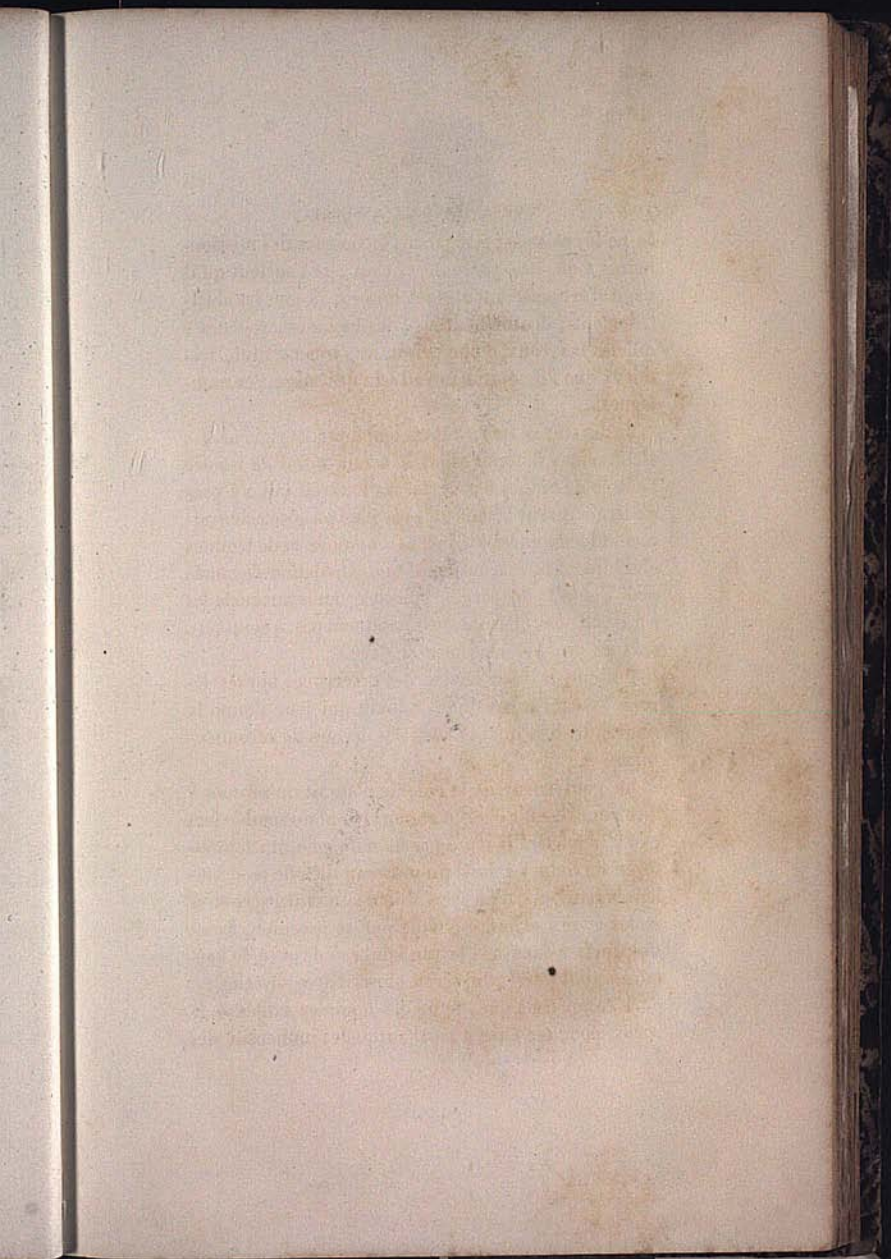
Je ne le crois pas ; et si jamais la violence des missionnaires a dû être pardonnée, c'est alors surtout qu'il s'agit d'arracher à toutes les misères, à tous les abrutissements, des malheureux, des hommes farouches à qui les barreaux d'une prison vaudraient mille fois mieux que l'indépendance au sein des bois et des montagnes.

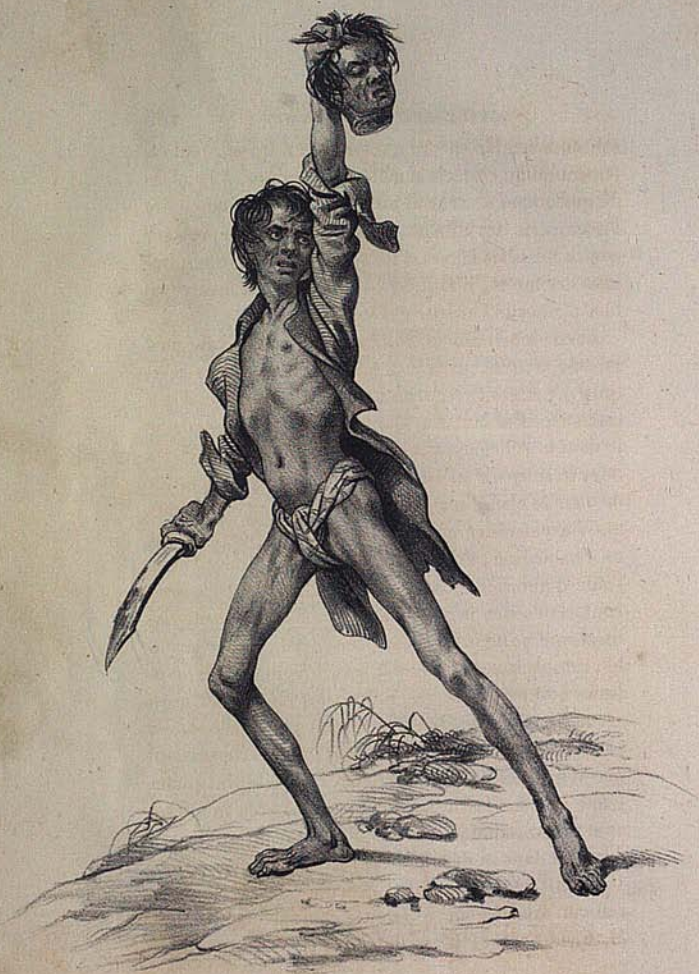
Je dis encore que, dùt-on employer la rigueur des châtimens, il serait sage, il serait moral de fermer l'entrée de Sidney à ceux de ces naturels qui s'y présenteraient sans vêtemens, car c'est un spectacle vraiment hideux que celui de tant d'hommes et de femmes absolument nus au milieu d'une population façonnée sans doute à de pareils tableaux, mais auxquels les jeunes filles européennes ne s'habituent pas, à coup sûr, sans un profond sentiment de dégoût.

Puisque la faim chasse des déserts ces hordes féroces, tâchez encore que la main qui leur donne la nourriture leur impose aussi des devoirs de reconnaissance.

Le gouverneur de la colonie n'aurait qu'un mot à dire pour obtenir le résultat moral dont on semble fort peu s'inquiéter. Il n'y a pas de sauvage à qui tout citoyen de Sidney refusât un morceau d'étoffe pour voiler ses reins, et il n'est pas d'ailleurs un seul de ces êtres isolés et si à plaindre qui ne pût se procurer, avant de pénétrer dans la ville, un lambeau de peau de kangaroo dont l'usage lui serait prescrit avec sévérité.

Je comprends que, pour des hommes taillés de la sorte, pour ces êtres à part, auxquels l'immensité des





N. Maurin del.

Del. Knapton et C.

d'après le croquis de J. Arago

Naturel de la Nouvelle Hollande

solitudes semble encore mesquine et rétrécie ; tout vêtement est un obstacle et même un fardeau. A l'audace de quiconque ne veut ni un mur pour s'abriter contre l'intempérie des climats, ni un asile pour se protéger contre les bêtes fauves et les serpents, hôtes inhospitaliers des forêts, il faut cependant des barrières capables d'amortir l'ardeur des vagabondages.

Aussi, leur donnerais-je toute latitude, à cet égard loin de la ville, mais je serais inflexible envers celui qui y pénétrerait vêtu seulement de ses saguies et de ses casse-tête. Pendant un séjour d'une semaine que je fis dans la délicieuse maison de campagne de M. Field, dont le souvenir m'est si précieux, je voulus essayer de vêtir le chef d'une bande de malheureux indigènes qui vinrent rôder comme des dogues affamés autour de l'habitation, et je le couvris d'une ceinture faite à l'aide d'une vieille chemise et d'un habit encore assez confortable que je passai moi-même au farouche naturel, qui ne se prêta qu'en grommelant à ma charitable complaisance. Il n'y eut pas de folies et de gambades que ne fissent ses camarades en voyant ainsi accoutré celui dont le corps n'avait jamais été souillé par aucun vêtement, et cependant, plus reconnaissant que je n'aurais dû le soupçonner, celui-ci revint quatre jours après, l'habit tout en lambeaux, en m'offrant avec une certaine joie la tête d'un ennemi qu'il avait tranchée dans sa dernière excursion.

Je dus paraître ingrat et ridicule à cet homme en refusant avec dégoût sa hideuse et sanglante offrande. M. Field s'amusa beaucoup de ma générosité toute

candide et m'assura que la reconnaissance de pareils êtres ne se trahissait jamais que par de semblables cadeaux.

Au reste, dans cette délicieuse habitation bâtie à l'euro péenne et parfaitement entourée de jardins, où s'élevaient, seuls, les arbres de nos pays, le noble planteur avait fait construire un vaste hangar au profit des naturels, qui s'y rendaient en foule aux approches des temps orageux ; il m'a assuré que, si près de la ville on ne devait rien craindre de la férocité native de ces hommes, et que jamais il n'avait eu à leur reprocher le moindre vol.

Explique qui pourra de telles singularités.
De la maison de plaisance de M. Field à la ville il n'y a guère qu'une lieue de distance qu'on parcourt sur une route large, bordée d'arbres d'une hauteur prodigieuse. Partout ici l'eucalyptus plane sur ses voisins et sert de refuge aux myriades d'oiseaux criards que l'instinct de leur conservation pousse au milieu de leurs têtes hautes et chevelues. Je faisais souvent cette promenade délicieuse ; mais mon devoir me retenant un jour à la ville, je profitai de quelques heures de latitude pour en étudier l'aspect principal du milieu de la rade, où je me fis transporter par un canot de sauvage fait à l'aide d'un tronc d'arbre. J'aurais pu certes utiliser une embarcation du bord ; mais je n'aime pas à faire comme tout le monde.

Sidney-Cow, capitale du comté de Camberland, est assise en partie sur une plaine et en partie sur une douce colline dominant le côté sud de la rivière, de

telle sorte qu'elle se présente en amphithéâtre circulaire et offre un coup d'œil ravissant. Les principaux édifices se dessinent d'une manière originale, bizarre et grandiose, sur les anciens bâtimens en bois, qui disparaissent petit à petit, remplacés par d'élégantes et solides maisons en pierre de taille, ornées de coquettes sculptures et parées de balcons sveltes, légers et d'un goût vraiment remarquable. On dirait que les plus suaves habitations de nos parcs royaux ont été copiées par les architectes venus à Sidney au profit de la fashion anglaise, qui peut bien se croire ici à quelques milles de Londres.

D'abord se dresse, à gauche, imposant et dominant, le palais du gouvernement, sagement ordonné, avec ses larges croisées où l'air circule en liberté, et paré, sur ses deux ailes, d'une végétation puissante, qui lui donne un air de jeunesse tout à fait joyeux. Sa vaste cour et son péristyle sont un ornement et une protection à la fois. Derrière cette demeure magnifique, dont les appartemens sont très-richement décorés, s'étend un parc délicieusement planté des plus riches productions végétales des deux hémisphères. Après le parc s'étend un jardin anglais où vous voyez, se jouant parmi les arbustes, les cygnes noirs si gracieux, si coquets, si pleins d'élégance, et qu'on ne retrouve dans aucun autre pays du monde. Auprès de lui, le kangaroo, appuyé sur ses deux longues pattes de derrière et sur sa queue, dont il se sert comme d'un solide trépied, franchit les haies d'un seul bond sans les effleurer, en appelant à lui d'un cri plaintif ses petits sans force.

qu'il abrite dans sa poche protectrice. Et ces charmilles odorantes, d'où s'exhalent les plus suaves parfums et où brillent, rivales généreuses, les plus belles fleurs des plus heureux climats; puis, sur un plan plus éloigné, s'offre aux regards une magnifique caserne bâtie en pierre et en briques, étalant sa longue file d'ouvertures bien ordonnées; tandis que, presque à côté, par l'effet de la perspective, on admire une immense colonnade sous laquelle se promènent de pauvres malades qui cherchent à ressaisir la vie près de leur échapper.

C'est surtout à l'édification de ce magnifique hôpital qu'on a apporté les soins les plus attentifs et les plus généreux. Tournez encore vos regards vers la gauche en franchissant un grand espace occupé par de charmantes habitations semées, pour ainsi dire, au milieu des rians bosquets; vous vous arrêtez en face d'une grande bâtisse en briques, légèrement circulaire, servant d'écurie, et pouvant au besoin être armée et appropriée à la défense de la ville. Si maintenant vous vous tournez vers l'entrée du port, vous vous arrêtez en présence d'un fanal élevé, d'une construction élégante, solide et noble, disant leur route aux navires voyageurs par des feux éclatants paraissant et s'effaçant à intervalles égaux, afin qu'on ne puisse pas les confondre avec les feux allumés sur les montagnes voisines par les naturels sauvages qui y ont établi leur bivouac.

Revenez, je vous prie, près du débarcadère paroisé de tant de flammes onduleuses : devant vous

encore se montre un édifice grave, carré et sans ornements, c'est le temple des prières; en deçà s'élèvent de riches magasins servant d'entrepôt aux marchandises, tandis que de l'autre côté de l'anse se pavane dans les eaux toujours limpides un solide quai avec ses anneaux de fer, ses grues, ses machines et ses larges dalles, auprès desquelles les navires de toutes dimensions peuvent être abattus en carène sans le moindre danger. Un grand nombre d'autres édifices publics et de maisons particulières embellissent encore ce paysage vraiment magnifique; et nul ne croirait que cette ville, déjà si belle, si florissante, est à peine l'ouvrage de quelques années.

Dans le quartier neuf, les rues sont larges, alignées, mais non pavées avec soin, ce qui, au temps des pluies, les rend d'un abord difficile et désagréable. Quant au vieux quartier, bâti sur le penchant rapide d'un coteau, le piéton seul peut se promener dans les sentiers qui règnent auprès des maisons, et il est aisé de prévoir qu'avant peu de temps il sera détruit si l'on ne cherche à niveler le terrain, ce qui, en certains endroits, nécessiterait un travail et des soins infinis.

Mais dans le quartier de la fashion, du luxe dans les rues, du luxe aussi dans les grandes maisons, de légers tilburys qui traversent les places publiques, de beaux équipages qui les sillonnent avec rapidité, des chevaux, des courses, des apprêts de chasses générales, auxquelles on nous invite avec la plus franche cordialité; on est si empressé à nous plaire qu'il ne tiendrait qu'à nous

de croire que notre présence a tout ravivé. Les banquiers et les négociants luttent entre eux de politesse avec les plus honorables planteurs pour nous faire assister à des repas somptueux, à des soirées pleines de goût et d'élégance; c'est pour nous une fête de chaque jour, un plaisir de chaque heure.

Là, M. Wolstoncraft, riche négociant; ici, M. Pepper, capitaine du port; d'une autre part, M. Field, rivalisent d'empressement et font les honneurs de leurs réunions avec une aisance et une aménité qui prouvent leur usage du grand monde; M. Macquarie, gouverneur de ces possessions, veut avoir son tour, et la gaieté la plus franche règne à ses délicieux soupers; les officiers de la garnison ne sont pas en reste, et les toasts à notre heureuse arrivée, à notre heureux retour, sont coupés par des couplets improvisés, par des chansons joyeuses, et toutes sortes de vins coulent à flots pressés, et les flacons pleins faisant le tour de la table, arrivent vides à leur poste, et les paroles se croisent, et les santés se multiplient, la déraison se met de la fête, les langues s'empâtent, les yeux regardent sans voir ou voient double, des sons inarticulés se heurtent au milieu de l'orgie qui a levé la tête, les cristaux sont brisés, les tables renversées et avec elles les verres, les plats, les fruits, les liqueurs et les convives: tous tombent ivres-morts sur le carreau, tous, excepté moi, à qui un pareil bonheur ou un pareil malheur n'est jamais arrivé.

Le lendemain matin, chacun se releva de sa couche solide, on se serra la main sans honte, parce que

la gaieté avait présidé aux libations, et l'on se promet une revanche qu'on prit une seconde fois, une troisième, puis une quatrième et que l'on clôtura pourtant la veille de notre départ.

Tout cela est bien gai, bien amusant, bien curieux sans doute à six mille lieues de sa patrie; mais que tout cela est mesquin et prosaïque en présence des vastes et solennelles forêts dont la ville est environnée, en présence des hordes farouches qui les traversent et dont il faut bien que je vous parle encore.

Puisque les hommes et les choses se croisent ici à chaque pas, permettez-moi de les imiter dans mes récits; ce n'est pas moi qui ai fait ces contrastes auxquels je suis forcé de me soumettre. Et d'abord, un nouveau coup d'œil sur la végétation puissante qui entoure Sidney.

Les environs de la ville ne sont pas très-riants, quoique assez bien cultivés. Quelques maisons de campagne cependant, bâties avec élégance et embellies de jardins, qu'enrichissent les arbres fruitiers d'Europe, fixent l'attention des voyageurs. Parmi les végétaux transplantés de nos climats, le pêcher et le chêne sont ceux qui ont donné les résultats les plus satisfaisants. Le premier produit des fruits excellents et y pousse sans efforts; le second y devient aussi beau que dans nos plus belles contrées, et, si j'en crois notre botaniste, il y acquiert même des qualités plus précieuses pour les constructions. Les autres arbres qui ombragent le sol sont le figuier, le poirier, le pommier et l'oran-

ger, tous utiles, tous offrant des garanties aux habitants dans les temps de disette.

Lorsque le soleil se couche et que l'observateur, placé sur un édifice élevé, tourne ses regards vers la campagne, il jouit d'un spectacle vraiment intéressant. Du milieu de ces forêts profondes, qui naguère n'avaient été foulées que par les pieds des sauvages, s'élancent, poussées par les vents, des colonnes immenses de fumée, au milieu desquelles brille une flamme vive qui éclaire au loin l'horizon. Toutes les nouvelles concessions ne sont défrichées que par le feu. D'abord, un vieux tronc résiste à ses atteintes; petit à petit son humide enveloppe se sèche, pétille, se carbonise et excite elle-même l'incendie; les branches sont dévorées et font tomber avec elles les branches voisines, qui communiquent bientôt la flamme aux végétaux les plus éloignés; mais comme ces embrasements doivent se répéter très-souvent et que le propriétaire d'un terrain est tenu de garantir les possessions adjacentes, il commence par faire circonscrire avec la hache l'espace qu'il veut cultiver. Parvenu à cette limite, le feu, ne trouvant plus d'aliment, s'arrête, meurt, et ses cendres bienfaisantes donnent la vie aux terres qu'il vient ainsi d'épurer.

J'avais déjà parcouru et assez bien étudié les côtés est, ouest et sud de Sidney, où j'avais trouvé partout une riche végétation souvent saccagée pour des plantations récentes; mais la partie nord m'était encore inconnue, et j'y résolus une excursion avec mon fidèle

Petit, qui n'était pas descendu une seule fois à terre pour cause de maladie.

— A la bonne heure, me dit-il avant de quitter la corvette, vous n'oubliez pas vos vieux amis au bord du fossé. Tenez, je parie qu'une course à terre me fera du bien. Y a-t-il du vin par là?

— Que l'importe?

— Il m'importe si fort, que s'il y en a je ne pars point, de peur d'être tenté.

— Eh bien ! sois tranquille ; tu peux venir, il n'y en a pas.

— Vrai ?

— Très-vrai.

— Alors je reste ; une promenade sur terre me ferait mal ; le docteur m'a défendu toute fatigue.

— Adieu donc ; mais avec moi, mon brave, tu as tort de déguiser ta pensée, car lorsqu'il n'y a pas de vin dans un pays, j'en ai toujours quelques gouttes au service de ceux que j'aime.

— En ce cas, je me décide, monsieur Arago : cet imbécile de docteur ne sait ce qu'il dit. Parce que j'ai la fièvre, il m'ordonne du quinquina, comme si une bouteille de vin ou de rhum ne me ferait pas plus de bien.

— Le docteur est plus sage que moi ; mais je me risque.

— C'est ça, et si vous m'en croyez, comme Marchais a été un bon garçon pendant ma maladie, vous seriez bien gentil de l'emmener avec nous. On dit qu'ils sont bien méchants les sapajous de ce pays, et vous savez si Marchais a le poing dur.

- Parbleu, tu as raison, appelle ton camarade.
Marchais accourut.
- Monsieur Arago nous emmène tous deux à terre.
- Monsieur Arago n'a qu'à commander, je suis là pour lui obéir.
- Je le sais, mon brave.
- Voulez-vous que j'aïlle f..... une pile à Hugues, Chaumont et Duverger? Voulez-vous que j'aïlle recevoir une raclée de Vial? Dites et je suis prêt.
- Je dis que tu mourras dans l'impénitence finale.
- Connu! Mais quelle bonne idée avez-vous eue de me faire descendre à terre?
- C'est ton ami Petit qui me l'a suggérée.
- Toi, mon chéri! c'est toi!... Toute bonne action mérite récompense.

Et Petit se trouva à demi étendu sur la drome par une gentillesse de Marchais.

— Mon garçon, tu sais que je ne suis pas encore bien rétabli, tu devrais y aller moins fort.

— C'est juste, je te revaudrai ça une autre fois, celle-ci ne compte pas.

Nous partîmes bien disposés à fouiller partout, mais décidés pourtant à rentrer dans la ville avant la nuit, car j'avais parlé du serpent noir, et mes deux lurons jugèrent prudent comme moi de ne pas s'attaquer à un pareil adversaire.

— S'il avait des bras, des cheveux, des poings et des épaules, à la bonne heure, me disait Marchais, mais des anneaux, des dents pointues comme des aiguilles et du venin. Allons, allons donc, on a bien fait

de l'appeler serpent, ça veut dire méchant et traître.

Si j'en trouve un je l'écrase sous mon talon.

— Si tu en trouves un, tu feras volte-face.

— Je n'en sais rien, je verrai.

— Et moi j'espère que nous n'en verrons pas.

— Et moi je m'en bats l'œil.

Nous nous fîmes descendre de l'autre côté de la rade, beaucoup plus abrupt que les points opposés, et nous ne tardâmes pas à nous enfoncer dans les bois. Ici, comme ailleurs, un gazon frais et touffu s'étendant d'un arbre à l'autre, on dirait des plantations ordonnées pour les méditations du sage ou pour des promenades joyeuses, et pourtant pas un ruisseau ne murmure, pas une source ne révèle la sève de ces géants séculaires qui pèsent sur le sol, l'ombragent et l'embéllissent.

— Est-ce que ça durera longtemps comme ça? me dit Petit, dont les forces trahissaient le courage.

— Je n'en sais rien, ton ami Marchais te le dira mieux que moi.

— D'après les signes que j'aperçois, répondit Marchais, je suis sûr que ce bois va jusqu'au bout de la forêt.

— Tu le crois?

— Je parie une bouteille de vin.

— Je ne veux pas.

Depuis deux heures nous avançons toujours et nous allions faire halte pour attaquer un poulet bien solidement amarré dans mon havresac, lorsque nous crûmes entendre un bruit lointain.

— Ce sont des chiens qui se battent, me dit Marchais.

— Ce sont des matelots qui se soulent, répondit Petit.

— Ce sont des sauvages, répliquai-je, tenons-nous sur nos gardes.

— Alerte! et une chique neuve, dit Marchais.

— Alerte! et une bouteille pleine, riposta Petit; quand on a faim, rien n'est bon comme de boire.

— Tu veux dire quand on a soif?

— Je veux dire ce que j'ai dit. Là-dessus je ne puis faire erreur.

Nous nous assimes sur l'herbe, et après un repas réglé par moi, nous reprîmes la route interrompue au grand mécontentement de Petit, qui grommelait tout bas contre l'ordonnance du docteur et contre ma sévérité inaccoutumée; mais le bruit qui avait frappé nos oreilles promettant à Marchais une occasion probable de rixe, il poussa son camarade par les épaules et nous arrivâmes une demi-heure après à une clairière où une vingtaine de naturels debout et fort agités hurlaient à haute voix et semblaient délibérer sur une entreprise périlleuse.

Ça se dit des hommes! s'écria Marchais, ça ressemble comme deux gouttes de vin aux crapauds que nous avons vus à la presqu'île Péron.

— C'est la même race.

— Au ventre près pourlant.

— Peut être qu'ils n'ont pas déjeuné. Allons à eux.

— Oui, mais sois prudent.

— Monsieur Arago, vous me faites injure; la prudence, c'est mon faible.

— Je ne le sais que trop, drôle.

Les sauvages nous avaient entendus et cessèrent de parler, ils se placèrent en rond, prirent conseil d'un des leurs qu'ils avaient entouré, laissèrent leurs armes à terre et vinrent nous rejoindre.

— Tiens, ils ont du cœur, dit Marchais machant plus vite son tabac entre ses gencives dépouillées. Ah! ils en veulent! Mon petit Petit, à bas ta veste, trousse ta manche et imite-moi.

— Ils viennent en amis, soyez sages, gredins.

— Je le veux bien, mais s'ils bougent, s'ils portent la main plus haut que le coude, j'en aplatis vingt pour ma part.

— Ils ne sont que dix-neuf.

— J'en aplattrai un deux fois, ça fera le compte.

Arrivés à six pas de nous, les indigènes firent halte et l'un d'eux nous adressa la parole, puis un second parla plus haut, puis un troisième qui n'en finissait pas. Mais Petit lui fit signe de se taire et il répondit :

— Vous êtes de fières buses de ne pas planter la vigne; tant que vous ne planterez pas la vigne vous ne récolterez pas de vin, et tant que vous ne récolterez pas de vin vous ne saurez pas parler français. Voilà!

Après cette énergique harangue, bien comprise par les indigènes, ils nous tournèrent les talons et allèrent reprendre leurs armes.

— Il paraît que tu les as beaucoup amusés, dit Mar-

chais à Petit, si tu m'avais laissé faire, ils m'auraient mieux compris.

— Tu connais donc leur langue?

— Je connais la langue universelle, c'est celle qu'on débite à coups de poing.

— Mais que font-ils là-bas?

— Tiens v'là qu'ils filent leur nœud, naviguons dans les mêmes eaux.

En effet, nous suivîmes cette bande, et un quart d'heure après nous en trouvâmes une seconde qui se rejoignit à la première avec de grands témoignages de satisfaction. Les nouveaux venus parlèrent de nous à leurs camarades, et après un moment de repos ils continuèrent leur route vers le nord. J'avais grande envie de rétrograder, tant l'humeur querelleuse de Marchais me donnait de craintes, mais ma curiosité l'emporta et je suivis la trace des naturels.

Ils gravirent une petite colline où s'élevaient quelques misérables huttes faites avec des écorces d'arbres et se postèrent en embuscade sur les principales hauteurs. Bientôt un cri général de la bande retentit dans les airs et un second cri lointain répondit à cet appel.

Au même instant les bras s'agitèrent, les sagaies furent mises en mouvement, les casse-têtes voltigèrent et la horde farouche s'accroupit dans l'attente d'une sanglante action.

— Approcherons-nous? dis-je à mes compagnons de voyage.

— Ça dépend de vous, répondit Petit.

— C'est une question et une réponse de capon, ré-

pliqua Marchais ; il faut y aller , voilà , et si c'est nécessaire nous nous mettrons de la partie.

— Éloigne-toi d'un seul pas et je te jure que tu ne descendras plus à terre avec moi.

— Mais , monsieur Arago , qu'est-ce que je risque ? il ne me reste plus une seule dent.

— Il nous en reste à nous , gredin !

— Puisque je parlais seul.

— Ne sommes-nous pas tes amis , et si tu t'engages , crois-tu que nous restions inactifs ?

— Cette raison me décide , je n'en aplatirai que deux ou trois.

— Essaie-le et tu auras de mes nouvelles.

Nous gravâmes donc la colline , mais à quelques vingtaines de pas des naturels , qui ne tournaient même pas la tête de notre côté.

Dans le vallon formé par notre plateau et un plateau voisin la horde opposée s'arrêta et dépêcha une femme aux ennemis. Arrivée à moitié chemin de la colline , elle poussa un cri et s'arrêta. Une femme de la première bande alla vers elle et toutes deux armées de casse-tête se parlèrent à voix basse , poussèrent ensemble un nouveau cri et les naturels de notre bord descendirent dans le vallon.

Les deux armées marchèrent l'une contre l'autre et s'arrêtèrent , séparées seulement de quelques mètres. Celle qui venait d'arriver avait quelques guerriers de plus , mais ils se retirèrent un instant après une sorte d'inspection , et chacun des sauvages put se choisir un adversaire.

D'abord des gambades, puis des cris farouches, puis des coups frappés sur les armes, ce fut ensuite une mêlée générale.

— C'est comme moi, dit Marchais, quand je crache dans mes mains avant d'aplatir, ça donne de la force et de l'énergie. Bon! les voilà appareillés... Feu maintenant de tribord et bâbord! En avant! Vive la république!

Le combat avait commencé.

Les sagaies lancées avec vigueur fendaient les airs et nul combattant ne tombait.

Mais les champions s'approchèrent; ce fut alors un acharnement, une rage, une frénésie, un délire dignes de l'enfer. Les corps tombaient et se relevaient ressuscités par la vengeance; le sang ruisselait, les crânes étaient ouverts, les côtes brisées et les dents mêmes jouaient un rôle de destruction dans cette horrible scène de carnage.

— Savez-vous que ce sont de vrais gabiers, de francs lurons! s'écria Marchais qui trépignait d'impatience. Ça s'appelle taper dur, je les estime maintenant. Mais il y a un côté qui est enfoncé, il en reste peu et ils ne bougent pas, ils ne f... pas le camp; je les estime plus que les autres. Ma foi, monsieur Arago, vous direz ce que vous voudrez, je vais leur prêter main forte, ça me fend le cœur.

Marchais s'élança; Petit le suivit en dégainant son sabre, et jeme disposais à voler sur leurs pas, lorsque, par réflexion, tirant un pistolet de ma ceinture, je le déchargeai en l'air. Au même instant le combat

cessa, les guerriers se séparèrent, et à un second coup ils s'enfuirent chacun d'un côté opposé au fond des bois.

— Faisons comme eux, dis-je à Marchais, et à Petit, qui s'étaient aussi arrêtés au bruit de la détonation. Allons-nous-en, nous ne serions d'aucun secours aux blessés et ce champ de bataille ne doit pas être chose curieuse à voir.

— C'en est fait, répliqua Marchais avec indignation, ils sont moins braves que je ne croyais, ce sont des Hugues puisque un coup de pistolet les fait si vite virer de bord.

— C'est égal, dit Petit, ça n'allait tout de même pas mal, et j'ai eu grand pitié surtout d'une femme qui s'est relevée deux fois et qui est tombée trois : c'était une lionne...

Notre retour s'effectua sans aucun autre incident, nous ne rencontrâmes sur notre chemin ni sauvages ni serpents et nous arrivâmes à Sidney avant le coucher du soleil. Sur le port je trouvai M. Field et sa famille, je m'empressai d'aller les rejoindre et je leur racontai le combat dont je venais d'être témoin.

— Vous voyez donc bien, me répondit le riche planteur, que nous n'avons pas besoin de chasser ces bêtes fauves, elles se détruisent entre elles, et en peu de temps on n'en trouvera qu'au delà des montagnes bleues. Cependant avant de faire embarquer mes deux braves matelots, je les présentai à M. et à madame Field, qui leur firent un excellent accueil, car j'avais

déjà parlé de leur amitié et de leur dévouement pour moi.

— Vous êtes deux braves garçons, il faut venir nous voir si vous descendez encore à terre.

— Nous n'y manquerons pas.

— J'ai de bonnes choses à vous offrir.

— Quoi donc, sans trop d'indiscrétion ?

— Des pommes excellentes, des pêches sucrées et des oranges fort douces.

— Oh ! ma foi, nous nous plaisons trop à bord, la terre nous ennuie.

— J'ai aussi dans ma cave de bon vin de Bordeaux.

— Nous viendrons vous voir ; M. Arago nous donnera votre adresse, et nous aimons trop... les honnêtes gens pour leur faire défaut.

Quelques jours après, Marchais et Petit, étendus à terre dans une des allées du jardin de M. Field, ne surent plus pendant quelques heures s'ils étaient en France ou à la Nouvelle-Hollande ; faibles ce jour-là, ils avaient succombé à une attaque contre six bouteilles de bordeaux.

7
NOUVELLE-HOLLANDE.

Vingt-quatre heures d'un roi zélandais.

Il y a là au sud à peu près de la Nouvelle-Hollande, non loin de la terre de Van-Diemen, vers les glaces polaires, une île petite, boisée, montagneuse, sauvage à l'intérieur, farouche sur les côtes, une île servant parfois de point de relâche aux navires baleiniers fatigués de leurs longues excursions, mais dont ils feraient bien de s'éloigner comme d'un repaire de brigands contre lesquels toutes les nations civilisées devraient lancer leur colère afin d'anéantir ses anthropophages habitants que rien n'a pu encore corriger de

leur insatiable ardeur de rapine, de massacres et de chair humaine. Cette île de malheur, de deuil et de désespoir, c'est la Nouvelle-Zélande.

Là, point de sécurité pour le matelot qui descend à terre afin de renouveler son eau épuisée; là, point de quiétude pour le savant explorateur qui ne peut s'éloigner du rivage. La mort est dans les paroles rassurantes du naturel hypocrite, elle est dans ses témoignages d'affection, elle est dans ses caresses.

Le Nouveau-Zélandais se déclare dès l'âge de trois ans l'ennemi mortel de tout étranger qui osera fouler sa terre inhospitalière. Quand il vous épargne un jour, n'en faites point honneur à sa générosité, mais soyez sûr que vous auriez été immolé s'il n'avait eu à craindre de sanglantes représailles. Il n'y a pas de saison que cette Nouvelle-Zélande de malheur ne soit le théâtre de quelque horrible massacre; il n'y en a pas que l'Europe ne retentisse de scènes de dévastation et de meurtre; et pourtant l'Europe insouciant laisse faire, elle s'émeut un jour, elle lance un méprisant et ridicule anathème contre les cannibales de ces mers de l'Australasie, elle engage ses pauvres voyageurs à beaucoup de prudence, à une grande circonspection, et tout est dit et fait, et les Nouveaux-Zélandais, impunis, continuent leur œuvre de sang.

L'Europe civilisée a bien autre chose à faire, ma foi, que de songer à ses enfants exilés au profit du commerce et de la science; les Zélandais sont trop loin de nous, nous n'avons pas la vue assez perçante, et

c'est tout au plus si nous la laissons tomber à nos pieds, tant nous nous concentrons dans notre insolent égoïsme.

Mais ces hommes de là-bas sont-ils donc assez forts pour lutter contre une volonté de châtimens qui viendrait de nous? Ont-ils hérissé leurs plateaux de batteries formidables? Ont-ils élevé de redoutables citadelles? Possèdent-ils des armées expérimentées, des généraux habiles? Non, ces hommes féroces n'ont que du courage, ou plutôt de la cruauté.

Ils sont comme l'hyène d'Afrique, comme le tigre de Nubie.

Leurs demeures se dressent là, sur la plage. Dès qu'un navire vient mouiller dans une de leurs rades, les indigènes sortent en foule de leurs cases de joncs, de tissus et d'écorces d'arbres, il se jettent dans des pirogues, se rendent à bord, sautent, dansent, sourient et proposent des échanges; ils fraternisent, vous jurent amitié et vous invitent à leurs fêtes. L'équipage enchanté descend à terre, s'endort et ne se réveille plus. Puis vient le pillage du navire, et les Nouveaux-Zélandais le coulent bas et se trouvent possesseurs d'armes meurtrières à opposer aux nôtres, et chaque jour le triomphe de la civilisation et de l'humanité devient plus périlleux. Que servent, hélas! de sages et énergiques prédications? Depuis bien longtemps déjà on a écrit ces choses avec de sanglants caractères, et ces choses si impies n'en ont pas moins leur cours, et la Nouvelle-Zélande n'en est pas moins

la plus puissante nation du globe, puisque nulle autre n'ose s'attaquer à elle. Que faudrait-il pourtant afin de la soumettre?

Deux bricks de guerre, six canons, des fusils, de la poudre et trois compagnies de voltigeurs. Vous qui gouvernez et qui de votre caisse royale versez généreusement cent écus (je dis beaucoup) dans la triste demeure de la veuve du matelot égorgé aux terres australes en travaillant à la prospérité de votre pays, dites un mot, un seul, proposez une expédition d'anéantissement contre cette terre lointaine que je vous signale, demandez des hommes de bonne volonté, et vous les verrez accourir et s'enrôler avec courage en criant Vive la sainte-alliance des peuples!

Qu'arrivera-t-il alors? Que là-bas, si près de l'antipode de Paris, les navires explorateurs et les baleiniers de tous les pays, qui ont besoin de repos, trouveront au sein de ces mers orageuses et sous ce ciel glacé témoin de tant de désastres un abri tranquille contre le courroux des éléments et contre celui des hommes, plus à redouter encore. Mais, je le répète, il y a neuf mille lieues d'un bout à l'autre du diamètre de la terre, et la voix et le bronze ne franchissent cette distance que par soubresauts; on s'arrêterait en route, car toute tiédeur est inconstante et craint la fatigue: c'est bien assez des ennemis de chaque jour qui vous poursuivent dans vos ménages princiers; demeurez clos et insoucians chez vous et laissez faire à l'anthropophagie. Les détails de ses hideux repas occupent vos soirées, et vous avez raison de vous plaire aux dra-

mes qui hurlent et éclatent à l'antipode de vos jardins et de vos palais.

Faisons de l'histoire, puisque la morale n'est pas comprise.

Chaque village de la Nouvelle-Zélande a un chef ou deux, à qui l'on obéit aveuglément. S'il veut qu'on fasse grâce, on fait grâce ; s'il veut qu'on tue, on tue ; une fois sur mille on fait grâce au prisonnier à la Nouvelle-Zélande. Les chefs de chaque village, avant de devenir chefs, doivent donner des preuves de courage et d'adresse. De plus, ils ont à subir des tatouages horribles sans témoigner la moindre douleur, sans grimacer, sans froncer le sourcil. A l'aide d'un os aigu de poisson, on creuse (on creuse !...) de profondes rigoles sur le front de celui qui se sent digne de commander, on les fait avec une régularité extrême, on les enjolive, on dessine toujours profonds des ornements et des vignettes du meilleur goût. Quand le front est tout déchiré, quand il n'est plus qu'une plaie, quand la figure, le corps et le sol sont ensanglantés, on jette un peu d'eau là-dessus, puis une sorte de mastic noir qui empêche la peau de se rejoindre, qui garantit l'éternelle existence des sillons, et si l'homme a été ferme, s'il a souri aux déchirements de l'instrument aigu, il est proclamé sous-chef d'abord. Puis les opérateurs continuent leur œuvre, ils ouvrent la pommette, ils y traçent des cercles, des ondulations pour leur donner un pendant sur l'autre côté ; ils s'adressent ensuite au nez, qu'ils couvrent de bigarrures, ils trouent les joues, le menton, le dessous des lèvres, ainsi que le dessus, et

enfin ils plongent leur os jusque sur la peau qui protégé les yeux. Oh ! alors , pourvu que le martyr , qui rougirait de se croire martyr , ait familièrement causé avec ses voisins pendant le labourage de sa face , dont on ne devine plus aucune forme , il est proclamé chef omnipotent de la bourgade , il commande aux autres et il a la meilleure part d'un festin de chairs palpitantes. Tant que le mastic est entre les rigoles , la figure humaine n'a plus rien d'humain ; sitôt qu'il tombe et que les bouffissures s'affaissent , les dessins se montrent plus nets , et j'ai presque honte d'avouer que je me suis senti plein d'admiration pour le *décorateur* et pour le patient.

Cet homme , ce chef , ce roi qui j'ai dessiné au port Jackson , que j'ai suivi , étudié dans sa vie nomade de vingt-quatre heures , celui de qui je tiens , par M. Wolsoncraft , les détails que je vous donne , m'a toujours étonné et souvent effrayé. Il s'était aperçu que je suivais ses pas , et quoiqu'il en parût très-fâché aux premiers moments , il ne s'en inquiéta plus dans la suite et se conduisit comme si je n'étais pas près de lui. Au surplus , je me hâte d'ajouter qu'il était entièrement nu , armé seulement d'un magnifique casse-tête en silex , emmanché de la façon la plus solide , et d'une autre pierre grise pendue à ses flancs et taillée en forme de spatule , et que moi , qui savais ce que j'avais à redouter de sa mauvaise humeur et de sa colère , je tenais cachés sous mon habit deux excellents pistolets et un bon poignard ; ce n'était pas trop , je vous l'atteste , pour imposer à un gaillard si admirablement charpenté et d'une taille de cinq pieds dix à onze pouces.

VOS SOUTÈRES , ET VOUS ETES CELLES DE VOS PÈRES AUX DR-

Ce chef s'appelait Bahabé, selon le dire d'un valet zélandais de M. Wolsoncraft qui nous avait servi d'interprète dans les diverses questions que nous lui adressâmes. Ce chef était renommé parmi les siens par ses brigandages et ses assassinats. On le disait à haute voix à Sidney, on le croyait, on en était sûr, et Tababé parcourait paisiblement les belles rues de la cité, où l'on ne faisait presque point attention à lui. Un navire anglais s'en était chargé; la curiosité seule l'avait, disait-il, engagé à entreprendre ce petit voyage, et il attendait le départ d'un autre navire pour s'en retourner dans son pays: c'était peut-être une visite d'inspection pour des projets de conquête. La première fois que je me trouvai en face de cet homme aux formes athlétiques, à la démarche de souverain, au regard de vautour, je m'arrêtai frappé de stupéfaction. Je crois qu'il s'en aperçut, car il me sembla remarquer en lui un sourire d'ironie et un léger mouvement d'épaules par lequel on exprime partout le mépris. Je le suivis pourtant à une vingtaine de pas de distance, et je l'étudiai avec une de ces attentions religieuses qui ne laissent rien à faire à l'imagination. La morale aussi peut s'apprécier au compas.

Il sortit de ville, je l'accompagnai encore, et dans la crainte qu'il ne s'aperçût de mon assiduité, j'ouvris mon calepin pour lui laisser croire que j'étais occupé à dessiner et non à épier ses démarches.

Il y avait là, sous une belle allée de chênes verts, une petite maisonnette charmante, close par une haie, derrière laquelle se pavanaient plusieurs coqs au milieu

de leur docile sérail. Le Zélandais monta sur un banc après s'être emparé de deux pierres, visa un des volatiles, l'abattit du premier coup, sépara ou plutôt brisa de ses doigts nerveux deux planches de la haie, s'introduisit dans l'enclos, s'empara de la victime et sortit comme s'il avait fait la chose du monde la plus simple et la plus naturelle.

La tuerie, l'effraction et le vol achevés, le Zélandais s'achemina tranquillement vers une allée voisine que bordait la route, s'accroupit contre un tronc, pluma à demi le coq si traitreusement mis à mort et le mangea tout cru. Cela fait, il essaya de s'endormir; mais quelques instants après, ayant entendu un léger grignotement près de lui, il tourna la tête du côté d'où venait le bruit, vit un énorme rat qui cherchait sa pâture, détacha de ses flancs le casse-tête en forme de spatule, le lança d'un bras vigoureux contre l'animal rongeur et le tua sur la place. Puis il se leva, flaira sa seconde victime et la rejeta derrière lui à une très-grande distance.

J'avais cru remarquer que le chef tatoué, avant de dévorer le coq dont il ne restait plus que les dépoilles, avait prononcé quelques paroles à voix basse, ainsi qu'avant de jeter le gros rat; mais je ne puis l'affirmer. A quel dieu de sang de pareils hommes pourraient-ils adresser leurs prières, et ces prières mêmes, les feraient-ils dans un autre moment que celui d'un pillage ou d'un massacre?

Jusque-là les allures du roi sauvage avaient été lentes, mesurées, graves; il y eut ici un moment d'irré-

solution ; après lequel , levant fièrement la tête et tournant deux ou trois fois sur ses talons , de chaque main il saisit un casse-tête , les frappa l'un contre l'autre à plusieurs reprises , poussa une sorte de grognement sourd et prolongé et se mit à marcher à grands pas vers un petit bois encore à peu près vierge jeté au sud de Sidney ; il y pénétra , s'adossa un instant après contre un arbre et essaya de dormir , ce que je soupçonnai en lui voyant fermer les yeux.

Je m'approchai alors d'assez près pour le dessiner ; mais j'en étais à peine à moitié de mon travail qu'il rouvrit les yeux comme s'il s'était senti violemment heurté ; il m'aperçut , fronça le sourcil et vint à moi d'un air décidé.

J'eus un moment de frayeur ; mais je l'attendis pourtant en posant ma main droite sur la crosse d'un de mes pistolets de poche , tout prêt à répondre à son attaque ou même à la prévenir.

Je crois qu'il s'aperçut de ma défiance , car il posa ses armes à terre à quatre pas de moi , se plaça en souriant à mon côté , s'appuya avec familiarité sur mon épaule et me fit signe de lui montrer mon travail.

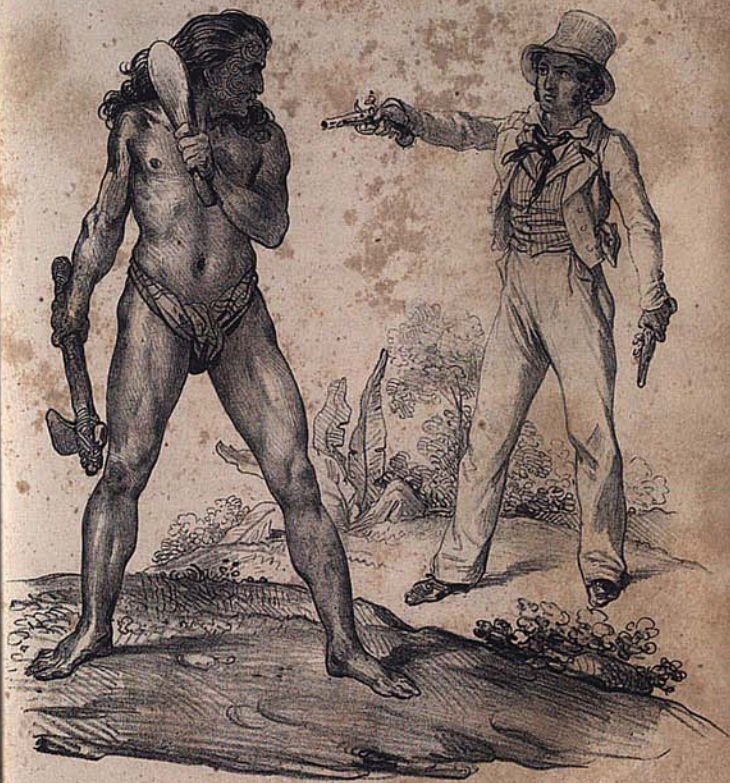
J'ouvris l'album , je lui fis voir des paysages qu'il ne comprit pas (c'était peut-être la faute de l'artiste) , des figures au crayon dont il n'eut pas l'air de savoir ce qu'elles représentaient , mais il poussa une exclamation de plaisir et d'ironie très-facile à expliquer dès qu'il eut aperçu une figure coloriée d'un naturel de la Nouvelle-Galles du Sud et qu'il regarda longtemps avec de yeux où se peignaient le mépris et le dégoût. Pour

me remercier de mon obligeance il se plaça immobile devant moi en paraissant m'inviter à achever mon travail commencé. Je n'eus garde de laisser échapper une si favorable occasion, et à force de regarder sa tête si horriblement balafrée, je vous jure que je lui trouvai le caractère le plus énergique. Quand il s'aperçut que j'avais fini, le roi alla reprendre à terre ses deux cassettes, et sans me dire un seul mot, sans me faire un seul geste, il s'enfonça dans les bois, ne se donnant pas même la peine de regarder derrière lui pour s'assurer si je le suivais.

Je le suivis pourtant; mais à peine eus-je fait quelques centaines de pas que je commençai à me repentir de mon imprudence: aux brusques mouvements qu'il fit en m'apercevant, je m'arrêtai tout court et me tins sur la défensive. Avec de pareils promeneurs il y a toujours péril à attaquer, car si vous manquez votre premier coup ils ne manquent jamais ceux qu'ils portent, eux, et vous devez vous estimer fort heureux si vous en êtes quitte pour la fracture de quelque membre.

En arrivant en ma présence, le Zélandais, offensé de ma ténacité, qu'il aurait pu tout aussi bien prendre pour une courtoisie, m'adressa une harangue, fort énergique sans doute, pendant laquelle ses doigts se crispaient, ses dents claquaient avec violence, mais je ne compris à tout ce flux de paroles rien, sinon que je lui ferois grand plaisir de le laisser seul.

J'aime fort les honnes et élégantes manières; celles du roi zélandais me touchèrent profondément et je me

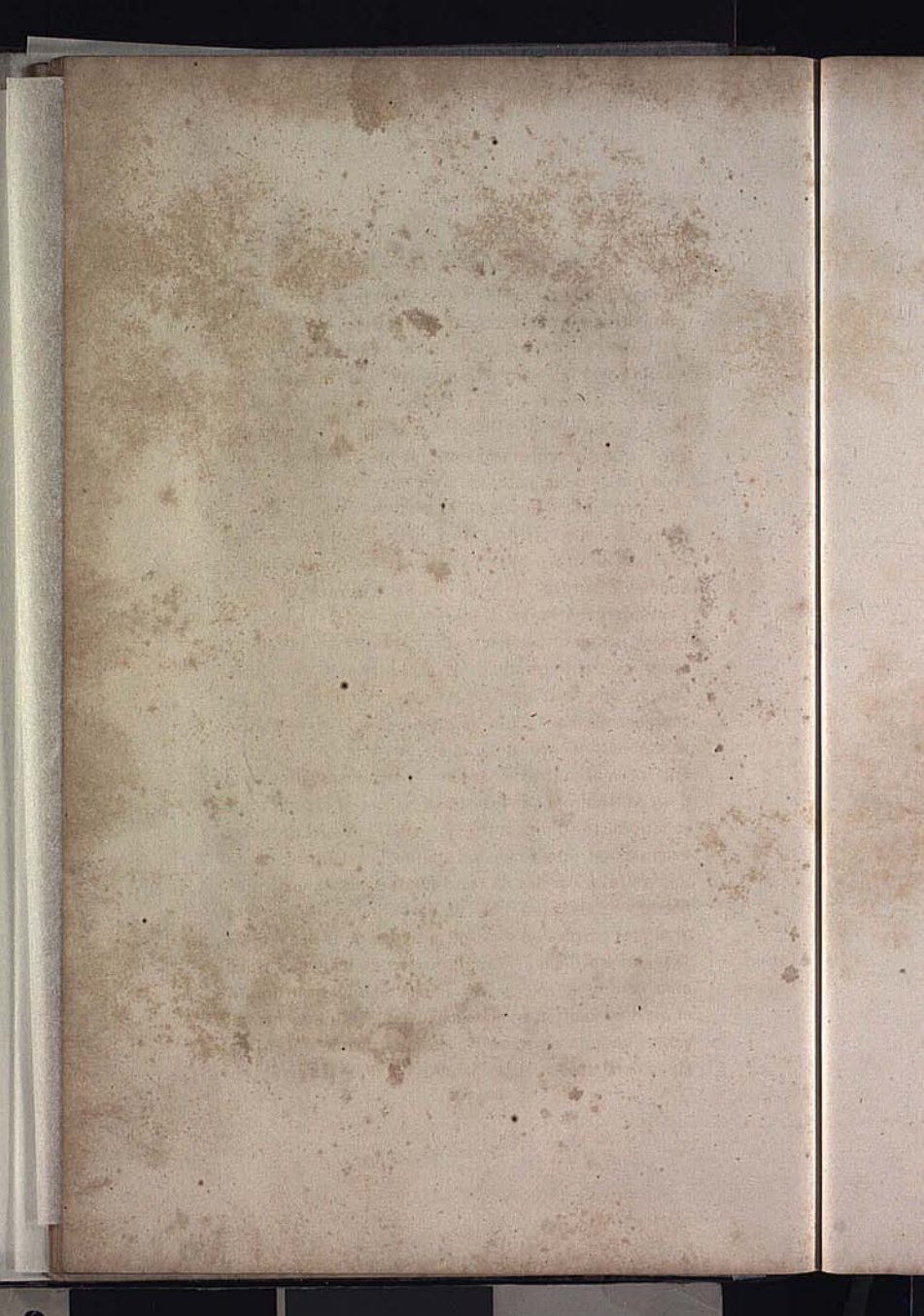


N. Maurin del.

Lith. Kappeler et C^o

d'après le croquis de J. Arago

Acc. Zelandais.



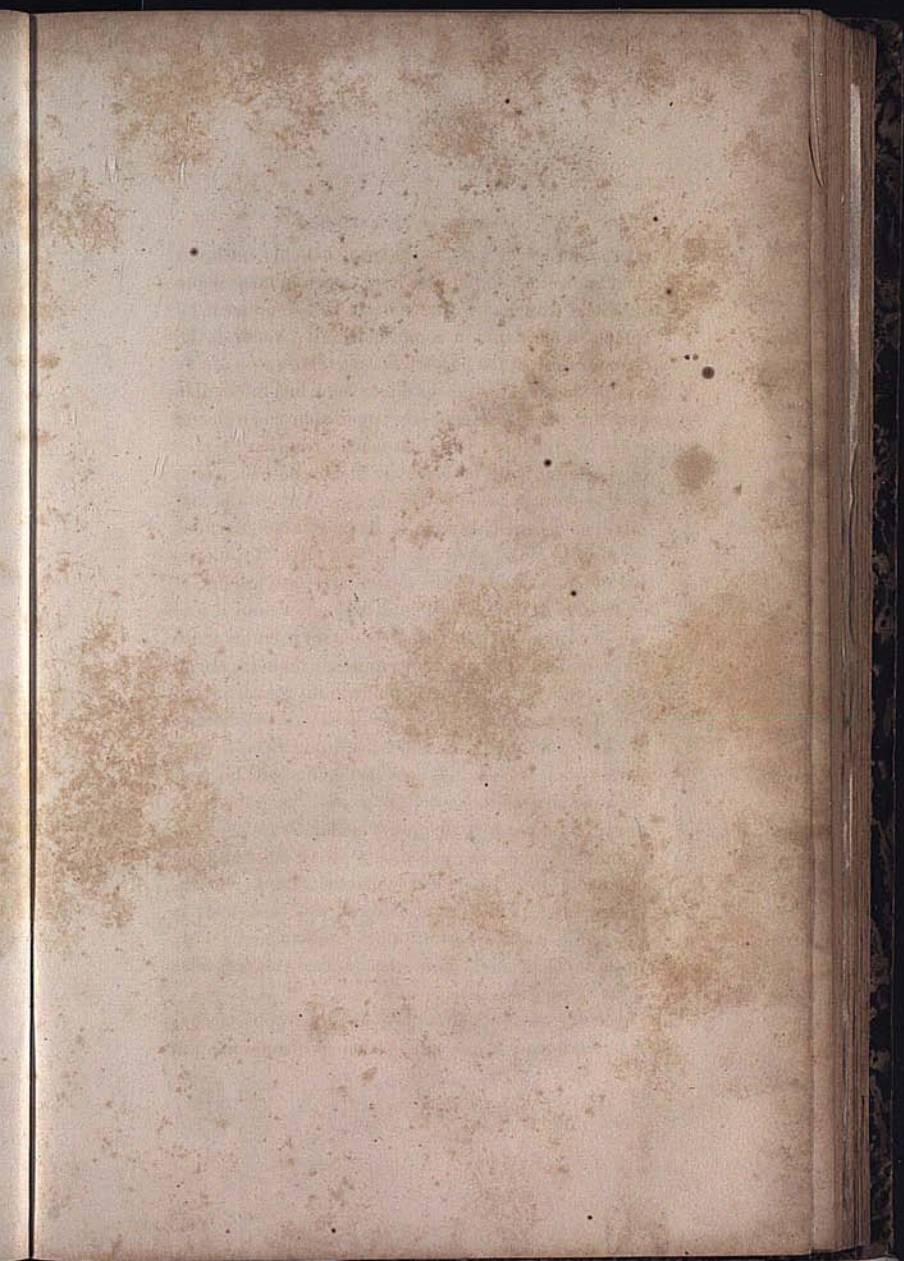
mis en devoir de prouver par une prompte retraite que je les avais parfaitement appréciées.

J'aurais pu, certes, me montrer rebelle à cette prière que je regardais comme un ordre, car mes pistolets et mon poignard étaient d'assez sûres sauvegardes; mais, vainqueur ou vaincu, je n'aurais rien appris par cette lutte: je rebroussai donc chemin comme un poltron que je n'étais point.

Cependant, honteux de mon obéissance, je résolus de revenir sur mes pas, de pénétrer de nouveau dans la forêt, de m'y promener, et, si je rencontrais le farouche Zélandais, de faire peu d'attention à lui et de poursuivre ma route. A tout événement je visitai l'amorce de mes pistolets; puis, selon mon habitude, après m'être donné du cœur par quelques injurieuses paroles que je m'adressai à haute voix, je me mis en marche. Au bout d'une demi-heure je vis en effet le roi debout, encore adossé contre un magnifique casuarina et mâchant avec ardeur la chair sanguinolente d'un petit animal que je ne reconnus point et qu'il avait sans doute tué d'un coup de pierre. Il poussa un second grognement plus relenissant que le premier, rejeta loin de lui les restes de son hideux repas et se dirigea hardiment de mon côté. Il fit halte, je lui adressai quelques paroles qu'il devait prendre pour des témoignages d'amitié, tant je mis de douceur à les prononcer; mais comme le colosse sauvage n'en tenait nul compte et qu'il prenait en m'approchant une attitude menaçante, je mis en main un de mes pistolets et lui fis signe de s'arrêter. A la vue de mon arme il s'arrêta en

effet, me regarda d'un œil féroce, articula quelques sons brefs et éclatants, posa à ses pieds son magnifique casse-tête emmanché, me montra le second taillé en spatule et me donna à comprendre qu'il voudrait l'échanger contre mon pistolet. Je répondis de mon mieux à sa proposition; je lui dis d'une façon fort intelligible que j'acceptais l'échange, et comme il approchait encore pour le conclure, je déchargeai le coup en l'air. A cette action, toute de prudence et non de peur, mon perfide sauvage parut se récrier, gambada d'une manière menaçante, rompit le traité et s'éloigna pour ressaisir le grand casse-tête laissé à terre. Je m'étais attendu à tout cela; j'avais saisi mon second pistolet, et de crainte qu'il ne le prit pour le premier dont il n'avait en ce moment plus rien à redouter, je les lui montrai tous les deux, bien déterminé au moindre signal d'attaque à faire feu sur la poitrine du monarque ciselé. Tout régicide, là-bas, mérite bien de l'humanité. A l'aspect de mes armes et à l'attitude décidée que j'avais prise, le Zélandais s'arrêta de nouveau, me sourit aussi gracieusement qu'il le put, ce qui, entre nous, ne fut pas fort attrayant, abandonna encore son arme principale, me présenta la pierre polie et bleue et entama une seconde fois le marché rompu. J'acceptai son offre, il me donna d'abord son casse-tête, je lui remis ensuite l'arme, alors peu dangereuse, et, presque côte à côte, comme deux amis d'enfance, nous nous enfonçâmes dans le bois.

Bientôt quelques huttes en écorces frappèrent nos regards, nous y allâmes : elles étaient abandonnées et





N. Mason del.

Lith. Knapstein et C^{ie}.

d'après le croquis de J. Long.

Calanés de Sauvages.
(N^o. 56. Collaud.)

formaient sans doute le village de quelque tribu vagabonde d'indigènes. Ce silence, cette solitude, parurent fort contrarier le Zélandais, qui en témoigna son dépit en enfonçant ces misérables demeures à coups de pied et de casse-tête. Je le laissai faire, car le dégât pouvait aisément se réparer en moins d'une heure; l'édification d'un village ne coûte pas plus que cela dans ce pays.

Mais un bruit que je n'entendis pas d'abord fixa l'attention de mon fougueux compagnon de voyage, auprès duquel j'étais retenu par un double sentiment d'orgueil et de curiosité. Il me fit signe de le suivre, il s'élança d'un pas rapide, et nous nous trouvâmes bientôt près d'un second village plus étendu que le premier, où les huttes étaient au nombre de vingt-trois, dont une quatre fois plus vaste que les autres et haute de sept à huit pieds.

Le Zélandais se cacha derrière un arbre, je l'imitai; et déjà fâché de m'être imprudemment aventuré dans une recherche si téméraire, j'attendis pourtant de cette embuscade le résultat des espérances du chef cannibale, dont les projets m'étaient assez clairement démontrés.

Des sauvages parurent bientôt au nombre de vingt-deux, tous gesticulant et parlant à haute voix, tous dans un état d'agitation extrême. Ils s'accroupirent, sans doute pour délibérer; ils parlèrent alors l'un après l'autre, et le Nouveau-Zélandais, les couvant de son œil fauve, allait s'élançer quand un second bruit arriva jusqu'à nous.

Le chef se cacha encore, moi je fis quelques pas en arrière afin de me préparer plus aisément à la retraite que je méditais, mais sans néanmoins perdre de vue les cases des naturels. Eux aussi s'étaient levés au bruit que les échos leur avaient apporté, et tous renouvelèrent les préparatifs de combat dont j'avais été témoin au nord de Sidney lors de ma dernière course avec Petit et Marchais. Le bruit approchait et déjà le sol tremblait sous les pas de la horde sauvage. Elle arriva, se plaça bravement en face des huttes et commença à agiter ses casse-têtes et ses sagaïes.

La lutte allait commencer, le sang allait couler, les côtes et les crânes allaient être brisés... Tout à coup le Nouveau Zélandais, dont les narines ouvertes et les rapides aspirations disaient l'ardente colère, s'élança comme un tigre, poussa un cri formidable, se rua sur la horde étonnée, abattit un des combattants et s'arrêta...

Tout avait disparu, tout était devenu silencieux et solennel autour de la bourgade.

Il y avait deux minutes à peine deux armées étaient là en effervescence, prêtes à se déchirer, à se détruire; maintenant deux hommes seuls, un debout, terrible, cruel, féroce, l'autre à terre, se tordant sous la douleur et rendant le dernier soupir.

Je m'élançai, je pris la fuite, je n'assistai point au dégoutant repas qui se fit sur le champ de bataille. Le soir je me rendis chez M. Wolosnecraft pour lui raconter mes aventures de la journée, et je commençais mon récit en nous mettant à table, lorsque le roi

zélandais se présenta, me reconnut et me tendit la main; je retirai la mienne.

— Ne recevez donc pas cet anthropophage, dis-je au négociant, c'est un brigand!

— Je le sais bien.

— Il vient de tuer un homme.

— Je m'en doute, un indigène?

— Oui.

— Il aurait bien fait de les tuer tous, il nous aurait épargné bien des ennuis et bien des dégoûts.

— Et voilà les principes que vous proclamez ici?

— Je voudrais bien savoir si en Europe on a cessé de traquer les loups dans les forêts.

— Mais ici ce sont des hommes.

— Ce sont des hyènes, il ne leur manque que la force de ces animaux. Si un naturel de la Nouvelle-Galles du Sud vous trouve endormi, il vous tuera. Celui-ci du moins attaque des gens éveillés qui peuvent se défendre. Dinons.

Le Zélandais fut invité à s'asseoir et refusa.

Il était tout à fait repu.

NOUVELLE-HOLLANDE.

Phénomènes météorologiques. — Campsin austral. — Voyages de M. Oxley dans l'intérieur de la Nouvelle-Galles du Sud.

Péron, si logique d'ordinaire dans la solution de ses divers problèmes météorologiques, qu'il a étudiés avec une profonde science dans son voyage aux terres australes, me paraît s'appuyer sur des bases bien fragiles pour constater la contradiction qui règne ici, sur certains phénomènes célestes, avec les effets remarqués en d'autres climats.

Dans sa conviction intime que tout, sur la terre de Cumberland, est contraire aux lois connues et consta-

créées par tous les pays du monde, il s'étonne, par exemple, que les vents d'ouest et de nord-ouest, qui soufflent ici une partie de l'année avec une grande régularité, ne soient pas imprégnés d'une haute température, et il ne peut expliquer cette singularité qu'à l'aide d'une théorie formulée d'avance, mais, par malheur, fautive en tout point quant à l'application à en faire aux caractères topographiques du pays qui nous occupe. Si la Nouvelle-Galles du Sud n'était pas une terre à part, les vents d'ouest devraient être froids, puisque avant d'arriver à Sidney et sur la côte ils viennent de traverser les montagnes Bleues, qui devraient les avoir notablement rafraîchis.

Ainsi s'exprime à peu près M. Péron.

Ne dirait-on pas, en vérité, que la chaîne des plateaux dont il parle a, comme les Alpes, les Pyrénées et les Andes d'Amérique, des cimes neigeuses, des glaciers éternels, et que son étendue en largeur doit donner le temps au souffle qui les visite et les balait de se vêtir de frimas? Qui ne croirait, à entendre le savant et zélé naturaliste-physicien, que ces montagnes Bleues, dont on a parlé si diversement dans les premières relations des voyages en ces contrées découvertes par l'intrépide Cook, n'ont été longtemps inaccessibles, infranchissables que par le chaos des avalanches qui s'engouffraient dans les profondeurs des vallons, après être descendues de la haute région des nuages? Hélas! les cimes qu'on a vues trôner sur le monde pendant un grand nombre d'années ont dû courber leur orgueilleuse tête depuis que la science les a mesurées de son œil

classificateur, et si le géant n'est pas devenu pygmée, du moins le Chimborazo s'est-il incliné en face de l'Ilimanie; le Canigou et le Pic du midi devant la Maladetta et la Malahita; le Pic des Açores à côté de celui de Ténériffe; le Mont-Blanc en présence du Mont-Rose; et il n'y a pas jusqu'à l'Himalaya, qui ne se soit affaissé, humble vassal, pour rendre hommage au nouveau pic du Thibet, que le condor seul bat de son aile infatigable.

Toutes les races de rois ont eu leurs périodes de grandeur et de décadence; l'homme est dégénéré, et le lion même rugit souvent aujourd'hui sans déchirer: les montagnes Bleues n'ont pas échappé à la règle générale, elles se sont soumises de force à cette loi de dépression et de décadence qui régit le monde, et l'on va bien s'étonner quand je dirai avec vérité à ceux de mes lecteurs encore dans l'incertitude qu'en général cette chaîne de plateaux, courant à peu près du nord au sud, a rarement plus de six cents mètres de hauteur, et que les cimes les plus élevées n'en ont que neuf cents.

Faut-il s'étonner, d'après cela, que les vents qui les traversent ne portent pas le caractère que Péron, dans sa logique, voudrait leur donner, surtout si l'on se rappelle que Sidney est située par 56° de latitude?

Tout édifice dont la base n'est pas solide s'écroule tôt ou tard, et Péron s'est trompé, non parce qu'il a été illogique, mais parce qu'il est parti d'un principe évidemment faux. Les démentis donnés par les faits à M. Péron sont constatés dans toutes les relations scien-

tifiques; lui-même les cite en toute humilité dans son mémorable ouvrage, et nous aurions peine à croire aux terribles phénomènes qui se déroulent à nos yeux s'ils ne nous étaient certifiés par les voyageurs le plus en garde contre l'exagération.

Citons le plus exact d'eux tous :

« Dans le mois de février 1791, dit Collins, la plupart des torrents et des ruisseaux étaient à sec; on fut obligé de creuser le lit de la rivière de Sidney, qui pouvait à peine fournir aux besoins de la ville. . . Le 10 et le 11, la chaleur devint si forte qu'à Sidney-Town le thermomètre à l'ombre s'éleva jusqu'à 105° de Fahrenheit (52° 4 de Réaumur); à Ros-Hill, la chaleur fut tellement excessive que des milliers de grandes chauve-souris en périrent. Dans quelques parties du port, la terre était couverte de différentes espèces d'oiseaux, les uns déjà suffoqués et les autres réduits aux abois par la chaleur; plusieurs tombaient morts en volant. Les sources qui n'étaient pas encore taries furent tellement infectées par le grand nombre de ces oiseaux et des chauve-souris qui, venus pour s'y désaltérer, avaient expiré sur leurs bords, que l'eau pendant plusieurs jours en fut corrompue. Le vent soufflait alors du nord-ouest, et il fit beaucoup de mal aux jardins, consumant tout ce qui se trouvait devant lui. Les personnes que des affaires indispensables appelaient au dehors déclarèrent qu'il était impossible de tenir pendant cinq minutes la face tournée du côté d'où venait ce vent.

« Novembre 1791.

« L'excessive chaleur, durant ce mois, rendit beaucoup de monde malade. Le 4, un convict qui, sans avoir la tête couverte, attendait M. Withe dans le passage de sa maison à sa cuisine, fut frappé d'un coup de soleil qui le priva presque aussitôt de la parole, du mouvement, et, en moins de vingt-quatre heures, de la vie. Le thermomètre, à midi de ce jour-là, se soutenait à 95° O F. (28° O R.), et le vent était au nord-ouest.

« A cette même époque, notre eau se trouvait non-seulement altérée, mais encore tellement réduite par l'évaporation que le gouverneur donna l'ordre qu'aucun navire ne pût en faire au ruisseau de la ville, et, en outre, pour remédier ensuite à ce mal, autant du moins que l'état de la colonie pouvait le permettre, il arrêta que toutes pierres de taille employées à la construction des édifices publics ou particuliers seraient prises dans le lit du ruisseau de manière à former des espèces de citernes capables de conserver une assez grande quantité d'eau pour en fournir un supplément aux citoyens durant la saison chaude. »

« Décembre 1791.

« La température, durant ce mois, fut très-forte; le 5, la chaleur fut étouffante; le vent soufflait avec violence du nord-ouest. La contrée, comme pour ajou-

ter à l'ardeur dévorante de l'atmosphère, était en feu de toutes parts. A Sidney, l'herbe et les broussailles qui se trouvaient derrière la colline de l'ouest de la crique avaient pris feu, et l'incendie, excité par le vent chaud qui soufflait avec force, se propageait rapidement et dévorait tout avec une incroyable furie. Déjà une maison était brûlée; toute la crête du coteau était couverte de flammes qui menaçaient la ville d'une entière destruction. Heureusement les efforts réunis de la garnison et des habitants parvinrent à arrêter les progrès de cette terrible conflagration. La crainte du danger avait contraint tous les individus à sortir de leurs maisons : à peine on pouvait respirer, la chaleur était insupportable, la végétation souffrait beaucoup, les feuilles de la plupart des plantes potagères étaient réduites en poudre, et le thermomètre à l'ombre se soutenait à 100° O F. (52° 2 R.). A Paramatta, à Tangabée, la chaleur n'était pas moins excessive; tout le pays était pareillement en feu, et quelques habitations devinrent la proie des flammes. Pendant ce jour d'alarmes, le tonnerre se fit entendre à diverses reprises dans le lointain, et sur le soir il tomba quelque pluie qui rafraîchit un peu l'atmosphère.

« L'action de ce vent redoutable se fit sentir jusqu'à la hauteur de l'île Maria et par conséquent à plus de 250 lieues de distance du port Jackson, car, à la même époque où le vent de nord-ouest dévastait ainsi la colonie anglaise, le navire américain *The Hope* éprouvait aux environs de l'île Maria une horrible tempête excitée par ce même vent. Le temps était som-

bre, pesant et très-chaud. L'atmosphère paraissait comme remplie d'une épaisse fumée. »

« Août 1794.

» Le vent brûlant de terre nous visita le 25 pour la première fois dans cette saison, soufflant jusqu'au soir avec beaucoup de violence; alors il fut remplacé, comme il arrivait ordinairement après ces jours si chauds, par le vent du sud. »

Comme on le voit, il y a ici harmonie parfaite entre la terre et le ciel, et désaccord complet avec ce qui se passe en d'autres climats. Toutefois, sans accuser la véracité de Collins, ne serait-il pas possible de trouver d'autres causes plus probables que celles qu'il donne à ces incendies immenses qui plongeaient la colonie dans la terreur, et ne serait-on pas fondé à croire que, profitant du deuil et de l'effroi des habitants, des malfaiteurs ou des sauvages auraient mis eux-mêmes le feu aux plantations, espérant le pillage ou la liberté au milieu du désordre? Quoi qu'il en soit, on ne se persuade pas aisément que 52° 2' de Réaumur puissent incendier les arbres, et si cela a été bien constaté, c'est un argument de plus en faveur des hommes qui ont écrit de si étranges choses sur la Nouvelle-Galles du Sud.

Mais rapprochons-nous encore, et disons une excursion périlleuse entreprise par M. Oxley dans l'intérieur des terres par ordre de M. Macquarie, gou-

verneur de la contrée. L'habile officier de marine m'a communiqué plusieurs lettres qu'il adressait alors à M. Macquarie, et si je n'en publie que deux, c'est que je suis soumis aux exigences de mon livre, aux promesses que j'ai faites à mes lecteurs, à qui je dois d'autres précieux documents. Voici donc la relation de M. Oxley, que j'ai traduite sur les originaux :

LETTRE DE J. OXLEY, REVENANT DE SA PREMIÈRE EXPÉDITION,
AU GOUVERNEUR MACQUARIE.

Bathurst, 50 août 1817.

» Monsieur,

» J'ai l'honneur d'informer votre excellence de mon arrivée à Bathurst, hier soir, avec les personnes formant l'expédition de l'ouest, que votre excellence a jugé convenable de placer sous mes ordres.

» Votre excellence est déjà informée de ce que j'ai fait jusqu'au 30 avril. Les bornes d'une lettre ne permettent pas de m'étendre sur les détails de tout ce qui s'est passé pendant dix-neuf semaines, et comme j'aurai l'honneur de voir votre excellence dans quelques jours, j'espère qu'en attendant cette époque, elle aura la bonté d'accepter le récit sommaire que je lui offre ici.

» Je continuai à suivre le cours de la rivière Lachlan, avec mes bateaux, jusqu'au 12 mai; le pays descendait rapidement jusqu'à ce que les eaux de la

rivière, s'élevant de niveau avec lui et se divisant en beaucoup de branches, nous présentèrent la terre inondée à l'ouest et au nord-ouest, et nous empêchèrent d'avancer davantage dans cette direction; la rivière elle-même se perdit au milieu des marais: elle n'avait jusqu'à cet endroit reçu aucune autre augmentation d'eau d'aucun côté; mais, au contraire, elle se dissipait constamment en marécages et lagunes.

L'impossibilité d'aller plus avant avec les bateaux étant évidente, je me déterminai, après une mûre délibération, à les hâler hors de la rivière, et, nous dépouillant de tout ce qui ne nous était pas indispensable, à continuer notre route avec les chevaux chargés des provisions tirées des bateaux, et à nous diriger vers l'ouest, de manière à couper tout courant qui pourrait provenir des eaux divisées de la rivière Lachlan.

Conformément à ce plan, je quittai la rivière le 17 mai, en me dirigeant dans l'ouest vers le cap Northumberland, direction qui me semblait la plus propre au but que je me proposais. Je ne détaillerai pas ici les difficultés et les privations que nous éprouvâmes en traversant un pays nu et désolé, et qui ne nous offrit d'autre eau que celle que la pluie avait déposée dans les trous et les fentes de rochers. Je continuai à m'avancer ainsi jusqu'au 9 juin, époque où ayant perdu deux chevaux exténués de fatigue et de besoin, et voyant que les autres étaient dans un état déplorable, je changeai notre route vers le nord, le long d'une suite de collines élevées, s'étendant dans cette

direction, attendu qu'elles seules nous offraient le moyen de nous procurer de l'eau jusqu'au moment où nous pourrions rencontrer quelque courant. Je continuai à marcher de la sorte jusqu'au 25 juin, jour où nous rencontrâmes de nouveau une eau courante que nous eûmes d'abord quelque difficulté à reconnaître pour le Lachlan, car elle était plus large que la branche de cette rivière que nous quittâmes le 47 mai.

Je n'hésitai pas un moment à suivre son cours non que la nature du pays ou son apparence indiquât en aucune manière qu'elle deviendrait navigable, mais je ne voulais pas qu'il restât le moindre doute sur l'existence d'une rivière qui se serait jetée vers l'ouest dans la mer, entre les limites qui m'étaient indiquées dans mes instructions.

Je continuai à suivre les bords de cette eau courante jusqu'au 9 juillet. Je trouvai qu'elle avait pris une direction vers l'ouest et avait traversé un pays entièrement plat, nu au dernier point, et qui par moments était évidemment tout à fait sous l'eau. Jusqu'à cet endroit la rivière avait diminué par degrés et étendu ses eaux sur des lagunes stagnantes sans recevoir aucune eau courante tributaire que nous connussions durant toute l'étendue de son cours. Les bords n'avaient pas plus de trois pieds de haut, et les marques que nous voyions sur les buissons et les arbrisseaux indiquaient que quelquefois la rivière s'élevait de deux ou trois pieds de plus et rendait tout le pays marécageux et entièrement inhabitable.

Il devenait inutile d'avancer davantage vers l'ouest,

dans le cas même où cela eût été possible, attendu qu'il n'y avait ni colline ni éminence de terre à la portée de notre vue, qui n'était bornée que par un horizon éloigné; nous ne voyions point de bois, à moins qu'on ne puisse donner ce nom à quelques petits arbres à gomme qui étaient sur le bord même des lagunes. L'eau, dans le lit du marais (nom qui convient maintenant), était stagnante; ce lit avait environ vingt pieds de large, et les têtes d'herbes qui y poussaient montraient qu'il pouvait avoir trois pieds de profondeur.

» Cette manière inattendue et vraiment singulière dont se termine une rivière que nous avions espéré avec raison devoir nous conduire à une conclusion bien différente nous remplit des sensations les plus pénibles. Nous étions à plus de cinq cents milles dans l'ouest de Sidney et presque par sa latitude, et pour nous avancer si loin, nous avions éprouvé pendant dix semaines des fatigues continuelles. La partie la plus proche de la côte, vers le cap Bernoulli, si elle eût été accessible, était éloignée de plus de cent quatre-vingts milles. Nous avons démontré de manière à n'en pouvoir douter qu'aucune rivière ne pouvait tomber dans la mer entre le cap Otway et le golfe de Spencer, du moins aucune rivière tirant ses eaux de la côte orientale, et que le pays situé par le parallèle de 54° de longitude S. et par le méridien de 147° 50' de longitude était inhabitable et n'offrait aucun espoir de pouvoir un jour y former un établissement.

» Dès lors il devint de mon devoir de rendre les ressources qui nous restaient aussi utiles à la colonie que

notre position nous le permettait; ces ressources étaient bien diminuées : un accident qui était arrivé à un de nos bateaux au moment où notre expédition partit nous avait privés d'un tiers de nos provisions sèches, dont nous avions été dans le principe fournis pour dix-huit semaines seulement, et nous avions conséquemment vécu quelque temps avec une modique ration de deux quarts de farine par chaque homme par semaine. Retourner au dépôt par la même route que nous avions prise en venant eût été une chose aussi inutile qu'impossible, et considérant sérieusement l'intention des instructions de votre excellence, je résolus, après une délibération très-mûre, de revenir par la route qui me semblait devoir être la plus conforme aux vues de votre excellence, si elle avait été témoin de notre situation actuelle.

Remontant donc la rivière de Lachlan, je recommençai à l'observer depuis l'endroit où nous la reconûmes le 25 juin, avec l'intention de suivre ses bords jusqu'à ce que sa liaison avec les marais où nous la quittâmes le 17 mai fût établie d'une manière évidente, et de déterminer si quelques courants d'eau avaient échappé à notre recherche. La liaison avec tous les points déterminés auparavant fut complétée entre le 19 juillet et le 5 août. Dans l'espace parcouru durant cet intervalle, la rivière s'était divisée en plusieurs branches et formait trois beaux lacs qui, avec un autre situé près de l'endroit où se termina notre voyage dans l'ouest, étaient les seules pièces d'eau considérables que nous eussions vues jusqu'alors, et j'estimai

que la rivière, depuis l'endroit où elle fut d'abord reconnue par M. Evans, avait parcouru, en comprenant tous ses détours, une étendue de plus de douze cents milles, longueur qui est sans exemple lorsqu'on considère que la rivière coule sans recevoir aucun auxiliaire, et que sa source primitive constitue toute la quantité d'eau qu'elle a dans cette étendue.

» En la traversant à cet endroit, mon intention était de me diriger dans le nord-est pour couper le pays et pour déterminer, s'il était possible, la situation de la rivière Macquarie, qui, bien évidemment, n'avait jamais joint le Lachlan. Cette direction nous conduisit à travers un pays aussi mauvais qu'aucun de ceux que nous avions jusqu'alors traversés, et également dépourvu d'eau, dont le besoin personnel nous mit dans une grande détresse. Le 7 août, la scène commença à changer et le pays prit un aspect bien différent. Nous quittions alors le voisinage du Lachlan et nous avions passé au nord-est de la haute suite de collines qui par ce parallèle bornent la contrée située au nord de cette rivière.

» Le pays au nord-ouest et au nord était haut et ouvert avec une bonne terre forestière; le 10 nous eûmes la satisfaction de rencontrer le premier courant d'eau se dirigeant vers le nord. Cette vue renouvela notre espoir de rencontrer bientôt la rivière Macquarie, et nous continuâmes la même route en inclinant quelquefois vers l'est jusqu'au 19, en traversant une riche et belle contrée bien arrosée; nous vîmes dans cet espace de temps neuf courants d'eau qui poussaient

au milieu de riches vallées et dont la direction était vers le nord ; le pays de tous côtés était assez haut et ouvert , et généralement aussi beau qu'on peut se l'imaginer.

» Nous ne doutions plus que ces courants ne se jettassent dans la Macquarie , et notre principal souhait était de voir cette rivière avant qu'elle reçût cet aliment. Le 19 nous eûmes l'agrément de rencontrer une nouvelle rivière arrosant un fort beau pays , et que j'aurais eu bien du plaisir à supposer être celle que nous cherchions. Le hasard nous conduisit le long de ce courant pendant environ un mille ; nous fûmes alors surpris de le voir se joindre avec une rivière venant du sud , d'une largeur et d'une grandeur telles que nous ne pouvions douter qu'elle ne fût cette rivière que nous avions si longtemps cherchée avec anxiété. Dans le triste état de nos ressources , nous ne pûmes résister à la tentation que nous offrit un si beau pays , de rester deux jours à la jonction de ces deux rivières pour examiner ses environs dans toute l'étendue possible.

» Nos observations augmentèrent la satisfaction que nous avions d'abord éprouvée. Aussi loin que notre vue pouvait s'étendre , et de tous côtés , nous apercevions un pays riche et pittoresque , d'une grande étendue , produisant en grande quantité la pierre à chaux , l'ardoise , le bon bois de construction et toutes les ressources enfin que l'on peut désirer dans un terrain non cultivé.

» Il n'existe point de meilleur sol , attendu qu'une belle rivière , de première grandeur , procure le moyen

de transporter au loin les productions. A l'endroit où nous quittâmes cette rivière, son cours se dirigeait vers le nord, et nous nous trouvions alors au nord du parallèle du port Stephens, car nous étions par 52° 32' 45" de latitude S. et par 148° 52' de longitude E.

» Il me sembla que la rivière de Macquarie avait pris une direction nord-nord-ouest depuis Bathurst, et qu'elle devait avoir reçu d'immenses accroissements d'eau dans son cours depuis cet établissement. Nous vîmes cette rivière à une époque bien propre à nous faire juger exactement de son importance, lorsqu'elle n'était ni élevée au-dessus de sa hauteur ordinaire par des débordements ni resserrée dans ses limites naturelles par les sécheresses d'été. On pourra se former une idée de sa grandeur après qu'elle a reçu les courants d'eau que nous avions traversés, outre ceux qu'elle est susceptible de recevoir encore de l'est (qui, d'après la hardiesse et la hauteur du pays, doivent être, ce me semble, au moins en aussi grand nombre que ceux qui viennent du sud), quand on saura qu'à cet endroit elle surpassait en largeur et en profondeur apparente le Hawkesbury à Windsor, et que beaucoup de ses bras étaient plus grands et plus étendus que celui que l'on admire sur le fleuve Népeau, depuis le Warragamba jusqu'aux plaines Ému.

» Résolu de nous tenir aussi près que possible de la rivière pendant le reste de notre route vers Bathurst, et tâchant de déterminer au moins dans l'ouest quelles sont les eaux qui s'y jettent, nous continuâmes le 22 à remonter entre le point de départ et Bathurst; nous

traversées les sources d'une foule d'eaux courantes, qui toutes se jetaient dans la Macquarie; deux de ces courants étaient presque aussi larges que cette rivière elle-même à Bathurst. Le pays d'où toutes ces eaux tirent leur source était montagneux et irrégulier, et paraissait également l'être sur la côte orientale de la Macquarie.

» Telle était la physionomie du pays jusque dans le voisinage immédiat de Bathurst; mais à l'ouest de cette étendue de montagnes, la terre était couverte de collines peu élevées et produisant de l'herbe, ainsi que de belles vallées arrosées par des ruisseaux prenant leur source sur le côté occidental des montagnes qui, dans le côté oriental, jettent leurs eaux directement dans la Macquarie. Ces courants, situés sur le côté occidental, me semblèrent se joindre à celui que j'avais pris au premier abord pour la Macquarie et se jeter, lorsqu'ils se sont joints, dans cette rivière au point où nous la découvrimus d'abord le 19 du courant. Nous arrivâmes hier soir ici, sans qu'aucun homme faisant partie de l'expédition eût éprouvé le moindre accident depuis notre départ, après avoir parcouru, depuis Bathurst, un espace d'environ mille milles entre les parallèles de 34° 30' S. et de 32 S., et entre les méridiens de 149° 29' 30' E., et de 143° 30' E.

» Ma lettre, datée du 22 juin dernier, a fait connaître à votre excellence les grandes espérances que m'avait fait concevoir l'apparence de la rivière Macquarie, à l'égard de la manière dont elle se termine; je m'attendais à la voir se jeter dans des eaux intérieures ou

s'étendre jusqu'à la côte. Quand j'écrivis cette lettre à votre excellence, je ne prévoyais certainement pas que quelques jours de plus nous conduiraient à son extrémité navigable.

Le 28 juin, ayant tracé son cours, sans la plus petite diminution ou addition, à environ soixante-dix milles dans le nord-nord-ouest, une petite brise soufflant sur la rivière, celle-ci déborda, et, quoique nous en fussions à environ trois milles de distance, le pays était tellement plat que bientôt le terrain où nous nous trouvions fut couvert d'eau. Nous avions, quelques jours auparavant, voyagé sur une terre si basse que nos hommes qui étaient dans les bateaux, trouvant le pays submergé, avancèrent lentement; circonstance qui me mit à même de leur envoyer l'ordre de retourner au poste que nous avions quitté le matin, où le terrain était un peu plus élevé. Ce poste n'étant nullement sûr, il fut décidé que les chevaux, avec les provisions, regagneraient la dernière terre élevée que nous avions quittée, et qui était à seize milles de distance; comme il me paraissait que la masse d'eau de la rivière était trop importante pour être beaucoup diminuée par le seul débordement de ses eaux, je résolus de prendre le grand bateau et de tâcher, à l'aide de cette embarcation, de découvrir le point où elles se déchargeaient.

Le 2 juillet je descendis la rivière dans le canot, et dans le cours de la journée je fis environ trente milles vers le nord-nord-ouest; pendant une étendue de dix milles, nous ne vîmes, à strictement parler, aucune

faits me prouvent que l'intérieur est couvert d'eau, cependant j'ai pensé qu'il était de mon devoir de ne négliger aucune mesure tendant d'une manière quelconque à éclaircir directement ce doute.

Il était physiquement impossible de gagner le bord de ces eaux en faisant un circuit autour de la partie inondée du pays sur la côte sud-ouest de la rivière, car nous nous convainquîmes que c'était un marais privé de végétation, affectant une forme polygonale et n'offrant pas le moindre filot vers lequel nous pussions nous diriger. D'après les observations faites durant ma première expédition, j'étais convaincu qu'il n'était point probable qu'il s'en trouvât dans cette direction. Il restait encore à explorer le pays inondé situé dans le nord-est, et lorsque, le 7 juillet, je retournai aux tentes, que je trouvai dressées sur la terre haute ci-dessus mentionnée, et de laquelle nous pouvions voir les montagnes à la distance de quatre-vingts milles à l'est, le pays intermédiaire étant entièrement uni, M. Évans (mon lieutenant) fut envoyé en ayant pour entreprendre cette opération.

Le 18 juillet M. Évans revint, n'ayant pas pu continuer sa route vers le nord-est pendant plus de deux journées; il fut arrêté par des eaux coulant dans la direction du nord-est, au travers des roseaux élevés, et qui très-probablement étaient celles de la rivière Macquarie, attendu que durant son absence ce fleuve s'était élevé à une telle hauteur qu'il nous entourait entièrement et venait jusqu'à quelques toises de la tente. M. Évans s'avança ensuite davantage vers l'est,

et à une distance de cinquante milles de la rivière Macquarie, il en traversa une autre beaucoup plus large, mais moins profonde, se dirigeant vers le nord. Mais, poussant encore plus vers l'est, il alla presque jusqu'à la base des montagnes vues de la tente, et, retournant par une route plus méridionale, il trouva le pays un peu plus sec, quoique aussi peu élevé. Les instructions discrétionnaires qu'il a plu à votre excellence de me donner me laissant le choix de la route que je jugerais le plus convenable à suivre pour revenir au port Jackson, je résolus d'essayer de gagner la côte maritime en me dirigeant vers l'est et en m'avancant le long de la base des monts dont j'ai déjà parlé, par lesquels j'espérais encore être conduit aux autres eaux intérieures que cette partie de la Nouvelle-Galles méridionale pouvait contenir.

» Nous quittâmes ce poste le 30 juillet; nous étions par $50^{\circ} 48'$ de latitude S. et par $147^{\circ} 51'$ de longitude E., et nous nous dirigeons vers la côte. Le 8 août nous arrivâmes à la haute suite de montagnes vers laquelle nous avions fait route. Étant à la pointe la plus élevée de cette chaîne, nous eûmes un horizon sans bornes. Depuis le sud-ouest jusqu'au nord, ce n'était qu'un pays uni, ressemblant à l'Océan par son étendue, mais sans qu'on pût distinguer de l'eau en aucune partie, tandis que les cimes les plus élevées de la chaîne des montagnes étoient en vue, à la distance de plus de cent vingt milles.

» En partant de ce point, conformément à la résolution que j'avais prise en quittant la rivière Macqua-

rie, je me dirigeai vers le nord-est; mais, après avoir rencontré de nombreuses difficultés, parce que le pays était une immense lagune entremêlée de sable mouvant, jusqu'au 20 août, et trouvant que j'étais entouré de marais, je fus, malgré moi, forcé de me diriger plus vers l'est, ayant prouvé par ma propre expérience que le pays ne pouvait être traversé sur aucun point s'écartant de la chaîne de montagnes qui borne l'intérieur. Quoique des parties sèches de terre alluviale et unie s'étendent depuis leur base occidentale jusqu'à une distance que j'estime excéder cent cinquante milles, je suis convaincu que ces eaux couvrent l'intérieur du pays. Ayant dirigé notre route plus vers l'est, nous ne tardâmes pas à nous trouver dans un pays d'une physionomie bien différente et formant un contraste remarquable avec celui qui nous avait occupés si longtemps.

» Un grand nombre de beaux courants d'eau, se dirigeant vers le nord, arrosaient une riche et belle contrée, que nous parcourûmes jusqu'au 7 septembre, jour où nous traversâmes le méridien de Sidney et la terre la plus élevée qui soit connue dans la Nouvelle-Galles méridionale, nous trouvant alors par 51° de latitude S. Ensuite nous fûmes considérablement embarrassés et retardés par de très-hautes montagnes. Le 20 septembre nous gagnâmes le sommet le plus élevé de cette chaîne étendue, et là nous eûmes le plaisir de voir l'Océan à cinquante milles de distance. Le pays à nos pieds avait la forme d'une vallée triangulaire, dont la base s'étendait le long de la côte, depuis

les *Trois-Frères*, dans le sud, jusqu'à la terre haute, située au nord du cap Fumeux (*Smoky cape*). Nous eûmes de plus la satisfaction de trouver que nous étions près de la source d'une large rivière se dirigeant vers la mer. En descendant la montagne, nous suivîmes le cours de ce grand courant d'eau, augmenté par beaucoup d'autres qui venaient s'y joindre, jusqu'au 8 octobre, jour où nous arrivâmes sur le rivage situé près de l'entrée du port, où cette rivière venait se jeter. Nous avons traversé, depuis le 18 juillet, un pays d'environ cinq cents milles d'étendue de l'ouest à l'est.

L'entrée de ce port est située par $51^{\circ} 25' 45''$ de latitude S., et par $152^{\circ} 54' 154''$ de longitude E., et avait déjà été remarquée, par le capitaine Flinders; mais la distance à laquelle il fut obligé de se tenir de la côte ne lui permit pas de découvrir que cette entrée était navigable. Notre plus grande attention fut donc dirigée vers ce point important; et quoique le manque de canot nous empêchât de déterminer complètement la profondeur du canal, cependant il parut qu'il y avait au moins trois brasses, à marée basse, et que le passage était sûr, quoique étroit, entre les sables mouvants des deux côtés. Ayant poussé mes remarques jusqu'à me convaincre qu'à l'aide de ce port le beau pays environnant les bords de la rivière pouvait être un jour utile à la colonie, je pris la liberté de le nommer *Port-Macquarie*, en l'honneur de votre excellence, qui la première encouragea cette expédition.

Le 12 octobre, nous quittâmes le port Macquarie

pour nous diriger vers Sidney, et quoique aucune carte ne puisse être plus soignée dans son esquisse et dans ses points principaux que celle du capitaine Flinders, cependant nous ne tardâmes pas à éprouver combien peu l'on doit compter sur les meilleures cartes marines pour l'indication de tous les passages et entrées qui se trouvent sur une longue étendue de pays. La distance à laquelle son bâtiment se tint ordinairement de cette partie de la côte que nous dûmes traverser ne lui permit pas d'apercevoir des ouvertures qui, quoique de peu de conséquence sans doute pour la navigation, présentaient cependant les plus graves difficultés aux voyageurs par terre, et dont j'aurais hésité à essayer le passage sans nul secours du côté de la mer, dans le cas où elles eussent été indiquées. Dans l'état actuel des choses, nous devons notre conservation et celle de nos chevaux à la rencontre d'un petit canot que la Providence nous fit découvrir sur le rivage, et que les hommes portèrent avec la plus grande gaieté sur leurs épaules pendant plus de quatre-vingt-dix milles, nous mettant ainsi à même de vaincre des obstacles que sans cela nous n'eussions jamais pu surmonter.

Il y a peu de jours encore, j'espérais avoir la satisfaction d'annoncer que nous étions de retour de notre expédition sans qu'aucun accident fût arrivé aux personnes qui en font partie; mais le caractère des naturels qui habitent le long de la côte nord est tellement cruel et perfide que toute notre prudence ne put empêcher un de nos hommes (William Blake) d'être griè-

vement blessé par eux. Cependant, grâce aux soins habiles du docteur Harris (qui nous a accompagnés comme volontaire, et duquel, dans cette occasion, ainsi que dans tout le cours de notre voyage, nous avons reçu des secours très-importants), j'espère que son rétablissement n'est plus douteux. »

Comme on le voit, le savant et courageux Oxley croit peut-être à l'existence d'une mer intérieure à la Nouvelle-Hollande; d'autres explorateurs géologues combattent cette opinion. A qui restera la victoire? Le temps seul en décidera.

NOUVELLE-HOLLANDE.

A mon frère.

Huit ou dix jours après notre départ au port Jackson, j'écrivis à un de mes frères le lettre suivante, dans laquelle je ne parlais encore que de cette Europe australe qui nous présentait déjà tout de merveilles et nous offrait de si précieuses consolations. Un vaisseau anglais, partant de Sidney so chargé de ma mission, y alla d'abord en Chine, toucha à Chandernagor, mouilla à Calcutta, à Maurice, au cap de Bonne-Espérance, à Sainte-Hélène et à Plymouth, de sorte que la lettre arriva à l'Observatoire de Paris onze mois après.

vement blessé par eux. Cependant, grâce aux soins des
 sœurs du docteur Harris (qui nous accompagnes comme
 volontaires), le bûcher, dans cette occasion, n'a pas
 dans tout le cours de notre voyage, nous avons reçu des
 secours très-importans. L'espèce que son établissement
 nous a procurés, nous a été plus utile que
 nous n'imaginions. Les secours que nous avons reçus de
 la Providence ont été si abondans, que nous avons pu
 continuer en toute sécurité le voyage. Les secours
 que nous avons reçus de la Providence ont été si abondans,
 que nous avons pu continuer en toute sécurité le voyage.
 Les secours que nous avons reçus de la Providence ont été
 si abondans, que nous avons pu continuer en toute sécurité
 le voyage. Les secours que nous avons reçus de la Providence
 ont été si abondans, que nous avons pu continuer en toute
 sécurité le voyage. Les secours que nous avons reçus de la
 Providence ont été si abondans, que nous avons pu continuer
 en toute sécurité le voyage. Les secours que nous avons
 reçus de la Providence ont été si abondans, que nous avons
 pu continuer en toute sécurité le voyage. Les secours que
 nous avons reçus de la Providence ont été si abondans, que
 nous avons pu continuer en toute sécurité le voyage.

Il y a peu de jours encore, j'aurais avoué la
 satisfaction d'annoncer que nous étions de retour de notre
 expédition sans qu'aucun accident fût arrivé aux
 personnes qui en font partie; mais le caractère des
 naturels qui habitent le long de la côte, est tellement
 cruel et perfide que toute notre précaution ne put empêcher
 un de nos hommes (William Blake) d'être griè-

9

NOUVELLE-HOLLANDE.

A mon frere.

Huit ou dix jours après notre arrivée au port Jackson, j'écrivis à un de mes frères la lettre suivante, dans laquelle je ne parlais encore que de cette Europe australe qui nous présentait déjà tant de merveilles et nous offrait de si précieuses consolations. Un navire anglais partant de Sidney se chargea de ma missive. Il alla d'abord en Chine, toucha à Chandernâgor, mouilla à Calcutta, à Maurice, au cap de Bonne-Espérance, à Sainte-Hélène et à Plymouth, de sorte que la lettre arriva à l'Observatoire de Paris onze mois après

son départ, et qu'elle fut reçue à table par moi, qui la donnai de la main à la main à mon frère, lequel se hâta plaisamment de me rassurer sur l'état de ma santé.

Je retrouve ce curieux document sous ma main, et je le confie à mon livre, tel que je l'écrivis alors. Les deux circonstances dont je parle sont, je crois, assez exceptionnelles pour mériter la petite place qu'elles occuperont au milieu de tant de faits plus graves et plus importants.

« Mon cher frère,

» Il est minuit chez toi, il est près de midi dans le lieu d'où je t'écris; tu sais cela parfaitement, toi qui lis si bien dans ce mouvement perpétuel de tous ces mondes, au milieu desquels celui que nous habitons joue un rôle si chétif et si merveilleux à la fois. Un navire anglais porte ma lettre; il te dira combien nous nous estimons heureux de toucher bientôt au terme de nos longues et périlleuses caravanes.

» Nous avons visité sans doute bien des pays curieux, mais nul ne me le paraît autant que celui-ci. Je crois, en vérité, que je rêve, et que Sidney-Cow est une cité française. Verrai-je autrement demain? Je l'ignore; mais il faut bien que je te dise ce que je vois aujourd'hui et comment je le vois.

» On vient m'apprendre à l'instant que le navire qui devait mettre à la voile ce soir même ne lèvera l'ancre que dans quelques jours. Eh bien! tant mieux, ma lettre sera plus longue; je connais ta vive amitié pour

moi, et tu aimeras d'autant plus à m'entendre que je te parle de plus loin. Les affections grandissent par la distance; plus le soleil nous regarde obliquement, plus notre ombre prend de l'étendue. Je pourrais, si j'en avais le loisir, tirer de là une comparaison toute poétique; mais tu es trop dans le positif pour ne pas me demander autre chose, et tu ne tarderais pas d'ailleurs à me répondre que je pars d'un principe faux, puisque le soleil est plus près de nous l'hiver que l'été.

» Quoi qu'il en soit, mon ami, tu connais la violence et la sincérité de mes sentiments de tendresse, et le diamètre de la terre a beau me séparer de toi, il me semble que tu es encore à mes côtés pour m'entendre et me donner la main.

» T'écrire, c'est te parler; écoute :

» Je viens de faire une promenade ravissante au milieu de Paris et dans les environs; mon cher ami, c'est à ne pas y croire. Les orangers des Tuileries embaumaient, les roses et les lilas du Luxembourg répandaient au loin de suaves émanations, et comme je voulais ce jour-là des émotions et des plaisirs de toute nature, je me suis fait emporter rapidement, sous les somptueuses allées de Saint-Cloud, où la brise se joue avec tant de liberté et où l'on sent la vie glisser par tous les pores.

» Au surplus, comme une joie ne me semble complète que lorsqu'elle est partagée, je n'ai pas voulu faire seul ces courses ravissantes. De nouveaux amis que le ciel m'a donnés m'ont conduit comme par la main au milieu de ces promenades que je ne connaissais pas encore. C'est M. Peepier qu'on serait tenté de

croire vaniteux, tant il étale de luxe dans sa demeure princière, si toutes ses attentions ne témoignaient de la plus cordiale et de la plus franche délicatesse; c'est M. Wolsoncraft, qui parle du commerce de tous les pays du monde en spéculateur, et qui ne recule pas devant les difficultés les plus ardues des sciences exactes; c'est M. Withe, dont le bon goût et l'élégance se dévoilent jusque dans les plus petits détails de ses politesses; c'est aussi M. Macquarie, gouverneur de la Nouvelle-Galles-du-Sud, qui s'efface noblement en faveur de ses visiteurs et de ses convives; c'est encore M. Oxley, savant explorateur, infatigable, intrépide alors qu'il s'agit de découvertes utiles, et M. Demestre, naturalisé Anglais, mais gardant du pays qui l'a vu naître les joviales et gracieuses manières.

» Et au milieu de tout cela, des dames pleines d'une exquise bonté, d'une bienveillance parfaite, et à qui nul art d'agrément ne semble étranger. Celle-ci dessine, celle-là joue du piano, cette autre danse par coquetterie, une quatrième chante pour achever une séduction. Je n'ai quitté pendant une semaine ni les magnifiques salons de la Chaussée-d'Antin ni les vastes appartements du faubourg Saint-Germain. Décidément, Paris est enchanteur, il fait oublier les riantes campagnes qui l'entourent, et tu conviendras avec moi qu'une fraîche guirlande de dames vaut mieux qu'une couronne de camélias.

» Cependant une excursion loin du tumulte de la grande cité fut consentie par nous tous, et ce qui m'a le plus surpris alors au milieu de mes extases, c'a

été de trouver jetés comme un enchantement, parmi les végétaux européens dont le port et la forme me sont si bien connus, ceux des climats les plus opposés et des terres les plus lointaines. Ainsi, le casuarina et ses folioles si sveltes, si légères, si dociles aux moindres vents, s'abrite sous un chêne vert quand gronde l'orage. Tout près de là, l'eucalyptus s'enorgueillit de sa taille gigantesque et courbe le front pour voir, bien au-dessous de lui, la cime aiguë du pin d'Italie, humilié d'un si offensant voisinage; et puis on se repose sous les bras chevelus du pin de Norfolk, qui s'étendent çà et là, immenses parasols, ainsi qu'un patriarche bénissant de sa main la foule prosternée.

» Ce n'est pas tout encore : des myriades d'oiseaux, que je ne soupçonnais point dans nos contrées, remplissaient les airs et les animaient de leurs cris éclatants; des cygnes noirs nous invitaient à caresser leur soyeux plumage; des kanguroos s'élançaient au-dessus des haies comme pour insulter à la légèreté du cerf et du chevreuil; l'ému glapissait; l'ornitorinque, las de ses courses terrestres, se cachait au fond des eaux; le vorace opossum cherchait une proie facile à dévorer, et l'on eût dit, en se voyant entouré de tant de merveilles, que l'arche de Noé venait d'ouvrir ses cabines pour repeupler la terre purifiée.

» Le soir du dernier jour de cette semaine si bien remplie, il y eut courses de chevaux, et jamais le Champ-de-Mars n'en vit de plus brillantes, jamais il n'en vit où, dans des loges décorées avec élégance,

où eût souri à de plus gracieux visages, à de plus fraîches toilettes.

« Tout cela, mon ami, me fait admirer cette capitale des arts et de la civilisation, où toutes les gloires se donnent rendez-vous, où toutes les illustrations se heurtent, où tous les plaisirs débordent; tout cela me rendait fou d'ivresse, de surprise, et rien n'eût manqué à mon bonheur si tu avais été là pour le partager. »
 « Je m'assoupis, accablé par tant de prodiges... et je me réveillai après quelques heures de repos, et, plus calme, plus réfléchi alors, je m'aperçus que ce n'était point la Nouvelle-Hollande que j'avais vue à Paris, mais bien Paris que j'avais retrouvé à la Nouvelle-Hollande. »

sept est compromise par le fait partant des choses
un homme de bien plus à modifier, l'avenir est plus
encore est en l'avenir au lieu de l'être
de l'avenir et de l'avenir, mais de l'avenir
d'une voie forte et éminente. Mais de l'avenir
Mais de l'avenir pour protester contre un passé
si l'avenir, quel missionnaire s'expriment, assez pour
et assez l'avenir de la loi se l'avenir pour l'avenir
court les religions et de l'avenir de l'avenir
entore phages dans l'avenir de l'avenir si bien
d'après à l'observation de l'avenir de l'avenir
de l'avenir fait leur éminentement de l'avenir de l'avenir
royer s'élè, vous les l'avenir de l'avenir de l'avenir
venent aujourd'hui de l'avenir de l'avenir de l'avenir
des sous vos patentes de l'avenir de l'avenir de l'avenir
d'ère de l'avenir. Encore un pas vers le secours de ce
qui peut-être les l'avenir de l'avenir de l'avenir
l'avenir de l'avenir de l'avenir de l'avenir de l'avenir
menace ne compte pas pour un temps de l'avenir de l'avenir

EN MER.

Les Religions.

Maintenant qu'il ne me reste plus peut-être de pays sauvages à visiter, jetons un regard investigateur sur la masse de certains faits recueillis avec une rigoureuse exactitude et servant peut-être à donner une juste idée de la lenteur des conquêtes morales entreprises par les nations civilisées.

Y a-t-il dans tout ceci insouciance ou dédain, ruse ou politique? y a-t-il impuissance ou générosité? Ce sont là de bien sérieuses études à faire, ce sont là de bien graves questions à résoudre. Si le pré-

sent est compromis par l'état permanent des choses, qu'on ne cherche plus à modifier, l'avenir est plus menacé encore, et c'est en faveur surtout de cet avenir douteux et terrible que je voudrais le retentissement d'une voix forte et éloquente.

Mais qui se lèvera pour protester contre un passé si tiède? Quel missionnaire assez prudent, assez pieux et assez fervent à la fois se dressera pour frapper au cœur ces religions cruelles et absurdes qui tiennent encore plongées dans l'erreur tant de nations si bien disposées à l'obéissance?

Ce qui fait leur abrutissement, c'est votre apathie; soyez zélés, vous les trouverez dociles à leur tour. Ils veulent aujourd'hui se régénérer, ces hommes courbés sous vos baïonnettes ou tremblants devant vos foudres de guerre. Encore un pas sans le secours de ce qui pourrait les contraindre par la peur, et vous les verrez venir à vous comme des troupeaux soumis. La menace ne dompte que pour un temps; la persuasion est une puissance éternelle.

Ce qui a tué la plus sainte et la plus douce des religions dans toutes les parties du globe, c'est la violence. Ne me parlez pas, dans de trop rares exceptions, d'un jeune prédicateur. L'intolérance et le fanatisme l'escortent dans presque toutes ses missions; il ne veut pas, lui, des triomphes obtenus par la patience; il se hâte d'en finir avec ses travaux apostoliques, car il n'a point encore passé par les épreuves d'une vie lente et pénible; il s'irrite contre toute résistance, il s'indigne de tout obstacle, et la colère s'échappe dangereuse de

toute poitrine qui veut et qui a la force pour appuyer sa volonté. Croyez-moi, la jeunesse est peu propre aux prédications religieuses; elle n'a pas assez de foi pour s'aider de la charité, et il faut avoir déjà souffert pour comprendre la douleur.

Nous avons trouvé à Bourbon un jeune évêque *in partibus* en route pour la Chine et le Japon, où il allait, disait-il, faire briller le flambeau de la vérité chez les cannibales de ces deux immenses empires.

— Mais, lui répliquai-je, il n'y a pas de cannibales en Chine, il n'y en a pas dans le Japon.

— Que sont donc, je vous prie, ces peuples qui ne croient pas en Jésus-Christ?

— Ils sont Japonais et Chinois.

— Vous voyez donc bien que j'ai raison.

— Je vois tout le contraire, monseigneur.

— Au surplus, monsieur, ma mission est de convertir, et si je rends une seule âme au Dieu des chrétiens, je suis payé de toutes mes peines.

— Il me semble qu'on peut espérer un plus beau résultat avec de la patience.

— La patience est sans efficacité, monsieur; la patience, c'est la faiblesse.

— Les apôtres avaient une autre morale, ce me semble.

— Les temps ne sont plus les mêmes: autrefois on ne croyait point, parce que la vérité n'avait pas encore brillé; aujourd'hui, qui ne croit pas est impie, car le catholicisme parle assez haut pour être entendu de tous.

— Avec cette résolution si bien arrêtée, monseigneur, vous avez à craindre le martyr.

— Ce qu'un autre craindrait, moi je le souhaite.

Les vœux de l'évêque furent exaucés, et, peu de jours après son arrivée à Makao, sa tête, enfermée dans une cage de fer, était hissée au haut d'un mât sur une place publique.

Chaque époque a été marquée par la couleur de ses prédications. Les premières conquêtes religieuses se firent péniblement, avec efforts, mais du moins sans que le glaive vint en aide à la foi. C'est que tout essai est timide et qu'on avance lentement sur un terrain que l'on ne connaît pas. Et puis encore, détruire, à l'aide de la violence, les mœurs, les usages consacrés par les siècles ne pouvait pas être l'ouvrage d'un jour.

A ces premières tentatives, qui ne furent pas sans résultat, succédèrent de nouvelles irruptions de prêtres, de moines et de jésuites, qui regardaient toute lenteur comme une défaite, et firent parler les menaces et les supplices. Ne pas obéir aveuglément, c'était résister, se révolter : or, tout révolté est ennemi, et tout ennemi doit être mis à mort. Le fanatisme n'a pas d'autre logique.

Ce n'est pas tout : dans leur zèle aveugle et stupide, les missionnaires d'alors, pleins d'orgueil autant que de sottise, au lieu de prêcher la morale, prêchaient les mystères. Ce qu'ils ne comprenaient pas eux-mêmes, ils cherchaient à le faire comprendre aux autres, et toute conscience était domptée par les tortures. Le monde n'est point peuplé de Guatimosins ; il faut bien

confesser et croire sous les tenailles et sur des charbons ardents :

« Pardonne à tes ennemis, et ne fais point à autrui ce que tu ne veux pas qui te soit fait, » ou bien : « Fais à autrui ce que tu veux qu'on te fasse, » voilà de ces paroles dont tout peuple, dont tout individu comprend la morale. Avec elles seules on pouvait tout oser, tout soumettre et vaincre même ; dans la lutte, nulle crise n'eût été à redouter. On a beau dire, la force ne doit être employée que contre la résistance, et l'inaction n'est pas de l'hostilité. Au lieu de cela que fit-on ? Ce que j'ai fait, moi, pour mon édification personnelle, pour me donner tort ou raison dans les principes que je soumetts à votre logique.

Écoutez ; ceci est une leçon fort grave ; je vous assure.

Je vous ai dit, je crois, que dans le grand salon du gouverneur de Guam il y avait accrochée au mur une image *endolorie* de la Vierge Marie, mère de Jésus. Un jour que, fraternellement assis entre un tabor carolin et sa femme, nous cherchions mutuellement à recueillir des notions sur les mœurs et les usages de nos deux pays, je montrai à mes bons et dociles camarades l'image révéérée des chrétiens. Ils me demandèrent pourquoi, en passant devant cette belle figure, quelques habitants saluaient en ôtant leur chapeau. J'allais répondre, sans être trop certain de me faire comprendre, lorsque don Luis de Torrès, qui parlait un peu la langue des Carolins, vint à mon aide. Je lui répétai la question qui venait de m'être adressée

d'une manière non équivoque, et je priai mon interprète de rapporter exactement mes réponses, ce qu'il me promit en souriant.

— Qu'est-ce que cette femme?

— La mère de notre Dieu.

— Pourquoi pleure-t-elle?

— Parce que les hommes ont mis son fils à mort.

— Les hommes, chez vous, sont donc plus forts que leurs dieux?

Je me pinçai les lèvres.

— Mais ce Dieu, dans son amour pour nous, s'est fait homme, afin de nous sauver de la mort.

— Eh bien! alors qu'il a été homme, il a été plus fort que Dieu : donc Dieu ne pouvait le mettre à mort, comme vous dites. Je crois que vous voulez vous moquer de nous.

— Nous parlons très-sérieusement; mais ceci est un mystère.

— Qu'est-ce qu'un mystère?

— Une chose qu'on ne comprend pas.

— Et vous croyez à ce que vous ne comprenez pas! c'est impossible.

Je faisais la grimace, et partant je poursuivis mes recherches, ou plutôt j'ajoutai à mon instruction.

— Savez-vous, lui dis-je, que notre religion est toute du ciel?

— Eh bien! pourquoi restez-vous sur la terre?

— Parce qu'il nous a été ordonné d'attendre.

— Avez-vous un dieu ou plusieurs dieux?

— Un seul, mais un seul en trois personnes.

— Je ne comprends pas.

— Ni moi non plus; mais je crois à ce que je vous dis là.

— Et moi je ne crois pas que vous croyiez.

Je tremblais qu'il ne me convertît, et nous gardâmes quelque temps le silence, mes deux Carolins en se regardant d'un air malicieux, moi en sifflotant pour me donner de l'aplomb.

Je poursuivis.

— Adam, notre père à tous, mangea une pomme à laquelle on lui avait défendu de toucher, et dès lors ses fils, ses petits-fils, ses descendants jusqu'à la dernière génération furent condamnés à brûler éternellement.

— C'est impossible, ou ce Dieu que vous me faites si bon est un Dieu bien méchant.

— La preuve qu'il est bon, c'est qu'il s'est fait homme pour nous sauver tous.

— Bah! ainsi donc vous serez tous sauvés après votre mort?

— Non, il n'y en aura que fort peu.

— C'était bien la peine de se faire homme pour cela!

Pauvre missionnaire!

Le Carolin battait trop bien le système que j'avais adopté pour ne pas se plaire à cette controverse, qu'il me fut désormais impossible d'é luder; aussi continua-t-il ses questions avec une sorte d'impertinence contre laquelle il me fut défendu de protester.

— Comment votre Dieu s'est-il fait homme? —

— En descendant du ciel et en venant sur la terre, où il a souffert autant que nous et plus que nous.

— Quand on aime bien, on peut souffrir pour ceux qu'on aime; là, votre Dieu est un bon Dieu. Mais où est-il donc descendu?

— En Égypte: c'est un pays fort éloigné du vôtre.

— Nous n'en avons jamais entendu parler. Et c'est cette femme que voilà qui l'a mis au monde?

— Oui.

— Vous m'avez dit que c'était une vierge!

— Je ne vous ai pas trompé.

— Les vierges accouchent donc dans ce pays?

— Celle-là seule. C'est encore un mystère de notre religion.

Le Carolin et sa femme se prirent à rire jusqu'aux larmes, ils sautèrent, gambadèrent pendant quelques instants, et, me frappant doucement sur l'épaule, le tabor inconverti me dit qu'il ne s'était aperçu qu'à la fin que je ne lui parlais pas sérieusement.

Don Luis de Torrès voulut se fâcher contre cette irrévérence qu'il appelait une impiété, et j'eus beaucoup de peine à lui faire entendre que nous seuls étions blâmables dans cette querelle toute théologique que nous avions provoquée. Comprenez-vous maintenant le peu de succès de certaines missions évangéliques et les scènes de deuil et de carnage qui ont dû ensanglanter la terre alors qu'on eut affaire à des hommes d'un naturel féroce et indompté?

Revenons sur nos pas.

Les Indes orientales étaient visitées que l'Amérique restait inconnue à l'Europe. Là, c'étaient des soldats intrépides qui voulaient de la gloire à tout prix; ici, ce fut d'abord un monde de merveilles à étudier; puis vint l'appât des richesses; puis encore les études morales et enfin le fanatisme religieux, le plus dangereux de tous les fanatismes.

Le Mexique, le Pérou, le Chili, le Paraguay, avaient une religion. Après avoir adoré les serpents, les crocodiles, les jaguars, ces peuples plus rationnels se prirent à adorer le soleil, la lune, les fleuves, les arbustes bienfaisants, car si la peur est mère de presque toutes les religions du globe, l'humanité seule les raffermirait et les consolide.

Cependant il y eut lutte entre les nouveaux dieux et les anciens. On est généralement dévot dans le malheur; à chaque catastrophe, on immolait des victimes humaines au dieu méchant, et l'on ne revenait à l'autre que lorsque le fléau avait cessé.

Ces deux puissances du monde une fois créées, on les garda pour la satisfaction de tous, et les siècles marchèrent. Mais l'Europe se rua sur l'Amérique, et nos prêtres arrivèrent en s'écriant: «Voici un troisième Dieu, plus fort, plus grand, plus humain que les vôtres; acceptez-le, ou nous vous immolons à sa colère.» Le Dieu des chrétiens, présenté sous de pareils auspices, devint le *toupan* (tonnerre) des indigènes de ces nouveaux royaumes, et le sang coula, et le glaive fit son office, et des populations entières disparurent.

Le canon donna pourtant raison au Christ: on se

soumit, on pria selon les rites venus d'ici, et, dans le silence des nuits, dans les solitudes des plaines et des montagnes, on égorgea par représailles.

La ferveur du catholicisme céda le pas à l'ardeur des richesses, car le fanatisme est une crise, et toute crise violente a peu de durée. Des établissemens de commerce furent commencés sur les lointaines plages, et tout resta imparfait dans les premières tentatives pour une conversion religieuse. L'Amérique intérieure est encore toute sauvage et idolâtre.

En Afrique les malheurs furent moins grands, les disciples plus rares. Ah! c'est que le prédicateur n'avait pas pour ses leçons des dômes de verdure, une brise embaumée, des peuples humains et généreux, mais bien un soleil de plomb, une terre marâtre et que le prêtre se lasse lui-même d'un martyr de chaque jour... Qu'est aujourd'hui cette Afrique inconnue, je ne dis pas seulement dans ses déserts de sable, mais encore sur ses côtes boisées et visitées par tant de navires? Nul ne le sait.

Les océans eurent leur tour. Quand on vit que la Chine et le Japon ne voulaient à aucun prix changer de croyance, ces deux puissans empires furent abandonnés : on ne se heurte pas longtemps contre un colosse sans se repentir de sa témérité ou de sa folie.

L'intrépide Cook ouvrait mille mondes à la curiosité et à l'enthousiasme. Dites-moi si Cook songea tout d'abord à changer l'aspect moral du pays dont il dotait l'Europe civilisée? Non, non, il décrivait les mœurs et il disait à son retour dans sa glorieuse pa-

trié : J'ai vu cela, j'ai fait cela, c'est à vous maintenant à tirer tout le parti possible des trésors que je vous apporte. C'est que Cook n'était qu'historien et philosophe.

Remarquez en passant que de tous les peuples de la terre, le peuple anglais est le plus tolérant pour ce qui regarde les idées religieuses. Son fanatisme à lui, c'est la soif des richesses, c'est l'ardeur de la possession. Soyez tout ce que vous voudrez dans vos mœurs, dans vos habitudes, mais payez tribut, donnez vos roupies, vos pataques, vos quadruples et gardez vos dieux. Si vos idoles étaient en or, nous prendrions vos idoles ; elles sont en bois, nous n'en voulons pas.

Rien n'est positif comme un homme de chiffres, et la logique du coffre-fort est celle qui parle le plus haut. La France suivit l'Angleterre dans ses excursions lointaines, mais la France est trop frivole, elle a tout vu, tout observé, tout décrit, et elle ne possède rien. Il faut bien être conséquent avec soi-même.

L'Espagne et le Portugal eurent leur tour, chacune de leurs découvertes fut la source des plus odieux massacres, la faiblesse se courba, des ruisseaux de sang rougirent la terre et il n'y eut pas d'autre engrais pour les productions qui venaient attester en Europe la fécondité des pays vaincus.

Mais si les peuples chez lesquels on portait sous tant de formes le flambeau de la foi se distinguaient entre eux par mille nuances opposées, leur religion avait aussi des caractères distincts et nécessitaient des modifications dans la manière de lutter contre la résistance.

Chez ceux-ci, c'était le désespoir de la rage qu'il fallait vaincre; chez ceux-là, c'étaient l'apathie, l'insouciance; ici les incrédules étaient armés, là ils étaient sans armes; tantôt le climat se présentait favorable aux prédicants, tantôt il leur était hostile ou fatal, et l'on comprend dès lors comment la religion importée devait obtenir en certains endroits un prompt succès, tandis que dans d'autres le progrès se faisait si lentement.

Toutefois, les premières difficultés vaincues, les obstacles devinrent moins grands dans la suite; les idiomes s'étudièrent et s'apprirent; la parole ouvrit des voies sûres de communication; les pensées purent se confondre et l'on donna du moins des motifs compris aux persécutions et aux massacres.

Dès que les peuplades surent ce qu'on leur demandait, ce qu'on exigeait d'elles, quelques-unes se laissèrent guider dans la nouvelle route qui leur était ouverte, et les hommes qui jusque-là avaient vécu divisés se réunirent dans les mêmes camps, sous les mêmes tentes, les uns pour enseigner, les autres pour s'instruire.

Moins il y a d'obstacles à surmonter, plus la persécution perd de sa violence. Celle-ci c'est le vent qui passe sans murmure sur la plaine et se rue bruyante et terrible contre les hautes cimes et les vastes forêts; c'est la source paisible qui gazouille sur l'herbe et le sable et qui bouillonne et gromde au milieu des roches vigoureuses qui veulent s'opposer à sa roule.

C'est une chose bien bizarre et bien singulière que les images des dieux dans toutes les parties du monde

sauvage. C'est une curieuse observation que celle dont, sans exception aucune, je puis garantir la parfaite exactitude. Chaque nation vierge de l'intérieur des vastes continents, chaque archipel des océans divers, chaque île isolée a ses autels et son culte, ses dieux protecteurs et ses dieux irrités. Eh bien! je n'ai pas vu une seule idole qui ne fût représentée la bouche ouverte et prête pour ainsi dire à mordre ou à avaler.

Peut-être dans la suite de mes investigations parviendrai-je à trouver une cause à cette singularité si remarquable.

Au surplus, par un grand et rare bienfait du ciel, il existe dans l'océan Pacifique des archipels qui ont échappé jusqu'à ce jour aux tentatives et aux persécutions des missionnaires, et il est douloureux d'avoir à constater que ce sont les peuples les plus doux, les plus généreux, les plus bienfaisants du monde.

Puissent les Carolins vivre éternellement dans la religion qu'ils se sont créée! le culte de l'humanité ne peut déplaire au dieu de l'univers. Voilà déjà pourtant bien des dogmes sur cette planète si étroite, si imperceptible qu'elle compte à peine parmi les globes jetés dans l'immensité; voilà bien des systèmes se donnant tous des démentis positifs, se combattant, se détruisant les uns les autres, et au milieu desquels chaque disciple se croit seul bien éclairé par sa raison et sagement inspiré de Dieu.

Et toutefois il y en a mille autres encore plus irrationnels, plus en contradiction, si c'est possible, et dont je ne veux pas vous parler.

Voyez les Kamtschadales, qui ont, dit-on, un dieu différent pour chaque village, peut-être un dieu distinct pour chaque hutte.

Voyez les Tchutskis, qui adorent aujourd'hui l'idole qu'ils renversent demain.

Voyez les Patagons s'inclinant devant les déserts qu'ils habitent et sillonnent et se fabriquant un dieu à l'aide de celui qu'ils avaient d'abord et de celui des chrétiens qu'ils retrouvent dans les établissements européens où ils viennent apporter les peaux des jaguars vaincus dans des luttes ardues.

Voyez les Lapons accroupis devant leurs fétiches ; les Indous tournoyant dans leurs immenses pagodes.

Et l'intérieur de l'Afrique avec ses divers dieux bariolés de rouge et de noir, de vices et de vertus.

Et le centre des deux Amériques beaucoup plus connu, où les massacres ont été sans puissance contre les croyances d'une religion primitive.

Et les Nouveaux-Zelandais, à qui l'on ne connaît point de dieu.

Et les naturels de la Nouvelle-Galles-du-Sud et de la presqu'île Péron, qui à coup sûr n'en ont pas.

Oh ! tout cela est effrayant pour celui qui se prétend éclairé seul dans la vraie route au sein de si profondes ténèbres.

Cela est pourtant bien bizarre que les hommes fassent des dieux pour les adorer plus tard. Ils sont créateurs, et puis ils se disent enfants de leur créature !

Qu'est-ce qu'on appelle raison humaine ?

Hélas ! que me répondriez-vous encore si je vous

rappelais tous ces combats à outrance, toutes ces guerres si sanglantes dont l'Europe civilisée a toujours été le théâtre pour défendre ou anéantir telle ou telle religion? Ici l'on croit tout à fait, là on croit un peu, autre part on croit moins; l'un veut un dieu avec tel pouvoir ou telle forme, l'autre prétend au contraire lui ôter ce pouvoir ou cette figure que son voisin lui donne; Luther, Calvin, Zwingle ont fait une religion à eux, hautement prêchée dans tous les temples à côté d'une religion ennemie; les papes, les patriarches ont un dogme opposé l'un à l'autre; les Russes prient autrement que nous, nous prions autrement que les Espagnols; nulle part l'ordre, l'harmonie; en tout lieu la ferme volonté de dominer, d'écraser, jamais celle de s'instruire, de s'éclairer.

D'où cela?

C'est que tous les hommes ont la folie, l'insolent orgueil d'expliquer ce qui est inexplicable, c'est que *création et immensité* sont deux mystères devant lesquels il faut courber le front, et que celui-là seul a raison qui dit *Je doute* et qui adore Dieu sans chercher à le comprendre. La vraie religion de tout homme est celle dans laquelle il est né. L'apostat ne mérite point de Dieu.

n'expliquent pas ces contradictions. Les uns disent que ces contradictions sont de simples contradictions, et que les contradictions sont de simples contradictions. Les autres disent que ces contradictions sont de simples contradictions, et que les contradictions sont de simples contradictions. Les uns disent que ces contradictions sont de simples contradictions, et que les contradictions sont de simples contradictions. Les autres disent que ces contradictions sont de simples contradictions, et que les contradictions sont de simples contradictions.

Et si l'on veut aller plus loin, on peut dire que ces contradictions sont de simples contradictions, et que les contradictions sont de simples contradictions. Les uns disent que ces contradictions sont de simples contradictions, et que les contradictions sont de simples contradictions. Les autres disent que ces contradictions sont de simples contradictions, et que les contradictions sont de simples contradictions.

Et si l'on veut aller plus loin, on peut dire que ces contradictions sont de simples contradictions, et que les contradictions sont de simples contradictions. Les uns disent que ces contradictions sont de simples contradictions, et que les contradictions sont de simples contradictions. Les autres disent que ces contradictions sont de simples contradictions, et que les contradictions sont de simples contradictions.

chez elles on s'était fait précéder par les dieux à qui
 fut due par les hommes. Le dieu même est la plus
 rare des possessions. Aujourd'hui tous les archipè-
 les sont inféodés ; les hommes ont franchi les océans
 sans ; il y a déjà trop de rivalités, trop de haines entre les
 indigènes voisins, pour que ni les uns ni les autres
 consentissent jamais à céder. Vous voyez que la ci-
 vilisation apporte dans les archipèles avec elle

EN MER.

Des langues. — Comment se sont peuplés les archipels. —

L'équipage.

Ce fut une grande et noble pensée que celle de
 l'homme qui osa chercher la solution du problème
 dont le résultat était de réduire toutes les langues eu-
 ropéennes en une seule. Mais Henri IV avait rêvé une
 chose impossible. L'Europe était trop peuplée ; le ca-
 ractère des nations trop distinct, trop tranché ; toutes
 avaient trop d'orgueil national pour faire volontiers le
 sacrifice qu'on avait exigé d'elles au profit d'une seule,
 quoiqu'en réalité le bénéfice eût été pour tous. Mais
 ce que l'on eût essayé sans efficacité dans le monde ci-

visé aurait pu, je crois, s'entreprendre avec apparence de raison parmi les peuplades qui parcourent l'intérieur des vastes continents et au milieu des archipels de toutes les mers, surtout si en pénétrant chez elles on s'était fait précéder par des bienfaits plutôt que par des menaces. La bienveillance est la plus sûre des persuasions. Aujourd'hui toute tentative serait infructueuse ; les besoins ont grandi les vocabulaires ; il faudrait trop désapprendre pour se régénérer ; il y a déjà trop de rivalités, trop de haines entre les indigènes voisins, pour que ni les uns ni les autres consentissent jamais à s'effacer. Vous voyez que la civilisation apporte parfois des obstacles avec elle.

Comme je veux que le livre que j'écris ne soit pas une distraction passagère, comme j'espère, avant tout, qu'il sera de quelque utilité aux explorateurs, je compte publier à la fin de mon dernier volume un vocabulaire exact de tous les pays que j'ai parcourus, et quelque arides que soient ces pages aux yeux de ceux qui n'aiment des voyages que les puissantes émotions, j'ose croire encore que tous me tiendront compte des constants efforts que j'ai faits, de la patience qui m'a été nécessaire, des dangers que j'ai bravés pour rendre ce pénible travail aussi complet que possible. Au surplus, peu de pages suffiront à cette tâche, qui n'est pas sans utilité générale : qui sait où le sort doit vous pousser un jour !

Il n'y a peut-être pas de lecteur qui ne se soit vingt fois demandé comment je pouvais me faire comprendre des peuplades sauvages que je visitais et comment

je pouvais être compris de celles surtout dont l'intelligence devait être si peu développée. La chose est pourtant la plus simple du monde, et quelques lignes suffiront pour l'explication d'un fait qui paraît d'abord assez étrange.

Je suppose, par exemple, que j'aie une expédition à tenter chez les Hottentots, chez les Caffres. Qu'ai-je à faire d'abord ? De m'enquérir de leurs mœurs, de m'assurer des difficultés de la route et de préparer mes objets d'échange, car ici le commerce est un sacrifice pour l'Européen, et tout sacrifice est une victoire.

Mais la colonie que je quitte pour m'enfoncer dans les solitudes est voisine des lieux que je veux visiter. Celle-là a déjà fait des conquêtes d'hommes, ne fût-ce que parmi les vaincus ou les mécontents. Ces hommes à demi sauvages, à demi façonnés aux habitudes nouvelles qu'on leur impose, sont arrivés avec leur idiome; je vais à leur recherche; je les questionne dans la langue que leurs maîtres leur apprennent petit à petit, et peu de jours, quelquefois peu d'heures me suffisent pour en savoir autant qu'eux-mêmes.

C'est que le vocabulaire de ces peuples est très-borné, c'est que les mots sont l'expression plus encore des besoins que de la pensée, et nous possédons parfois dans une seule chambre plus d'objets qui tous ont un nom distinct qu'ils n'en ont, eux, sur le sol qu'ils parcourent.

Des nattes, des huttes, des pagaies, des casse-tête, des arcs, et puis les noms de quelques oiseaux, de quel-

ques quadrupèdes, des fleuves ou des ruisseaux, des arbustes ou des poissons... vous savez tout, vous pouvez voyager chez les Hottentots ou chez les Caffres. Il vous est aisé de faire comprendre vos besoins sinon vos vœux ; puis encore avec des gestes, un peu de physiologie et beaucoup de patience, vous arrivez à votre but. Ce n'est pas tout : la phrase, la période, n'existent point chez les peuples non civilisés : c'est le luxe des passions et des besoins qui a fait peut-être le luxe du langage ; tout se ressent du contact, tout s'imprègne du frottement. Quand les Orientaux veulent parler, c'est un fleuve qui se déroule ; les Kamschadales et les Nouveaux-Zélandais n'ont point de périodes à l'usage de leurs besoins.

Eh bien ! cette simplicité de langage, si je peux m'expliquer ainsi, vous pouvez, comme je vous l'ai dit, l'amoinrir encore à l'aide de l'ellipse, dont certes pas un pays sauvage n'a connu le mot ni la signification. Ainsi au lieu de dire : « Je vous donne un couteau si vous me donnez une volaille, » vous dites en montrant votre objet d'échange, qui parle autant que vos lèvres : « Moi, couteau ; toi, volaille, *satou pisso, satou ayan.* » Voyez comme tout se simplifie.

Et qui est venu à notre aide dans cette façon si simple de procéder ? qui ? Les sauvages eux-mêmes en arrivant chez nous, c'est-à-dire dans les cités ou les établissements européens. Les pronoms, les négations, les régimes disparaissent avec eux, ils soumettent la langue à leur aptitude, et cela suffit.

— Maître, pas vouloir. — Moi, pas courir. — Moi,

manger. — Moi, pas tuer blanc. — Grandes forêts à pays à moi. — Toi bon, moi bon. — Si toi là, moi moi.... Ces abréviations constituent les idiomes primitifs de tous les peuples de la terre, et nous en avons gâté la pureté en les enrichissant. Le luxe est corrupteur.

Ainsi donc, je m'explique les difficultés qu'ont eu à vaincre les premiers navigateurs; mais aujourd'hui, à peu de chose près, il est aisé de se faire comprendre de toutes les peuplades du globe, car toutes ont vu des Européens, et dans nos établissemens vous trouvez presque toujours quelques individus des archipels ou des îles isolées que vous allez visiter.

En comparant entre eux les divers vocabulaires publiés par un grand nombre d'explorateurs on remarque parfois des différences si grandes qu'il est impossible qu'elles ne soient pas le résultat d'erreurs qu'il est pourtant utile de rectifier. Et d'ailleurs chaque navigateur écrit avec la prononciation qui lui est propre. Or, les lettres chez les Anglais, les Russes, les Portugais et les Français n'ayant pas la même valeur, on comprend déjà les légères modifications, mais il est des mots tout à fait différents, tout à fait opposés dans ces dictionnaires imprimés dans un but d'utilité générale, et je crois avoir mis dans mes recherches un si grand scrupule d'attention à bien traduire que je suis certain qu'avec son aide on ne se trouvera jamais en défaut.

Permettez-moi de citer, au sujet de ces vocabulai-

res, une petite anecdote assez curieuse; la morale en est aisée.

Dans un des archipels du grand océan Pacifique, un capitaine dont j'ai oublié le nom, assis au milieu d'un grand nombre d'insulaires, leur demandait les noms de tous les objets qui frappaient ses regards et les traduisait à l'instant sur le papier. *Coco, rima, pirogue, mer, femme, tête, cuisse, bras, jambe, roi*, avaient été parfaitement expliqués sans que les naturels parussent s'offenser de cette espèce d'investigation qui pourtant leur semblait une puérité. Mais, lassés au jeu, ils résolurent de ne pas s'y prêter davantage en refusant de nouveaux éclaircissements.

Le capitaine n'avait pas achevé son travail, et, comptant toujours sur la même obligeance de la part de ses instituteurs, il leur demanda comment s'appelaient *les yeux, les dents* : celui à qui il s'adressait lui répondit par une phrase qui signifiait *tu nous ennuies*, et le capitaine de se hâter de mettre en regard du mot *dent* la phrase : *tu nous ennuies*. Puis, avec la même confiance, il demanda la traduction des mots *orages, Dieu, frère, amour*; et ceux-ci de lui répondre avec le même sang-froid : *Tu es bien fatigant, va te promener, fais-nous le plaisir de te taire*. Or, vous comprenez que les navigateurs qui se sont basés là-dessus ont été bien accueillis lorsqu'en présentant un couteau ou en montrant le ciel ils auront dit à ces pauvres insulaires ébahis : *Va te promener ou Fais-nous le plaisir de te taire*.

C'est une chose extrêmement remarquable que le rapport qui existe entre le langage de certains peuples

et les caractères de leurs habitudes et de leurs passions. Mais c'est aussi une chose fort curieuse que les différences d'idiomes entre les peuplades féroces voisines les unes des autres. Ainsi par exemple le langage des *Paikicé* est net, coupé, tranchant; celui des *Mondrucus*, lent, pénible, sourd; les *Bouticoudos* sont graves dans leurs manières, ils le sont aussi dans leur langage sans gestes, sans grimaces, mais gâté sans doute par le ridicule morceau de bois qu'ils fixent à leur lèvre inférieure. Les *Hottentots* bourdonnent une sorte de grognement qui dénonce l'abrutissement de la servitude. Il y a de la honte et de la misère à la fois dans ces sons tristes et dolents qui s'échappent d'un gosier lourd et fétide. Cela sent l'idiotisme de la brute, et à le voir et à l'entendre on est surpris que le *Hottentot* marche à deux pieds comme vous et moi. Le langage des *Caffres* est intraduisible à l'aide de nos caractères, il se compose de syllabes brèves et gutturales coupées par un claquement perpétuel de la langue contre le palais, comme font les cavaliers qui veulent stimuler le pas de leur monture. Et ce qui ajoute à cette étrangeté fantastique, c'est la rapidité des gestes et des mouvements de la tête et du corps des interlocuteurs; cela amuse, cela divertit, cela étonne, et il serait peut-être vrai de dire que la langue *caffre* est composée de paroles accentuées, de grimaces. Une demi-douzaine de ces hommes trapus, forts, braves, cruels, sur un théâtre de Paris, enrichiraient une direction s'ils s'y livraient à une conversation animée. J'abandonne cette idée à nos modernes spéculateurs

Mais ce qu'il faut voir surtout dans la ville du Cap, c'est le Caffre ou le Hottentot armé de son instrument de musique, cherchant l'encoignure d'un mur ou d'une porte, se tenant là, debout, trépignant, faisant vibrer d'un doigt frénétique les petits boyaux qu'il a assujettis à son bambou, à son écaille ou à sa calebasse et entonnant un chant de guerre ou d'amour. Oh! cela est admirable, cela est étourdissant! La musique est aussi une langue.

Le parler des malheureux naturels de la presqu'île Péron est éclatant, composé surtout des voyelles *a* et *é*: on dirait des coquillages heurtés contre des coquillages, et ici ce n'est pas, je vous l'atteste, le souvenir de cette terre marâtre formée de coquilles brisées qui aide à ma comparaison si exacte.

Il y a beaucoup à parier que le vocabulaire de la presqu'île Péron ne se compose pas de plus de trente ou quarante mots. Il n'en faut pas davantage pour énumérer leurs richesses et leurs passions, et leurs sentiments doivent se résumer en peu de syllabes.

A Timor, la langue est heurtée, farouche; les mots arrivent à l'oreille avec des sons imprévus, et les voyelles de notre alphabet s'entrechoquent avec une variété âcre et brutale. On dirait, non pas le roulement du tonnerre, mais les éclats de la foudre. Les mœurs timoriennes se reflètent là comme dans un miroir.

Ombay est un écho sonore de Timor, il ne faut pas plus séparer ces deux peuples que ne l'a fait la nature, qui les a placés face à face, formant un détroit de quatre lieues de large et qui semble les rapprocher

encore par le caractère identique de leurs riches vallons et de leurs sommets de lave âpres et torréfiés. Ombay n'est autre que Timor rajennie.

L'idiome des indigènes de Rawack, de Waiggiou et de la terre des Papous se ressent de ce sol riche et fécond et de la nature de son climat étouffant; c'est un fouilli perpétuel sans nul repos, et l'on croirait que les phrases ne se composent que d'un seul mot, ou plutôt que chacun de leurs mots est une longue phrase.

Le tchamorre est trop poétique, trop prodigue de figures, trop riche d'images; il devait succomber sous la puissante domination espagnole, qui l'écrase déjà dans la majestueuse harmonie de sa langue abâtardie aux Mariannes.

Quant à celle des Carolins, je ne sais si l'heureux naturel des bons et généreux habitants de cet archipel fortuné a fait ou confirmé seulement mon opinion: toujours est-il que j'ai trouvé chez ce peuple le plus heureux de la terre une grâce, une suavité, une harmonie qui arrivent sans effort à mon âme. Ce sont des modulations pleines de charme, c'est une musique ravissante, on dirait une caresse, une prière au ciel; deux amis, deux amants, ne doivent pas s'adresser autrement de douces confidences, et rien ne serait plus aisé que de noter le parler de ces êtres hospitaliers chez lesquels les pieux sentiments de l'enfance semblent vivre jusqu'à la vieillesse la plus avancée.

Les îles Sandwich viennent encore à l'appui de ma théorie; c'est tantôt l'âpreté du sol et tantôt sa richesse et sa fécondité.

A Owhyée, quoique la langue soit la même qu'à Mowhée et à Wahoo, il y a plus de rudesse et pour ainsi dire plus de forfanterie que chez ses voisines. Les mêmes articulations se présentent, mais là elles saillent brusquement, d'une manière sonore et rapide; ici elles se font jour avec moins d'empchement. C'est que dans la principale des îles de cet archipel la lave des volcans écrase la végétation, et que dans les autres la richesse du sol l'emporte sur les secousses de la terre et la fureur de ses cratères à demi éteints.

Vous savez comme le parler créole est doux et limpide, comme le malgache est fatigant, l'idiome des Oras languissant et timide; je m'étais de ces remarques, faites avant moi par tous les explorateurs, pour soutenir mon système, et si de par le monde quelque exception vient le combattre, je m'en servirai, moi, pour fortifier cette règle générale que les idiomes sauvages, comme les langues européennes, malgré les modifications apportées par la civilisation sans cesse en progrès, ne font que l'appuyer et le corroborer. Et quand je plaiderais une erreur, quelle en serait la conséquence?

La voici :

J'aurais tort, donc mon adversaire aurait raison. Qu'est-ce que je demande?

Que la raison triomphe, n'importe la bouche qui la proclame. C'est du choc des opinions que jaillit la clarté.

Et maintenant que j'ai émis quelques-unes de mes pensées sur les divers idiomes des peuples jetés au

milieu des vastes océans, essayons de trouver comment se sont peuplés les archipels de toutes les parties du monde : c'est déjà quelque chose que d'indiquer une route utile à parcourir.

D'où sont venus les hommes qui les premiers ont habité les terres séparées des continents? C'est là une question difficile à résoudre et c'est là pourtant une question grave, importante, vitale, que la science n'a pas assez étudiée, peut-être parce que la science n'aime pas à procéder de l'inconnu au connu. Toutefois, en fouillant avec soin dans les codes antiques qui ont régi les grandes nations dont le territoire borde les océans, il ne serait pas impossible de trouver, par le rapport qui existe entre leurs lois primitives et celles sous lesquelles vivent aujourd'hui les peuplades des archipels océaniques, la solution curieuse de ce problème si plein d'intérêt.

Il y a peu de fleuves dans le monde dont la source n'ait été découverte par les explorateurs. Est-ce que l'origine d'un peuple est moins instructive ou moins importante à connaître? Je ne le pense pas.

C'est déjà une chose assez étrange de voir ainsi peuplées toutes les îles de l'océan Pacifique, hormis celles en si petit nombre où la vie physique est une impossibilité; mais, ces cas exceptionnels constatés, étudions les faits généraux.

Que les îles voisines des continents aient reçu leurs habitants de la terre ferme, nul doute, car il est probable que le courroux des flots ou des secousses sou-

terraines les ont découpées, et ouvert entre elles et leur mère le canal qui les sépare.

Peut-être aussi qu'avant de recevoir les êtres qui la peuplent, la catastrophe d'où elles étaient nées avait-elle eu lieu et ne se sont-elles animées qu'après l'événement.

Mais il n'en est pas de même de ces terres immenses, de ces sommets élevés, dont la base est cachée au fond des abîmes et qui sont séparées de tout continent par l'immensité des mers.

Je comprends à merveille que les habitants des archipels, peu éloignés les uns des autres, aient la même origine, quelque variété que vous trouviez parfois dans la charpente des hommes et dans les productions de la nature; j'admets volontiers que les îles des Amis, celles de la Société et celle Fidji, par exemple, offrent des rapports tels qu'il ne serait peut-être pas difficile d'assigner l'époque assez précise de leur divorce physique et moral. Mais encore une fois, ce sont là des faits particuliers, inhabiles à combattre la thèse générale que j'avance, à savoir : que, selon mille probabilités, la Chine et le Japon ont peuplé tout l'Océan Pacifique jusqu'au nord de la Nouvelle-Hollande, terre exceptionnelle, végétation à part, nature morte et vivante, qui ne ressemble à aucune autre nature, faisant une disparate plus tranchée avec les grandes terres qui l'avoisinent qu'avec celles dont la séparent de vastes mers.

La terre de Van Diëmen appartient sans contredit à la Nouvelle-Hollande. Les naturels de la Nouvelle-

Galles du Sud sont les frères de ceux de Van Diémen; mais là à côté, non loin des glaces australes, vous voyez la Nouvelle-Zélande peuplée d'hommes forts, vigoureux, taillés en athlètes, industrieux, guerriers farouches et indomptés, tandis qu'ici, autour de ces villes belles et opulentes que l'Angleterre a si heureusement semées au profit de son commerce, vivent et meurent des êtres noirs, crépus, faibles, sans intelligence et bientôt près de disparaître de la surface de ce mystérieux continent où ils auraient dû puiser un peu d'énergie au sein de la civilisation qui venait les régénérer.

Au premier regard jeté sur les Philippines, vous êtes soudainement frappés de la ressemblance physique de ses habitants avec les Chinois. C'est la même coupe de figure; les mêmes allures dans la démarche, les mêmes mœurs à peu près, la même teinte dans la peau, la même paresse et une adresse pareille pour les arts mécaniques. Puis vinrent les Espagnols avec leur teint cuivré, qui se mêla au teint jaune des premiers habitants.

Ici commence la variété, ici se remarque la première différence, d'abord dans le physique et plus tard dans le moral; car ces dernières conquêtes sont lentes à s'affermir.

Les îles Sandwich, immense archipel peuplé des hommes les plus forts et les plus beaux de cet océan, échelonnent les Philippines avec les Mariannes et l'archipel des Amis. Les émigrations volontaires de la Chine pour les Philippines, celles involontaires ou forcées par les caprices des vents, amenèrent des ha-

habitants sur ces sommets volcaniques, au-dessus desquels planent, géants énormes, le *Mowna-Kah*, le *Mowna-Laé* et le *Mowna-Roah*, plus imposants que Ténériffe; mais ici la Chine doit moins se faire sentir, quoique certains caractères particuliers la rappellent encore: ce sont les mêmes pommettes élevées et en saillie, la même coupe des yeux, la même mollesse dans les mœurs; mais aussi, il y a plus de *sauvagerie* dans le caractère et une couleur plus foncée sur la peau: c'est de l'ocre terreux, c'est le jaune chinois délayé avec le brun espagnol.

Quant au naturel parfois si farouche des indigènes de ces îles, ne serait-il pas possible d'en trouver la source dans l'âpreté sauvage du sol difficile et tourmenté où ils sont venus s'établir? Croyez-vous donc que les éruptions volcaniques, les tremblements de terre, si fréquents dans l'archipel, ne retrempent point les âmes? Si l'homme recule épouvanté en présence du premier péril qui le menace, soyez sûr qu'il ressaisit l'énergie à de nouvelles épreuves, et vous remarquerez avec moi que les êtres les plus intrépides du monde sont ceux qui habitent une terre marâtre, car alors il y a lutte ardente de tous les jours et l'énergie seule fait le vainqueur. Ajoutez à cette considération le passage sur cet archipel d'un roi puissant et magnanime qui a osé, dans un beau mouvement d'indépendance et de colère, créer un code protecteur de tous les intérêts et saper même les fondements d'une religion barbare qui ordonnait en certaines circonstances de stupides mutilations et d'horribles sacrifices hu-

maïns. Tamahamah a ravi la force à ses prêtres détronés et les victimes aux idoles.

Venez maintenant vers des régions plus tempérées, vers des terres plus calmes : le caractère des indigènes se modifie de nouveau sans perdre toutefois la couleur de son origine.

Ce sont les îles des Amis et de la Société, où l'ardeur de la rapine pousse souvent les naturels au meurtre ; mais les richesses de la végétation, la beauté du ciel, le calme des eaux, devaient apporter une modification sensible dans les mœurs de ces peuples, et en les comparant aux Sandwichiens, on les trouve en effet plus tranquilles, plus tièdes, plus affadis, si ce n'est pourtant dans les crises meurtrières surgissant entre eux et les navires voyageurs qui viennent les visiter. On comprend que dans ces luttes sanglantes le caractère imprégné pour ainsi dire du climat doit se colorer plus fortement et ressaisir les teintes qu'il avait perdues.

Mais les Moluques subiront-elles les mêmes lois et ne trouvera-t-on pas dans le caractère cruel des Malais un argument victorieux contre cette puissance physique que j'attribue à la nature des zones limpides et parfumées ?

Non certes, les Malais ne sont devenus méchants et féroces que par la persécution. La cupidité européenne s'est ruée sur eux comme sur des ennemis, et ce qu'on aurait pu obtenir par la persuasion et les bienfaits ne l'a été que par la violence et le massacre.

Le moyen de répondre au canon par la bienveillance

et la générosité! Nul n'est impunément vainqueur et le sang coule partout où s'assied la tyrannie. Ce que vous appelez cruauté n'est qu'une légitime vengeance; les meurtres que vous nommez assassinats ne sont que de justes représailles, et si vous possédez encore, c'est que votre bronze a la voix retentissante, que vous êtes réellement usurpateurs et qu'une longue servitude énerve et abrutit.

L'empire chinois est, on le sait, le plus peuplé du globe. Renfermé en lui-même, il traite les autres peuples en sauvages, et, vaniteux par nature, il se croit le plus industrieux et le plus civilisé de la terre. En cela la politique et le commerce européen semblent leur donner raison, car nous allons tous chez eux chercher des porcelaines, des encres, des couleurs, des soieries et des futilités, tandis qu'ils ne viennent jamais chez nous nous demander un seul de nos produits industriels. Aussi se prétendent-ils, avec assez de logique, plus puissants que les autres peuples dont les stériles comptoirs ne florissent guère en un pays où il ne leur est permis de négocier que dans un espace de quelques toises. Ne me dites pas que s'il en est ainsi, la faute en est aux Chinois seuls, qui n'ont aucune marine, car je vous répondrais que ce que vous appelez une faute est un acte souverain de logique, de prudence et de fierté, puisque la Chine prouve par là qu'elle n'a pas besoin d'appui étranger et que son isolement même fait sa force.

Par une loi sévère et dans le même esprit, je ne sais plus quel prince de ce royaume voulut que tout sujet

absent de son pays pendant quinze jours ne put y être admis de nouveau que sous des peines fort cruelles. Quel dut être le résultat de cette rigueur? Que les capitaines des tjoungkas occupés de la pêche sur les côtes, chassés quelquefois par les vents contraires, couraient au large et ne reparaissaient plus dans la mère patrie.

Il n'en faut peut-être pas davantage pour comprendre comment se sont d'abord peuplées les nombreuses îles au sud de la Chine et du Japon, empires rivaux de gloire, de splendeur et de tyrannie.

Et ce n'est pas seulement à l'aide de ces caractères physiques et moraux des divers peuples océaniques qu'il deviendrait peut-être aisé d'établir leur origine d'une façon victorieuse, mais l'étude des langues et des idiomes des archipels serait à la philosophie un secours plus sûr encore.

En suivant la marche des temps, les progrès des colonies et la distance de chacune d'elles au continent, vous trouvez parfois des rapports si intimes, des ressemblances si frappantes, des dérivés si certains, que vous manquez de logique pour les combattre. Les conférences s'imprègnent toujours des couleurs jetées au centre.

Il est toutefois des problèmes dont la solution est si effrayante pour l'intelligence qu'on se hâte de reculer devant la difficulté, de crainte qu'elle ne détruise ce que votre raison avait d'abord et franchement accepté.

Oh! ce que je vais vous dire tient du prodige, car le hasard seul ne fait pas de ces miracles!

Les Tupinambas et les Bouticoudos, sauvages habitants de l'intérieur du Brésil, ont, je vous l'ai dit, contracté de singulières habitudes : les uns se tatouent d'une façon toute particulière, comme les Paikicé leurs voisins, les autres font descendre le cartilage de leurs oreilles, dont ils se servent ainsi que d'une poche, jusque sur les épaules. Cela est cruel et stupide à la fois, cela blesse toute saine pensée, n'est-ce pas?... Eh bien ! les Carolines et Timor sont éloignés du Brésil de presque tout le diamètre de la terre et cependant les oreilles des Carolins sont percées comme celles de Bouticoudos, ils les nouent absolument de la même manière, pour garder les objets qu'ils peuvent ainsi porter, et chez les Malais de Timor, comme chez les Paikicé, le mot *maison* se traduit par *rouma* ; sacré, par *pamali* ; seulement les Malais disent *rouma-pamali*, tandis que dans l'intérieur du Brésil on dit *kouma-pakali*. L'analogie est frappante.

Ai-je résolu une question ? Non sans doute, et tel n'a pas été le but de ce chapitre. Pour la solution du problème que je propose, il faudrait une longue étude de détails trop stérile dans un livre comme le mien, il faudrait surtout une patience et un savoir que je suis loin de posséder, et avant tout un temps plus libre et moins occupé de la masse des objets qui m'entourent.

Ce que j'ai voulu, c'est que d'autres explorateurs, n'importe sur quelles bases, élevassent un nouveau système et ouvrirent de nouvelles voies à l'étude morale du globe. L'histoire des hommes en particulier

est l'histoire des peuples en général. Pourquoi donc l'histoire des archipels ne serait-elle pas celle des continents et des générations qui leur ont donné naissance? Les siècles, en passant leur sombre manteau sur tant de nature diverses, ont tout modifié, tout changé peut-être. Eh bien! que la philosophie et la science fouillent au milieu de ce chaos pour y débrouiller la vérité; c'est une tâche au-dessus de mes forces. Et d'ailleurs, dussé-je rétrograder dans l'opinion toute bienveillante de ceux qui consentent à me lire, j'avoue franchement que j'aime cent fois mieux apprendre qu'enseigner.

Le triste souvenir des bancs classiques m'a guéri de tout pédantisme.

La route est belle, quoique le ciel soit vêtu d'une teinte grise annonçant les régions polaires; nous allons peut-être bientôt naviguer dans les montagnes de glaces. Encore un regard sur ces hommes de fer qui m'entourent et qui achèvent avec moi cette pénible et glorieuse campagne.

On se façonne à toutes les douleurs, excepté aux douleurs morales. Silvio Pellico, Andryane, Trenck, Latude et mille autres infortunés dont les noms se pressent si sombres dans ma mémoire, sont des exemples frappants de cette force, de cette énergie, de cet héroïsme qui se retrempe dans les tortures des cachots et des privations.

La nature humaine est heureusement ainsi faite, les premières atteintes du mal qui vous frappe sont plus aiguës que celles qui vont lui succéder, ou du moins vous paraissent-elles ainsi; c'est comme le pre-

mier soleil de printemps, comme la première gelée d'hiver. Si Dieu l'avait voulu autrement, Dieu se serait montré cruel à la création, et certes, la dose des désenchantements et des vicissitudes est encore assez grande pour qu'il ne soit pas trop déraisonnable de se demander si la vie ne nous a pas été donnée dans un accès d'humeur bilieuse.

Qui donc n'a pas blasphémé dans l'infortune?

J'ai remarqué dans le long et pénible voyage dont j'écris l'histoire que le courage des hommes grandissait à chaque catastrophe. Nous sommes si orgueilleux que nous regardons le malheur plutôt comme un ennemi que comme un compagnon de route, et vous savez que la résistance ne naît que de l'obstacle.

Nous avons déjà assez éprouvé de tribulations pour que les mers orageuses qui nous restent à parcourir ne nous laissent point en perspective plus de fatigues que de jouissances; les désertions ont été nombreuses, ainsi que les funérailles. Eh bien! nous jetons aujourd'hui un cadavre à la mer que l'équipage l'apprend à peine le lendemain, avec une insouciance qui tiendrait de la cruauté si le cœur pouvait être mis en cause dans cette sorte de marasme moral qui naît de la lassitude et de la résignation plutôt que de l'égoïsme.

Je me rappelle l'aspect lugubre du navire au dernier adieu muet de Prat-Bernon, aux derniers tiraillements de Merlino, aux dernières et solennelles paroles de Laborde. Quinze ou dix-huit mois ont passé depuis lors sur nos têtes et nous n'avons dans l'âme que la grandeur de la résignation.

Je ne sais si je suis une exception en tout dans cette vie de sybarite que veulent se faire les hommes, mais je vous avoue que rien de ce qui afflige dans les privations que nous éprouvons à chaque pas ne m'émeut, ne me touche... Je me trompe pourtant, je souffre quand l'eau est rare et peu limpide; mais hors de là, que le biscuit soit bon ou mauvais, que nous n'ayons sur notre table qu'un morceau de lard salé, peu m'importe, je vous jure, le cœur n'est pas de la partie, je vis, je vis heureux.

Mais peu d'hommes sont taillés sur mon triste modèle et je n'en connais guère qui ne sachent pas se faire une distraction ou un plaisir de ce qui passe inaperçu à mes côtés ou devant mes yeux.

Le caprice et le mauvais vouloir des vents et de la mer ont souvent dérangé nos calculs, donné un démenti à nos prévisions. Eh bien! ce qui, dès le début de la campagne, eût peut-être excité les murmures, ce qui à coup sûr eût fait naître un funeste mécontentement, n'inspire aujourd'hui que des railleries et une sorte de colère qui dit qu'on est prêt à lutter contre de nouvelles privations. En face d'une maigre ration de viande et d'une demi-ration d'eau, le matelot regarde le matelot le sourire du dédain sur les lèvres, et vous l'entendez, dans son énergique et pittoresque langage, lancer la mordante saillie contre les ennemis les plus redoutables des hommes, la faim, la soif.

Ce n'est pas que les vivres et l'eau nous aient jamais absolument manqué, mais, après tant de fatigues et de combats contre les éléments, les poitrines éprou-

vées font bien de se *radouber*, comme on disait hier en ma présence à la planche de Marchais, et un morceau de lard n'est pas un ragoût bien fortifiant, alors même qu'il est assaisonné par un violent appétit.

Ce n'est pas avec vous, messieurs les marins, que je veux tenter une discussion sur les avantages ou les désavantages d'un voyage de circumnavigation par l'est; vous en savez là-dessus beaucoup plus que moi sans doute, et cependant je ne vois aucun inconvénient, même pour mon amour-propre, à vous dire ce que je pense sur cette question fort importante. Nous sommes tous intéressés à ce qu'elle soit bien résolue.

Je ne vous parle pas de ces voyages où les points de vos relâches vous sont marqués d'avance, où telle ou telle ville vous est indiquée au départ pour que votre pavillon s'y montre, afin de rassurer les courages abattus ou pour faire taire les mécontentemens; je ne veux pas non plus que luttant avec obstination contre les vents irrités, vous exposiez le salut du navire pour satisfaire à une volonté qui n'avait pas prévu l'obstacle; mais si toute latitude vous est offerte en partant, si le sort de l'équipage est livré à votre bon vouloir, à votre expérience, s'il n'y a pas nécessité rigoureuse pour vous de toucher plutôt là que là, je dis, moi, dussiez-vous me donner un démenti par l'exemple des navires explorateurs qui en général ont fait le tour du monde en suivant une route opposée, qu'il me semble préférable que vous couriez de l'ouest à l'est, si vous avez bien choisi l'époque du départ.

Ce que je considère avant tout ici, c'est le moral

de l'équipage avec lequel vous naviguez ; ce que je veux, moi, ce que je voudrais du moins, c'est son bien-être avec les tristes conditions de son état.

N'est-il pas juste, je vous le demande, que la vie et la santé de tant de braves gens fixent un peu votre attention ?

Vous voyez, voyez, mon ami Duperrey, qui fait le tour du monde, qui brave mille périls, touche à tant d'archipels, se promène sous tant de zones, apporte de si riches documents à la science, dresse des cartes nautiques si précieuses, et qui, après une navigation de plus de trois années, revient en France sans avoir perdu aucun homme, sans avoir eu un seul déserteur !

Vous partez de Toulon, de Brest, du Havre, peu importe, vous touchez à Ténériffe ou aux Açores, vous sillonnez l'Atlantique, et si vous voulez courir à l'est, vous relâchez au cap de Bonne-Espérance, ville ravissante, cité européenne. Après cette course, pourtant assez longue, et en présence des beaux édifices devant lesquels il vient de mouiller, le matelot croit à peine avoir quitté son pays ; sa première relâche est une relâche de bonheur, son courage n'était point abattu, ses forces n'étaient pas encore épuisées ; ce bien-être que vous lui offrez comme un appât séduisant, c'est le luxe de son état, et le luxe énerve. Le bonheur est un leurre dont il vous gardera rancune plus tard, comptez-y. Du Cap vous touchez à l'Île-de-France ou à Bourbon ; vous savez ce que j'ai dit de ces deux îles si belles : je ne vous ai dit que la vérité. Le matelot prend goût aux courses, vous remercie de l'avoir choisi parmi

tant d'autres, il est pour vous plein de reconnaissance et son dévouement vous est acquis à tout jamais.

Si de là vous remontez vers le nord, que vous visitiez les bords du Gange et Calcutta, cette ville des palais, oh ! alors, il y a extase sur le pont, et l'équipage vous benît.

Partez maintenant, l'océan se déroule devant vous et avec lui les pénibles relâches. Vous avez adouci les bords du vase, le matelot touche maintenant à la liqueur amère qu'il contenait. Le voilà sous un ciel ardent, au milieu d'îles pestiférées, en présence des peuplades sauvages ; c'est la partie ouest de la Nouvelle-Hollande, terre de deuil, c'est Timor et ses farouches habitants, c'est Rawack et Waggiou, c'est Guham moins sombre, ce sont les Sandwich, les îles des Amis, celles de la Société ; ce sont des traversées immenses, sans repos, sans joie, presque sans espérance, car il y a encore là-bas le cap Horn avec ses tempêtes et le pôle austral avec ses montagnes de glace.

Le courage du matelot s'en va avec ses forces épuisées ; ne lui adressez plus des paroles de consolation, ne lui montrez pas la route parcourue et l'espoir d'un prochain retour au port : il ne vous croira pas, car le malheur a de la mémoire. Eh bien ! ces dernières et douloureuses relâches du vaste océan Pacifique, ce rude passage du cap Horn que vous êtes contraint d'effectuer, je dis, moi, que si vous les affrontez alors que l'équipage est encore fringant et robuste, vous avez vaincu la première, la plus grande difficulté du voyage ;

je dis, moi, que l'avenir se développe riant et tranquille aux yeux de tous, car vous aurez le droit de répondre à celui qui osera murmurer : « Tu vas bientôt arriver dans des pays où tu te reposeras de tes fatigues, où tu recevras le prix de ta constance et de ton énergie. » Alors nous lui montrerons Saint-Denis, Saint-Paul, Calcutta, Table-Bay, Sainte-Hélène, où il descendra avec respect, cette Atlantique qu'il a déjà parcourue et qui ne peut plus l'effrayer, et cette Europe si consolante où l'attendent le repos et les embrassements de ses amis.

Que voulez-vous ! j'ai la faiblesse de compter pour quelque chose la vie et le bien-être du matelot. J'accepte donc votre blâme et votre ironie.

Depuis notre départ de la Nouvelle-Hollande, le vent nous avait poussés avec une si grande violence que nous n'avons pu un seul instant à craindre dans notre passage à travers les monts de glaces, de nous voir dressés par ces rapides courants qui entraînent du pôle et les en détachent des masses énormes contre lesquelles se sont élevés tant de navires. Au contraire, quoique toujours sous le ciel gris et marri, si fréquent dans les régions élevées, nous fûmes pour nos perceptions sans cesse et si la présence des

je dis, moi, que l'événement se développa tant et tant
 qu'elle se vint de tout, car vous savez le froil de re-
 pointer à celui qui occit maintenant : Tu vas bientôt
 arriver dans des pays où tu te reposeras les jours,
 ou tu feras la part de la conscience et de ton cœur.
 A lors nous lui montrons Saint-Denis, Saint-
 Paul, Calcutta, l'Inde-Bay, Sainte-Hélène, ou il
 descendait vers respect, et les Allemandes du à de la
 garçonne et qui ne peut plus l'attayer, et celle l'u-
 tope et consolate, ou l'attendait le repos et les em-
 brasses de ses amis.

Une velle-vont, j'ai la habitude de compter pour
 quelque chose la vie et la lignée du matériel. L'ac-
 tuel dans l'existence est tout humain, et tout humain
 est tout humain. Les choses sont tout humaines, et tout
 humain est tout humain. Les choses sont tout humaines,
 et tout humain est tout humain. Les choses sont tout
 humaines, et tout humain est tout humain. Les choses
 sont tout humaines, et tout humain est tout humain.

La chose est tout humaine, et tout humain est tout
 humain. Les choses sont tout humaines, et tout
 humain est tout humain. Les choses sont tout
 humaines, et tout humain est tout humain. Les choses
 sont tout humaines, et tout humain est tout humain.

l'attention de ces hommes, et de leur conduite, qui n'est que celle d'un homme qui se défie de son propre jugement, et qui se laisse aller à la multitude. On ne peut pas dire que ces hommes soient plus sages que les autres, mais ils ont plus de courage, et ils ont plus de confiance en leur propre jugement. Ils ont plus de confiance en leur propre jugement, et ils ont plus de confiance en leur propre jugement. Ils ont plus de confiance en leur propre jugement, et ils ont plus de confiance en leur propre jugement.

CAP HORN.

Ouragan.

Depuis notre départ de la Nouvelle-Hollande, le vent nous avait poussés avec une si gracieuse courtoisie que nous n'eûmes pas un seul instant à craindre, dans notre passage à travers les monts de glaces, de nous voir drossés par ces rapides courants, qui entraînent du pôle et les en détachent ces masses énormes contre lesquelles se sont ouverts tant de navires. Au contraire, quoique toujours sous ce ciel gris et morne, si fréquent dans les régions élevées, nous fûmes poussés presque toujours vent arrière, et si la présence des

bancs glacés ne nous avait pas forcés, la nuit, à une attention de chaque instant, cette longue traversée, qui d'un seul coup nous faisait franchir l'océan Pacifique de l'ouest à l'est, eût été une des plus paisibles et des moins fatigantes pour l'équipage.

Cependant la fringante corvète cingloit toujours, ayant sous sa quille de cuivre plusieurs milliers de brasses d'eau, et s'avancait, majestueusement parée de presque tous ses voiles, vers le cap Horn, dont le nom seul rappelle une des nuits les plus orageuses du monde et dont les rocs menaçants ont vu tant de naufrages, étouffé tant de sanglots.

Doubler ce cap redoutable était pour nous un jour de fête; nous touchions, pour ainsi dire, au terme de notre pénible et laborieuse campagne, nous apercevions déjà là-bas, là-bas, à l'horizon, cette Europe, dont plus de trois années nous séparaient, et nous sillonnions de nouveau l'Atlantique, dont nous avions gardé un doux souvenir.

Aussi tout était joie à bord, car tout était espérance, et si nos calculs se trouvaient exacts, nous devions, dans la journée même, voir la côte sud d'Amérique, vers laquelle nous avançons toutefois avec prudence.

Terre ! crie la vigie attentive.
Et chacun de nous est bientôt debout pour cette nouvelle émotion. Quelques pas séparent le gaillard d'arrière du gaillard d'avant d'un navire; certes, vous ne voyez pas mieux de la poulaine que du couronnement; et cependant, par un instinct qu'on ne peut expliquer, dès que la terre se dessine devant vous, il vous est fort

difficile de ne point dépasser le grand mât et même celui de misaine, pour mieux observer, pour mieux étudier le paysage qui va se dérouler à vos yeux. C'est ainsi que lorsqu'un navire donne une grande bande, vous ne pouvez vous empêcher d'appuyer fortement du côté opposé, comme si vous aviez le pouvoir de l'équilibrer.

La terre se dressait bizarre, fantasque, et, par un bonheur inouï, le soleil nous inondait de ses rayons les plus purs. L'air était rayonnant, rayonnante était la côte, variée par mille reliefs et par des ombres diversement jetées; plusieurs oiseaux visiteurs, venant des cimes de la Terre-de-Feu jusqu'à portée de notre voix, poussaient un cri et s'en retournaient après avoir salué notre bienvenue, tandis que le gigantesque albatros nous quittait d'une aile rapide et allait chercher un horizon plus vaste pour son aile infatigable.

Accoudé sur le bastingage et le crayon à la main, pour saisir au passage les ouvertures des criques profondes dans lesquelles le flot se jouait sans menace, j'écoutai un instant la conversation de mes deux chers matelots, dont j'allais bientôt me séparer, et j'y trouvai, comme par le passé, du plaisir et de l'amertume à la fois.

— Sais-tu, Marchais, que nous arrivons?

— Oui, mon brave, et cela est triste. On est là, on file des nœuds sans se fatiguer, on gagne ses 18 ou 36 francs, qu'on boit d'avance, et un beau jour tout disparaît, plus rien, plus personne, plus de vent, plus de ris à prendre, plus de taloches à donner.

— Oh! pour ça, Marchais, il faudrait qu'il n'y eût

plus ici-bas ni des Hugues ni des Petit. Mais ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Que voulais-tu dire ?

— Que cette boule n'est déjà pas si grande qu'on la fait, et que nous en avons achevé le tour en bien peu de temps, sans avoir, comme ils disaient en parlant, la tête en bas.

— Ce sont des farceurs.

— De vrais farceurs.

— De faux farceurs.

— Et M. Arago ! c'est lui qui peut se dire aussi farceur que les autres.

— Plus farceur, cent mille millions de millions de fois, et tout de même bon enfant, quoiqu'il n'ait plus une goutte de liquide à nous verser.

— Si fait, mes enfants, il y en a encore à votre service, mais achevez vos confidences, elles m'amusement.

— Tu disais donc, Petit, qu'il est petit comme un criquet ce monde où pourtant tu as bien souffert.

— Je ne dis pas le contraire. En ai-je mangé de la misère !

— En as-tu bu, surlout ?

— Je ne dis pas. Et au bout de tout cela, quoi ?

— Oui, quoi ? je te le demande.

— C'est moi qui te l'ai demandé le premier.

— Et bien ! redevenir matelot à trois francs de plus par mois, c'est-à-dire à six bouteilles de liquide, ça ne vaut pas la peine.

— Et puis les années viennent.

— Elles viennent bien plus vite pour nous que pour

les pousse-cailloux, qui sont toujours sûrs de diner et de mourir tranquilles, tandis que nous, la vieillesse nous empoigne à la course, et quand nous ne pouvons plus rentrer un bout-dehors ou prendre un ris aux hu- niers, on nous dit merci, et à l'hôpital.

— Sais-tu que c'est triste tout de même.

— Sais-tu que c'est plus triste mille fois.

— Oui, je méprise la mer; tiens, je la noie dans ce crachat.

— Et moi, je lui dis adieu pour toujours, car enfin on a une famille, un père qui a soif parfois, et quand le gousset est à sec, on le mène boire.

— Petit, tu dis une bêtise.

— Parle.

— Tu dis que nous avons un père, une famille... Qui sait?...

— Tu as raison, Marchais, v'la que le cœur me bat, peut-être n'y aura-t-il plus personne à la maison, peut-être même n'y aura-t-il plus de maison.

— Chien de métier!

— Gradin de métier!

De la marine, tiens, je n'en veux plus.

— Ni moi.

— Renoyons la mer, recrachons-lui dessus.

— Ça va, bois, coquine!

— Aussi bien, elle nous laisse en repos depuis si longtemps!

— Elle cale, elle a vu que nous n'étions pas des gens à effrayer, elle devient raisonnable.

— Du tout, elle devient embêtante.

— Marchais, nous devrions derechef noyer la mer.

— Ça va; tiens, tiens.

« Tout le monde à son poste pour le mouillage! » La côte se présentait toujours avec ses variétés si pittoresques, avec ses anses défendues par des rochers à pic pareils à ceux qui nous avaient déjà frappés à Pilstard; ce sont autant d'écueils avec lesquels il serait fort imprudent de jouer; et tandis que nous pouvons distinguer les nuances les plus douces de cette nature grandiose, plus loin, sur la terre ferme, des colonnes de fumée montant verticalement nous avertissent de la présence de ces Patagons qu'on a déçus de leur taille gigantesque, mais qui n'en sont pas moins des hommes à part, des natures privilégiées.

Une cascade descendant en nappe blanche d'un morne élevé venait d'être dépassée; déjà se présentait à notre vue la large ouverture que nous cherchions avec tant d'impatience: c'était, selon toute probabilité, notre dernière relâche, et nos cœurs se délectaient à l'aise... Nous y voilà... mouille! vite, mes calepins, mes pinceaux, et à terre... Chacun de nous se prépare, chacun de nous attend avec impatience que les canots soient mis à flot...

Tout à coup la brise se tait, et la mer se tait avec elle, comme si la main de Dieu venait de s'appesantir sur les eaux. Le baromètre est encore muet. Que se passe-t-il donc autour de nous? le ciel est toujours d'azur, les ombrages toujours riants...

Tout à coup d'ardents flocons de fumée s'éclapent de la côte, tourmentés par une force invisible;

des nuages arrondis se ruent sur les mornes grondants, se déchirent dans les aspérités des blocs granitiques, reviennent sur leurs pas, dociles à l'impulsion qu'ils reçoivent, et s'échappent un instant après pour se perdre au loin à l'horizon qu'ils embrassent et obscurcissent.

La terre se voile, la mer, loin de clapoter, ainsi que nous l'avions déjà remarqué dans les raz de marée, s'enfle avec majesté; elle bondit, elle menace, elle se dresse comme une montagne, tend le câble, soulève la corvette, la fait retomber de tout son poids et tord l'ancre de fer au fond des eaux. Tout est triste et solennel dans cette menace de la nature; tout est effrayant devant nous, autour de nous; les préparatifs de notre descente sont suspendus; nous sommes tous sur le pont, l'œil cloué à la terre, qui s'efface, prend une teinte cuivrée, et rien ne nous dit encore que l'ouragan veuille se déclarer.

« Le navire chassé!... Nous chassons sur les rochers! » crie la voix du maître, qui a l'œil sur le plomb de sonde qu'il vient de jeter... « Coupe le câble! » Le câble est coupé, et le chaos commence. Une minute, une seule minute d'hésitation; et nous étions perdus; un seul instant de retard, et nous tombions brisés, broyés contre les blocs redoutables qui nous emprisonnaient.

Par un bonheur inouï, par une habile manœuvre, nous parvîmes cependant à sortir de l'anse appelée *du Bon-Succès*, et qui faillit devenir notre tombe.

Ici l'ouragan commença ses ravages et son œuvre

de destruction ; ici commença la lutte la plus ardente que jamais navire ait eu à soutenir. L'ancre était perdue au mouillage que nous venions de quitter , nul espoir de la ravoir ne nous restait , et la fuite devant la rafale fut la seule ressource qui nous devint possible.

La mer tourbillonnait selon le caprice du vent, qui faisait en se jouant et en un clin d'œil le tour de la boussole ; c'étaient des vagues rudes comme des montagnes, rapides et bondissantes comme des avalanches, larges et profondes comme d'immenses vallées ; une mer à part au milieu de tant de mers déjà parcourues, nous prenant par les flancs et nous jetant d'un seul bond sur le dos d'une lame éloignée, nous ressaisissant infatigable, et nous couvrant de bout en bout pour nous écraser de tout son poids.

Et au milieu de tous ces chocs, de toutes ces cascades, la corvette criait, prête à s'ouvrir ; les cordages sifflaient et la foudre grondait dans l'espace ; mais était-ce le rugissement des vagues, les éclats du tonnerre, le sifflement des manœuvres qui étouffaient la voix et rendaient la scène plus lugubre ? Que faire, quand chaque homme cramponné à un cordage était plus souvent sous l'eau que dessus ? A qui obéir, quand tout commandement devenait inutile ? L'océan, tantôt sombre comme les ténèbres, tantôt éclatant comme un incendie, n'était plus un ennemi contre lequel il fallût tâcher de lutter, c'était un maître, un dominateur devant qui nous n'avions plus qu'à courber la tête. A chaque secousse de sa colère nous croyions que c'était toujours le dernier cri de sa menace, et lorsque, après

avoir été lancés dans l'abîme, nous nous trouvions encore debout, nous ne tardions point à voir s'avancer une vague nouvelle, qui nous enlevait comme un flocon d'écume pour nous vomir plus tard contre une vague rivale.

Nous étions sans puissance, sans volonté, attendant qu'une dernière secousse finit nos angoisses ou qu'une lame nous engloutit dans son passage. Un matelot se précipite; c'était Oriez, déporté échappé du port Jackson; seul de tout l'équipage, il avait osé grimper et interroger l'horizon... il nous fait signe que la terre est là, là, devant nous, qu'il l'a vue, et qu'elle va nous briser.

C'est notre dernière heure.

Chacun de nous cherche à voir, à la lueur des éclairs, si en effet la terre que nous croyions longer est bien là pour recevoir nos cadavres; on croit la voir, on croit la reconnaître à la lumière de la foudre... C'en est donc fait, et la mort nous saisit au milieu de l'ouragan. On essaie de manœuvrer, de jeter à l'air un bout de voile: la voile n'est plus qu'une charpie... Adieu donc à la vie qui nous échappe, car voilà une ligne blanche devant nous, sur laquelle nous courons sans pouvoir l'éviter...

Alors une lame immense nous prend sous la quille et nous fait traverser l'obstacle sans le toucher... Qu'était-ce donc?

Cependant la colère des flots et celle des vents étaient loin de s'apaiser, mais le navire, vainqueur déjà de

tant d'horribles ébranlements, semblait ne vouloir pas se lasser encore de la lutte, et de temps à autre redressait sa tête orgueilleuse;

D'après nos calculs, le détroit de Lemaire devait être dépassé, et puisqu'il nous restait de la mer à courir, le danger s'effaçait. Le ciel aussi paraissait fatigué de tant de fureurs, et les nuages ne tourbillonnaient plus indécis entre dix vents opposés.

Parfois aussi une teinte bleue, douce comme un sourire, jetait l'espérance dans nos cœurs, et la régularité de la marche des masses vésiculaires qui roulaient vers l'horizon et passaient à notre zénith, rapides comme l'éclair, nous disait que la colère de la nature était une colère dans l'ordre des événements, et qu'il ne fallait plus maintenant que de la persévérance pour en triompher.

« Des hommes à la hune!... » A ce cri sorti du portavoix et jeté sur les manœuvres, les plus intrépides gabiers, Marchais d'un côté, Petit de l'autre, font assaut d'ardeur avec Barthé, plus lesté qu'eux tous et qui les dépassait à l'escalade. Il est là haut, son regard d'aigle interroge l'espace, il ne voit point de terre, il fait signe au commandant que la mer est libre, et tandis que Marchais, à tribord comme Barthé, le menaçait du poing, une secousse inattendue de la corvette lui fait manquer son point d'appui et le jette à travers les hauts bords. « Un homme à la mer! un homme à la mer!... » Petit s'est élancé, et le voilà en un instant sur le couronnement, prêt à voler au secours de son camarade...

Rien! rien! Et le cœur du brave matelot se gonfle, et ses yeux se mouillent de larmes, et de rapides sanglots s'échappent de sa poitrine.

— Pauvre ami, s'écrie-t-il, mon courageux Marchais! tu penses à moi, j'en suis sûr... montre-moi donc ta tête, et je me f. à l'eau pour mourir avec toi... Oh! mon Dieu, que n'es-tu derrière moi avec tes bôtes ferrées! Quoi! plus de coups de pied de Marchais! c'est horrible à penser, ça brise l'âme... Et puis, faites-vous des tendresses! chien de métier! chienne de vie! je ne veux plus aimer personne...

J'étais près de Petit et je lui serrais la main avec affection.

— Ah! oui, me dit-il d'une voix étouffée, je veux vous aimer encore, vous, mais pas d'autres. Et dire que mon intrépide Marchais n'est plus! N'est-ce pas une infamie à la mer d'avoir avalé un pareil homme! Assez de chagrin comme ça, je sais ce qu'il me reste à faire.

— Il te reste à vivre pour le pleurer.

— Du tout, il me reste à mourir pour le suivre.

— Petit, tu as encore ton vieux père.

— Ah! c'est vrai, fit le matelot.

Nulle trace de sang ne s'était montrée à la surface des flots, que nous pouvions déjà interroger, et il était probable que quelque violent coup à la tête avait tué Marchais avant que la mer s'en fût emparée. On inscrivait déjà sur le registre le triste dénouement d'une

vie si pleine, lorsqu'un gémissement sourd frappa les oreilles de Barthe, qui amarrait une drisse. Il s'élança, il se penche sur l'abîme, la lame le couvre et il reste à son poste.

— A moi ! à moi ! s'écrie-t-il enfin d'une voix hâlante, à moi ! matelots, Marchais est ici.

On se presse, on se porte. Marchais, soutenu par ses vêtements accrochés entre deux poulies, avait les reins à demi-brisés, et la lame qui le saisissait et l'abandonnait tour à tour allait l'enlever pour la dernière fois, lorsque Barthe d'un bras vigoureux s'en empare et l'entraîne. Mais ayant à lutter contre tant d'obstacles, il allait succomber à la tâche si Petit et Chamont ne lui eussent prêté main forte. Tous se trouvèrent bientôt sur le pont.

Le docteur accourut, les blessures de Marchais n'étaient point dangereuses, il n'avait que des contusions incapables d'entamer sa charpente granitique.

Et Petit riait, et il jetait au ciel ses plus gros jurons de reconnaissance, et il tapait Hugues, qu'il embrassait en même temps...

— Eh bien, mon brave Marchais, te voilà donc encore, tu pourras donc m'en distribuer toujours ! quel bonheur !... Va, mon garçon, ne t'en fais pas faute, je suis là pour les recevoir et je ne m'en plaindrai plus... Oui, mille sabords, Dieu est bon !

Marchais lui serrait la main avec une rudesse toute fraternelle, et deux âmes souriaient au bonheur.

Cependant le docteur ordonna qu'on apportât au pauvre éclopé un verre d'eau-de-vie que celui-ci avala tout d'un trait.

— Hum ! gredin , dit tout bas Petit en s'approchant de lui , tu es un farceur , tu t'es jeté à l'eau exprès !

NAUFRAGE.

Il y eut longtemps encore turbulence dans les airs et en les eaux ; mais les derniers soupers de la tempête nous firent respirer et nous pûmes enfin le soir nous jeter aux vagues. Plus l'ouragan avoit plus nous regardâmes le navire en partit, plusieurs personnes d'ordinaire s'écrièrent, que des gens sont si bontés pour attendre et se tenir sur les bords, redoublés, plutôt plus la chance nous pour lui venir au aide.

Après d'un peu de repos, nous nous levâmes et nous nous dirigâmes vers le sud-ouest, et nous regardâmes comme de

pendant le docteur ordonna qu'on apportât au
 point de vue un verre d'eau-de-vie qui se trouva
 tout d'un trait, et aussitôt on s'approcha
 — Hum! gredin, dit tout bas Petit en s'approchant
 de lui, tu es un farceur, tu t'es fait l'eau-de-vie
 de toi-même!

On se pressa, on se porta, chacun par ses
 vêtements serrés entre deux potées, avec les reins
 à demi-tour, et le haut du corps en avant, et
 donna tout d'un coup sa tête à terre. Le docteur
 se fit, lorsque Barthé d'un bras vigoureux en sautant
 et l'entraîna. Mais avant de l'aller chercher tant d'obstacles,
 il s'était succombé à la tâche si Petit et Charles
 furent se vaut par terre, mais sans se troubler
 virent bien tout sur le pont.

Le docteur se courut; les blessures de Merchaud
 n'étaient point dangereuses, il n'y avait que des contu-
 sions incertaines d'enlèvement et d'écoulement.

Et Petit cria, et il jeta au ciel ses plus vives prières
 de reconnaissance, et il prit Humour, et il se frotta
 son nez de son mouchoir.

— Et bien, ne s'en va pas Merchaud, le voilà dans un
 coin, tu pourras donc en être distraitement occupé
 pendant l'absence de ton patron, et tu n'as pas tant
 de soin la pauvre les récoltes, et ne te plains pas
 que, mille sauter, Dieu est bon.

Mais non, ne va pas Merchaud, le voilà dans un
 coin, tu pourras donc en être distraitement occupé

donnent cette risée qui devait, selon toute probabilité, nous offrir quelques curieux épisodes. Tant de ridicules larmes ont couru sur cette face d'hommes exceptionnels, autres que nous ne sommes que des mortels ; on a raconté tant de merveilles sur la vie normale de ces géants humains, que nous pressions de nos vœux les plus fervents le moment où nous devions laisser tomber l'ancre sur une des nombreuses rades de leur côte à toute voile.

15

La prise continuant à nous être favorable, les courants nous aident dans notre route et nous dérivons, sans toute apparence, vers la terre le lendemain même au lever du soleil. Hélas ! l'ordre de virer de bord lui donne, et avec lui, nos espérances de bonheur. Nous sommes tous les malotrus, après avoir été la sonde à plusieurs reprises sans lever tout, nous tentâmes de bord et nous dîmes de nous tenir pour reprendre bientôt la route abandonnée et la continuer jusqu'à notre destination.

NAUFRAGE.

Il y eut longtemps encore turbulence dans les airs et sur les flots ; mais les derniers soupirs de la tempête nous laissèrent respirer et nous pûmes enfin livrer nos voiles aux vents. Plus l'ouragan avait pesé avec rage sur le navire en péril, plus nous mettions d'ardeur à l'insulter, car désormais seul il pouvait nous atteindre et la terre, son auxiliaire redoutable, n'était plus là devant nous pour lui venir en aide.

Avides d'un peu de repos, nous mîmes bientôt le cap sur la Palagonie, et nous regardions comme un

bonheur cette relâche qui devait, selon toute probabilité, nous offrir quelques curieux épisodes.

Tant de ridicules fables ont couru sur cette race d'hommes exceptionnels, auprès desquels nous ne serions que des myrmidons, on a raconté tant de merveilles sur la vie nomade de ces géants humains, que nous pressions de nos vœux les plus fervents le moment où nous devions laisser tomber l'ancre sur une des nombreuses rades de leur côte si rétive à toute civilisation.

La brise continuait à nous être favorable, les courants nous aidaient dans notre route et nous devions, selon toute apparence, voir la terre le lendemain même au lever du soleil. Hélas! l'ordre de virer de bord fut donné, et avec lui s'envolèrent toutes nos espérances de bonheur. Nous fîmes voile vers les Malouines, et, après avoir jeté la sonde à plusieurs reprises sans trouver fond, nous revîrâmes de bord et nous mîmes de nouveau le cap sur l'Amérique pour reprendre bientôt la route abandonnée et la continuer jusqu'à notre dernière relâche. Quelques observations sur la profondeur de la mer et sur la direction des courants dans ces parages avaient sans doute été prescrites à notre commandant, mais nous qui n'étions pas toujours dans le secret de ses travaux, nous ne pouvions que nous plaindre d'une hésitation si hostile à notre impatience. La marine n'étant autre chose qu'une guerre permanente contre tous les éléments, nous savions déjà par les rudes épreuves que nous avions subies qu'il fallait saisir aux cheveux toutes les occasions favorables of-

fertes aux navigateurs. Et puis encore, épuisés par une traversée de plus de deux mille lieues, nous sentions vivement le besoin du repos, surtout après des courses de plus de trois années.

De tristes pensées nous assaillirent, et sans en accuser personne, nous nous livrâmes à de sinistres pressentiments.

Esclaves des circonstances au milieu desquelles notre vie se trouve jetée par une puissance plus forte que notre vouloir, il nous arrive souvent que, soit instinct, soit appréhension que rien n'explique, nous devinons la catastrophe qui va nous frapper.

Peut-être aussi est-il vrai de dire que nous ne constatons dans notre souvenir que les faits réalisés, et qu'alors ils occupent un grand espace dans notre mémoire. Toujours est-il que dans la circonstance où nous nous trouvions, il y eut tristesse et découragement à bord, et qu'il ne fallut rien moins que la vue de la terre, que nous aperçûmes deux jours après, pour chasser de notre esprit les sombres pensées qui s'y étaient logées en dépit de notre volonté.

Le 12 mai, les terres Falkland se dressèrent devant nous, ici les dates ne se sont point effacées. Une brume épaisse nous dérobaît la côte, que de légères et rapides éclaircies nous montraient àpre, bizarre, sans végétation; mais ce devait être la notre dernière ou avant-dernière relâche: nous nous retrouvions dans cette Atlantique si connue et qui nous avait si bien accueillis à notre départ, et la joie se dessinait sur tous les visages. Nous pouvions déjà tendre la main à nos amis de

là-bas; nulle terre, nul continent ne se posait entre nous et ne nous restait à visiter; il n'y avait plus que de la mer à courir, et les flancs de notre robuste *Uranie* avaient mille fois prouvé qu'ils ne craignaient pas le choc des vagues irritées.

Nos livres de voyage étaient consultés afin que chacun de nous pût se faire d'avance une idée exacte des plaisirs qui nous attendaient. De patriotiques discussions surgissaient; les uns appelaient Falkland le groupe d'îles que nous allions visiter; les autres le nommaient archipel des Malouines, soutenant qu'il était constaté qu'elles avaient été découvertes par un pêcheur de baleine de Saint-Malo, et l'on comprend que toute justice ne présidait pas à la solution de la question en litige. Mais les Anglais nous avaient trop longtemps montré leurs richesses des deux mondes; ils avaient trop orgueilleusement étalé à nos regards humiliés leurs vastes et magnifiques établissements indiens pour que nous ne fussions pas naturellement portés à leur disputer ce groupe d'îlots; dont au reste ni nous ni eux n'avions pris possession solennelle.

Est-on jamais disposé à faire aumône à l'opulent? Quant à moi, je disais alors et j'écris aujourd'hui que nous courions sur les Malouines et que nous cherchions avec une impatience extraordinaire cette baie des Français qui devait, hélas! être le froid sépulchre de notre corvette entr'ouverte.

Le 15, la côte se dégaga du réseau compacte des nuages qui la voilaient, et nous pûmes à notre loisir en étudier les mille caprices. Elle était basse, nue,

coupée de petites criques, et sur les premiers plans s'élevaient des roches isolées ou des myriades de pingouins et de plongeurs, debout et immobiles, semblaient insensibles à notre arrivée chez eux; nous les punîmes plus tard de leur insolente impolitesse; nous fîmes une sanglante thésaure de ces roches isolées et de cette terre silencieuse, et il y eut bien des jours de deuil dans les familles de ces hôtes inhospitaliers. Mais n'anticipons pas sur les événements qui vont se presser autour de nous.

Dans ces latitudes élevées le caprice du ciel est hostile aux navigateurs: il devient rare qu'un jour pur le soit sans combat.

De gros nuages passaient et repassaient incessamment sur les monts pelés dont nos yeux embrassaient toute la silhouette, et, le soir du 12, nous nous trouvâmes jetés si près de la côte que sans une habile et rapide manœuvre de M. Guérin nous allions nous échouer.

Toute la nuit fut consacrée à louvoyer et à nous tenir au large; mais le lendemain, le soleil s'étant levé dans toute sa splendeur, nous pûmes nous rapprocher et chercher enfin la baie protectrice qui devait nous abriter.

Partout ici des eaux fatiguées par de récentes tempêtes, partout une mer inquiète, querelleuse et une côte si profondément taillée que l'on voit bien que les flots ont joué le principal rôle dans ces déchirements.

Les oiseaux amphibies, gravement assis sur les pitons les plus rapprochés de nous, ne cessaient ni

leurs cris ni leurs stupides et réguliers mouvements de tête ; nous pouvions, sans le secours de nos longues-vues, suivre leurs lentes évolutions, et sur la plage de sable nous remarquions aussi d'énormes taches noires qui ne pouvaient être que des phoques ou des éléphants de mer auxquels nous nous promettions bien de faire une guerre à outrance. Chacun de nous se taillait sa besogne, chacun de nous préparait ses armes et comptait d'avance ses victimes, ainsi qu'on le fait toutes les fois qu'on va combattre un ennemi qui ne sait pas se défendre : ainsi se dit-on brave alors que l'on n'est que cruel.

Mais là-bas, dans le lointain, la terre fait défaut, une large baie se dessine et nous présente une ouverture facile ; la brise est soutenue, nous allons vent arrière toutes bonnettes dehors, qu'on ne tarde pas à rentrer, et nous courons lestement vers le port. M. Bérard commandait le quart ; le capitaine vient sur le pont et prend en main le porte-voix. A notre droite, formant la pointe nord de la baie, des brisants se montrent et bruissent contre une roche détachée de terre ; près d'elle une seconde roche moins élevée lève sa tête, et près de celle-ci une troisième surgit couverte sans doute par les hautes marées ; nous les évitons, et toutes les cartes sont muettes sur d'autres récifs : il fallait donc laisser courir.

La brise mollit un peu et nous filions toujours nos huit nœuds de la façon la plus régulière. Il était quatre heures ; *l'Uranie*, dressant sa tête avec fierté, semblait se pavaner dans ses allures d'indépendance,

et le fond de la rade nous ouvrait son large et tranquille bassin...

Tout à coup, crac!... le navire s'arrête incrusté sur une roche et se penche... Le silence le plus profond règne parmi nous.

Immobile! immobile! et la mer fouette les flancs de la corvette et chacun se regarde de ce regard qui veut dire : *Tout est fini*, et un énorme débris de la quille flotte autour de nous. A cet aspect un triste murmure se fait entendre. Silence! dit le sifflet du courageux maître d'équipage, et tout se tait de nouveau, excepté le flot vagabond, qui n'a d'ordres à recevoir que de Dieu seul.

L'infatigable maître calfat monte tenant la sonde à la main :

— L'eau nous gagne, capitaine; le navire est en péril, il faut armer les quatre pompes royales.

— Aux pompes! s'écrie le capitaine.

Et nous voilà tous à l'ouvrage. Cependant nous ne pouvions rester plus longtemps dans cette horrible position, et tandis qu'une partie de l'équipage lutte avec une ardeur infatigable contre le terrible élément qui nous dévore, l'autre met à l'eau la grande embarcation ainsi que l'yole et le petit canot; on oriente les voiles de manière à masquer partout, afin de faire pirouetter la corvette, de la faire culer et de la détacher ainsi de la roche qui la retient captive. Le succès couronna cette manœuvre, et nous cheminâmes, mais sans trop d'espérance pour l'avenir, car le progrès des eaux était effrayant. Une pompe se brise, on la répare; un

mât crie, on le consolide; la corvette envahie donne une bande affreuse, on ne s'en émeut point et chacun à son poste ne songe qu'au devoir qui lui est imposé. Le maître calfat monte de nouveau sur le pont, et d'une voix calme et solennelle, il annonce que tout espoir est anéanti.

L'arrêt fatal est connu, chacun se le répète tout bas à l'oreille, chacun peut compter les instants qui lui restent à vivre, car l'eau s'est emparée du faux-pont et menace déjà la batterie. Mais c'est alors seulement que tout effort devient inutile, que le courage semble se raviver plus grand, plus insolent contre le désastre. Ce n'est ni la fièvre ni le délire, ce n'est pas un désespoir, c'est de la joie ou quelque chose qui lui ressemble, qui lui tient de près.

On ne parle plus, on chante, on jure, on blasphème en riant; c'est bâbord qui gagne tribord, c'est tribord qui gagne bâbord. Cette phrase mise en musique sert d'abord de thème et de refrain aux hommes employés aux pompes, mais à ce thème innocent succèdent bientôt des couplets gaillards et ces suaves romances de matelots comme vous n'en connaissez pas, vous qui n'avez pas navigué avec un Petit ou un Marchais.

Mais dans ces moments qui épuisaient tant de forces, que faisait mon ami Petit? Rien, absolument rien: paisiblement accoudé sur le bastingage, il voyait d'un oeil froid s'enfoncer la corvette en mâchant son énorme pincée de tabac. Je me trouvai un instant auprès de lui et lui assénaï un énorme coup de poing entre les

deux épaules. — Eh bien ! gredin, lui dis-je, tu ne pompes pas ?

— A quoi bon ?

— Fais comme tes camarades.

— Pas si bête.

— Tu as peur, misérable !

— Peur ! peur ! j'ai peur, moi ! me dit Petit en grinçant des dents et en me montrant la mer avec mépris : si c'était du vin vous verriez si j'ai peur.

— Eh bien ! viens, ma chambre n'est pas encore pleine ; avec de la patience, tu pourras en arracher peut-être quelque chose, et tu travailleras après.

— Oh ! après, plus rien, plus personne.

Cependant Petit descendit et parvint à grand'peine à s'emparer de deux bouteilles de cognac, remonta tout trempé sur le pont, appela Marchais et tous deux en se serrant la main se dirent adieu entre deux copieuses libations.

Mais nous cinglions vers le mouillage ; le navire emportait dans sa plaie le bloc madréporique, qui était encore un obstacle au passage des eaux ; le sillage le fit tomber, la batterie se trouva bientôt attaquée.

— Qu'on salue la poudre ! cria une voix.

La poudre était sauvée par les soins de maître Roland, qui tenait l'œil ouvert sur tous les besoins et qui l'avait abritée dans la chambre de l'aumônier en prière. Les porcs amaigris dévotement gardés comme dernière provision roulaient d'un bord à l'autre ; quelques-uns d'entre nous saisissaient les pauvres quadrupèdes par la queue, les pattes ou les oreilles et les je-

taient péle mèle dans les embarcations que nous traînions à la remorque et où l'abbé de Quélen s'était déjà fait descendre. « Est-ce qu'on embarque ici tous les cochons du bord ? » s'écria-t-il enfin, craignant de couler bas : ce plaisant quiproquo, que je saisis à la volée et que je me hâtai de faire courir, redoubla l'activité des travailleurs, qui en firent le refrain d'un couplet improvisé, je crois, par Hugues, le moins gai de nous tous, mais qui se retrempait au contact de tant de nobles cœurs.

Toutefois Marchais n'avait pas dit son mot sacramental ; l'intrépide gabier avait pourtant encore quelque chose à faire : il s'agissait de savoir où était la plaie du navire, afin de s'assurer si on pouvait y appliquer un cataplasme, selon son énergique expression.

Le commandant fit mettre en panne ; Marchais se jeta à l'eau à trois sous par lieue, comme il disait ; il plongea, visita la carène, reparut de l'autre bord et s'écria :

— Le trou est sur la joue, on peut le boucher.

A l'instant même, deux matelas sont placés sur le pont ; on les coud l'un à l'autre, on les double d'un prélat pour opposer un plus sûr obstacle aux flots, et l'infatigable Marchais plonge encore une fois, tenant une amarre à la main, et applique les matelas sur la brèche du navire, tandis qu'on les assujettit de chaque porte-hauban. Cette manœuvre audacieuse nous protégea pendant quelques instants ; mais c'en

était fait, nous étions perdus sans ressource; l'eau nous avait trop profondément envahis, il fallut céder à la fatigue et au destin. Les bras tombèrent de lassitude, et, sans que l'énergie en fût abattue, on cessa de travailler.

Ainsi s'abandonne à sa chute le malheureux piéton saisi par l'avalanche qui s'élance des cimes les plus élevées des Alpes et des Pyrénées.

Mais pendant la durée de ce drame si terrible, que faisait à bord la jeune et pieuse dame qui avait bravé tant de fatigues? Elle priait, mais sans faiblesse; elle pleurait, mais sans lâcheté. On avait sauvé des soutes quelques centaines de biscuits, et la pauvre, dans la chambre de laquelle ils venaient d'être jetés, les arrimait avec un soin tout évangélique; elle aurait cru faire en y touchant un larcin impie à tous ces hommes de fer qui luttèrent avec tant de courage depuis près de douze heures, et on la voyait de temps à autre aller là, à sa petite croisée, chercher à saisir une espérance sur les traits des matelots qui passaient et repassaient, chargés de quelque utile butin arraché aux flots. Hélas! que de fois, épouvantée d'un de ces jurons frénétiques dont le matelot se sert si poétiquement pour peindre ses colères et ses joies, elle retirait brusquement sa jolie tête et poussait au ciel une naïve et suave exclamation de terreur.

— Bah! bah! lui dis-je en jetant quelques pistolets dans son appartement, laissez faire ces braves gens; ils vous tireront d'affaire, madame: ce sont des anges sous la rude enveloppe des démons; ils parlent de vous,

ils s'en inquiètent, et vous n'avez rien à craindre d'eux, ni pour le présent ni dans l'avenir.

— Mais ces hideuses chansons?

— Ils pensent que vous ne les comprenez pas...

— L'impiété se devine.

— Ce que vous nommez impiété, c'est de la bravoure.

— Elle pourrait avoir d'autres formes.

— Les matelots, madame; ne sont point vêtus de mousselines, de gazes et de dentelles; il faut de l'harmonie en tout.

— Ainsi vous les approuvez?

— Je fais plus, je les imite, je les excite, je cherche à les inspirer, j'improvise, et ils retiennent.

— Quelle horrible mémoire!

— Avec du calme nous mourrions tous; avec cette effervescence nous serons tous sauvés.

— Que Dieu vous entende! On est M. l'abbé de Quélen?

— Il est en compagnie des cochons arrachés à la mer.

— Quelle méchante plaisanterie!

— C'est la vérité, madame; la vérité seule est coupable. Voyez là-bas, dans le grand canot; il prie, le brave homme; il lève la main pour nous bénir; il fait son métier.

— Que je le plains!

— Il est le moins à plaindre du bord; il a fait son temps, et s'il meurt, il mourra en état de grâce, tandis que nous...

— Espérons en la sainte Vierge. —
— Et en la sainte pompe, madame. —
La nuit était venue, sombre et silencieuse, et nous plongeons à chaque instant dans l'abîme.

On mouilla pourtant. M. Duperrey eut ordre d'aller dans le petit canot chercher un point de la côte où *l'Uranie* pût être jetée sans s'ouvrir. Il revint et nous pilota; mais les courants rapides nous dressèrent, et, après quelques moments d'hésitation, le solide trois-mâts, avec qui nous avions sillonné toutes les mers, tomba sur le flanc pour ne plus se relever.

La catastrophe avait eu lieu; les hommes, aux abois, se reposaient de tant d'inutiles fatigues, et l'on attendait le jour avec une vague espérance mêlée de terreur. Mais cette terreur, si naturelle alors que nous nous cramponnions avec peine sur les bordages du navire à demi coulé, elle ne se montra sur aucun visage pendant les douze heures de lutte ardente que nous eûmes à soutenir contre les flots qui nous envahissaient.

Comment se rappeler tant d'épisodes drôlatiques, au milieu du choc rapide de toutes les paroles incandescentes qui se croisaient, se heurtaient d'un bord à l'autre, de l'avant à l'arrière de la corvette?

A chaque instant c'était une nouvelle bravade à la mort: celui-ci assurait qu'il se noyait pour la troisième ou quatrième fois, et qu'il était façonné à la chose; celui-là s'écriait qu'il était bien aise de boire à la grande tasse, en compagnie du commandant et de l'abbé; un troisième disait qu'un bouillon de canard ne valait pas le diable, et qu'il était sûr de vomir après

en avoir avalé deux ou trois barriques; un autre, plus mutin et plus insolent encore, assurait qu'il lui tardait de fraterniser avec les citoyens de l'Océan, afin de savoir si on faisait bonne chère chez eux. Marchais, à mon côté, de temps à autre me disait à l'oreille :

— Soyez tranquille, je nage pour deux.

Et Petit, son intrépide ami, me regardait en souriant et me disait aussi :

— Vous n'êtes pas trop à plaindre de l'événement, vous, monsieur Arago; vous aimez l'eau comme nous aimons le vin, et ça ne vous semblera pas lourd à digérer; au surplus, voilà une cage à poules; il faut vous y cramponner de toutes vos forces quand nous ferons le dernier plongeon, et vous verrez que nous parviendrons peut-être encore à vous pousser jusqu'à terre, où pourtant je crains bien qu'on ne trouve point de cabarets.

Toutefois je dois ajouter, pour être exact, qu'il y eut un peu de désordre pendant quelques instants, et que l'insubordination s'en suivit. Les vivres arrachés au naufrage ne furent pas toujours respectés, et nos économies particulières surtout devinrent l'objet des minutieuses perquisitions des incorrigibles fourrageurs du bord. Aux ordres et aux menaces des chefs, quelques-uns répondirent que nul n'était chef au moment de mourir, et que le matelot valait le capitaine, s'il ne valait pas davantage.

— Que fais-tu là? dit M. Lamarche à Chaumont, qui vidait en sa présence une bouteille de bordeaux volée au coffre du lieutenant.

— J'essaie.

— Quoi donc ?

— Si ce vin rouge est meilleur que le vin blanc qu'on va nous verser.

— Et toi, cria Bérard à un canonnier qui dérobaît quelques biscuits, pourquoi voles-tu ces biscuits ?

— Pour les tremper dans la sauce qui nous attend.

Mais, sans menaces, sans châtimens, l'ordre se rétablit bientôt, et chacun gagna bravement son poste d'honneur, et chacun donna l'exemple d'une noble résignation, à l'approche du terrible dénouement dont nous étions menacés.

Nous citerions ici des noms, comme on le fait dans un bulletin militaire après une bataille ; mais il n'y a pas eu d'exception parmi nous, et matelots et officiers doivent être placés sur la même ligne.

Nous nous tenions tous penchés sur la corvette immobile et à moitié engloutie ; nous nous parlions à voix basse, sans animation, sans découragement, mais avec ce sentiment calme de résignation que fait naître de cette époque au sein de l'infanterie qui vient de le frapper, parce qu'il a tout fait pour la prévenir. En cet instant venait d'accourir nos plus chères espérances, un seul instant venait de nous porter de notre hauteur posée, et moi, qui dans ces

— Et toi, cria bêlant à un canonnier qui dégringolait quelques pas en arrière, pourquoi n'es-tu pas allé chercher du vin dans le tonneau qui est au milieu du pont ?
— Si ce vin rouge est meilleur que le vin blanc, dit-il, je n'en ai pas besoin.
— Pour les timper dans la sauce qui nous attend, dit-il.
— Mais, sans menaces, sans châliements, l'ordre se rétablit bientôt, et chacun gagna prudemment son poste d'honneur et chacun donna l'exemple d'une noble résignation, à l'approche du terrible dénouement dont nous étions menacés.
— Nous étions ici des hommes, comme on le fait dans un ballin militaire après une bataille ; mais il n'y a pas eu d'exception parmi nous, et matelots et officiers devaient être placés sur la même ligne.

Toutefois je dois ajouter, pour être exact, qu'il y eut un peu de désordre pendant quelques instants et que l'insubordination fut à son comble. Mais ces désordres furent vite réprimés, et nos officiers montrèrent une fermeté et une énergie qui furent pour nous une grande consolation. Aux ordres et aux menaces des chefs, quelques-uns répondirent que c'était leur droit au moment de mourir, et que le matelot était le capitaine, et le capitaine le matelot, pas davantage.

ILES MALOUINES.

Chasse à l'éléphant. — Le sucre de M. de Quélen.

Nous nous tenions tous penchés sur la corvette immobile et à moitié engloutie; nous nous parlions alors à voix basse, sans animation, sans désespoir; mais avec ce sentiment calme de résignation que tout homme de cœur éprouve au sein de l'infortune qui vient de le frapper alors qu'il a tout fait pour la prévenir. Un seul instant venait d'anéantir nos plus douces espérances; un seul instant venait de nous punir de notre bonheur passé, et moi, qui écris ces

lignes, je perdais dans cette catastrophe le fruit de plus de trois ans de fatigues, de recherches et de sacrifices : une collection d'armes et de costumes de tous les pays du monde, mes richesses botaniques, minéralogiques, mes vêtements, mon linge, mes belles collections d'oiseaux, d'insectes, et, ce qui m'était plus sensible encore, douze ou quinze albums, dont le double n'avait pas été remis au commandant.

Mais c'est à peine si nous songions alors aux justes regrets qui traversaient notre pensée ; le présent et l'avenir seuls devaient nous occuper, et nous attendions avec anxiété le lever du jour pour juger de toute l'horreur de notre position. Petit à petit la côte se dessinait, nos yeux se fatiguaient en vain à y chercher des arbres, de la végétation, quelque trace du passage ou du séjour des hommes ; plus les objets se dressaient nettement à nos regards, plus le découragement s'emparait de nous, et quand il nous fut permis d'embrasser sans fatigue le sinistre paysage qui se déroulait à nous de toutes parts, nul n'osa compter sur un retour dans sa patrie.

Du sable devant nous, du sable à nos côtés, des collines pierreuses sur un second plan, et d'autres collines plus à l'écart encore dans le lointain. Sous nos pieds une mer turbulente, même dans le silence des vents, sur cette mer plusieurs îlots couronnés de joncs, derrière nous le froid reflet de ce que nous avions déjà vu, un sol tourbeux entre le sable et quelques roches du rivage et les hauteurs plus éloignées,

et sur tout cela, pas un arbre, pas un arbuste, pas une touffe de gazon.

Notre cœur se serra.

Mais l'œuvre n'était pas complète, la faim commençait à se faire sentir, l'équipage épuisé avait besoin de reprendre des forces, et on dut songer tout d'abord à alléger le navire de nos objets les plus précieux.

On descendit donc à terre les biscuits mouillés échappés au naufrage, les quatre porcs sauvés de la mort, la poudre, les fusils et quelques voiles dont nous avions besoin pour dresser des tentes. Malade, très-souffrant depuis mon départ du port Jackson, je fis partie du second convoi qui toucha le sol des Malouines, et j'y arrivai avec une casquette en peau de kangaroo, un méchant habit, un pantalon déchiré, un soulier et demi et un manteau de roi zélandais, que je tenais de l'amitié de monsieur Wolsencraft.

Je me couchai sur une voile humide; une pluie fine et glacée nous pénétrait jusqu'aux os, et pourtant j'allais m'assoupir après tant de fatigues, lorsque mon domestique et le cuisinier de l'état-major, qui s'étaient éloignés après leur descente, revinrent haletants et en toute hâte.

— Monsieur Arago, nous sommes perdus!

— Nous avons de la poudre.

— Quel affreux pays!

— Avec du courage, des munitions et Robinson Crusôé on ne meurt jamais de faim nulle part.

— Que peut tout cela contre ce que nous venons de voir ?

— Qu'avez-vous vu ?

— Là-bas, près du rivage, dans une anse, un animal gros comme la corvette.

— Un peu moins, n'est-ce pas ?

— Un peu plus, monsieur.

— La peur grossit les objets.

— La faim les rapetisse.

— Nous allons étudier ce monstre, accompagnez-nous.

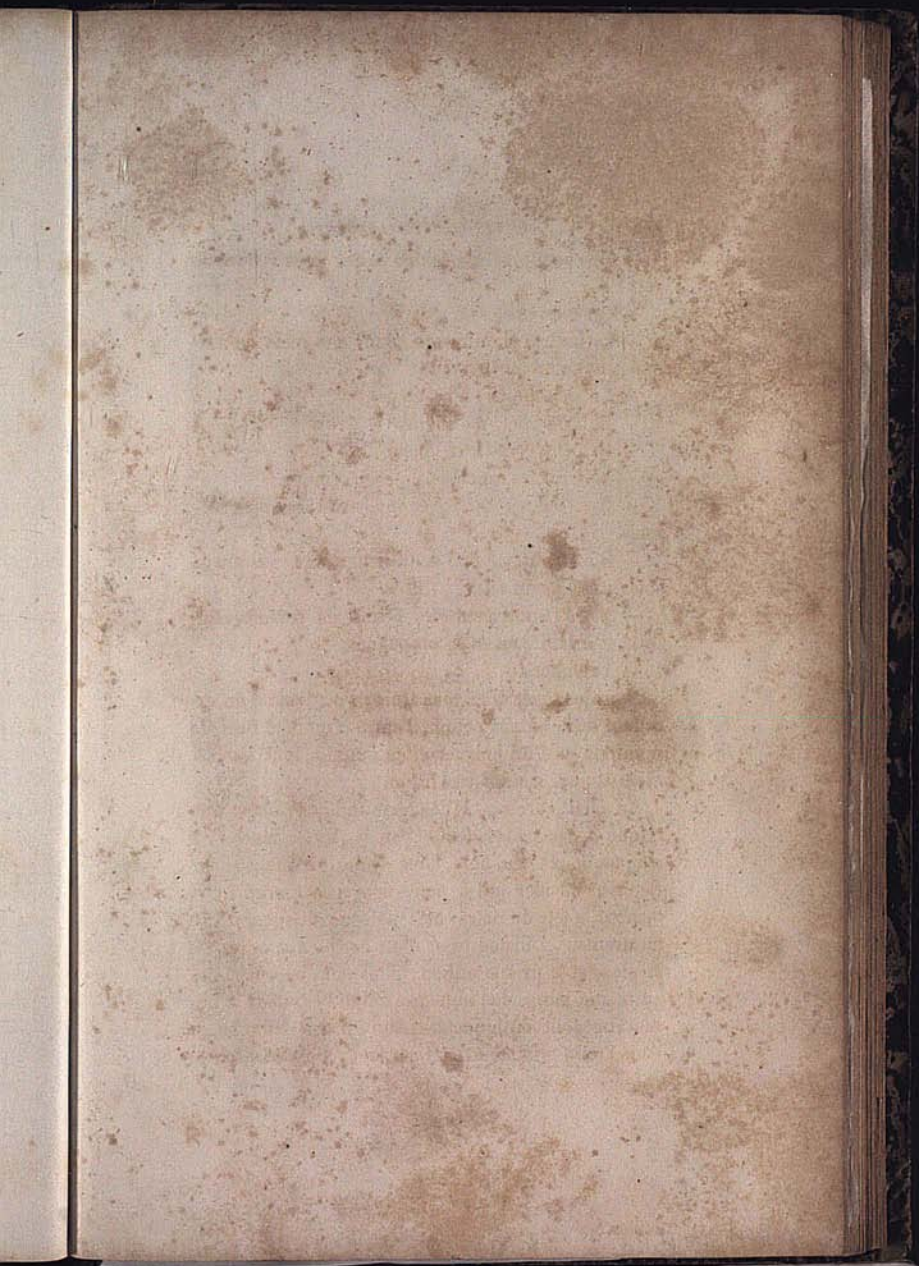
— Il est là-bas, à une demi-lieue d'ici en suivant la côte ; allez-y tout seul.

— Non, j'aurai peut-être besoin de secours. Dubaud et Adam vont m'accompagner.

— Volontiers.

Nous partimes donc tous trois : l'un armé d'un excellent fusil à deux coups, l'autre d'un bon fusil de munition et d'un briquet effilé, et moi tout simplement appuyé sur un gros bâton.

En effet, arrivés à l'endroit indiqué, dans une crique à sec mais atteinte par les fortes marées, à cinquante pas du flot, nous vîmes un monstrueux éléphant de mer qui à notre approche tourna lourdement la tête de notre côté, puis ne fit aucun autre mouvement. Dubaud passa d'un bord, Adam resta à sa place et je pris le milieu ; nous nous approchâmes en même temps de l'immense amphibie, dont le dos noirâtre était déchiqueté. Adam lui tira deux balles dans l'œil, presque à bout portant ; Dubaud déchar-





F. Mauer del.

Lith. de Koenigstein et C^o.

L'Éléphant marin ou Mané à trompe
(M^{re} D^g. Mande.)

d'après le croquis de L. Brogn

gés son arme contre sa tête; et moi, à coups de bâton, je frappai la trompe du monstre, qui poussa un sourd et long gémissement, mais qui ne bougea pas, ce qui nous donna à penser qu'il était venu là, selon les mœurs et les habitudes des animaux de cette classe, mourir de vieillesse.

Après notre glorieuse expédition, nous retournâmes au camp, et comme déjà un grand nombre de matelots, qui avaient vainement tenté de relever la corvette, murmuraient contre les cruelles atteintes de la faim sans que rien s'offrit pour la satisfaire, je mandai au commandant, resté à bord, le résultat de la capture faite par Adam, Dubaud et moi, et des ordres furent donnés pour qu'on dépeçât la victime.

On se rendit donc à la crique de l'éléphant; à grands coups de sabre on enleva de larges tranches de chair pelée, on les chargea sur les épaules, on les jeta dans la marmite du bord, descendue lors du premier voyage; on alluma des feux avec de la tourbe noire et l'on espéra en l'avenir, car, pendant cet intervalle, j'avais pris le chemin opposé à la crique, je m'étais trouvé arrêté par un ruisseau assez abondant et j'avais découvert encore une belle source d'eau fraîche et limpide que l'équipage appela dans la suite *le café de monsieur Arago*, par l'habitude que j'avais prise de m'y désaltérer après chaque repas. Il y avait dix-sept heures que l'équipage n'avait mangé; les forces s'épuisaient et l'on fit à chaque homme une copieuse distribution de chair d'éléphant de mer, noire, puant l'huile et coriace. Nous n'avions point

de vinaigre, point de sel, point de pain, et si l'on croit que ce repas nous fut douloureux... on aura raison, car la plupart de nos matelots en furent malades et les meilleurs estomacs seuls s'y habituèrent dans la suite.

Après le vautour, qui embaume la charogne, le mets le plus révoltant que nous ayons mangé est, sans contredit, l'éléphant de mer, et je ne crois pas que nos Grignon, nos Véfour et nos Véry pussent jamais en faire quelque chose de supportable. Cependant nous avions là des vivres pour deux semaines au moins, et le second jour, en allant à la crique chercher la pitance, les hommes de corvée trouvèrent sur les débris du monstre un vol d'aigles, dont six furent abattus, ce qui ajouta provisoirement à nos ressources et retrempa notre courage abattu.

Les tentatives pour relever la corvette furent toujours infructueuses; l'équipage y épuisa ses forces et nous dûmes bientôt renoncer à toute espérance de ce côté.

Et pourtant la mauvaise saison qui avançait pouvait nous trouver là; à cette époque de malheur les pingoins, auxquels nous pensions, les plongeurs, hissés sur les roches, les phoques et les lions de mer quittent la terre... Qu'allions-nous devenir?

Des tentes furent dressées, une pour le commandant, l'autre pour l'état-major, une troisième pour les élèves, et la quatrième, immense, commode, pour les maîtres et l'équipage.

La poudre fut mise à l'abri de tout échec, sous un

Journal de l'expédition

A. Hansen del.



Tab. 1. Kampen af 1851

Kampen af 1851

af 1851 og 1852

tas de voiles, derrière une dune à côté du camp, ainsi que les balles, les pistolets, les fusils et les sabres arrachés au naufrage.

L'image sainte de la Vierge avait été sauvée ainsi que les vêtements de prêtre et les vases sacrés. Un autel fut dressé contre une dune; l'abbé de Quélen dit une messe en action de grâces, chanta un *Te Deum*, et tout l'équipage à genoux, le front découvert, assista à la cérémonie avec le plus profond recueillement. Une heure après il y eut bien quelques quolibets de matelots jetés aux vents, mais on ne les continua point, tant la situation était critique pour tous. Le 15, une mer houleuse fit pencher la corvette sur les roches, l'incrusta plus profondément, l'ouvrit de toutes parts, et quelques caisses flottèrent sur les eaux. L'une d'elles m'appartenait; un canot fut lancé portant, comme on le pense bien, Petit et Marchais, qui, aidés de leurs camarades, firent des efforts inouis pour la remorquer à terre, et ils y parvinrent après une lutte ardente de plus de trois heures.

— Eh bien ! me dit Petit haletant et trempé, êtes-vous content de votre chérubin ?

— Vous êtes des anges.

— Ah ! vous y venez donc à la fin !

— On n'est pas plus brave ni plus dévoué.

— Il ne s'agit pas de ça, il est question de saborder cette malle, de fouiller dedans et de s'assurer si elle ne cache pas dans ses soutes quelques flacons de spiritueux.

— Je suis sûr du contraire.

— L'inspection est ordonnée, vous devez obéir. Le hasard est parfois si bon; et vous êtes si souvent comme le hasard!

La malle fut ouverte; elle ne contenait que du linge, des cahiers et des vêtements usés.

— Ce n'est pas ce que j'avais de mieux, dis-je à mes matelots; mais c'est égal, vous allez profiter de la capture.

— Vous vous f... de nous! répondit Marchais, s'il y avait eu du vin, vous n'en auriez pas bu une goutte; il n'y a que du linge, gardez tout. Nous ne souffrons jamais à l'extérieur; nous; c'est le dedans qui est endommagé.

— Cependant, mes amis...

— Cependant c'est comme ça; laissez-vous ou je me fâche.

— Ne l'aplatis pas, poursuivit Petit en entraînant son camarade Marchais; si nous nous sauvons d'ici, il aura bien des choses à réparer, quelles bosses!

— Je vous les promets, mes amis.

— A la bonne heure!

Marchais me serra amicalement la main et je ne pus m'en servir de toute la journée. Des chasses furent organisées; les oies sauvages tombèrent sous le plomb des tireurs; et telle est la voracité des aigles bruns de ces climats, que lorsqu'un chasseur, pour ne pas trop charger ses épaules, enfouissait une partie du bûlin tué à son départ sous de la terre recouverte de galets, souvent, à son retour, il trouvait sa victime à demi dévorée.

Il nous arrivait parfois aussi qu'en portant à nos mains un plongeon, ou un canard, ou une oie, l'aigle audacieux qui planait sur nous s'arrêtait, descendait lentement, et prenant son rapide essor, nous heurtait de son aile en cherchant au passage à nous enlever notre capture. Vicissitudes humaines ! que de fois, embrochés au même fer, aigles et canards, jaunissant au même feu, étaient servis côte à côte sur le même plat. Là seulement il y avait égalité parfaite entre eux ; là seulement, nous qui ne jugions plus les victimes sur la force et la puissance, nous dédaignions le roi des airs pour l'humble sujet qui tremblait jadis en sa présence.

La mort nivelle tout, la mort n'a point de privilégiés et ne s'occupe point à classer ceux qu'elle frappe. Aigle ou colombe, esclave ou despote, se taisent alors qu'elle parle, et plus tôt ou plus tard, selon ses caprices, hommes, bêtes fauves, cités et empires, s'effacent de la terre pour ne plus reparaître.

Nous étions cent vingt et un, tous d'autant plus pleins de voracité que nous craignions de manquer bientôt de vivres. Aussi que de soins ne nous donnions-nous pas pour augmenter nos ressources ! Près de mon café j'avais remarqué une longue trainée de feuilles vertes à l'aide desquelles il me sembla possible de fabriquer une excellente salade. J'en fis part à Gaudichaud, qui m'accompagna : c'était de l'oseille ; désormais, pendant quelque temps du moins, nous eûmes deux services pour nos repas.

Mais les élèves de marine, tous jeunes, tous affa-

més, voulurent aller au delà du bonheur que je leur avais procuré : ils mêlèrent d'autres feuilles aux premières afin d'augmenter la ration, et un beau matin, après leur déjeuner, on les vit courbés à terre, vomissant avec d'intolérables douleurs et se tordant comme des corps empoisonnés.

L'oseille perdait de son crédit, tant on redoutait la fatale influence du voisinage.

Jusque-là l'édification complète du camp, qui exigeait le zèle de tout le monde, ne nous avait guère permis de lointaines excursions; nous savions que les pêcheurs de baleines, après avoir doublé le cap Horn, venaient souvent se reposer aux Malouines; nous n'ignorions pas qu'il y avait d'autres rades que celle où nous étions venus nous perdre, et nous nous flattions de voir, du haut de la montagne pierreuse qui s'élevait au sud, quelque navire protecteur que nos signaux auraient appelé.

Une de ces courses fut ordonnée pour le lendemain; mais pendant la nuit un coup de vent horrible passa sur nous, renversa nos tentes, nous força à réparer les dégâts et nous retint toute la journée auprès des dunes de sable.

Nous avions recruté, je ne sais plus dans quel pays, un matelot nommé Clément, lequel, dévot par frayer, superstitieux par crétinisme, était le bouc émissaire de ses camarades, qui pourtant, vers la fin de la campagne, le laissèrent vaquer à ses momeries. Dès le jour du naufrage, comme il nous l'avoua plus tard, il avait fait vœu, si le ciel nous sau-

vait, de gravir pieds nus et en chemise la montagne, et cela avant la fin du mois.

Notre pénitent trouvant l'occasion favorable, puisque le temps était à l'orage, partit au lever du soleil et se dirigea, d'abord bien couvert, du côté du plateau. Là seulement il se déshabilla, posa sa veste, son pantalon, son chapeau et ses souliers à terre et commença son ascension, après s'être prudemment armé de son grand eustache pour lutter sans doute contre les fantômes et les farfadets.

Le froid piquait; le pauvre hère grelottait de tous ses membres et se demandait parfois s'il n'était pas ridicule de s'infliger de semblables pénitences qui ne rapportaient rien au créateur et faisaient tant souffrir la créature. Mais la terreur, plus forte que le doute, le poussait en avant; ses pieds se déchiraient sur des cailloux aigus, ses dents claquaient avec force, et sa chemise, déjà si étriquée, jouet docile de la brise capricieuse, transformait en véritable chair de poule la peau rude et velue du malheureux.

Le voyage s'accomplit pourtant jusqu'au bout, et la religion, presque vêtue comme la vérité, plana majestueuse sur une des cimes les plus élevées des Malouines. Là fut dite une prière fervente, là un vœu sacré fut accompli.

Laissons donc le ridicule de côté et gardons-nous bien de jeter l'ironie sur le matelot qui avait tenu sa parole à Dieu après le danger.

Clément se remit en route pour le camp, espérant,

le honteux, que nul n'aurait connaissance de sa sainte excursion. Mais le ciel en ordonna autrement.

Entre le dernier mont et le lieu où il avait déposé ses vêtements se trouvait une petite prairie où il crut entendre le bruit de quelques pas. Ah ! mon Dieu ! que fera-t-il ? Il écoute encore, il ne s'était pas trompé... On marche, on pousse de profonds soupirs, on exhale de sourds gémissements, c'est une âme en peine qui a besoin d'un *Pater*... Et le *Pater* se récite à genoux. Une telle posture est commode pour les embuscades, et Clément en profite ; caché derrière un roc, il se redresse un peu, il lève la tête, risque un œil, puis deux, les ouvre ébahis et s'écrie :

— Un cheval !

C'en était un en effet, malade, blessé, qui venait rendre le dernier soupir dans ce lieu retiré. Il tomba. Clément se leva alors, et avant d'entreprendre l'acte de courage auquel il était près de succomber, il récita un nouveau *Pater*, invoqua son bon ange gardien et s'élança avec bravoure vers le quadrupède expirant.

Il en eut bon marché, le frappa d'abord à la gorge, sans que la bête donnât le moindre signe de douleur, il lui creva les yeux, le tigre qu'il était, et enfin, comme gage de son triomphe, il lui coupa la queue, s'en fit un trophée, et se dirigea vers le camp, fier comme Jason après sa conquête de la Toison-d'Or.

Un bifeck de cheval nous était plus utile en cette occurrence qu'un sac de quadruples.

Le héros ne sentit plus le froid pendant la bataille ; mais, son triomphe achevé, la brise le lui rappela,

et voilà le vainqueur à la recherche de ses vêtements, trop longtemps oubliés. Il court à droite, à gauche, interroge les pierres, les cavités; revient, retourne sur ses pas et fait mille et mille détours qui l'épuisent.

Soins inutiles : il ne voit rien, et comme la nuit approche et que pendant les ténèbres les gnomes et sorcières hurlent et dansent leur infernal sabbat, il fallait bien, bon gré, malgré, retourner au camp, vêtu seulement de la chemise et de la queue de cheval.

L'entrée d'Alexandre à Babylone n'eut pas plus de retentissement.

Les matelots entourent le pieux cénobite, qui ressemblait, à s'y méprendre, à l'un de ces niais servants des églises dévotement occupés à trousser les longues soutanes des vicaires et des curés; ils le poussent, le reprennent, se le renvoient comme un ballon, se le restituent comme un volant, et ne le laissent en repos que lorsqu'il n'a d'autre siège que le sable humide et froid; tous alors s'accroupissent pour écouter son récit, et le belliqueux Clément est forcé d'avouer toute la vérité. De temps à autre, Marchais lui caressait l'omoplate, et la narration se trouvait interrompue par de rudes soubresauts; mais quand le matelot fut arrivé à l'histoire du cheval, on écouta sans rien dire, on se réjouit de la capture, et l'on s'estima d'autant plus heureux que la tempête de la veille n'aurait permis aucune chasse.

Les aigles nous avaient appris déjà ce que nous devons redouter de leur voracité : il fallait donc leur disputer sans retard la proie sur laquelle ils se ruèrent.

peut-être déjà, et une course nocturne fut ordonnée sur-le-champ pour aller dépecer l'animal.

Toute gloire est coûteuse, et Clément, éreinté, dut guider ses camarades.

— De quel côté le cadavre? s'écria Petit, toujours prêt à toute corvée.

— Du côté de la montagne.

— Mais la montagne est diablement longue.

— C'est vers la droite.

— As-tu fait quelque remarque?

— Oui, un nuage noir, là-bas, qui... que... Tiens, je ne le vois plus.

Marchais parla de la main, et peu s'en fallut que Clément ne pût continuer la course. Il arriva pourtant au pied de la montagne; mais les ténèbres étaient devenues épaisses: le cheval ne fut pas trouvé, et, par une juste mais tardive compensation, Clément retrouva ses vêtements et s'en couvrit en toute hâte. Notre joie fut courte, comme vous pouvez le penser: nous n'avions rien à manger pour le lendemain. Mais avant le jour le matelot patient alla à la recherche de sa victime, la retrouva bientôt à merveille cette fois et revint de nouveau annoncer cette heureuse nouvelle. En un moment les chasses s'organisèrent.

— Il y eut gala.

A la vérité, nous manquions de pain, de vin, de biscuits, car nous respectons comme chose sacrée les débris arrachés à la mer: nous n'avions ni sel ni épices; mais une tranche de cheval sauvage est chose fort appétissante, je vous jure, dans un désert, surtout

quand la faim fait crier les entrailles, et nous chantâmes pendant le repas quelques-uns des plus gais refrains de Désaugiers, le bon vivant par excellence, et pendant la nuit nous fûmes visités par de doux rêves.

De ce moment aussi notre malheur nous parut moins effrayant. Il devait y avoir des chevaux dans l'île, et des projets d'excursion furent mis à exécution dès le lendemain même. Un second coup de vent, plus violent encore que le premier, nous visita le lendemain; la mer était refoulée, le sable nous fouettait d'une façon cruelle, et tous nos efforts réunis ne purent empêcher les tentes d'être renversées, ainsi que les meubles et les autres objets qu'elles abritaient.

Peu s'en fallut qu'au sein de ce chaos horrible nous ne nous crussions encore au cap Horn, traqués par la redoutable tempête cause de notre désastre.

Je jouai ce jour-là à M. de Quélen un tour de passe-passe assez original, et, dût-il m'en garder rancune dans sa cellule de chanoine au chapitre de Saint-Denis, où il se prélassait fort mollement, dit-on, il faut que je le raconte.

Les détails font l'histoire.

L'orage pesait sur nous de toute sa force; chacun de nous était à sa besogne, et l'abbé à la sienne aussi, un livre de prières à la main, sous la tente ronde du commandant. Parmi les objets que le prévoyant apôtre de Dieu avait sauvés du naufrage se trouvait une belle jarre de sucre, gardée je ne sais plus pour quels besoins. On la convoitait bien du regard; mais M. de

Quélen avait l'œil ouvert sur son *doux* trésor, et il était là comme sous une triple serrure.

Nous avions trouvé en fouillant la terre une petite herbe produisant une graine de la grosseur d'une groseille, fort douce à l'odorat et au goût. En cherchant bien, nous pouvions en récolter un verre par jour, et d'ordinaire nous en envoyions le fruit délicat à madame Freycinet, qui, la pauvre! recevait ces témoignages d'affection avec la plus vive reconnaissance. Cette graine pendait à une imperceptible tige entourée de feuilles, lesquelles, mises en fusion, donnaient un thé assez agréable. Avec du sucre, ce thé eût semblé une bonne fortune; mais, hélas! l'abbé seul avait du sucre. Nous comptions parmi nous cinq volontaires: Jeanheret, Dubos, Paquet, Taunay et Fleury; ces braves jeunes gens étaient de toutes les corvées difficiles: actifs, laborieux, intelligents, pleins d'intrepidité et philosophes surtout, ils supportaient leur malheur avec un courage vraiment stoïque; mais leur gaieté me faisait mal, car elle naissait de leur mauvaise fortune. Je les aurais plaints moins amèrement s'ils s'étaient sentis plus à plaindre, et mon amitié pour eux me fit commettre un larcin.

— Eh bien! leur dis-je en entrant chez eux le matin même de la terrible bourrasque, comment cela va-t-il?

— Comme le temps, fort bien.

— Je suis fixé. Que mangez-vous là?

— Nous rongeons des os de vautour en nous bouchant le nez.

— Vous n'avez plus de cheval ?

— La ration était si petite !

— C'est vrai. Et du thé ?

— Nous en avons.

— Si nous avions aussi du sucre.

— Oh ! alors nous chanterions *Hosannah*.

— Vous chanteriez, vrai ?

— Nous vous le jurons.

— Eh bien ! vous chanterez.

Je me rendis sous la tente de l'état-major. Mon matelas touchait à celui de l'abbé de Quélen, et nos têtes étaient séparées par la jarre tant convoitée. Je la renversai de manière à ce que la précieuse poudre ne s'échappât point avec trop d'abondance ; j'en remplis ma casquette, j'en fourrai dans mes poches, dans une chaussette, et, cela fait, je jetai de l'eau autour de la jarre, afin qu'on la rendit responsable du vide opéré. En deux ou trois bonds j'arrivai sous la tente des volontaires impatients, je livrai le produit de mes rapines, et je volai (pas de quiproquo, je vous prie), je volai chez madame Freycinet, qui écoutait une lecture pieuse.

— Eh ! vite, vite, monsieur l'abbé, votre jarre est renversée, le sucre s'en va ; si vous tardez, tout est perdu.

La lecture ne fut pas achevée, et M. de Quélen courut au sinistre.

Pauvre Rayol (c'était le domestique de l'abbé) ! que

d'injures reçus-tu ce jour-là, surtout que de menaces t'accablèrent! mais, va, elles tombaient aussi sur mon cœur, et j'en souffris autant que toi.

Le soir, je contai l'aventure aux volontaires, et le thé leur parut délicieux. Vous voyez que les pauvres naufragés ont leurs moments de bonheur.

ILES MALOUINES.

Chasse aux pingoins. — Mort d'une baleine. — Départ. —

Arrivée au Rio-de-la-Plata. — Pampéro.

Le malheur sans remède est celui qu'on supporte le mieux, et maintenant que l'espoir de relever la corvette est anéanti à jamais, il nous semble que nous sommes en effet moins à plaindre. L'incertitude est un tourment de chaque minute; elle ne vous laisse d'énergie que pour la saisir dans ce qu'elle a de poignant, car c'est toujours ce que vous craignez le plus de voir arriver qui vous obsède et vous brûle. L'incertitude est plus une faiblesse qu'un sentiment; ce sont, si vous voulez, deux forces à peu près égales qui vous

pressent dans un étai sans que vous puissiez résister à l'une d'elles. L'incertitude est toujours un malheur, la résignation à une catastrophe est une vertu, et toute vertu console.

Cependant le premier cheval si vaillamment tué par le poltron Clément nous donna à penser que l'intérieur de l'île en cachait encore, et des courses lointaines furent ordonnées.

L'éléphant de mer était presque épuisé, ses chairs fétides ne nous inspiraient plus que du dégoût, et quoique le pingoin soit une des plus épouvantables viandes huileuses et puantes que l'on puisse trouver, il fallut bien de gré ou de force que nous l'engloutissions dans notre estomac creusé par le besoin et que rien ne pouvait rassasier.

Les oies étaient devenues tellement sauvages, nous en avions immolé une si grande quantité que nous dûmes bientôt les regarder comme une ressource perdue. Les plongeurs, les phoques et les lions de mer nous venaient parfois en aide; mais la saison avancée chassait déjà de la terre les oiseaux amphibies, et les autres animaux étaient fort difficiles à tuer; un jour, sur le rivage, nous tirâmes à bout portant quinze balles sur la tête, sur le corps et dans la gueule d'un phoque; nous brisâmes deux baïonnettes dans ses flancs et il nous échappa encore. Ce ne fut que le lendemain que le flot vomit son cadavre sur la grève. Le saquin nous avait donné tant de mal que nous n'en laissâmes aucun débris aux aigles ou aux vautours; que cela est lâche d'insulter à un ennemi mort!

La guerre aux plongeurs était toute simple. Perchés comme des niais sur les roches, contre lesquelles le flot venait expirer, ils nous attendaient si longtemps et avec tant de confiance que nous les abattions fort souvent à coups de pierres et que cette ressource était une des plus efficaces dans notre disette.

Cependant le veuvage les rendit plus prudents et plus circonspects dans la suite et les insolents nous évitèrent comme avaient fait les oies.

Je vous ai dit qu'on s'était préparé à la chasse aux chevaux; elle eut lieu en effet, mais d'abord sans espérance, quoique nousussions que les Espagnols, qui tentèrent une première fois de s'établir dans cet archipel, avaient continué leur œuvre de reproduction, selon leur noble habitude, en y jetant les quadrupèdes utiles d'Europe. Nous les trouvâmes enfin, ou plutôt ils vinrent nous chercher. Un matin, un bruit sourd comme le roulement lointain du tonnerre fixa notre attention. Tout à coup un magnifique troupeau de coursiers double une anse profonde, s'élance sur un terrain plus élevé, bondit et s'arrête à l'aspect imprévu de notre camp. Devant lui, en avant-garde, un magnifique bai brun venait de hennir; sa crinière s'agitait, sa queue était en mouvement, ses naseaux s'ouvraient et se fermaient avec une extrême rapidité. A l'approche du fougueux escadron sans cavalier, nous nous étions tous jetés ventre à terre, mais l'un de nous se levant fut aperçu; le quadrupède trompette effrayé hennit encore, fit volte face, et le terrain tourbeux retentit de nouveau sous les pas des chevaux

qui dévorèrent l'espace. C'était un coup d'œil admirable.

Le lendemain de cette heureuse rencontre, maître Rolland, infatigable à terre comme il l'avait été à bord pendant toute la campagne, et Oriez, déporté à la Nouvelle-Hollande, mais échappé du port Jackson et venu chez nous à la nage, homme de résolution s'il en fut jamais, charpente de fer insensible à la rigueur des climats, vaincu par les fatigues et les privations, attaché de cœur et d'âme jusqu'au fanatisme à l'équipage qui l'avait accueilli en frère, partirent pour l'intérieur de l'île.

A trois lieues du camp, ils tuèrent un cheval; Oriez se mit aussitôt en route par un temps horrible et traversa les terres tourbeuses sans nuls chemins tracés et dans lesquelles il s'enfonçait parfois jusqu'à la ceinture; il arriva au camp à neuf heures du soir, guidé sans doute par son instinct tout amical; il dit le résultat de sa chasse, demanda des hommes, se mit à leur tête, et arriva à trois heures du matin près de sa victime, qui servait d'oreiller à son camarade Rolland; il fit dépecer la bête; chaque homme en chargea ses épaules; Oriez en prit la plus lourde part, retourna sur ses pas, sauva ainsi les provisions, et, sans prendre un seul moment de repos, il repartit en nous disant à demain. Cet Oriez avait été fait prisonnier par les Anglais, il s'échappa d'un de ces hideux pontons historiques contre lesquels toute civilisation a longtemps protesté, se jeta dans un canot, mit le cap sur la France, fut poursuivi par une chaloupe armée, se battit vaillamment, tua deux hommes, fut reconduit au port Jackson, jugé et con-

damné à une déportation de quinze années. Il était là depuis quatre ans, dans l'intérieur des terres, mais ayant appris qu'un navire français allait mettre à la voile pour l'Europe, il s'aventura, lui, il traversa des monts, des forêts, des hordes sauvages, couchant à l'air, vivant de rats, d'insectes, de serpents, et, après des fatigues inouïes, il arriva en vue de Sidney. Il nagea jusqu'à une petite île d'où j'allai un jour dessiner la côte, il vint à nous avec confiance.

Les matelots de *l'Uranie* lui serrèrent la main, lui donnèrent des vivres, des consolations; Oriez pleura de bonheur, et chaque matin je lui faisais apporter de façon ou d'autre quelques provisions pour ses besoins de la journée.

La veille de notre départ *quelqu'un* de ma connaissance lui procura les moyens de nous rejoindre, et désormais il fut des nôtres durant toute la traversée du vaste océan Pacifique.

Pendant le terrible ouragan du cap Horn, lors de notre naufrage, maintenant et toujours, Oriez s'est montré brave jusqu'à la témérité, patient jusqu'au martyre, et lorsque plus tard, arrivé à Monté-Vidéo, nous lui avons donné un noble certificat constatant son courage et son dévouement, il nous demanda la permission d'aller rejoindre l'armée des indépendants, où sans doute il aura trouvé la mort, puisque nul bulletin militaire de ces pays ne nous a porté en Europe le bruit des beaux faits d'armes dont il était capable plus que personne. Oriez et Rolland pendant presque tout le temps de notre séjour aux Malouines ont été nos

plus infatigables chasseurs, et il est exactement vrai de dire que sans eux nous serions tous morts de faim.

Jusque là nous avions vécu de phoques, de pingoins, de plongeurs, d'un éléphant de mer, d'un taureau tué par Oriez et des chevaux espagnols; mais ceux-ci nous firent défaut en traversant à la nage le détroit qui sépare l'île où nous étions d'une île voisine et nous n'en vîmes bientôt plus.

D'autres ressources furent invoquées, et nous nous rejelâmes avec une nouvelle ardeur sur les pingoins huileux et coriaces. La chasse en était des plus amusantes. Écoutez: entre la première et la seconde baie est un îlot bas, tourbeux, entièrement couronné de petits joncs fins et serrés, s'élevant jusqu'à une hauteur de quatre ou cinq pieds. Les bords de cet îlot, que nous avons appelé l'île aux Pingoins, sont défendus par des rochers noirs et lisses, sur lesquels viennent pendant la journée se pavaner lourdement au soleil les phoques et les lions qui regagnent les eaux à l'approche des ténèbres. Le jour de notre naufrage, des braiements échappés de cette terre nous firent croire que des ânes y avaient été abandonnés, tant le cri de ces oiseaux ressemble à la voix harmonieuse du quadrupède aux longues oreilles; mais nous fûmes bientôt désabusés, et nous nous en vengeâmes d'une façon cruelle.

La faim nous talonnait, et, comme je vous l'ai dit, le terrible anathème fut lancé sur les pingoins et nous résolûmes de nous venger sur eux-mêmes du dégoût qu'ils nous inspièrent. La rage nous les faisait déchi-

queter avec une sorte d'ardeur qu'on eût dit du plaisir, et cette chair infecte ne nous semblait passable qu'en haine des individus. Au reste, nous n'avions plus guère que cette ressource; il fallait bien ne pas se laisser mourir de faim. Si nous avions eu du cuir de vieilles bottes à mettre à la broche et sous la dent, peut-être que les pingoins auraient été épargnés. Notre misère causa leur désastre.

On donc, armés de pelles, de bâtons, de fusils avec leurs baïonnettes, de crocs, de pinces, de gaffes, nous nous rendions chaque matin, à tour de rôle, dans cette île de malheur, et nous emportions, deux heures après, les cadavres de cent ou de cent cinquante ennemis contre lesquels nous nous étions rués comme des tigres et des léopards.

Les voilà.

Rangés par pelotons de quatre, huit, douze ou vingt, debout sur leurs pattes et leur petite queue, ils nous voient arriver sans quitter leur place, comme si nous venions leur faire une visite de politesse, comme s'ils nous attendaient pour nous fêter. Ils tournent bêtement leur tête à droite, à gauche en poussant un léger croassement qu'il nous serait loisible de prendre à la rigueur pour un compliment ou une politesse.

Nous pourrions les toucher de la main et ils ne bougent pas; c'est la hâte à son apogée et ils méritent d'être immolés pour ce crétinisme seul. Les bâtons sifflent et frappent, les pinces enfourchent, les baïonnettes, les crocs percent ces durs enveloppes; alors seulement les pingoins s'agitent, se relèvent, retombent.

veulent fuir et poussent leur dernier gémissement. Le sang inonde le gazon, et le champ de bataille a l'air d'un charnier.

Mais nous songeons au lendemain, et, vainqueurs prudents, nous craignons que ceux qui vivent encore n'émigrent pour d'autres lieux plus solitaires. Nous courons çà et là sur le sol, qui résonne comme un tambour; les victimes sont traquées dans leurs tanières, et là encore quelques-unes meurent avec un courage digne des beaux temps de Rome et de Sparte. Les vétérans surtout reçoivent dans les flancs le fer aigu sans pousser le moindre gémissement, afin de laisser croire qu'il n'y a personne au gîte, tandis que les jeunes, moins aguerris, plus accessibles à la douleur, croassent et rendent le dernier soupir au milieu de leur famille éplorée.

Oh! vraiment nous avons été d'une cruauté sans exemple. Oh! vraiment nous avons bien mérité le triste sort sous lequel nous allions succomber, et c'est sans doute en prévision de notre barbarie que la corvette s'est arrêtée dans sa course contre la roche sous-marine.

Hélas! les pingoins nous menacèrent bientôt aussi de nous abandonner à notre malheur, et, sans pitié aucune, ils désertèrent petit à petit le paisible domicile où nous étions venus les poursuivre et les inmolter.

Nos courses à l'île dévastée étaient fréquentes, nous étions souvent contraints d'y aller deux fois par jour, et la saison autant que le fer de nos lances faisait une sombre thébaïde de cette terre en deuil. Un matin

que, près des roches lisses, deux de mes amis et moi donnions la chasse à un lion de mer, le jet rapide d'une baleine appela notre attention et frappa nos regards; deux baleineaux la suivaient et semblaient jouer avec elle. Tout à coup, soit désespoir, soit allégresse, elle s'élance vers la plage avec la rapidité du boulet et se fait prisonnière elle-même entre deux roches formant un large canal. On la vit aussi du camp et nous voilà les uns et les autres à la rencontre du monstrueux cétacé. Privé presque d'eau, son immense gueule s'ouvrait convulsivement et ses évènements lançaient à l'air une eau rare et sablonneuse. Nous l'entourâmes, nous déchargeâmes sur elle plus de cinquante coups de fusil sans qu'elle parût s'en apercevoir, et nous craignons beaucoup qu'à la marée haute elle ne nous échappât.

— Vite, vite, un gros filin et un grapin! s'écria Barthe, de Bordeaux, un de nos plus intrépides gabiers; la commère nous appartient; si l'on se hâte, je me charge de l'enchaîner.

On court au camp; le filin et le grapin arrivent, et, armé d'une hache, Barthe se hisse sur un rocher, de là sur un autre, approche du monstre, s'élance sur son dos, s'assied là comme sur un fauteuil, taille, coupe, plonge dans les chairs et fait un énorme sabbord sur la baleine aux abois, qui s'agite, se débat, se tourmente et fouette la mer de sa terrible queue flottante.

— Arrive donc, s'écriait-on de toutes parts à Barthe, arrive donc, ou elle te chavire.

— J'ai dit que j'aurais la bête, je l'aurai, je la veux, je la tiens.

— Mais, gredin, lui cria Petit, si elle se retourne, elle va t'avaler.

— Elle ne se retournera pas, mon garçon; elle a trop de plaisir à te voir.

Barthe acheva bravement son ouvrage; le grapin fut enfoncé dans la large plaie, puis solidement amarré à un rocher de la côte, et nous attendîmes le flot.

Il monta petit à petit; le monstre s'agita plus librement; dès qu'il eut assez d'eau pour ses allures, il fit mouvoir sa queue, brisa le filin comme un cheveu, et prit le large.

— C'était bien la peine de manœuvrer si habilement, dit Barthe désappointé; il faut donc des câbles pour retenir de pareils colosses?

— J'avais apporté ma ligne, poursuivit Marchais; mais la greline de baleine a hissé ses perroquets, et nous a enfoncés.

— Allons donc, c'est Petit qui l'aura effarouchée. Comment ne pas fuir à l'aspect de cette frimousse de carotte?

— Tu disais tout à l'heure qu'elle ne se retournerait pas de peur de ne plus me voir.

— Oui, d'abord par curiosité; mais à la fin ça lasse.

— C'est bon; une autre fois je m'effacrai.

Petit ne reçut point de taloches de Marchais, et il regarda cette exception comme un bonheur inouï dans les fastes de sa vie de misère.

Nous allions nous en retourner au camp, lorsque

la mer se souleva avec violence, non loin des roches, et, pour la seconde fois, la baleine s'élança sur la plage, à dix brasses de sa première station, et tomba sur le côté pour ne plus se relever.

Ainsi avait fait notre corvette bien-aimée, qui s'enfonçait chaque jour de plus en plus dans le sable, et à laquelle nous allions dire bientôt un éternel adieu.

Jetons donc un dernier regard sur cette terre si fatale à nos espérances déçues.

Bougainville avait en vain tenté un établissement aux Malouines. Au bout de la seconde baie, il avait fait bâtir deux énormes fours, existant encore, et près d'eux on voit trois grandes bâtisses privées de toitures, qui furent jadis des maisons. Mais tous ses efforts pour y faire germer les grands végétaux, qu'on alla chercher au cap Horn et sur la terre des Patagons, furent infructueux.

L'immense agglomération d'herbes marines, sous lesquelles on entend bouillonner l'eau, n'a permis à aucun arbre d'y prendre racine, et il est à craindre que toute nouvelle tentative de colonisation de cet archipel n'ait pas un plus heureux résultat. Cependant les Malouines seront toujours un excellent lieu de relâche pour les pêcheurs de baleines, en-deçà ou en-delà de la Terre-des-États, et pour les chasseurs de phoques à crins ou à poils, qui pourraient y faire d'excellentes récoltes. Hélas! n'auront-elles été funestes qu'à nous seuls? Cependant les vents de sud nous apportaient déjà leurs froides giboulées, et nous tremblions à l'idée de

passer l'hiver sur cette terre de désolation, sans aucune certitude pour notre nourriture.

L'un cherchait une dune compacte pour établir sa case, qu'il assujettissait par la pensée à l'aide de nattes soutenues par des débris d'avirons; l'autre convoitait pour refuge les deux fours bâtis par Bougainville; un troisième creusait le sol près du rivage, et plaçait l'ouverture de sa tanière en opposition avec les vents les plus constants, tandis que le plus grand nombre, incertain sur l'avenir, se laissait aller de l'avant et attendait avec courage l'heure du désespoir, car la faim nous serrait souvent la gorge et nous creusait l'estomac.

Notre chaloupe, qu'on avait pontée et que notre intelligent Duperrey devait commander, était prête à prendre la mer avec Bérard et quelques habiles matelots pour aller chercher des secours à Monté-Vidéo ou à Buénos-Ayres; mais la course était longue; mais les mers australes sont tempétueuses, et nous ne regardions pas l'audace et l'expérience de M. Duperrey comme une sauvegarde sur laquelle nous dussions beaucoup nous étayer.

Je vous jure que notre position assombrissait bien des visages et lassait bien des constances. Que faire pourtant contre la rigueur du froid qui courait après nous et contre les horreurs de la faim qui chaque jour commençait à nous tirailler. *Robinson Cruséé*, que je lisais à haute voix tous les soirs à l'équipage attentif, le rassurait de temps à autre; mais le grognement sourd qui se faisait en nous aux heures où l'on a

l'habitude de dîner ou de déjeuner nous forçait à quitter le livre, et la nuit se passait sans sommeil.

Lorsque, le lendemain, nous allions à la cambuse, que nous demandions ce qu'il y avait de provisions à notre usage, et qu'on nous répondait : « Il y a deux canards et une oie, je vous proteste que nous trouvons la ration de chacun fort mesquine, car nous étions cent vingt et un pour le partage de cette pitance.

Des chasses s'organisaient à l'instant; mais, hélas! elles étaient si souvent infructueuses que le découragement se faisait jour, même après les paroles les plus rassurantes de maître Rolland, habitué, disait-il, à mourir de faim, comme il s'était déjà habitué à mourir noyé.

Mais un jour vint pourtant où les émotions de tous furent ardentes, spontanées. On éprouve ces choses-là, on ne les écrit pas; on les sent, on ne peut pas les traduire. Oriez arriva le matin au camp, où chacun se regardait avec des yeux éteints.

— Trois chevaux tués! s'écria-t-il; en route et bombe!

Lui et Rolland avaient, en effet, abattu trois magnifiques coursiers, et presque tout l'équipage se mit en marche pour aller découper les victimes et en charger les délicieux débris sur le dos. Au retour, je fus un des traînards, avec mon bon et malheureux ami Tannay, dévoré depuis, au Rio-Grande du Brésil, par un crocodile. Nous nous perdîmes au milieu des terres tourbeuses, où le pauvre garçon, moins vigoureux que moi, plongeait sans appui et m'appelait pour lui prêter main-forte.

— Je n'en peux plus, me dit-il enfin à onze heures environ ; arrêtons-nous.

— Mais, mon garçon, la nuit sera rude ; nous ne pouvons la passer ici.

— Laissez-moi donc seul ; je succombe.

— Je te tiendrai compagnie, mon ami ; couchons-nous.

Je portais la tête d'un cheval ; elle me servit d'oreiller. Taunay s'assoupit sur un entrecôte ; et nous attendimes le jour ; mais, le froid nous saisissant, je secoutai le pauvre pilotin volontaire et je le forçai à me suivre en le trainant après moi. Nous nous perdimes encore, nous fimes mille tours et détours, et nous allions recommencer une nouvelle halte, lorsqu'une odeur fétide, venue par une bouffée du nord, nous guida ; c'était la balaine morte au rivage ; nous dirigeâmes vers son cadavre ; et nous atteignimes le camp à trois heures du matin. Taunay tomba sous sa tente et ne reprit ses forces que quarante-huit heures après. Au lever du soleil, il y avait des sourires sur toutes les figures ; il y avait des paroles de reconnaissance pour notre bonne étoile, qui semblait vouloir nous protéger encore ; et nous devinmes dévots comme le malheur. Quel repas ! quelle orgie ! quel délire ! trois chevaux ! trois chevaux succulents, sans sel, sans pain, cuits sur la tourbe, à une fumée noire ! Oh ! la joie nous débordait ! Le lendemain, cela devait être à recommencer, et le surlendemain encore. Le marin et le naufragé ne voient jamais plus loin que cela. Or, comme les vivres encombraient nos maga-

sins et que désormais nous pouvions, sans crainte pour nos appétits gloutons, nous livrer à tous les plaisirs de gens abandonnés sur une côte déserte et glaciale, nous nous occupâmes avec un zèle tout nouveau du soin de pourvoir à notre sûreté personnelle pour l'époque si rapprochée de notre hivernage; chacun étalait les richesses volées aux flots, en homme qui n'a rien perdu, et, orgueilleux dans notre misère, nous comptions et recomptions à haute et intelligible voix les vêtements qui devaient bientôt nous être d'un si grand secours. Alors des trocs se firent entre nous. Nos fortunes, étalées sur la plage, changeaient de maître vingt fois par jour : celui-ci donnait un caleçon pour un soulier dépareillé, celui-là une timbale pour un morceau de savon, un troisième ses rasoirs pour une paire de gants fourrés, un quatrième son couvert d'argent pour un paletot. Hélas ! je n'avais rien à donner, moi, en échange de ce qui m'eût été bien nécessaire, et j'en étais toujours à user mon manteau de sauvage zélandais, ma casquette de kangaroo et mon soulier et demi. Mais mon ami Lamarche vint à mon aide et me gratifia de deux chemises, brodées, ma foi, comme pour un jour de noces. Guérin me fit accepter sans effort un gilet qui m'eût vigoureusement serré les flanes à l'époque où je dinais d'habitude; mais dans lequel je me promenais alors, et je reçus encore, par-ci, par-là, quelques bribes dont je m'ajustai assez bien pour ressembler passablement à un vieux brocanteur ou marchand d'habits après une fructueuse journée. Je ris aujourd'hui de tous ces souvenirs; mais, à l'heure

de mon naufrage... j'en riais plus fort encore, tant je suis inaccessible à certaines douleurs. Tout ce qui ne vient pas de l'âme m'effleure sans me blesser, et je ne comprends de véritables peines que celles du cœur. Nous achevions nos échanges de la matinée, lorsqu'une voix que, malgré la rudesse de son intonation, nous primes pour celle d'un chérubin, s'écria : *Navire! navire! à l'entrée de la rade!*...

Aussitôt tout est empaqueté, emballé, jeté au hasard. Les infirmes se soulèvent avec effort, les blessés se traînent péniblement sur leurs jambes malades; ceux-ci accourent au rivage, ceux-là gravissent les dunes de sable qui avoisinent le camp; on hisse un pavillon au haut d'un mât, tandis que les plus agiles vont chercher le commandant, qui, faible depuis quelques jours, était allé faire une petite promenade. Il arrive, un canon est chargé, il part... Que son bruit est faible! On en tire un second, qu'on bourre avec force, et nous avons l'espoir d'être entendus. Cependant un canot est poussé vers le rivage; dans un instant il est lancé; on y jette quelques légères provisions; les plus robustes des matelots le manœuvrent, commandés par M. Fabré, qui largue toutes les voiles et fait encore jouer l'aviron. Nous ne craignons pas qu'il reste en route, et quand même le navire cinglerait au large, nous sommes sûrs que M. Fabré ne rétrogradera que lorsque tout espoir sera perdu.

Le navire a disparu... Oh! pourquoi n'avons-nous pas placé de pavillon de détresse à l'entrée de la baie? Pourquoi n'y avons-nous pas envoyé un poste?... Point

de regrets : la voile libératrice paraît de nouveau , et notre canot va l'atteindre ; les voilà près l'un de l'autre ; le cœur nous bat , nos yeux se fatiguent à suivre leurs mouvements... l'étranger cargue ses voiles... Fabré l'a atteint : nous sommes sauvés... Dieu ! nous te rendons grâces.

Que de conjectures ne faisons-nous pas avant qu'ils entrent ! qu'ils sont lents à arriver !... Enfin nous pouvons leur parler.

Le navire est une goëlette appartenant à un capitaine américain appelé Horn , qui est dans une île voisine , occupé de la pêche des phoques avec un bâtiment de quatre ou cinq cents tonneaux. Le patron , qui nous communique ces détails , ne peut pas encore s'engager avec nous ; mais il prie notre commandant de lui donner un officier qui partira avec lui et qui s'entendra avec son capitaine. M. Dubaud est nommé , et , quelque pénible et fatigant que doive être ce voyage , il reçoit avec joie l'ordre qui lui est donné , et il part. Il a des instructions écrites , il parle fort bien l'anglais , il a de l'esprit , il va plaider la cause du malheur : il réussira.

C'est maintenant que la chasse va être pour nous une occupation agréable. Nous ne ménageons plus la poudre : nous sommes riches , un navire est là , et nous n'avons plus à trembler sur le sort de nos amis , nous sommes d'une gaieté folle ; nous allons sur les récifs chercher quelques huitres , malheureusement remplies de trop de perles , et nous abandonnons les sinistres préparatifs commencés pour passer l'hiver

dans cet affreux pays. Encore quelques jours, et nous le quittons...

En voilà déjà six que nous attendons Dubaud, et il ne paraît pas! Si lui-même avait fait naufrage! Si... Une voile paraît à l'entrée de la baie; notre grand canot vole chercher des nouvelles. Ce n'est pas le navire que nous attendons; celui-ci, battu par la tempête au cap Horn, et contraint de rétrograder pour une voie d'eau qu'il était urgent de boucher, est venu chercher un refuge aux Malouines. Le capitaine a des formes aimables; ses passagers s'estiment heureux de nous avoir rencontrés. Nous envoyons nos ouvriers à leur bord; les avaries sont réparées: à l'arrivée de notre ami Dubaud, nous allons partir.

Il est bien singulier ce sentiment indéfinissable qui nous porte à regretter un pays où nous avons éprouvé tant de malheurs. Cette pauvre *Uranie*, couchée sur les rochers, nous attendrit; ces débris de notre corvette, que nous laissons disséminés sur la plage; ces belles oies, veuves aujourd'hui de tant de compagnes; ces canards; ces plongeurs, ces phoques et même ces pingoins que nous avons si cruellement traités: nous allons nous séparer de tout cela, sinon avec peine, du moins avec une sorte d'attendrissement. Ah! consolons-nous vite; nous reverrons une mère, une famille, des amis, une patrie.

Voilà Dubaud; sa mission est remplie avec talent et courage; mais il a fait inutilement un voyage pénible. Nous dédommageons de ses frais le capitaine Horn; et nous partons avec le navire américain. C'est à Monté-

Vidéo qu'il s'engage aujourd'hui à nous conduire. Naguère nous étions très-contents de lui; maintenant il a déjà perdu de notre amitié et de notre considération; il profite de nos désastres; nous lui achetons sa corvette; nous sommes chez nous.

Avec quelle ardeur on vire au cabestan! Les chants du matelot n'ont plus rien de sinistre; les barres se brisent sous les robustes poitrines; l'ancre est à pic; nous dérapons; nous voilà en route. L'*Uranie* montre encore ses flancs déchirés; tous les regards la saluent comme un vieil ami qu'on abandonne sur une terre lointaine; tous les cœurs se serrent aux soubresauts meurtriers que lui impose la houle. Nous côtoyons l'île aux pingoins, déserte aujourd'hui par nos massacres; et où aurait peut-être eu lieu, huit jours plus tard, quelque épouvantable festin de chair humaine. Nous voici à l'entrée de la rade; nous visitons du regard la roche fatale qui nous a si cruellement arrêtés au milieu de nos joies, et nous mettons le cap sur le Paraguai.

Avant d'entrer dans le Rio de la Plata, nous perdons un de nos mâts, comme si nous devions être punis, dans le présent et dans l'avenir, de notre bonheur passé; mais nous naviguons toujours, et nous jetons en fu l'ancre dans cette rivière américaine, aussi large que les nôtres sont longues, en attendant que le jour nous permette de chercher à l'horizon les clochers de la ville, devant laquelle nous ferons probablement notre dernière halte.

Quelle nuit! bon Dieu! Le temps était sombre, froid;

les nuages gris passaient sur nos têtes avec la rapidité de la flèche : tout à coup le vent s'abaisse, gronde, menace, tonne, éclate, et le terrible pampéro vomit sur nous sa rage et sa fureur ; le sifflement des cordages, le roulement des vagues se confondent et font un chaos impénétrable du monde où nous sommes torturés.

Toutes les ancres s'édentent à de si violentes rafales ; les mâts crient, la mer n'est plus qu'un lac de feu ; tant sa phosphorescence est miraculeuse ; nous tourbillonnons dans un brasier, et lorsque l'éclair déchire les flancs où il s'est allumé, les flots pâlisent, et l'enfer est au ciel...

Le pampéro passa ; la foudre tomba trois fois autour du navire sans l'atteindre, et le jour même, nous arrivâmes à Monté-Vidéo.

— As-tu vu ça ? dit Petit à Marchais.

— Non.

— As-tu entendu ?

— Non.

— Ils disent que c'est une rivière.

— Ils disent ce qu'ils veulent. Ce n'est pas naviguer, ça ; ce n'est pas courir la mer. L'eau, le ciel, le feu, la terre, qui font cause commune pour nous enfoncer. Tiens, ça est injuste, ça est lâche ; on ne se met pas ainsi cinq ou six contre un ; nous ne sommes pas de calibre à résister : notre carcasse y restera.

— Je suis moulu.

— Et moi brisé.

— Et pas une goutte de vin dans le coffre de M. Arago!

— C'est vrai, pas une seule.

— Ah! ah! voici un canot! il apporte des vivres! du pain!

— Du pain! quel bonheur! ô mon Dieu! du pain! Dieu! que la navigation est une belle chose!

— Du pain!

— Du pain!

Une heure après, huit matelots se tordaient sur le pont, torturés par une indigestion de pain qu'ils n'avaient point avalé avec assez de sagesse.

Je mangeai du pain aussi, moi, du pain seul. Je n'ai fait de ma vie un plus délicieux repas.

16
PARAGUAI.

Monté-Vidéo. — Le général Brayer. — Trois jaguars et
le Gaoucho.

Que le cœur est à l'aise! que le sang circule frais et
en liberté! quel jour de fête pour nous tous qui n'avions
pas espéré un retour si prompt, une relâche si sûre!
Naguère, sur une terre déserte, sans cesse en présence
de notre belle corvette ensablée, pleins de tristesse pour
le présent, remplis d'effroi pour l'avenir, sans abri,
presque sans nourriture, sous un ciel menaçant et
glacé...

Aujourd'hui, une rivière paisible sur laquelle se
balance mollement le navire qui nous a tous arrachés

à une mort affreuse, une cité devant nos yeux ravis, une civilisation, des hommes vêtus comme nous (mieux que nous, hélas!) des femmes élégamment parées, des navires dans la rade, mouillés presque contre les remparts qui protègent la ville, des édifices européens étalant aux yeux une architecture régulière, des tours hautes et solides, des clochers élancés, le commerce, les arts, l'industrie. Et, la nuit, comme pour remplacer le bruissement des vagues qui viennent de se taire, le roulement lointain de la cité réveillée par l'amoureuse mandoline, la sérénade moins discrète, la voix sonore des horloges s'interrogeant et se répondant, et le bruit monotone des chariots roulant sur les pavés et venant approvisionner les marchés. Puis encore, des lumières passant et repassant aux croisées; les oiseaux de nuit à l'aile lourde et paresseuse venant nous visiter et jetant un râle sinistre à l'aspect de nos mâts où siffle la brise...

Tout cela, je vous jure, nous tenait en extase sur le pont, tout cela nous reportait avec bonheur vers ce passé lointain dont nous avions eu si souvent à nous plaindre; tout cela nous faisait presque bénir le naufrage qui, sans un miracle du ciel, nous aurait tous engloutis.

L'insolence dans le bonheur est chose si naturelle que nous nous racontions d'un ton méprisant les divers épisodes de notre pénible campagne, dont nous avions manqué être les victimes, comme des jeux d'enfants qui ne devaient plus rester dans notre mémoire. Les vivres, qui nous avaient parfois fait défaut, nous

paraissaient d'une nécessité si peu absolue que nous osions vanter la chair huileuse des pingoins et les membres fétides des vautours tués et dévorés aux Malouines. Il y avait là, pour nos besoins du lendemain, du pain délicieux, des viandes succulentes, et les longues privations centuplaient pour nous les jouissances qui nous attendaient.

Aussi, le jour nous surprit-il dans ces douces causeries d'amis ayant porté la peine ensemble, ayant entendu côte à côte les hurlements de la tempête, ayant visité, sans se quitter un seul instant, tous les pays du monde. Croyez-moi, la joie de l'arrivée serait beaucoup moins grande si la route avait été belle, si le ciel s'était toujours montré d'azur.

Cependant les hauts remparts et les flèches des églises commencèrent à se dorer, les jalousies des maisons s'ouvrirent les unes après les autres, comme si on eût voulu nous voir plus à l'aise; et les bateaux se détachèrent de la plage pour nous apporter des fruits, des légumes et surtout du pain, dont nous étions privés depuis plus de six mois. La glotonnerie vainquit la prudence; dix à douze matelots faillirent périr à ce premier repas, et si le docteur n'y avait mis bon ordre, par une sévérité à laquelle nous fûmes forcés de nous soumettre, il serait encore arrivé de grands malheurs à bord, tant le pain chaud qu'on nous apportait nous parut délicieux, tant nous mîmes de voracité à nous en rassasier.

Le soleil était sur l'horizon depuis une heure au plus; et déjà la ville cessait de nous occuper. L'inconstance des hommes se reflète sans doute de celle de

Pélément qui le porte. Dès que le matelot est embarqué, il jure, il fait rage contre l'état qu'il a embrassé, et à peine est-il dans le port qu'il redemande à haute voix, avec jurons, les tempêtes contre lesquelles il aime tant à mesurer ses forces.

Pauvres de nous! La campagne qui entoure Monté-Vidéo est si triste, si égale, si plane, si aride, que sans les silhouettes des édifices de la ville et cinq ou six arbres au plus, à de grandes distances les uns des autres, les navires auraient bien de la peine à voir dans une clarté douteuse, où commence la terre, où finit la mer. Cela est triste à voir, combien cela doit être triste à parcourir, alors surtout que le soleil pèse sur vous ou que le redoutable pampéro mugit à travers les broussailles, tourmente et fatigue l'espace de mille tourbillons de poussière.

Décidément, disaient quelques matelots, mieux vaut encore notre mer querelleuse, qui nous permet d'avancer, que cette mer de sable où pour faire quatre pas en avant il faut toujours en faire au moins un en arrière.

Dans un espace de plus de six lieues de diamètre, les terres qui entourent Monté-Vidéo sont si régulièrement ondulées qu'on dirait que la mer les a quittées depuis peu de siècles, et elles sont en même temps si basses qu'on croirait qu'elle va les ressaisir à sa première irritation.

Si nous n'avions été forcés par notre devoir, nous serions restés à bord de la *Physicienne* (c'est ainsi que nous avons baptisé notre nouveau navire), mais Lamarque, qui avait été envoyé à terre pour saluer le

brave général Letor, nous rapporta tant et de si intéressantes nouvelles d'Europe que nous n'eûmes point de repos et que chacun de nous fit ses préparatifs pour aller à la curée qui nous était offerte.

Nous attendions dans une immense salle que le consul français vint nous prendre pour nous présenter au gouverneur, quand entra, le front haut, la démarche fière, le regard altier, un personnage sur lequel nos yeux se portèrent avec le plus vif intérêt.

— C'est un Français, dis-je à Lamarche assez bas pour être entendu à quelques pas.

— Qu'est-ce qui vous le fait supposer? répondit l'inconnu en s'avancant vers moi d'un pas noble et grave.

— Je supposais alors, monsieur, ce dont je suis certain maintenant.

— Vous n'avez pas répondu à ma première question.

— C'est que vous devez être habitué à entendre ce que je voulais dire.

— Le malheur gravé sur le front, n'est-ce pas?

— Oui, le malheur et la dignité.

— Vous paraissez avoir beaucoup souffert aussi, vous?

— Un voyage autour du monde, un naufrage, les angoisses de la faim, la perte de notre corvette; mais nous voici presque arrivés au terme de nos fatigues.

— J'ai été plus rudement frappé que vous, messieurs, et sans avoir tant couru, mon corps a plus souffert. Les tortures morales écrasent vite: c'est la lame qui use le fourreau. L'exil, messieurs, est un tourment de toutes les heures.

— Vous êtes donc un exilé?

— Je suis le général Brayer.

— Et moi, l'ami de votre fils, m'écriai-je en lui serrant la main.

Après nos troubles politiques, les braves généraux Brayer et Fraissinet se virent obligés de quitter leur patrie, et ce fut à Monté-Vidéo qu'ils se retirèrent pour échapper à un jugement dont ils avaient quelque raison de redouter les suites.

L'époque était féconde en holocaustes.

Le général Brayer nous donna des nouvelles récentes de la France, il nous apprit l'assassinat du duc de Berry, tué le jour même de notre naufrage sur les Malouines, et il nous fit part des espérances qu'il nourrissait de revoir bientôt sa patrie, où, en effet, il ne tarda pas à rentrer.

Le général Letor nous reçut avec une bienveillance toute particulière; nous lui demandâmes sa protection pour les gens de l'équipage de *la Paz*, que nous avions été forcés de ramener au Paraguaï, et toutes promesses nous furent faites par lui pour le prochain approvisionnement de notre navire.

La ville de Monté-Vidéo est petite, mais propre, aérée, coquette. Toutes ses rues sont tirées au cordeau et courent nord et sud, et est et ouest. Des balcons élégants embellissent presque toutes les maisons, et nous trouvons dans celles où nous sommes accueillis cette politesse cérémonieuse qui ressemble un peu à l'étiquette, mais qui n'est une sorte d'apparat que

pour ceux qui sont étrangers aux mœurs un peu fières de la nation espagnole.

Au surplus, certains usages de la mère-patrie se gardent ici avec un respect qu'on dirait de la tendresse plutôt que de l'habitude. La sieste s'y fait avec une ponctualité des plus régulières, et le costume espagnol n'y subit aucune modification, pas même celles que la différence du climat aurait pu nécessiter.

J'ai hâte d'ajouter que tout ce que la belle Andalouse a de magique dans le maintien, d'effronterie dans le regard, de suave désinvolture dans la démarche, de dangereuses perfidies dans le sourire, se trouve ici chez les jeunes femmes avec un luxe de raffinement auquel doivent succomber tous les étrangers. Jugez de ce que durent éprouver de pauvres naufragés qui depuis sept mois au moins n'avaient pas vu figure humaine!

Monté-Vidéo est encore pour nous une relâche sur laquelle nos souvenirs se reposeront avec le plus de bonheur. Si les églises de cette demi-capitale n'ont pas le luxe et la majesté de celles d'Espagne, je puis vous assurer que les fidèles qui les fréquentent se distinguent dans la manière vraiment merveilleuse dont elles savent tuer les heures de calme et de recueillement qui leur sont imposées. Nulle part au monde mains plus petites, plus élégantes, plus déliées, n'agitèrent plus gracieux éventails; ce sont des passes en avant, en profil, donnant de l'air à la gorge, à la joue; ce sont des voltiges sans cesse renouvelées, proposant ou acceptant un rendez-vous du dévot amant caché derrière un pi-

lier gothique et venu là pour adorer un autre Dieu que celui qui pare le maître-autel. A peine (et ceci sans exagération aucune) entend-on la voix glapissante du prêtre qui psalmodie une oraison, tant le bruissement de l'ivoire contre l'ivoire, de l'ébène contre l'ébène réveille les échos assoupis sous la voûte sainte. Si l'on était médisant, on dirait que les jeunes femmes de Monté-Vidéo ne vont à l'église que pour tenter la sainteté des élus, bien sûres qu'elles sont de la faiblesse des pauvres mortels.

Monté-Vidéo appartient aux Portugais, et il est pourtant vrai de dire que c'est une ville espagnole, car tout s'y est imprégné de ce peuple, mœurs, costumes et langage.

S'il y a ici moins de bigotisme qu'en Espagne, c'est qu'on y réencontre aussi beaucoup moins de prêtres, de moines, de capucins, toute proportion gardée d'ailleurs. Les processions, les cérémonies religieuses, les dévotes mascarades y ont lieu avec moins de luxe, et j'ai trouvé que le respect du peuple pour tout habit ecclésiastique n'avait point ce caractère d'idiotisme et de servilité qu'on remarque chez les citoyens de la mère-patrie. C'est qu'il y a loin de là-bas ici, c'est que lorsque le pampero souffle dans la rivière, les navires courent grand risque de sombrer ou d'être vomis en débris sur la plage; c'est qu'aussi le pays dont nous parlons est sans cesse agité par des commotions politiques, et que le calme va mieux aux hommes de paix et de quiétude que les tourmentes auxquelles ils sont souvent forcés de prendre part malgré eux-mêmes. Le

commerce est nul à Monté-Vidéo, les arts et les sciences n'y comptent guère de fervents apôtres : sous ce rapport le Brésil est parfaitement représenté aux bords de la Plata.

Sur les deux rives de cet immense fleuve, presque aussi large que nos rivières sont longues, ont été bâties, à peu près en face l'une de l'autre, deux villes rivales qui peuvent bien se donner la main comme de bonnes voisines, mais qui gardent entre elles une rancune, une jalousie dont il faut que tôt ou tard la plus faible soit écrasée. Buénos-Ayres est beaucoup plus grande que Monté-Vidéo : jumelles espagnoles, la première n'a pas changé de maître, la seconde est maintenant sous la domination portuguo-brésilienne et de là cette colère méprisante des enfants ibériens, qui veulent bien se déchirer entre eux par des guerres intestines, mais qui ne comprennent pas la domination étrangère. En cela encore l'Espagne se reflète bien plus à Buénos-Ayres qu'à Monté-Vidéo.

La ville est protégée du côté de la rivière par des remparts assez solides, deux fortins et ce qu'on nomme la citadelle. Du côté de terre elle est beaucoup moins bien défendue, et il ne faudrait pas de grands efforts stratégiques pour s'en emparer. Hélas! on garde de pareilles conquêtes par vanité, comme un vieux vêtement dans une armoire; mais de quelle utilité peuvent-elles être aux vainqueurs?

Je crois, moi, que le roi d'Espagne s'est enrichi de cette perte, et qu'il a pu sans regrets compter une

ville de moins sur le sol américain. Le soleil se couche maintenant sur ses états.

Peu de temps avant notre arrivée à Monté-Vidéo il s'était passé dans la ville même un fait assez dramatique, consacré aujourd'hui par un tableau admirablement peint, dû à la palette d'un des meilleurs vitriers du pays et décorant une petite auberge de la rue San-Salvador.

Trois jaguars voyageant de compagnie arrivèrent pendant la nuit aux portes ouvertes de la cité et les franchirent sans que les sentinelles criassent *Qui vive ?* et leur demandassent leurs passe-ports ; loin de là, elles se barricadèrent dans leurs corps-de-garde et ne donnèrent l'alerte que lorsque les trois importuns visiteurs se furent élancés au centre de la ville assoupie. Ils erraient çà et là, cherchant pâture, quand aux premiers cris furent réveillées quelques personnes en appelant d'autres au secours. Parmi celles-ci se trouvait un intrépide Gaoucho qui se mit sur-le-champ à la tête de la foule armée de fourches, de bâtons, de broches et de piques, et se dirigea vers le lieu où il supposait que s'étaient réfugiées les bêtes fauves. Dans les rues étroites, le cheval et le lacet étaient devenus inutiles ; mais le brave indigène, habitué à ne pas fuir en présence de tels adversaires, demande un fusil qu'on s'empresse de lui donner, et le voilà, en avant de tous, appelant à grands cris les redoutables tigres.

La terreur était partout grandie encore par les exagérations de la multitude enfermée dans les demeures ; les uns avaient vu passer une demi-douzaine de tigres

trainant dans leur gueule des lambeaux de cadavres ensanglantés; d'autres en avaient compté une vingtaine grim pant le long des murs : c'était une éruption générale, une attaque méditée par ces maîtres du désert pour s'emparer de la ville; c'était une punition infligée aux Gauchos, qui leur font une guerre de chaque jour. Aussi ces mille imprécations volaient-elles déjà de bouche en bouche contre ces impies vainqueurs de bêtes féroces, coupables d'avoir occasionné de si terribles représailles. Il ne s'agissait de rien moins que de les lapider, de les brûler vifs... et pendant ce temps, le brave Gaucho, agile comme le cerf, intrépide comme le lion, demandait de tous côtés où était le péril. Deux des jaguars avaient pénétré dans la citadelle et s'étaient élancés dans la campagne par un rempart peu élevé, tandis que le troisième, traqué de passage en passage, cherchait une victime assurée. Le Gaucho arrive. A son aspect, les plus courageux des habitants armés ouvrent leurs rangs avec empressement; les plus timides reprennent courage... Voilà le tigre et son ennemi en présence. Tous deux se regardent d'une prunelle ardente, tous deux prêts à s'attaquer, à se défendre comme deux adversaires qui se sont longtemps cherchés. Le tigre, furieux et rusé, s'accroupit; le Gaucho marche vers lui un genou à terre, il appuie son arme sur l'épaule, il va faire feu... une porte s'ouvre, la bête féroce s'élance, et déjà sous ses ongles de fer une femme, une mère, a le sein déchiré. Elle venait de se réveiller, portant son enfant dans ses bras; elle veut fuir, d'un bond elle est saisie, et, se livrant

seule en pâture à la bête furieuse, elle avait précipité son enfant derrière son lit...

L'effroi était dans toutes les âmes, mais le Gaoucho s'était élancé aussi comme un dard; il se place terrible et haletant sur la porte même de la maison, et par un cri retentissant il appelle à lui l'attention du jaguar, dont la gueule béante allait ouvrir une poitrine. La bête surprise s'arrête, elle rauque sourdement, elle s'indigne qu'on ose l'attaquer, elle ride la peau de ses lèvres rudes et poilues, elle étale à l'air ses dents aiguës et tranchantes, et le Gaoucho, calme alors, ose détacher du fusil sa main droite pour faire signe à la foule effrayée que l'ennemi lui appartient. La femme, presque morte et dont le sang coulait par cinq ou six plaies, dit enfin au Gaoucho d'une voix presque éteinte :

— Tuez-moi, tuez-moi, mais sauvez mon enfant.

— Ne bougez pas! répond le Gaoucho.

Et se levant pour présenter plus de surface à la faim de la bête irritée, il se tient prêt; le tigre se précipite et tombe frappé dans son vol...

— Mort, crie le Gaoucho, mort le *picaro!* il ne déchirera plus personne. Qu'on secoure la mère...

Il s'en alla tranquillement sans presque faire attention aux bénédictions de la foule qui l'avait accompagné, sans même vouloir garder la peau de sa victime. Qu'en aurait-il fait? elle ne portait pas écrit sur son cou que le tigre avait été tué dans la ville au moment où il allait dévorer une femme, et l'intrépide Gaoucho ne livrait au marché que ceux qu'il avait vaincus

à l'aide de son lacet, car eux du moins ne motifraient de blessures que celles faites sous le ventre par le poignard.

Je vis un jour cet homme dans un café où il prenait un verre d'eau sucrée. Il était petit, maigre, mais il avait dans le regard une telle vivacité, son geste était si rapide, sa parole si brève qu'il devenait impossible à tout observateur attentif de douter de l'énergie de cette charpente osseuse. Il me raconta les mille dangers de sa vie agitée avec un choix d'expressions si pittoresques qu'il était aisé de se convaincre que son langage il l'avait puisé dans les luttes fréquentes qu'il avait eu à soutenir. C'était de la sauvagerie, mais une sauvagerie empreinte de grandeur et de magnanimité; c'était la peinture fidèle des passions, c'était le portrait de l'âme.

Le départ pour la chasse, l'âpre solitude du terrain à parcourir, l'ardeur et l'obéissance du coursier dompté, le premier cri de la bête féroce qu'on va combattre, l'espérance de la victoire, le duel et ses vicissitudes, le triomphe et ses joies, tout était décrit avec un calme énergique qui vous remuait jusqu'au fond des entrailles.

— Mais, lui dis-je enfin quand il eût achevé sa trop brève narration, vous avez eu peur pourtant lorsque pour la première fois vous vous êtes trouvé en présence du tigre?

— C'est vrai, j'ai eu peur de le manquer!

— Étiez-vous seul?

— Seul.

— Votre père chassait-il aussi le tigre ?

— Mon père n'a pas eu de rivaux dans cet amusement.

— Est-ce un amusement pour vous ?

— Non, mais un besoin. On est né chasseur de tigres comme on est né marchand de briques ; nous avons une tâche à remplir, tant mieux pour celui d'entre nous qui s'en acquitte avec le plus de bonheur ou d'adresse.

— Jouissez-vous d'une grande réputation parmi vos camarades ?

— Il ne m'appartient pas sans doute de parler de moi d'une façon très-avantageuse, mais je suis sûr que si vous questionniez qui que ce soit dans la ville, on vous dirait de Luis Cabrera ce que je n'ose pas vous dire, moi.

— L'on m'a raconté votre admirable conduite lorsque trois jaguars sont entrés ici ; il paraît que vous êtes aussi exercé au fusil qu'au lacet ?

— Oh ! je ne pouvais pas manquer le tigre, la femme allait mourir ; il est des occasions où le cœur vise mieux que l'œil.

— Savez-vous bien que ces paroles sont sublimes ?

— Je ne m'en doutais pas, mais elles sont vraies : je suis sûr que j'ai frappé la bête à l'endroit précis où j'ai visé. Pauvre femme !

— L'avez-vous revue ?

— Elle m'a cherché, et il a bien fallu subir ses remerciements et sa reconnaissance. Les ongles avaient

profondément pénétré, le sang coulait en abondance, deux secondes de plus et c'en était fait.

— Ami, je vous vénère et vous admire à l'égal d'un boulanger du cap de Bonne-Espérance, qui, comme vous, est noble, humain, intrépide, et qui chasse les lions ainsi que vous chassez les tigres.

— Il est bien heureux. On dit que les lions de là-bas sont autrement redoutables que nos jaguars. Je voudrais bien en essayer.

— Vous seriez vaincu si vous n'aviez que votre lacet.

— Bah ! bah ! nul n'en connaît la puissance s'il ne sait le lancer. Nulle vigueur ne peut résister aux nœuds qui vous emprisonnent et au rapide mouvement qui suit la capture. Les masses seules sont inattaquables avec notre arme, et le rhinocéros, l'hippopotame et l'éléphant sont les seuls quadrupèdes en présence desquels je consentisse à refuser le combat. Nos lions d'Amérique sont des biches que nous dédaignons, tandis que le jaguar est parfois, je vous l'atteste, un morceau fort dur à digérer. Le tigre du Bengale n'a pas des mouvements plus rapides, et, une chose qui vous surprendra fort et que je puis cependant vous garantir, c'est que lorsqu'il est en l'air lancé de toute l'élasticité de ses membres, le jaguar change de route et parvient, par ce mécanisme que vous n'expliquerez point, à éviter le lacet fatal. Un des derniers tigres que j'ai vaincus s'était posé presque ventre à terre sur le sol, mais sa tête et ses pattes de devant s'appuyaient sur une grosse pierre lisse ; j'étais à dix pas de lui, faisant tourner mon arme ; je cabre mon cheval, la

bête furieuse s'élançait visiblement à ma droite, et c'est à gauche de ma monture qu'elle passe. Son mouvement avait été si rapide, il le porta si loin et il l'étourdit tellement que j'eus le temps de ressaisir mon lacet. Or, monsieur, je n'ai jamais manqué deux fois de suite mon adversaire. Je crois que c'est le plus gros jaguar qu'on ait tué dans le Paraguay.

— Votre père vous a-t-il donné des leçons?

— Oui, ici, dans un enclos, pour me montrer comment on devait manœuvrer; mais dans le désert, personne ne m'accompagne et ne m'a jamais accompagné. Ces choses, voyez-vous, ne s'apprennent pas; il faut avoir du sang rouge et chaud dans les veines, un bon cheval entre les jambes, un cœur qui ne batte pas trop vite et du calme. On a beau pourtant se bien cuirasser contre la peur au moment du départ, on n'est pas toujours maître de se modérer, et le vrai courage ne vient souvent qu'au moment du péril.

— Avez-vous tué le premier jaguar que vous avez chassé?

— Jamais je n'en ai pris un plus adroitement; il est vrai de dire aussi que mon père m'avait donné son cheval favori et que nulle bête au monde n'a plus d'intelligence que cet ami, ce compagnon de toutes mes courses. On m'offrirait trois mille piastres de Bep que je ne le donnerais pas.

— Votre cheval s'appelle Bep?

— Oui, nous ne leur donnons qu'un nom d'une syllabe afin que le commandement leur arrive plus vite et qu'ils ne puissent se méprendre sur nos ordres.

— Tout ce que vous me dites est merveilleux.

— Tout ce que je vous dis est la chose du monde la plus simple et la plus naturelle. Si vous aviez des tigres aux environs de Paris, on y chasserait les tigres.

— Oui, si nous avions des Gauchos.

L'homme dont je vous parle n'a jamais bu de vin, jamais d'eau-de-vie ou de rhum, jamais de liqueurs; il ne mange jamais que des viandes rôties, des légumes bouillis; mais il m'a assuré qu'il lui serait impossible de vivre une heure dans la journée sans avoir une cigarette à la bouche. Il fumé aussi parfois quand il combat le jaguar, et vous fumez, vous, messieurs (je ne dis pas nous), quand vous allez à la chasse au lapin: vous voyez qu'il n'y a pas tant de différence qu'on le dit entre un Européen et un Gaucho.

Le Gaucho.

Il est petit, trapu, maigre, osseux, anguleux, au regard du homme maché, et n'est guère le plus complet des hommes. Si vous l'étudiez, vous ne tardez pas à tout savoir que tout est vigueur, résolution, intrépidité, intelligence chez lui.

Il parle peu et par monosyllabes; mais son langage est tout dans ses yeux. Là est sa parole, à lui; là est sa puissance.

Le Gaucho tombe du premier abord, et l'on se dit: « Voilà une charnière qui s'ouvrira, qui se tombera »

BRÉSIL.

Le Gaoucho.

Il est petit, trapu, maigre, osseux, anguleux ; on dirait un homme inachevé, et c'est pourtant le plus complet des hommes. Si vous l'étudiez, vous ne tardez pas à vous apercevoir que tout est vigueur, résolution, intrépidité, intelligence chez lui.

Il parle peu et par monosyllabes ; mais son langage est tout dans ses yeux. Là est sa parole, à lui ; là est sa puissance.

Le Gaoucho étonne du premier abord, et l'on se dit : « Voilà une charpente qui s'écroule, qui va tomber. »

Le Gaoucho marche, et vous trouvez la force et la vie où vous n'avez aperçu que la faiblesse et la mort.

Il faut regarder parler un Gaoucho et non l'entendre pour le juger; il faut surtout le regarder quand il vous dit certaines choses relatives à ses déserts, à ses plaines, à ses forêts, aux terribles ennemis qu'il a l'habitude de combattre.

Le Gaoucho alors n'est pas seulement un homme comme vous et moi, c'est un maître, un dominateur; il a dix coudées au-dessus des têtes communes, et il plane sur nous comme l'aigle sur l'espace.

Quand le Gaoucho est calme, c'est le lion qui s'est repu, c'est la cataracte que l'hiver a arrêtée dans sa chute. Mais que sa faim se réveille, mais que le soleil brise la glace... oh! alors le désert est envahi, et comme tout fuit et tremble devant la cataracte ou le lion, tout tremble aussi devant le Gaoucho.

Le Gaoucho touche au Patagon par le climat, par les mœurs et par l'audace, et pourtant il en est l'antipode par la forme; car celui-ci est grand, taillé en athlète, imposant, parleur; celui-ci semble vouloir animer les solitudes qu'il traverse; l'autre, au contraire, se met en harmonie avec elles et ne daigne répondre qu'au rauquement du jaguar ou à la voix de la tempête; mais alors c'est le jaguar lui-même qui a peur, et non le Gaoucho, car le Gaoucho a auprès de lui deux amis formidables, avec lesquels il ne redoute aucune puissance au monde, deux amis qui ne le quittent jamais dès qu'il part pour des terres inconnues aux autres hommes : son cheval, son lacet.

Le cheval du Gaoucho est petit et maigre aussi; mais, comme son maître, il est tout nerfs, tout vigueur, et ses regards jettent des flammes, ainsi que ses naseaux.

Le coursier du Gaoucho s'imprègne de la nature de celui qui l'a dompté; il obéit en esclave à son éperon, à sa main, à sa parole, car il se rappelle son dernier jour de liberté et ses vains efforts pour la reconquérir. Rien ne tue le courage comme une défaite.

Le cheval du Gaoucho n'est pourtant pas un de ces esclaves dociles, abrutis, qui se courbent et se taisent quand on leur ordonne de se taire ou de se courber, un de ces êtres privés de vouloir par l'habitude de la servitude et des chaînes, prêts à tout et principalement à la bassesse, à la turpitude.

Non.

Le cheval qui porte le Gaoucho est l'ami surtout de celui qu'il porte. Ce sont deux forces au lieu d'une, c'est une seule volonté au lieu de deux. Que le Gaoucho, en présence du jaguar, l'aiguillonne de l'éperon ou de la voix, le coursier ne fuit pas, car il devine, il comprend, il sait que sa honte serait celle de son maître, et si son maître et son ami succombe dans la lutte, il succombera avec lui, il mourra auprès de lui.

On ne parle jamais du Gaoucho sans parler de son cheval: plus il a eu de peine à le soumettre, plus il l'estime, plus il l'aime et le caresse. Le Gaoucho répudierait celui qui se serait soumis sans résistance. On peut avoir été vaincu par le Gaoucho sans être avili; l'ardeur de l'attaque et de la défense prouve deux cou-

rages. Ne voyagez pas avec un lâche : celui-ci ne prendra jamais rien de vous, et vous, vous pouvez parfois, sans le vouloir, prendre quelque chose de lui. Rien n'est contagieux comme les maladies de l'âme, et la peur est la plus communicative de toutes.

On m'avait souvent parlé des Gauchos en Europe et dans mes voyages ; on m'en avait beaucoup parlé surtout au Brésil, lorsque j'assistai, devant le palais de Saint-Christophe, au dramatique duel d'un Pauliste avec un lancier polonais ; mais je me tenais en garde contre toute exagération, et je jugeai le Gaucho comme ces fantômes nés d'une imagination vagabonde et puérite, qui se rapetissent à mesure qu'on les approche. Lorsque, plus tard, je me suis trouvé auprès d'eux, il a bien fallu les étudier, chercher à les comprendre, et je n'étais pas homme à en laisser échapper l'occasion.

Dès le premier jour de mon arrivée à Monté-Vidéo, je m'enquis auprès d'un cafetier s'il y avait des Gauchos dans la ville.

— Il y en a toujours, me dit la personne à qui je m'étais adressé ; ils arrivent et s'en vont.

— Que viennent-ils faire ici ?

— Vendre des peaux de jaguars.

— Elles valent ?

— Quatre ou cinq piastres.

— Qui tue ces tigres d'Amérique ?

— Les Gauchos.

— Avec leurs fusils ?

— Avec leurs lacets et leurs couteaux.

— Et c'est pour quatre ou cinq piastres qu'ils affrontent de si grands dangers ?

— Ces dangers, monsieur, n'existent point pour eux, et fussent-ils réels, le Gaoucho irait encore à la chasse du tigre, comme vous allez, chez vous, à la chasse du lapin.

— Le Gaoucho aime donc beaucoup l'argent ?

— Lui ! qu'en ferait-il ? Il n'a pas de gîte à payer, pas de valets à nourrir, pas de maîtresses à acheter ; il vit au désert et couche à la belle étoile ; il mange du cheval, du tigre, de l'autruche ; il boit de l'eau et ne demande des piastres en échange de ses peaux de jaguar que pour remplacer sa couverture usée, ou son lacet, ou son manteau, ou la lame brisée de son poignard. Nulle vie au monde n'est pareille à la vie du Gaoucho, et si vous m'en croyez, monsieur, vous ne partirez pas d'ici sans avoir étudié ces êtres exceptionnels qu'on ne peut cependant bien connaître qu'après les avoir suivis dans les plaines et les forêts.

— Je ne les y accompagnerai pas.

— Je ne vous le conseille pas non plus.

Le soir même de cette conversation j'appris que dans un vaste enclos de la ville plusieurs Gaouchos avaient donné rendez-vous à un capitaine de navire chargé de porter des chevaux au cap de Bonne-Espérance, et que ces intrépides dompteurs de coursiers en avaient conduit un troupeau. Je me rendis sur-le-champ au lieu où se faisait le marché, et le capitaine acheta trente-deux bêtes magnifiques au prix de deux piastres chacune ; encore le Gaoucho s'engageait-il à

les transporter à bord du navire, mouillé en rade à une grande distance de la ville.

On voyait là quatre-vingt-dix ou cent chevaux pressés dans un coin, serrés les uns contre les autres dans la prévision du sort qui les attendait. Le marché venait d'être conclu et il n'y avait plus alors qu'un choix à faire : pour cela, il fallait juger les chevaux à la course, et le Gaoucho se chargea de l'opération. Chacun de nous s'éloigna, se plaça sur une hauteur, et le Gaoucho, seul dans l'arène, poussa un cri en agitant son terrible lacet. J'avais oublié de dire qu'avant tout il était lui-même monté à cheval, et que son arme favorite était fortement bouclée à la bande de cuir qui lui servait de selle, et posée elle-même sur une couverture de laine toute bariolée et parfaitement sanglée sous le ventre du cheval. Le lacet du Gaoucho est une courroie élastique large de quinze à dix-huit brasses dont les deux extrémités sont assujetties au coursier.

Il le prend en main par le milieu à peu près, de manière à ce que ses mouvements ne soient pas gênés, et de telle sorte que deux nœuds coulants au moins se dessinent à la partie qui flotte le plus loin. Quand le lacet est en repos, les nœuds sont naturellement fermés; dès qu'on le fait tourner, l'ouverture se dessine et on ne le lance que lorsque le mouvement de rotation la tient constamment ouverte au-dessus de la tête.

Tout cela tient du prodige, tout cela étonne,

écrase ; tout cela est, et tout cela semble la chose la plus simple du monde au Gaoucho.

Le reste de l'armement se compose d'un chapeau à immenses bords retenu sous le menton par un large ruban rouge ou noir, d'une pièce d'étoffe ronde ornée de dessins brodés, au milieu de laquelle on a pratiqué un trou pour le passage de la tête ; d'une veste en ratine ou en velours, avec force boutons de métal ; d'une culotte légère descendant jusqu'au genou, de deux bottes faites à l'aide de la peau retournée de la jambe d'un cheval et laissant les doigts en liberté ; l'orteil seul se cramponne à l'étrier, qui est excessivement petit, et sur chaque côté extérieur de ces bottes si bizarres est pratiquée une gaine solide dans laquelle repose avant et après le combat un poignard admirablement trempé.

Ainsi bâti, ainsi accoutré, le Gaoucho est le maître du monde. Les curieux et les assistants qui m'entouraient ne témoignaient presque point de surprise, tant l'habitude émousse les sentiments.

Moi, j'étais dans l'enthousiasme rien qu'aux préparatifs de la lutte facile qui allait s'engager.

J'avais vu le Gaoucho à terre ; on l'eût dit fatigué, endormi ; mais dès qu'il se fut élancé sur son cheval, qui est, si j'ose m'exprimer ainsi, son élément, il me parut ranimé comme sous la pile de Volta, et ses muscles tremblaient moins de plaisir que d'impatience. Je compris dès lors que ce n'était pas un enclos qu'il fallait à de pareils hommes, et je trouvai l'immensité des déserts trop rétrécie au gré de leur courage.

Sitôt que le vaste enclos fut libre, le Gaoucho poussa un grand cri, suivi d'un sifflet aigu, et son coursier hennit, et ses oreilles se dressèrent, et ses jarrets nerveux frappèrent le sol à coups précipités; quant aux autres, ils s'élancèrent tous en même temps au galop et firent mille évolutions diverses, tandis que le redoutable lacet tournoyant à l'air attendait une victime.

— Lequel voulez-vous? criait le Gaoucho au capitaine de navire.

— Le gris pommelé.

— Celui qui se cache au milieu des autres. C'est bien lui, n'est-ce pas?

— Oui.

— Le voilà.

Le lacet était lancé, et le gris pommelé, qui baissait la tête, se sentait arrêté dans son élan.

Les autres chevaux sauvages poursuivaient leur course; lui seul, serré par le nœud fatal, tentait de vains efforts pour les suivre, car le coursier du Gaoucho, qui savait son métier et qui avait été docile à un nouveau signal de son maître, résistait de toute sa puissance et neutralisait par son instinct et par sa volonté les mouvements du captif.

Mais ce n'était pas tout : le cheval acquis pouvait lutter encore, il fallait le jeter à terre et l'enchaîner à tout jamais. Ainsi fit le Gaoucho. Il était à pied alors et tenait dans la main une corde de trois brasses à trois brasses et demie, aux extrémités de laquelle se trouvaient deux lourdes boules en fer; il les fit tourner

sur sa tête, comme il l'avait fait du lacet, poussa un nouveau cri propre à effrayer son prisonnier à demi libre encore; celui-ci se précipita, et au milieu de son élan, que le cheval du Gaoucho n'empêcha pas cette fois, la corde et les deux boules lancées entre ses jarrets l'abattirent sans qu'il lui fût possible de se relever.

La vente dura une heure à peu près, et pendant tout ce temps le Gaoucho lança trente-quatre fois le lacet et ne manqua qu'une seule fois le cheval visé; quant aux boules, elles firent exactement leur office, et dès qu'elles tournoyaient, c'en était fait de celui contre lequel elles venaient s'entortiller.

Le boa ne serre pas plus solidement la proie qu'il vient d'atteindre. On m'avait dit, et j'avais lu sans y ajouter foi, que lors des premières conquêtes des Espagnols en Amérique, il arrivait souvent qu'une sentinelle postée sur les bastions de terre qui protégeaient le camp retranché, voyant venir auprès d'elle un Gaoucho sans arme à feu, se dressait pour admirer la rapidité de ses mouvements; mais celui-ci, arrivé près d'elle, lançait la fatale courroie et enlevait le soldat surpris au milieu de son extase. Aujourd'hui je crois à la vérité du récit et je regarde le Gaoucho armé de son lacet comme infiniment plus à redouter que le plus habile tireur armé de son fusil. Dans le vaste enclos où s'était faite la vente des chevaux sauvages, il arriva deux fois que le coursier abattu se cassa une jambe dans sa chute; le Gaoucho alors s'approcha de lui, posa attentivement sa main gauche sur le poitrail de la victime, tira son poignard de la gaine, en frappa

l'animal, qui tomba mort deux minutes après. Un cheval coûte ici deux ou trois piastres, il en coûte quatre ou cinq pour en louer un pendant toute une journée, parce qu'avec lui on est tenu de vous fournir de selle, de bride et d'éperons. Au surplus, ne montez les chevaux du pays que si vous êtes un habile écuyer; ils ont encore trop de leur vieille liberté dans leur récent esclavage pour ne pas en essayer de temps à autre aux dépens de celui qui leur fait sentir le frein et l'aiguillon.

Sont-ils indigènes ou datent-ils des premières conquêtes des Espagnols? La question est diversement jugée par les voyageurs.

Toutefois il me semble difficile de supposer que leur propagation ait été si rapide, puisqu'on trouve dans les pampas qui entourent Monté-Video et Buénos-Ayres des myriades de ces animaux sauvages, et que la Patagonie n'est peut-être pas moins riche sous ce rapport que les bords du Rio-de-la-Plata et les solitudes du Paraguay.

D'un autre côté, l'effroi que les Indiens éprouvaient à l'aspect des coursiers amenés par les armées de Cortez et de Pizarre plaiderait l'opinion contraire, car pourquoi du sud de l'Amérique quelques-uns de ces quadrupèdes ne se seraient-ils pas élancés vers l'équateur et même vers le nord? C'est d'ailleurs une de ces questions de peu d'importance dont la solution peut rester douteuse sans que l'histoire morale des peuples y perde quelque chose.

Mais quittons ces jeux d'enfant du Gaoucho et sui-

vons-le là-bas, près du cimetière de Monté-Vidéo, as-
sez près du rivage, où l'attendent d'autres distractions,
où il va se livrer à d'autres délassements.

Chez lui le calme c'est la mort; la vie qu'il s'est
faite le déborde, il faut qu'il s'agite avec violence pour
que le désœuvrement n'attédisse pas ses forces, et lors-
qu'il repose, ses ennemis reposent aussi. Voici donc
cinq ou six de ces hommes extraordinaires, assis d'a-
bord sur le tertre qui borde la route sablonneuse et
agitant diverses questions tandis que leurs chevaux
paissent le gazon dans le pré voisin. Il s'agit de paris,
d'enjeux; ce soir ce seront des piastres, une autre
fois ce seront des quadruples; la partie sera modérée
si les courses ne le sont pas. Il paraît que toute ému-
lation sommeille aujourd'hui dans leur âme ou qu'ils
ont envie de succomber au sommeil. N'importe, le
Gaucho ne restera pas longtemps dans cet état anor-
mal, et peut-être qu'à la lutte qui se prépare il se ré-
veillera avec toute son énergie.

Un tuyau de faïence est posé à terre sur un caillou
horizontal; ce tuyau, de dix pouces de grosseur, porte
douze piastres, car chacun des jouteurs en a mis deux,
puis ils se séparent et jouent à la plus courte paille,
qui est le jeu universel, à qui commencera la course;
cela fait, chaque homme appelle d'un cri et d'un coup
de sifflet son coursier, et celui-ci dresse l'oreille, bondit
et vient se frotter amicalement à son maître.

Les cavaliers sont en place; ils s'éloignent, ils s'é-
chelonnent, et le premier s'élance. Le cheval n'a point
de selle, l'homme se cramponne de ses jarrets aux

flancs du quadrupède, qu'il dirige de la voix seule ou plutôt de la parole. Ils passent au grand galop à côté du tuyau, et le cavalier, en se courbant jusqu'à terre, doit enlever un certain nombre de piastres sans renverser le bois ou le tuyau de faïence sur lequel elles reposaient; le petit instrument tombe, l'argent est remis en place, et c'est au second cavalier à commencer la course.

Ceci, c'est pour se mettre en train, pour prendre élan, pour se dégourdir.

Après ces jeux tout bénins, qui pourtant auraient offert quelque danger, même à nos écuyers les plus habiles, les Gauchos, emportés par leur colère contre un jeune lutteur de dix-neuf ans à peine qui avait enlevé presque toutes les piastres, lui proposèrent le jeu des boules, que celui-ci accepta avec une insolence toute martiale; ses rivaux vaincus lui gardaient visiblement rancune, lui lançaient des regards de colère et semblaient attribuer son succès au hasard plutôt qu'à l'adresse; mais le jeune Antonio sifflottait et se préparait tranquillement à une nouvelle victoire.

Ici la lutte offre les plus grands dangers, non pas qu'on y perde la vie, mais il y a presque toujours quelques membres fracturés, et l'on comprend que de pareils exercices ne doivent être inventés que pour des hommes de fer. Ce ne furent plus des piastres qu'on mit au jeu, mais bien des quadruples, et l'on voyait cependant que c'était moins l'appât du gain qui excitait la fougue des combattants que le besoin du triomphe.

La coalition contre le jeune homme était flagrante;

tous les lutteurs se donnèrent la main avant de monter sur leurs coursiers, et nul ne la présenta à Antonio, qui, du reste, ne se montra guère sensible à cette impolitesse, qu'il savait bien être de la rancune.

Le terrain sur lequel la course allait s'exécuter est un peu sablonneux, uni, droit, resserré. Un homme placé à moitié chemin au bord de la route attend le passage du coursier en agitant le lacet à boules au dessus de sa tête.

Sitôt que le cheval, emporté de toute la rapidité de ses jarrêts, passe auprès de lui, le lacet est lancé, le coursier s'abat, et l'adresse du cavalier consiste à tomber debout à cinq, dix ou quinze pas de là, sans toucher à terre de ses mains ou de ses genoux. Celui que le choc et la chute portent le moins loin est proclamé vainqueur, et ici, comme au premier exercice, ce fut encore Antonio qui gagna le pari. Tous s'exécutèrent assez gracieusement, excepté un vieux brutal, maigre et laid, qui, furieux de sa défaite, se répandit d'abord en injures, puis en menaces, et acheva par donner un soufflet au jeune homme. Celui-ci s'en appliqua à l'instant même un autre sur la joue opposée et dit à son agresseur :

— Tiens, c'est pour toi!

Puis, tirant ses deux poignards de ses jarrêts :

— Je gage cet or que je viens de gagner que tu ne recommenceras pas.

— Tu es trop jeune.

— C'est que tu ne serais plus trop vieux. Quant à cet or, à ces piastres, voilà le cas que j'en fais... Et il les

jeta au loin dans la plaine, où nul des lutteurs n'alla les chercher.

Les Gauchos se retiraient, lorsque celui dont je vous ai parlé et qui pouvait avoir de soixante à soixante-cinq ans, s'approchant de son cheval, qui s'était rudement blessé, le gourmanda, le menaça, le frappa du poing, lui tira violemment l'oreille et enfin le perça au poitrail de son poignard aigu.

La pauvre bête tomba et expira quelques instants après.

— Veux-tu le mien, maintenant? lui dit le jeune Gaucho.

— Toppe!

— A une condition pourtant.

— Laquelle?

— C'est que tu me reprendras le soufflet que tu m'as donné.

— Je le veux bien.

— Et le vieux Gaucho appliqua de sa droite sur sa propre joue un vigoureux soufflet après lequel les deux adversaires échangèrent une cordiale accolade. J'appris quelques jours plus tard à Monté-Vidéo que le jeune Antonio Rosa, qui n'avait paru si noble, si généreux, si plein d'adresse, était déjà sorti vainqueur de trois luttes avec les jaguars et qu'il passait pour l'un des plus habiles lacleurs qu'on eût jamais vus.

Un soir que le temps était horrible et que je m'étais trouvé avec lui dans un café, il me pria de l'accompagner au désert à une chasse au jaguar; il me fit un si magnifique tableau des dangers à courir, il

me parla avec tant de calme du terrible moment où les deux adversaires sont en présence, que je me décidai... à le laisser partir tout seul.

Et maintenant c'est à l'exercice le plus difficile et peut-être aussi le plus périlleux. Il s'agit de dompter un de ces chevaux sauvages aux jarrets fins et nerveux, embrassant l'espace avec la rapidité de la pensée, d'autant plus rétifs au joug qu'ils ont eu de plus vastes plaines à parcourir, d'autant plus indociles à la voix de l'homme qu'ils ont souvent été réveillés aux ténébreux rauquements du jaguar.

La lutte est sanglante, terrible, ardente des deux côtés. Il s'agit de l'esclavage d'un coursier ou de la mort d'un homme : l'un et l'autre acceptent le sort qui les attend, et vous comprenez s'il y aura du courage et des efforts des deux côtés. Quand le Gaoucho a lacé et abattu un cheval loin d'un lieu propre au combat qu'il a provoqué, il le fait conduire ou porter hors de la ville, afin que le péril qu'il va courir ne menace que lui.

— Où va ce cheval lié par les pattes et par le cou ?
dis-je un jour à un de mes nouveaux amis de Monté-Video.

— Près des glacis.

— Est-ce qu'on va l'abattre ?

— On va le dompter.

— Qui ?

— Ce petit homme qui suit le chariot.

— En viendra-t-il à bout ?

— C'est un Gaoucho.

— Le connaissez-vous?

— Nous le connaissons tous ici.

— Est-il renommé?

— C'est un des plus célèbres. S'il manque un jaguar une fois, il ne lui est jamais arrivé de le manquer une seconde.

— Il a l'air bien tranquille?

— Aussi l'est-il en effet, et pourtant je suis sûr que la querelle sera vive.

— A quoi jugez-vous cela?

— Ce cheval a été essayé déjà par deux Gaouchos habiles qui ont renoncé à la tâche et qui vont être témoins du combat.

— J'en serai témoin aussi, moi, car je les accompagne.

— Je ne vous quitte pas; mais tenons-nous bien à l'écart.

— A vous entendre, on dirait un taureau furieux.

— C'est plus que cela, mon cher monsieur.

— Eh bien! nous verrons.

— Alerte, alerte!

En ce moment le dur licol qui serrait à demi la tête est dénoué; les courroies qui retenaient les jambes captives sont enlevées à la fois par deux hommes qui se sauvent après l'opération; et le Gaoucho qui va lutter se tient debout, touchant le ventre de son ennemi. Celui-ci, que l'esclavage de ses jarrets avait rendu immobile, essaie encore, mais sans effort, un mouvement de liberté. Ciel! ses pieds jouent, il doute et recommence, ses naseaux s'enflent, ses yeux s'ani-

ment, il se dresse comme frappé de vertige en sentant sur son dos un poids inaccoutumé.

Il bondit pour être plus libre, et le fardeau retombe avec lui. Le fougueux coursier n'a ni selle ni couverture, le cavalier a gardé ses éperons. Point de frein à sa bouche, point de guides à la main.

Il y a un moment de calme, de réflexion; chacun des deux lutteurs s'étudie, s'observe, se mesure. Celui qui est dessus saisit la crinière flottante, celui qui est dessous cherche par de rapides chocs à secouer ce nouvel obstacle; mais cet obstacle est le bras d'un Gaoucho, et à moins qu'il ne soit brisé il ne lâchera pas prise.

Cette immobilité des deux adversaires n'est point du repos, comme je crois vous l'avoir déjà dit tout à l'heure: c'est de la rage, mais une rage qui fermente, bouillonne, sans avoir encore éclaté, c'est le silence de l'atmosphère qui précède l'ouragan, c'est le mutisme de l'air et des flots qui précède le redoutable raz de marée, c'est la chaleur lourde qui pèse sur les fronts avant que le Vésuve ou l'Etna ouvre ses fournaises bouillonnantes.

Le cheval veut être seul, le Gaoucho ne le veut pas; il a besoin d'un compagnon, il l'aura, car il l'a résolu, car il l'a promis, car il l'a juré.

Un hennissement se fait entendre, puis un cri lui répond, c'est comme un appel, un défi accepté. Le cheval se dresse verticalement, le Gaoucho ne tombera que si le cheval tombe aussi; eh bien! le cheval se roule à terre, et tandis qu'il fait un demi-tour à droite,

le Gaoucho collé à lui fait un demi-tour en sens contraire et évite d'être foulé sous la masse. A ce jeu le cheval se lasse plus tôt que le cavalier ; aussi le devine-t-il et essaie-t-il une nouvelle manœuvre. Il est le maître de l'espace, lui ; voyons si l'homme qui veut le vaincre pourra résister à ses élans. Suivez-le de bien loin ; mais, gare ! ce n'est pas une course, c'est un dévergondage, un délire bachique : il saute, il rue, il tournoie, il s'allonge, se rapetisse, il s'élance dans un fossé, gravit une côte, se précipite de nouveau vers la base et il roule sur le gazon ou sur les cailloux... Le Gaoucho est fait à ces violences, à ces fureurs, et n'abandonne pas la crinière, et de ses éperons aigus il déchire les flancs du coursier. Encore debout tous les deux, encore un temps de repos. La terre ne peut venir en aide au fougueux quadrupède, il s'élance dans les eaux et veut noyer son adversaire. Le Gaoucho est plus dominateur là qu'autre part... Il faut revenir sur la plage, où la lutte recommence avec une nouvelle colère, avec de nouveaux efforts, et toujours le dos du coursier reçoit le maître...

Enfin, les yeux s'abattent, les naseaux se ferment, le cœur bat moins violemment, les jarrets se taisent, la main du Gaoucho donne un dernier mouvement : le cheval à demi vaincu obéit pour la première fois, il part, le Gaoucho se baisse et ramasse à terre le frein qu'il y a fait déposer, il s'allonge, il le présente à la bouche, on n'ose pas lui résister : il a un compagnon, il règne au désert.

L'horizon est large, tant mieux pour le Gaoucho, qui

étouffe dans un cercle trop étroit. A lui point de sentiers battus, point de routes frayées; tout ce qui impose des lois lui est odieux et peut-être n'irait-il pas dans ses immenses solitudes si on le lui ordonnait.

Le Gaoucho et le Patagon sont les seuls hommes vraiment libres sur la terre. Deux couteaux, son manteau de ratine ou de laine, son lacet, des cigarettes, un briquet, de l'amadou, son coursier et son courage, voilà les seuls compagnons du Gaoucho qui va partir pour la chasse au jaguar, moins grand que le tigre du Bengale, mais aussi vorace et plus leste peut-être.

Quand le Gaoucho a faim, il s'élance contre un troupeau de chevaux sauvages dont les plaines du Paraguay sont inondées. Il en lace un, l'abat, lui coupe un morceau de chair sur la cuisse, donne la liberté à la bête blessée, allume du feu et dine d'un succulent bistec.

S'il a sommeil, il s'étend à terre, pose sa tête sur une pierre ou sur la carcasse blanchie d'un cheval, et dort la bride d'une main et le poignard de l'autre, à côté de son fidèle et vigilant compagnon. Sa boisson, c'est de l'eau.

Pendant le rauquement du tigre se fait entendre, et le Gaoucho, qui jusque-là avait laissé faire à son coursier, veut être maître à son tour; celui-ci devine et comprend qu'il doit obéir, que son règne est passé, et qu'il n'y a pour lui de salut que dans l'esclavage. Chacun à son tour règne et trône: dans le calme c'est le cheval, dans la tempête c'est le Gaoucho.

Au cri du tigre répond le cri prolongé de celui qui

vole à sa poursuite ; l'écho les guide l'un vers l'autre. Soyez tranquille, ils se sont entendus une fois, ils ne se quitteront plus désormais que l'un ou l'autre ne soit victime.

Le cri du jaguar se rapproche, et les crins du coursier sont hérissés, et les yeux perçants du Gaoucho fouillent de tous côtés.

Voyez comme il caresse les ondulations de son lacet redoutable, comme il s'étaie sur ses étriers, comme il essaie la liberté de ses bras!... Lui aussi a répondu au second appel de la bête féroce, lui aussi a voulu lui épargner la moitié du chemin et il a pris le galop.

Les voilà tous les deux face à face, à peu de distance l'un de l'autre, œil sur œil, menace contre menace, ongle contre poignard.

Le tigre s'étonne qu'on ose l'attendre, le Gaoucho s'indigne qu'on ose le combattre. Il ne dit plus rien maintenant, sinon quelques hola! hé done!... hé! hé! tout bas à l'oreille de son cheval piétinant qui comprend les intonations, les soupirs de son maître. Dès que dix ou quinze pas seulement séparent les deux adversaires, le Gaoucho qui sait son métier fait tourner sa fatale courroie d'une main, tandis que de l'autre il force le cheval à se dresser. Le tigre a vu le maître et le poitrail du coursier, il part comme un éclair, mais le lacet a volé à sa rencontre et le triple nœud le serre par le cou ou par les flancs. Le cheval a fait volte-face, il s'élançe alors de toute la vigueur de ses jarrets, traînant après lui la bête féroce, qui n'a ni le temps ni la force de résister, qui ne peut se débattre

Gaoucho devant un jaguar.



F. H. H. H. H. H.

Le chevalier de la mort

1810

1810

ni se délier. Le Gaucho retourne la tête, suit ses mouvements, et s'il s'aperçoit que le lacet a parfaitement rempli son devoir, il descend de son cheval, s'élançe sur le tigre et lui perce le cœur d'un ou de deux coups de poignard. Ainsi finit cette lutte. Mais il arrive parfois que le tigre esquive le lacet et saute sur le poitrail du cheval. Oh! alors le combat est terrible. Armé de ses deux couteaux, le Gaucho frappe à coups redoublés la bête furieuse, qui lâche prise et respire un moment à l'aise pour recommencer l'attaque.

Le Gaucho ressaisit son arme favorite, caresse son cheval cruellement déchiré et le guide de nouveau vers son ennemi.

La lutte n'est plus égale, le tigre est blessé et le Gaucho ne manque jamais deux fois de suite sa victime; mais il fait peu de cas d'un pareil triomphe, car dans le premier choc il a blessé le tigre sur le dos; sa peau ainsi percée n'a presque plus de prix à ses yeux et elle atteste sa maladresse si elle atteste son courage.

Un Gaucho ne retourne jamais à Monté-Vidéo sans porter avec lui deux ou trois peaux de tigre. C'est comme vous, intrépides chasseurs européens, qui vous pavanez d'orgueil après un terrible et périlleux carnage de deux féroces lapins et d'un redoutable faisan.

Lequel de vous ou du Gaucho a le plus raison dans sa vanité?

ni se délier. Le Gaoucho retourne la tête, suit son mouvement, et s'il aperçoit que le facot a portaitement rempli son devoir, il descend de son cheval, s'élançant sur le tigre et lui perce le cœur d'un ou de deux coups de poignard. Ainsi finit cette lutte. Mais il arrive parfois que le tigre capoté le facot et saute sur le portait du cheval. Oh! alors le combat est terrible. Armé de ses deux couteaux, le Gaoucho l'attaque à coups redoublés le bête furieuse, qui lâche prise et respire un moment à l'aise pour recommencer l'attaque.

Le Gaoucho ressaisit son arme favorite, carresse son cheval cruellement déchuré et le guide de nouveau vers son ennemi.

La lutte n'est plus égale, le tigre est blessé et le Gaoucho ne manque jamais deux fois de suite à vaincre; mais il fait peu de cas d'un pareil triomphe, car dans le premier choc il a blessé le tigre sur le dos; sa peau ainsi percée n'a presque plus de prix à ses yeux et elle atteste sa maladresse si elle atteste son courage.

Un Gaoucho ne retourne jamais à Moule-Yidéo sans porter avec lui deux ou trois peaux de tigre. C'est comme vous, intrépides chasseurs européens, qui vous payez d'argent après un fortible et périlleux carnage de deux terribles lapins et d'un redoutable lièvre.

Lequel de vous ou du Gaoucho a le plus raison dans sa vanité?

non et restés sous la chiquette dechirée. Et d'ailleurs
 ce fut dans l'attente dans un voyage, ce n'est pas
 seulement la composition d'un sol à un autre, mais
 encore celle d'un pays avec le même pays que
 trois années auparavant en quelques sortes vous indiquent
 les progrès de l'industrie, des arts et de la civilisation.
 C'est à cet effet pas seulement une ville, ce n'est pas une
 ville mais un monde des choses : c'est en fait un
 pays, c'est un continent, un littoral de grandes

18

ville, et l'on est bien aise de comparer les impressions
 premières aux impressions récentes, afin de constater
 si l'on avait bien vu d'abord et de rectifier les erreurs
 dans le détail qui n'est de l'importance que
 regard et embelli.

BRÉSIL.

Rio-Janeiro a quelques maisons de plus, ses rues
 sont toujours droites, excepté la rue droite, comme
 je vous l'ai dit, elle est droite et n'est pas courbe
 de nature; leurs jardins sont les mêmes, leurs for-
 tures n'ont pas varié, on voit les modifications qu'on
 y a apportées les ont rendues plus cruelles. Là encore

Rio-Janeiro.

On n'a jamais tout dit en parlant d'un pays aussi
 beau, aussi merveilleusement fécond que celui dont je
 vous ai fait connaître la capitale, se mirant dans les
 eaux les plus limpides du monde, et les environs que
 j'ai si souvent étudiés avec tant d'amour.

Notre séjour à Rio-Janeiro avait été trop vivement
 coloré de ces petits incidents qui remplissent la vie,
 pour que nos vœux ne nous appelassent pas une seconde
 fois au milieu de cette population de blancs si pares-
 seuse, au milieu de cette mesquine agglomération de

noirs si actifs sous la chicotte déchirante. Et d'ailleurs ce qui amuse et intéresse dans un voyage, ce n'est pas seulement la comparaison d'un sol à un autre, mais encore celle d'un pays avec le même pays alors que trois années peuvent en quelque sorte vous indiquer les progrès de l'industrie, des arts et de la civilisation. Ceci n'est pas seulement une ville, ce n'est pas une île jetée au milieu des Océans : ceci est un vaste empire, ceci est un continent où fleurissent de grandes cités, et l'on est bien aise de comparer les impressions premières aux impressions récentes, afin de s'assurer si l'on avait bien vu d'abord et de rectifier les erreurs nées du dégoût qui flétrit ou de l'enthousiasme qui égare et embellit.

Rio-Janeiro a quelques maisons de plus, ses rues sont toujours droites, excepté la rue Droite, comme je vous l'ai déjà dit. Ses pauvres noirs n'ont pas changé de nature; leurs fatigues sont les mêmes, leurs tortures n'ont pas varié, ou bien les modifications qu'on y a apportées les ont rendues plus cruelles. Là encore j'aperçois des négriers de retour et des négriers en partance avec leur pavillon royal à l'artimon; là aussi, les mêmes figures de prêtres et de moines gonflés pendant mon absence, et d'autres petits moinillons, trotillant dans les rues avec leurs fraîches joues basanées, mais dures au toucher, car leur nourriture saine et abondante vient en aide à la paresse au sein de laquelle on les fait vivre. Rio-Janeiro se couronne toujours de son bel aquéduc, de son Corcovado si chevelu, de ses Orgues dans un lointain bleu et de ses admirables

plantations d'orangers qui embaument les airs sans cesse tourmentés par les myriades folâtres des plus riches papillons du monde, changeant de *praya* à toute heure, comme pour vous inviter à ne pas vous assoupir sous les larges parasols des bananiers au fruit si onctueux et si suave.

Comment! rien ne sera donc changé dans cette grande capitale qui attire à elle les navires voyageurs de l'univers!

Je verrai toujours ces rues non pavées, gardant les eaux des pluies et celles des maisons si pauvrement assainies! Je trouverai sur mes pas, chaque nuit, cet essaim de hideuses créatures enveloppées dans un large manteau noir, disant tout bas de loin ou tout haut de près des choses que je suis forcé d'entendre et que je serais honteux d'avoir comprises!

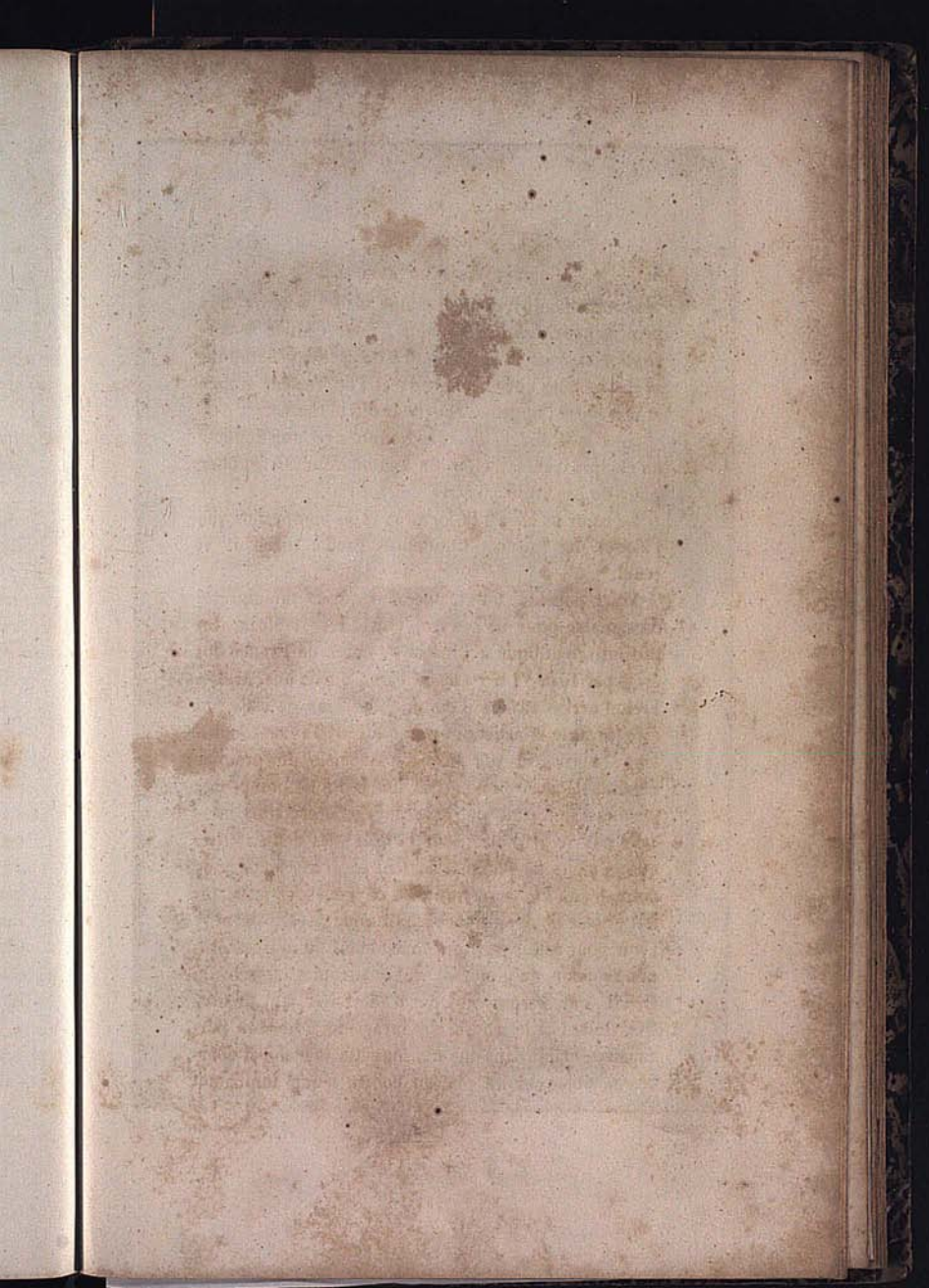
Je passe devant la prison auprès de laquelle on fustige si rudement les esclaves dont on dit avoir à se plaindre; puis voilà le même poteau que j'ai vu une fois; il est un peu usé, mais le sang le nivelle et remplit le vide fait par la corde. De la croisée à barreaux où étouffent les prisonniers descend encore une bourse dans laquelle le passant jette parfois une pièce de monnaie. Je me garde bien de me laisser aller au piège, car la sentinelle vigilante qui se promène au pied du mur décrépit est là pour veiller au départ du bienfaiteur, et c'est peut-être la même qui un jour, il y a trois ans de cela, délésta la sébile du malheureux pour s'approprier la chélieve aumône que j'y avais versée.

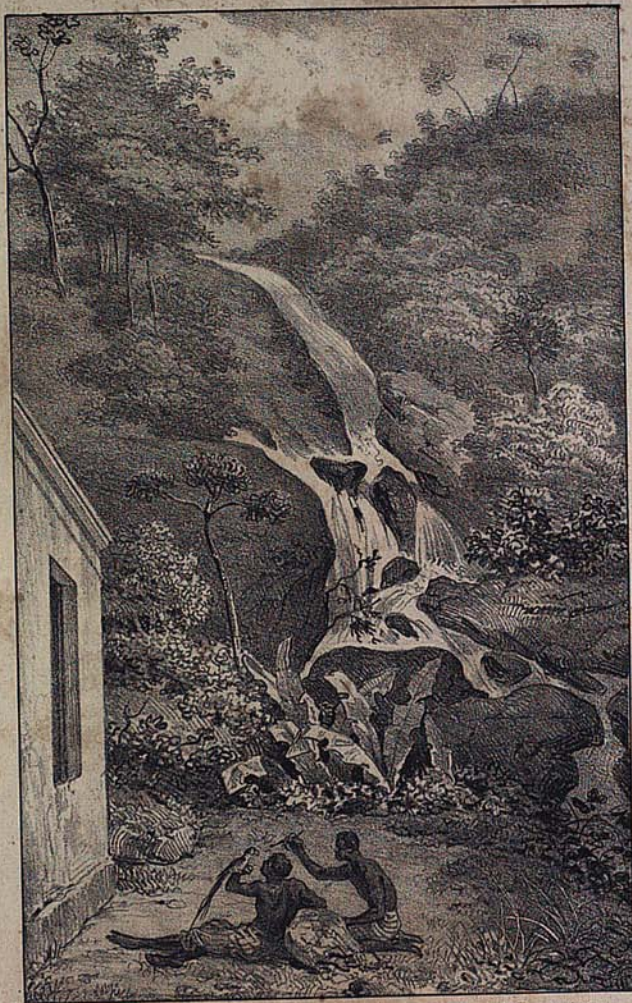
Combien faut-il donc de temps aux législateurs, aux princes pour étouffer les abus, pour châtier la corruption et protéger le malheur? Hélas! les générations se chassent les unes les autres, et l'opresseur frappe et écrase, et l'opprimé courbe le dos et tombe.

Je vous le dis, l'étude des hommes est une douleur de chaque instant, et mille fois on voudrait oublier pour ne pas avoir à haïr.

Le cœur se lasse à la torture, et je comprends que l'aspect des misères humaines rende méchant et cruel.

Voici pourtant un changement que je m'empresse de signaler pour ne pas trop enlaidir le tableau. Un institut scientifique à l'instar de celui de France fut érigé par Jean VI il y a de cela cinq ou six ans. M. Lebreton arriva au Brésil comme directeur de cette société savante et artistique; avec lui M. Taunay, sculpteur habile, et son frère, paysagiste du premier mérite. Ils arrivèrent à Rio sur la foi de pompeuses promesses. C'était un pays à régénérer, une nouvelle nature à traduire sur la toile; les deux artistes que je viens de nommer étaient en tout capables de donner aux Portugo-Brésiliens ce goût des arts qui fait glisser la vie si douce et si limpide, et il devait y avoir pour celui qui avait enrichi tant de musées ample moisson de gloire et de quadruples au sein du Brésil, que ses pinceaux ont traduit avec tant de fidélité. Hélas! je le trouvai découragé de la tiédeur portugaise, établi dans une maisonnette blanche et charmante située sur un plateau contre lequel tombaient





N. Maurice del.

Luth. Knappeler sculp.

d'après le Croquis de J. Arago

La petite Vajouka

les flots mugissants de la délicieuse cascade appelée Petite-Tijuka. Quant à son frère, dont l'arc de triomphe du Carrousel garde les précieuses compositions, il était là aussi, oublié du peuple et des grands, qui ne comprenaient pas qu'on pût traduire avec du plâtre et du marbre blanc des figures noires ou basanées.

Les bases de l'institut national avaient été bien établies, chacun les avait acceptées et voulait se montrer docile aux réglemens apportés par M. Lebreton. Le vaste local dans lequel devaient se tenir les séances était prêt à notre premier passage à Rio. Eh bien! j'ai hâte d'ajouter qu'aujourd'hui tout est mort.

J'avais sauvé du naufrage quelques bagatelles apportées de pays lointains; un Espagnol nommé Cogoi, bijoutier dans la rue de Ouvidor, me pria de lui montrer surtout deux têtes de rois zélandais fort richement tatouées et d'une conservation parfaite. Je cédai à ses instances, et, le lendemain, quand j'allai les réclamer, cet impudent voleur me soutint, en présence de deux ou trois de ses commis, que je les lui avais échangées contre une douzaine de petits brillants, un beau peigne en aigues marines et plusieurs autres objets en filigrane. Je crus d'abord que c'était une plaisanterie à l'aide de laquelle on voulait essayer un troc; mais les coquins persistèrent hautement dans leur dire et je vis bien dès lors que les deux têtes étaient perdues pour moi; la mienne est naturellement calme et posée; mon bras et ma main sont à l'unisson de ma tête; le cœur me battant fort de colère et d'indignation, je fis tomber sur la joue gauche du bijoutier voleur un de ces éner-

riques soufflets à poing fermé qu'on se rappelle bien loin dans la vie, car la mâchoire en est ébranlée et l'on garde un vide forcé entre les dents. Le voleur cria, les commis n'osèrent point bouger, mais ils sortirent, ainsi que le maître; les voisins accoururent; j'expliquai de mon mieux l'affaire aux curieux, et ceux-ci, pris à témoin du châtement que j'avais infligé, lequel était tracé avec du sang sur le menton et les vêtements du misérable, avaient tant de respect pour maître Cogoï qu'ils lui rirent au nez, me félicitèrent de ma vigueur et m'invitèrent à voix basse à recommencer mes exercices de pugilat. Deux hommes de la police survinrent, je demandai à être conduit chez un magistrat, et l'on me mena près de la place do Rocio, dans les appartements du colonel Caillé, Roussillonnais de naissance, ancien ami de toute ma famille, actuellement à Paris.

— Je suis instruit de tout, me dit-il en me voyant entrer. Il vous faut renoncer à vos deux têtes zélandaises, mon cher Arago; elles ont été vendues hier soir par ce fripon de Cogoï à M. Young, Anglais fort riche, qui en a fait cadeau au musée ou qui du moins les a déjà promises.

— Mais je ne les ai pas vendues, moi; et je veux les reprendre.

— Notre argent est bon, acceptez-le en échange de ces deux objets fort curieux.

— Mais Cogoï ne m'offre point d'argent.

— Le premier ministre, Thomas-Antonio Vilanova-

e-Portugal, vous en donnera... j'ai ordre de vous prier d'aller le voir demain matin à son hôtel.

— J'irai.

— Apportez-lui quelques autres objets de vos voyages et vous vous en trouverez bien.

— Au Brésil les ministres protègent donc les voleurs, puisque vous ne me parlez plus de Cogoï?

— Mon cher ami, vous l'avez frappé chez lui, sur la joue; sa mâchoire disloquée atteste votre violence, et si vous saviez combien les lois brésiliennes sont sévères pour ces sortes de délits, vous laisseriez Cogoï en repos et prendriez les pataques portugaises.

— Je verrai donc demain votre premier ministre.

Thomas-Antonio Vilanova-e-Portugal me reçut avec une extrême bonté; il accepta un ornithorinque, un opossum, un oiseau de paradis et quelques beaux coquillages que je lui offris; puis, en prenant congé de moi, il me pria de passer le lendemain chez son secrétaire particulier.

— Son Altesse Royale Léopoldine, me dit celui-ci, désire que vous vous présentiez au château de Saint-Christophe dans la journée.

— J'aurai cet honneur.

— En attendant, monsieur, je suis chargé de vous offrir de la part de notre premier ministre un compte de reis (7,200 fr.) et vous avez la faculté de choisir dans notre musée les deux plus riches boîtes d'insectes et de papillons, que le directeur a ordre de vous livrer; de plus Cogoï est tenu de vous donner le peigne, les diamants et les autres objets qu'il prétend avoir échangés

contre vos têtes. Si ce marché d'une si singulière espèce ne vous convient pas, dites, monsieur, nous serons trop heureux de vous satisfaire comme vous le désirerez.

— Je suis trop heureux aussi, monsieur, de trouver auprès de vous assez de politesse pour me faire oublier la lâcheté d'un voleur.

— L'occasion de le châtier ne se fera pas attendre, et je vous réponds de la saisir avec empressement.

Le soir même je me rendis au château de Saint-Christophe, où l'épouse de don Pédro, sœur de Marie-Louise, me reçut avec une bienveillance extrême. Sans exagération aucune, elle était vêtue comme une vraie gitana, aux pantoufles près : une sorte de camisole froncée retenait des jupes tombantes d'un côté à l'aide de quatre ou cinq grosses épingles, et ses cheveux en désordre attestaient l'absence du coiffeur ou de la camériste depuis huit jours au moins. Point de collier, point de pierres aux oreilles, pas une bague aux doigts ; la camisole attestait un long usage, la jupe était fripée et blessée en plusieurs endroits. Eh bien ! cette femme m'imposa dès les premières paroles, comme me l'avait annoncé M. Bellart, mon introducteur. Elle parlait le français avec tant de pureté, elle trouvait dans sa bonté naturelle tant de bienveillance, ses habitudes de souffrance l'avaient rendue si parfaitement bonne, que je ne savais comment lui témoigner ma reconnaissance de son aménité. Elle me pria de lui raconter les détails du vol de Cogoï, et quand j'eus achevé, elle me demanda comme une grâce de

lui laisser les deux têtes zélandaises. J'y consentis de grand cœur et j'ajoutai que j'en avais déjà fait le sacrifice.

— Il m'en faut une pour le musée de Vienne, me dit l'excellente Léopoldine. Laquelle me donnez-vous? Je ne veux la devoir qu'à vous seul.

— Madame n'a qu'à choisir.

— Alors je prends celle dont le profil ressemble à celui d'Henri IV. Merci. Vous avez encore, continuat-elle, quelques autres curiosités à me montrer.

— Et à vous offrir, madame.

Léopoldine accepta une coiffure de Kamschadale faite en intestins de poissons, un petit kangaroo, deux ou trois casse-tête, un beau crish timorien et un oiseau du paradis avec ses pattes.

— Voilà qui est fort curieux, me dit-elle, vous m'obligez beaucoup et je serais désolée de ne pouvoir rien faire qui vous fût agréable.

— Je suis trop payé, madame, par la bienveillance avec laquelle vous avez daigné m'accueillir.

Le lendemain je reçus la croix du Christ. Mes titres à cette haute faveur valent bien, je crois, ceux de tant de héros français décorés du ruban rouge qu'ils prétendent avoir gagné à la prise de quelque citadelle ou par des services importants qu'ils mettent toute leur gloire à cacher.

J'eus l'honneur de revoir plusieurs fois l'excellente Léopoldine, avec qui je dessinais souvent aux environs de Saint-Cristophe, et je ne me lassais point d'admirer la grâce de cette malheureuse princesse si cruelle-

ment traitée par son royal époux et si tôt enlevée à l'amour des Brésiliens.

Un jour que, dans son cabinet, nous dessinions un bouquet de fleurs placé dans un vase, don Pedro passa et s'adressant à moi d'un ton brusque :

— On m'a dit que vous étiez fort au billard.

— On vous a dit vrai, monseigneur.

— Vous êtes modeste.

— Il n'y a pas de gloire à bien bloquer une bille, et j'avoue franchement que je suis très-fort sur les carambolages.

— Gagnez-vous Bellart ?

— Bellart est un enfant.

— Je le gagne aussi, moi.

— Je le crois sans peine. Je lui donne dix points.

— Fanfaronnade !

— Et je le gagne encore, à moins que je n'y mette de la complaisance.

— Voulez-vous que je vous donne une leçon ?

— J'allais, monseigneur, vous en proposer une.

— Eh bien ! je l'accepte.

— Laissez-vous gagner quelques parties, me dit tout bas Léopoldine ; mon mari est fort irritable.

— Pardon, madame, mais il ne faut point flatter les princes, même dans les futilités. Je veux garder ici mes habitudes sauvages.

Deux hauts personnages occupaient le billard, qui nous fut à l'instant livré. Un chambellan prit la marque et compta les points. Dût l'ombre irritée de don Pedro m'en garder rancune, je dois dire que de son

vivant le prince était de cinquième ou sixième force au noble jeu, et qu'en vérité je pouvais le traiter comme un gamin. A chacun de mes carambolages qu'il ne comprenait pas, il s'écriait tout en colère : C'est un hasard ! et moi de sourire et de ne pas mollir en face de ses emportements. Ma vanité ne voulait accorder à mon maladroit adversaire aucune satisfaction d'amour-propre, et c'est tout au plus s'il faisait dix à douze points par partie. Le chambellan aurait bien voulu reculer mon sinet sur la marque et avancer celui du prince furieux, mais j'étais d'un rigorisme de mémoire à tuer toute mauvaise foi et il fallait bien céder à l'évidence des faits.

La lutte durait depuis une heure et demie et la victoire ne changeait pas de drapeau ; don Pédro jurait comme un vrai charretier, et, à l'en croire, tous mes coups étaient *des racrocs*. A la dernière partie cependant, il avait treize points et moi neuf (mon malheur m'a laissé toute ma mémoire). Il vise, fait un beau carambolage et dit : Dix-sept.

— Pardon, monseigneur, quinze, répliquai-je.

— Dix-sept.

— Votre altesse avait treize points seulement.

— J'en avais quinze.

— Je soutiens que vous n'en aviez que treize, et je puis vous les rappeler.

— J'en avais quinze, n'est-ce pas ? dit-il au *garçon* paré de sa clef d'or.

Celui-ci, contraint par la force de la vérité, n'osa pas donner raison au prince et dit du ton le plus soumis :

Il pourrait se faire que votre altesse royale eût quinze points en effet; cependant je n'en ai compté que treize.

Le prince s'élançe comme un dogue, lève la queue et en donne un coup violent sur le chambellan, qui laisse la marque sur le tapis, s'incline, baise la main de don Pédro et sort.

— A un autre jour ma revanche, me dit le mauvais joueur en s'en allant sans me saluer.

La revanche ne fut point prise.

Je ne vous dirai pas ici la conduite du prince pendant toute cette partie de billard où son amour-propre fut si rudement froissé, car vous croiriez assister à une scène de mauvais sujets dans un des plus méchants estaminets de nos faubourgs. On ose à peine raconter tout bas ces choses à l'oreille d'un ami.

Peu de temps après cette partie de billard qui pour moi fut un événement, puisque je vis à quel prix on avait droit au Brésil de porter une clef de chambellan derrière son habit brodé, et que je pus encore juger par moi-même de la douce aménité du prince royal, il y eut course de taureaux à Saint-Christophe à propos de je ne sais plus quel anniversaire. Plusieurs des officiers de *l'Uranie* et moi nous nous rendimes par la grande et la petite rade à cette fête où s'étaient aussi donné rendez-vous les hauts seigneurs du royaume. Et avant la mesquine tuerie qui laissa tant de cœurs froids et secs, y compris celui du bon et noble monarque Jean VI, nous attendimes dans une cour du palais que la foule se précipitât sur les estrades et dans les loges. Un officier d'ordonnance descendit et nous

dit d'un ton passablement discourtois qu'il avait reçu l'ordre du prince royal de venir nous inviter à ôter nos chapeaux. En jetant les yeux autour de nous, il nous fut aisé de nous convaincre que nous étions une humiliante exception et que l'ordre de don Pedro n'avait été donné que pour nous blesser. Aussi répondîmes-nous à l'envoyé que les officiers français, en grande tenue et avec le hausse-col, pouvaient, même à l'église, garder leur chapeau sur la tête, et que d'ailleurs, puisque nous nous promenions dans une cour du château, loin de tout membre de la famille royale, il nous semblait impossible de manquer en quoi que ce fût aux convenances et à l'étiquette. Au surplus, ajoutâmes-nous, tout le monde ici garde le chapeau sur la tête, et vous trouverez bon, monsieur, que nous fassions comme tout le monde.

Notre réponse fut apportée sur-le-champ au prince, qui nous expédia peu d'instants après un de ses grands officiers pour nous engager à obéir aux premières invitations ou à nous retirer. Cette dernière proposition fut agréée, et nous nous jetâmes au milieu de la foule qui obstruait les abords du cirque.

Je trouvai mon ami Bellart arrivant avec quelques riches négociants et planteurs, et je lui racontai notre mésaventure.

— Ehl parbleu, me répondit-il, pourquoi donc jouez-vous si bien au billard? Vous vous promèneriez partout ici le front haut et couvert du feutre si vous ne saviez point caramboler et faire un bloc de longueur.

Je me tins pour bien convaincu que je serais tou-

jours un détestable courtisan et que j'aurais bien de la peine à m'habituer à certains airs d'insolence moins blessants encore chez les petits que chez les grands.

Les fanfares commencèrent, en un moment les galeries furent assiégées et envahies; nous cherchâmes à pénétrer dans une loge touchant à celle de la famille royale; mais un officier de garde nous dit : On ne passe pas. A une loge plus éloignée la même réponse nous fut faite d'un ton un peu plus brusque; comme on nous répétait ce refrain brutal à une troisième, un officier s'élança et dit à la sentinelle : Laissez passer ces messieurs : des officiers français ont le droit de se montrer partout et partout les premiers.

— Ne craignez-vous pas, monsieur, que votre politesse ne vous coûte cher ?

— C'est possible; mais j'ai combattu les Français en Portugal, j'ai été fait prisonnier par eux, et le souvenir de leur noble et généreuse conduite à mon égard ne sortira jamais de ma mémoire.

Sans amis, presque sans vêtements, je reçus pendant ma longue captivité de nombreux secours, et je n'appris que fort tard, alors qu'il me fut impossible de rendre les bienfaits que j'avais reçus, que c'était le chef de bataillon Foy qui me tendait dans l'ombre une main si généreuse. Vous voyez donc bien, messieurs, que j'acquitte bien faiblement la dette de la reconnaissance.

Hélas ! ce brave officier fut forcé de se cacher quelques jours après le service qu'il nous avait rendu, pour échapper à la sévérité d'un jugement qui l'aurait en-

voyé aux présides. Nous apprimes avant notre départ que sur un navire de commerce il avait quitté le Brésil et s'était embarqué pour Bourbon.

Don Pédro est mort. Eugène, François, Michelet, Paysan, peuvent sans crainte partir pour le Brésil et y donner des leçons de billard.

Le général Eugène. — Mémoires de son voyage en Amérique. — Paris, chez la Citoyenne.

Les dits articles sont les suivants :
 Article premier. Les dits articles de Madrid
 de l'année 1763, sont confirmés et ratifiés
 de part et d'autre, et il n'y a point de réclamation
 à faire sur aucun d'eux. Les dits articles sont
 ratifiés de part et d'autre, et il n'y a point de
 réclamation à faire sur aucun d'eux. Les dits
 articles sont confirmés et ratifiés de part et
 d'autre, et il n'y a point de réclamation à
 faire sur aucun d'eux. Les dits articles sont
 confirmés et ratifiés de part et d'autre, et
 il n'y a point de réclamation à faire sur aucun
 d'eux. Les dits articles sont confirmés et
 ratifiés de part et d'autre, et il n'y a point
 de réclamation à faire sur aucun d'eux.

Article second. Les dits articles de Madrid
 de l'année 1763, sont confirmés et ratifiés
 de part et d'autre, et il n'y a point de
 réclamation à faire sur aucun d'eux. Les
 dits articles sont confirmés et ratifiés de
 part et d'autre, et il n'y a point de
 réclamation à faire sur aucun d'eux. Les
 dits articles sont confirmés et ratifiés de
 part et d'autre, et il n'y a point de
 réclamation à faire sur aucun d'eux.

Article troisieme. Les dits articles de
 Madrid de l'année 1763, sont confirmés et
 ratifiés de part et d'autre, et il n'y a point
 de réclamation à faire sur aucun d'eux. Les
 dits articles sont confirmés et ratifiés de
 part et d'autre, et il n'y a point de
 réclamation à faire sur aucun d'eux. Les
 dits articles sont confirmés et ratifiés de
 part et d'autre, et il n'y a point de
 réclamation à faire sur aucun d'eux.

Article quatrieme. Les dits articles de
 Madrid de l'année 1763, sont confirmés et
 ratifiés de part et d'autre, et il n'y a point
 de réclamation à faire sur aucun d'eux.

RETOUR.

Le général Hogendorp. — Départ du Brésil. — Jeux des peuples. — Arrivée en France.

J'ai dit adieu au général Hogendorp, que j'ai trouvé dans sa case, seul avec son fidèle serviteur. Je lui ai encore apporté du pain, car il n'en a pas; j'ai écouté trois fois dans la même soirée, et sans en être fatigué, le récit de ses belles campagnes; je me suis laissé dire les injustices et les malheurs passés, et quand j'ai voulu parler de l'avenir, quand j'ai fait entrevoir la possibilité d'un retour dans une patrie ingrate:

— Taisez-vous, m'a répondu en me serrant la main ce noble débris des plus vaillantes armées du monde;

taisez-vous, il n'y a pas de patrie pour moi, ou plutôt, ma patrie c'est cette case de bois où nous sommes à la gêne, ces quelques pieds de casier, ces orangers et ce noir. Les hommes, mon cher Arago, n'aiment pas à réparer une injustice, car c'est avouer qu'ils ont eu tort. Et puis, ai-je servi mon grand empereur avec dévouement et fidélité? Oui, sans doute, je le jure sur ma vieille épée de soldat. Que feraient de moi ceux qui gouvernent maintenant la France? Et puis encore, je ne veux pas plus d'eux qu'ils ne voudraient de moi. Ainsi donc, plus de sol natal pour le vétéran proscrit; ce que j'attends de vous, c'est la publication du mémoire justificatif que je vous confie. Me le promettez-vous?

— Général, il contient de bien graves accusations contre de puissants personnages.

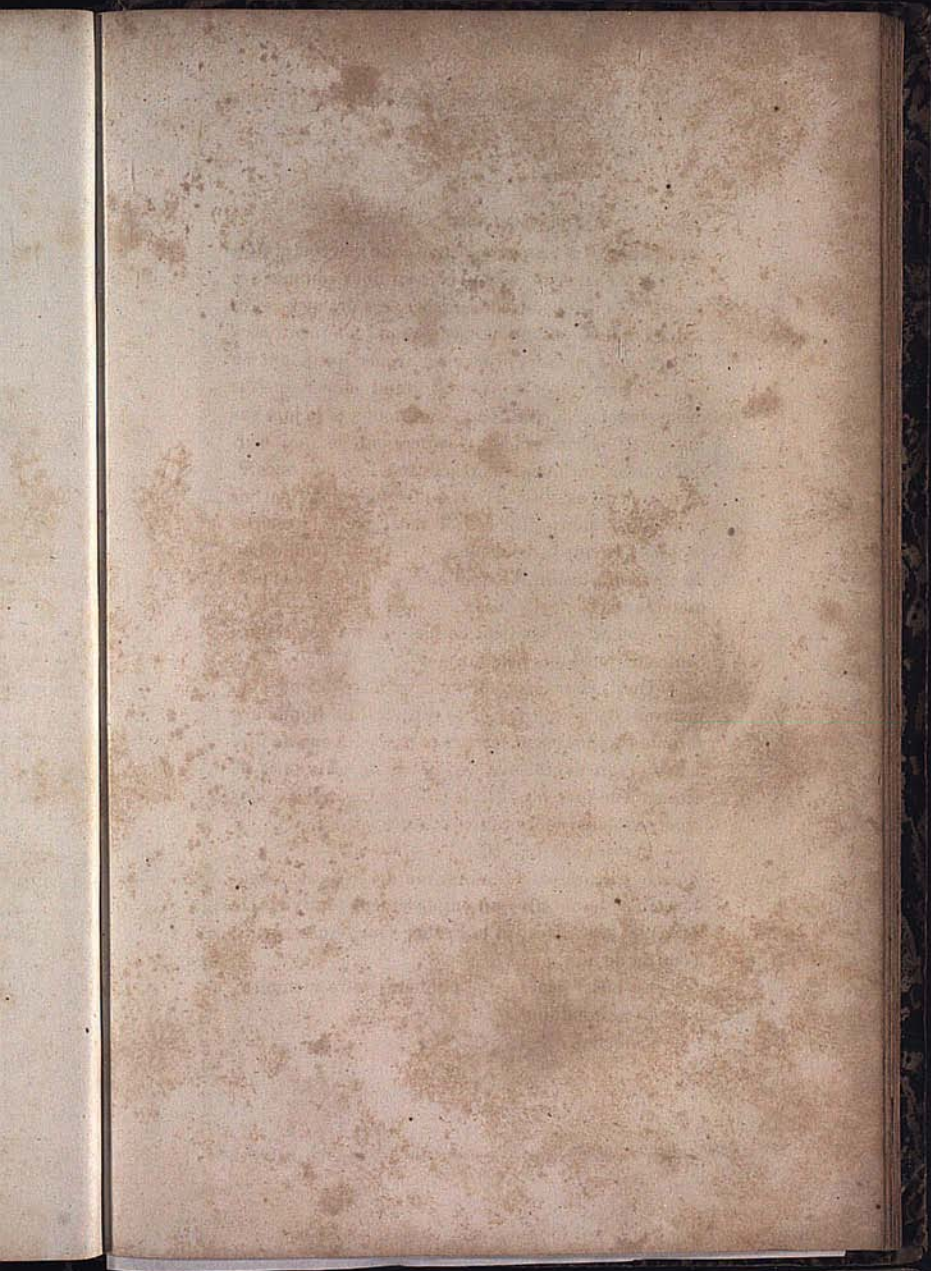
— Qu'ils fassent comme moi, qu'ils se défendent et prouvent leur innocence. Je suis sorti de Hambourg comme j'y étais entré, pauvre et probe; à eux de dire à haute voix devant moi ce que je ne crains pas de dire en leur présence. S'il le faut, je répondrai à leur réponse; mais, je les connais, ils se tairont.

— Et s'ils parlent?

— Je me présenterai alors, me dit le loyal Hogen-dorp en se levant avec un emportement tout viril. Je les verrai face à face, et la France saura qui a menti, d'eux ou de moi.

— Eh bien! général, je publierai votre mémoire, mais à une condition.

— Laquelle?





Il y a une Chapelle de St. François.

1844. Knappe & Co.

Vue de l'église de la Steuce
à Rio Janeiro

V. Meunier del.

— C'est que le haut personnage que vous accusez le plus pourra se défendre.

— Cela est juste.

— Ainsi donc, s'il est mort?

— Brûlez alors ces papiers et que les cendres des calomnieateurs ne soient pas fouillées.

Je n'ai point publié le mémoire du général Hogen-dorp.

Hélas! le pauvre exilé n'a pas survécu longtemps à ses ennemis; il repose là bas, près de sa case déserte, au pied du Corcovado, où je vais souvent par la pensée jeter un dernier adieu d'ami sur sa tombe isolée. J'ai dit adieu aussi à MM. Taunay, cette famille d'artistes pleins de talent, qu'on ne peut voir sans aimer et qu'on aime tant alors qu'on les avait connus.

J'ai couru à Saint-Christophe, et je me suis incliné devant la noble Léopoldine, qu'une mort affreuse a sitôt enlevée à l'amour de ses sujets, et, accompagné sur la rade par quelques amis de collège établis au Brésil, entre autres par M. Laforge, première flûte et premier hautbois de la chapelle royale, fils de mon maître de musique à Perpignan, je m'embarquai dans une pirogue et je rejoignis le bord, d'où je ne devais plus descendre que pour toucher le sol de ma patrie.

L'on virait déjà au cabestan, et en un moment nous dérapâmes au bruit du canon. Bientôt nous perdîmes de vue la Gloria, l'ermitage vénéré de Notre-Dame-de-Bon-Voyage, les hauts édifices de la cité royale; nous glissâmes à côté du fort Villegagnon et du Pain-de-Sucre; nous longeâmes le Goulet; une heure après, le

Géant Couché se déployait à nos yeux avec ses bizarres contours... et le Brésil d'Alvarez Cabral s'effaçait comme l'avaient déjà fait tant d'autres pays dont nous ne gardions qu'un doux souvenir.

Et maintenant que la France est là-bas, à l'horizon, maintenant que la traversée est longue et monotone, encore un regard vers le passé, encore une théorie à soutenir. Je ne suis pas dans l'habitude de me croiser les bras quand le vent souffle régulier, quand le navire poursuit sa route sans secousses.

J'ai déjà dit, il n'y a pas longtemps, que le parler des hommes se reflétait de leur caractère; j'ajoute encore que leurs jeux sont une image parfaite de leur humeur. On a beau dire, les mœurs ne se développent en réalité que dans les occasions solennelles. Pour bien juger les hommes, il ne faut pas les étudier assoupis ou malades. Quand l'orage gronde, quand la nature s'agite autour de lui, quand une catastrophe se prépare et que les passions surgissent à la surface, à la bonne heure! l'homme se montre alors tel qu'il est, c'est alors seulement qu'il peut être compris et analysé.

Le repos du lion est comme le sommeil de la marmotte: quand tous les deux se réveillent, il y a contraste, et le moment est venu de dire ce qu'est le roi des forêts et ce qu'est l'hôte inoffensif des montagnes.

Ainsi des peuples.

Mais comme les révolutions morales et politiques qui bouleversent les provinces et les empires ne se succèdent pas avec la rapidité des années, comme sur quelques uns les siècles passent sans secousses violentes,

il s'ensuivrait que peu d'écrivains et de philosophes seraient appelés à dire l'histoire des temps et des hommes au milieu desquels ils se sont vus jetés. Cela est vrai, cela est logique : aussi n'est-ce pas toujours le contemporain qui voit le mieux les choses, sans compter tant de sentiments divers qui le font agir et le forcent souvent à penser. Nul n'échappe aux influences, et comme l'amitié et la haine ne se donnent pas volontairement, pourquoi, à défaut de ces combats généraux qui arment des peuples, ne les étudierions-nous pas dans les exceptions où l'effervescence n'est pas à son paroxysme ? N'y a-t-il pas souvent dans les royaumes, dans les villes des jours marqués pour les joies et les douleurs ? Choisissons donc ces jours, et si nous ne sommes pas entièrement dans la vérité, du moins nous avons fait un pas vers elle.

Acceptons le progrès et écrivons :

Les cartes et le sommeil, une borne et parfois aussi une promenade grave et silencieuse au petit pas, sous une couverture de laine par un soleil torréfiant, sont les seuls *jeux* des habitants de Gibraltar, de ceux surtout que n'absorbent pas les affaires de commerce.

La nature des jeux ne dit-elle pas le caractère des hommes ?

Toutefois il est juste d'ajouter que le couteau, qui joue un grand rôle dans les distractions espagnoles, dort assez calme ici à la manche ou à la ceinture : tout est bien harmonié ! Quels *jeux* encore à Gibraltar, quel événement assez imprévu, assez extraordinaire, aurait la puissance d'arracher à son oreiller de pierre au coin

d'une rue le paysan écrasé sous le poids de son repos ? C'est à peine si le canon annonçant une approche de guérillas couronnant les montagnes voisines donnera un peu de souplesse à ses membres endoloris, et s'il brillera un peu de vie dans ses prunelles sans animation. Chaque dimanche la garnison rangée, bien propre, bien parée, va étaler son brillant uniforme sur l'esplanade plantée d'arbres rabougris vers la pointe sud du rocher, ou exécuter quelques manœuvres militaires au camp de Saint-Roch, célèbre par tant de combats. Eh bien ! revues, parades ou tableaux de guerre se font sans spectateurs, et la musique des régiments anglais jouerait la *Tragala* au lieu du *God, save the king*, qu'elle n'obtiendrait pas plus de succès.

Si un navire de haut bord, avec son pavillon à l'air, glisse dans le détroit et salue la rade de ses vingt et un coups de canon d'usage, le sommeil citoyen de Gibraltar n'en est pas troublé. Alors qu'une escadre est signalée, à peine le malingre et fier Espagnol daigne-t-il relever la tête pour en compter les navires et le soir en dire le nombre à sa femme, afin d'avoir quelque chose à narrer.

Sous de tels fardeaux, quels peuvent donc être les jeux favoris des habitants de Gibraltar ? Hélas ! vous le savez déjà : ils hantent sur des cartes boueuses, jouent une manille et se disputent sur un neuf les réaux à l'aide desquels ils comptaient passer une journée de gala. Legala d'un travailleur de Gibraltar, c'est un gros morceau de pain, un débris de morue salée, un oignon, une gousse d'ail et l'eau pure de la fontaine.

L'eau pure est la meilleure boisson de ces hommes qui, ainsi que vous le voyez, tiennent beaucoup du baudet, du moins pour la sobriété. C'est déjà quelque chose.

Jetez un regard sur cette bande de paresseux qui arpentent les rues dallées de Ténériffe et celles où l'on piétine dans la boue. N'est-ce pas que vous les croyez pleins de force et de vie? Habiles et intelligents, ils ne tourbillonnent que pour aller s'accroupir à une église où doit retentir une parole sévère contre les paresseux et les libertins. Puis on se coudoie de nouveau sur les places publiques afin de baiser le plus tôt possible le manteau ou la robe crasseuse d'un capucin chaussé ou déchaussé; puis enfin on se rend sur le port, où l'on compte les navires au mouillage. C'est tout. Santa-Cruz, où les jeunes filles attendent de pied ferme le voyageur européen, est représentée par ces *jeux*: ennui, dévotion, désœuvrement et libertinage.

Les Portugais ont fait Portugais les Brésiliens, et leurs *jeux* sont des onces roulant sur des tapis verts, puis des courses de taureaux et l'amour du *far niente* planant sur tout cela. Ce sont encore les anciennes mœurs lusitaines, modifiées par un climat plus chaud.

Les *jeux* des Bouticoudos sont des exercices d'adresse ou des luttes ardentes à la course: c'est que les Bouticoudos tirent leur nourriture de la vélocité de leurs pas et de celle de leurs flèches. Voyez s'amuser ces hommes à la lèvres trouée, et vous trouverez sans effort ce besoin de guerre qui les tourmente.

Le Paikicé, dans ses délassements, joue avec les crâ-

nes des victimes dont il se nourrit ; on dirait qu'il s'étudie à couper la tête des hommes , sorte de passe-temps qui lui a valu le nom qu'il porte et qui veut dire *tranche-tête*. Le Païkicé qui s'amuse vous rappelle involontairement le tigre ou l'hyène jouant avec le cerf qu'il tient sous ses griffes.

Le Tupinambas est le frère du Païkicé et ne se plait pas moins que celui-ci à *caresser* les restes mutilés de ses ennemis de tout genre.

Le Mundrucus complète le tableau de cette partie du Brésil, si curieuse pourtant à étudier, et où la civilisation échoue dans toutes ses tentatives de progrès.

Si les Albinos n'ont point de *jeux*, c'est qu'ils n'ont pour ainsi dire point de vie.

Mais ce sont surtout les Cafres qui corroborent mon opinion ; chez eux tout est farouche , et surtout leurs jeux. Ces hommes durs et cruels ont une joie qui ressemble à une rage , et des caresses pareilles à des morsures. Dans leurs *jeux* quotidiens, ils ne s'exercent qu'à dompter des buffles, à leur apprendre le métier de la guerre et à enlever à la course une effigie de tête humaine hissée sur un pieu. J'aime mieux me trouver face à face d'un Cafre en colère que d'un Cafre qui rit et *joue* : quand on est prévenu on se tient sur la défensive.

A quoi *s'amuse* le Hottentot, si sale, si puant ? Ce qui occupe le plus sérieusement ses loisirs, c'est la dissection des hippopotames qui viennent mourir de vieillesse sur le bord des fleuves. Il faut bien que le coquet

parfume son corps élégant de la graisse de l'amphibie qui le pare et dont il se nourrit. Visiter un Hottentot dans sa hutte, c'est comprendre sa vie.

Les *jeux* des Créoles sont de suaves lectures, des chants tristes et mélancoliques, une promenade solitaire sous les palmiers élevés, un amour mystérieux et le balancement du palanquin. N'est-ce donc pas la cette vie sans secousses que je vous ai décrite ? N'est-ce pas cette existence de passion profonde et cachée qui reculerait devant un plaisir bruyant, de crainte qu'on ne vint le lui disputer ? On lapiderait à Bourbon et à l'Île-de-France celui qui oserait proposer comme objet de délassement un combat de dogues ou une course de taureaux.

A quoi s'amuse les Malais ? Quels sont leurs jeux ? Des combats, des querelles. Quand le Malais n'aiguise pas son *crish*, c'est qu'il le cache pour une vengeance, c'est qu'il ne veut pas réveiller sa victime.

Et les Ombayens ? quel est aussi leur *jeu favori* ? Les Malais, leurs frères, sont d'innocentes brebis auprès d'eux. L'espace qui sépare un village d'un autre est un champ de bataille et de carnage. N'allez pas étudier les jeux des Ombayens, croyez-moi. Je m'estime trop heureux de pouvoir à coup sûr vous donner ce salulaire avis.

Les *jeux* des Guébéens sont des tours de passe-passe, des essais de filouterie, des expériences de fripons. S'ils réussissent, c'est bien, le tour est fait ; si le vol est découvert, ils vous disent que c'est un *jeu* de leur pays et que leur intention a été incomprise. Vous

vous rappelez comme je vous ai parlé de leur capitaine? C'est bien, je vous l'atteste, le plus bandit de tous ces bandits devant lesquels les populations fuient épouvantées.

A Waiggiou, à Rawack, à la terre des Papous, nous n'avons pas remarqué que les naturels se livrassent à des *jeux* dans les loisirs que leur permettait la pêche. Ils sont trop brutes, en effet, pour imaginer quelque chose qui puisse les aider dans la vie, la varier, sinon l'embellir, la rendre heureuse. Ne vous ai-je pas dit que les indigènes de Rawack étaient sans passions? Mon système acquiert ici une force nouvelle.

Je l'ai dit aussi, ce me semble, le peuple carolin est un peuple à part, une heureuse exception dans ce monde de misère, de lâcheté et de fourberie; la mémoire se repose avec bonheur sur tout ce qui rappelle ce qu'il a de bon, de généreux; le voyageur se plaît au récit des divers épisodes dont il a été témoin, car sa tâche, à lui, en disant la vérité, est de raconter des faits qui reposent l'âme et la font délicieusement rêver.

Ne vous étonnez donc pas si, après vous avoir déjà présenté ces nobles cœurs, je reviens encore à eux, à de semblables confidences. Je me flatte que le voyageur et le philosophe s'arrêteront, le premier pour constater l'exactitude des récits que je lui aurai faits, le second afin d'y puiser d'utiles enseignements pour l'histoire morale des peuples que la civilisation a appauvris à la fois de ses bienfaits et de ses périls.

Il y a des tableaux qu'on ne doit pas laisser indécis de peur qu'on ne soupçonne le doute de les avoir es-

quissés, et le peuple dont je vous parle fait trop disparate avec les autres peuples de la terre pour que je consente à lui enlever ses couleurs primitives, si franches, si tranchées. N'ai-je pas dit bien des ridicules, bien des vices, bien des horreurs?

L'archipel des Carolines est un lieu de repos dans ma longue campagne. Dès que je cherche à interroger le passé pour y trouver quelque consolation à mon infortune présente, Tinian s'offre à ma pensée. J'ai visité cette île mystérieuse avec des hommes pour qui la prière est une habitude et l'amitié une religion. Ces pages sont un pas rétrograde dans le récit de mes voyages, puisque nous avons traversé l'archipel des Carolines avant celui des Mariannes, mais nous ne possédions d'abord que des conjectures et plus tard nous avons acquis des convictions. C'est surtout dans l'histoire de pareils hommes qu'il n'est pas permis de mentir. Je poursuis donc et j'achève.

Vous avez vu les jeux des bons Carolins, leurs danses si gaies, si animées; vous les avez suivis avec moi dans leurs exercices de chaque jour, de chaque heure. N'est-il pas vrai encore que toutes ces joyeusetés d'enfant sont le miroir fidèle de leurs âmes si généreuses? Là, en effet, est une vie de bonheur; celle qu'ils se font à travers les récifs et au milieu des tourmentes est encore un reflet de leur caractère. Ce n'est jamais pour conquérir qu'ils s'élancent dans leurs pros-volants, mais pour leurs besoins, et, jouteurs infatigables au profit d'une existence difficile, ils ne jouent avec les périls qu'alors qu'ils offrent un but d'utilité.

Aux Mariannes, ainsi qu'aux îles Sandwich, nous retrouverons encore les jeux des naturels parfaitement en rapport avec leur humeur; à Diély et à Koupaug, l'hypocrisie des Chinois, leur goût incessant pour la friponnerie, se retrouvent dans les exercices de boules et de quilles, dans leurs allures tortueuses, qui sont les seuls *jeux* pour lesquels ils se passionnent. Partout en un mot les *amusements* des hommes servant à analyser leur caractère, partout des rapports intimes entre les mœurs et les *jeux*.

Est-ce que l'Europe fait exception à cette règle générale? Je ne le pense pas: vous pouvez appliquer aussi bien que moi ma théorie, et vous la trouverez logique dans tous les résultats en dépit même de la civilisation, qui modifie, gâte et travestit.

Ne vous ai-je pas montré les Sandwichiens dans leur colère et dans leur calme? Ne les avez-vous pas compris, ces hommes à part, alors que les tempêtes de leur océan ou les menaces de leur Mowna-Kaah les réveillaient de leur assoupissement habituel? Oui sans doute.

Eh bien! les *jeux* des naturels des Sandwich sont encore un fidèle reflet de leur caractère. Chez eux un seul de leurs divertissements exige un peu de calcul, un seul de leurs délassements veut un peu de réflexion. *Ils jouent aux dames*, non pas sur un damier, mais dans de petits trous sur le terrain, avec des pierres blanches et noires; hors de là ils n'ont de *jeux* que des luttes contre les vagues furieuses qui se ruent sur le rivage envahi; ils ne se redressent que lorsque les laves sur

lesquelles ils s'endorment bouillonnent à leurs pieds et font trembler le sol. Puis sur une boule qu'ils ont graissée, ils cherchent à se maintenir en équilibre comme s'ils avaient sans cesse à craindre de se voir renversés; puis encore ils ont les *fuseaux* qui leur apprennent à mesurer la distance que doit parcourir une sagatte et donnent de la souplesse à leurs bras éternés par un soleil trop brûlant. Qu'est-ce que leur danse, cette danse si farouche qu'on dirait un combat à mort, une mêlée ardente, une orgie bachique, un assassinat, un carnage? Et tout cela, par intervalles, comme une secousse, comme une convulsion... et assis dans la posture de gens qui demandent du repos et de la quiétude; tout cela, image parfaite du sol qui les nourrit.

Ainsi donc, vous l'avez vu, partout la terre et les hommes en harmonie parfaite, partout où le sol s'irrite et menace, les passions humaines se font jour avec spontanéité et suivent pour ainsi dire les sinuosités, les pentes, les variations des plages, des crêtes, des montagnes, où elles naissent, où elles fermentent, où elles se développent; ce sont là de ces observations que tout voyageur a mission de constater lorsqu'elles frappent sa raison, ce sont là des jalons utiles à l'histoire générale de l'espèce humaine.

Il importe plus qu'on ne croit qu'une masse imposante de faits vienne se grouper sous les yeux du législateur ou du naturaliste, car c'est à eux surtout qu'il appartient de tirer de sages conséquences de ces grandes vérités de tous les pays et de toutes les époques.

Ma doctrine est prêchée, j'attends des apôtres. Au reste, ce ne sera pas la première religion plaidée dans le désert.

Que si vous me reprochez une utopie, je vous dirai que là-bas, à l'horizon, pointe un cône aigu dont je crois reconnaître l'arête rapide. C'est le pic isolé de Ténériffe¹, à la tête couronnée de neige et de feu, il monte, il grandit, il plane sur l'abîme et projette au loin sur les flots son ombre gigantesque.

Le voilà dans toute sa majesté, nous marchons, et lui, ce géant atlantique, s'affaisse, se rapetisse, plonge et disparaît comme il l'avait déjà fait une fois. Hélas! ainsi de toutes les grandeurs du monde.

Mais la brise fraîchit et devient carabinée, bientôt la rafale nous envoie ses colères et nous nous abritons quelques instants sous le colosse des Açores, volcan étouffé, mais toujours menaçant, et portant ses laves bouillonnantes jusqu'aux réservoirs ouverts des Canaries, à travers une mer incessamment clapoteuse.

Le pic des Açores fait comme son frère, il disparaît. L'ouragan vomit toujours ses bruyantes haleines, et nous craignons bientôt de monter à cheval sur l'Angleterre. L'horizon est rétréci tant la lame est haute; nul navire ne se montre, nul ne peut nous dire si les courants nous ont dressés et si nous ne sommes pas poussés vers les brisants difficiles de ces mers orageuses.

Dans un coup de tangage un peu trop violent, je fus enlevé du banc de quart et lancé sur la drome.

¹ Voir les notes à la fin du volume.

— Sans moi , me dit Petit , dans les bras duquel je tombai , vous vous ouvriez le crâne. Vous me devez donc une récompense.

— Dix bouteilles de beaune sont promises à qui le premier découvrira la terre.

— La voilà.

— Où?

— Là-bas.

— Je ne la vois pas.

— Mais je la vois , moi , et cela suffit.

— Ça ne suffit pas et mes dix dernières bouteilles appartiennent de droit au plus alerte.

— Là terre crève les yeux , monsieur Arago , vous me devez le liquide.

Le lendemain on découvrit les îles anglaises Wight , et en virant de bord on salua la terre de France.

— Eh bien ! me dit Petit , vous avais-je menti ? J'attends les flacons.

— Les voilà , mon brave et fidèle matelot , voilà aussi les piastres qui me restent , quelques effets , plusieurs chemises assez propres et de plus la main d'un ami.

— Oh ! sacredieu ! voilà votre meilleur cadeau et je vais y coller mes lèvres. En ferez-vous autant à Marchais ?

— Ne m'oubliez pas tous deux dans vos malheurs.

— C'est dit , je vais pleurer et boire.

La terre se dessinait dans les brouillards et la mer était aux nues. Nous tirâmes sur un caboteur qui vint à nous et nous dit que nous ne pourrions pas gagner

le Havre, mais qu'il se chargeait de nous piloter jusqu'à Cherbourg. Nous naviguâmes dans ses eaux, et quelques heures après nous laissâmes tomber l'ancre dans une rade française. Des pilotes arrivèrent, ils nous parlent notre langue, peu s'en faut qu'on ne nous appelle par notre nom.

Je descends à terre avec M. Lamarche... Je touche mon pays natal, les battements de mon cœur m'étouffent, le sang me suffoque... j'ai besoin de repos, et le repos m'accable. Déjà de retour!... et mon absence n'a duré que quatre ans!

Dieu ! que la terre est petite !

Je me réveille dans un lit moelleux. Je suis en France !
Je vais revoir ma mère ! mes frères ! mes amis...

Hélas ! ai-je encore des amis, des frères, une mère ?...

Dieu ! que la terre est grande !

Dieu que mon absence a été longue !

VOCABULAIRES

DE

QUELQUES-UNS DES PEUPLES QUE NOUS AVONS VISITÉS.

J'ai pensé avec raison que les vocabulaires de quelques peuples sauvages ne seraient pas inutiles dans un ouvrage comme le mien. Le voyageur qui visite les régions lointaines n'a que trop de peine à inspirer de la confiance à des hommes presque toujours disposés à l'attaque dès qu'ils se jugent les plus forts, et le plus souvent encore empressés à le fuir quand ils se supposent les plus faibles. J'ai remarqué mille fois que le meilleur moyen de les *apprivoiser* était de se mêler à

leurs jeux , de partager leurs exercices et , en quelle sorte , d'adopter leur genre de vie. Dès que je répétais une de leurs grimaces , dès que j'imitais un de leurs mouvements , je les voyais , plus jaloux de me plaire , se presser autour de moi et me montrer de nouveaux mouvements et de nouvelles grimaces. Leur langage surtout , si difficile à rendre avec nos sons , était la chose qu'ils se plaisaient le plus à nous enseigner ; et que de fois les avons-nous vus sauter de joie ou rire avec malignité dès que nous saisissions ou *estropions* un de leurs mots ou une de leurs phrases. La gaieté a rarement été funeste : aussi MM. Gaimard , Gaudichaud , Bérard et moi sommes-nous toujours revenus de nos courses aventureuses , étonnés de notre bonheur après avoir satisfait notre curiosité.

Dès que nous voulions quelque chose et que les sauvages s'opposaient à ce qu'elle eût lieu , loin de les menacer de notre colère ou de les séduire par des promesses , auxquelles ils sont rarement portés à ajouter foi , nous feignions d'abord de ne pas être trop affligés de leurs refus , nous dansions ou man-gions avec eux , et bientôt , comme si nous étions de leur famille , tous nos désirs étaient satisfaits. C'est ainsi qu'à Ombay nous avons recueilli des détails très-curieux et visité un village dont les habitants ont peut-être dévoré une centaine d'Européens. Mais ces avantages , quelque grands qu'ils soient pour les voyageurs , ne sont rien en comparaison de ceux que peuvent en retirer le botaniste , le zoologiste ou l'enthomologiste : un arbre , une plante , un poisson , un

animal quelconque , tout est recherché par eux dans des lieux surtout où la nature n'a pas encore été interrogée, et, pour que rien n'échappe à leur œil scrutateur ou à leurs observations scientifiques, ils ont souvent besoin d'avoir recours à ceux qui connaissent par expérience ce qu'eux-mêmes cherchent à étudier. Dès lors, comment pouvez-vous réussir avec le secours incertain des gestes? Un mot seul met au courant le sauvage; vous recueillez des détails et vous les rapportez dans votre patrie.

Nous avons conservé dans ces vocabulaires l'orthographe française. Il y a bien dans le langage des sauvages quelques sons que nos caractères ne peuvent pas rendre exactement, mais nous y avons placé les lettres qui nous en donnaient plus approximativement l'idée. Nous avons trouvé dans les vocabulaires des navigateurs anglais tant d'imperfection que, même avec leur secours, nous étions souvent dans l'impossibilité de nous faire comprendre. Cela tenait probablement aussi à la différence de prononciation qui existe entre leur manière et la nôtre. *Owhyhée*, *Whahoo* et *Mowhée*, par exemple, se prononcent ici comme en Angleterre : *Ohahi*, *Houhahou* et *Mohouï*. Nous avons évité toutes les difficultés de ce genre dans nos vocabulaires, et le seul moyen de se faire entendre est de prononcer toutes les lettres que nous avons employées.

animal quelconque, tout est recouvert par eux dans les lieux où il habite à l'exclusion de tout autre animal. On peut dire qu'ils ont une espèce de territoire, et que tout autre animal qui viendrait s'y établir, en seroit aussitôt chassé. Ils ont aussi une manière particulière de se nourrir, et de se défendre. Ils ont besoin d'avoir recours à ceux qui sont plus forts qu'eux, et de se faire protéger par eux. Ils ont aussi une manière particulière de se défendre, et de se faire protéger par eux. Ils ont aussi une manière particulière de se défendre, et de se faire protéger par eux.

Vous avez observé dans ces occasions l'ordre qu'ils tiennent. Il y a bien dans le langage des animaux quelques sons que nos caractères ne peuvent rendre exactement, mais nous y avons donné les lettres qui nous en donnent plus apparemment l'idée. Vous avez trouvé dans les vocalises des animaux certains sons qui sont d'une nature particulière, et qui sont d'une nature particulière. Vous avez observé dans ces occasions l'ordre qu'ils tiennent. Il y a bien dans le langage des animaux quelques sons que nos caractères ne peuvent rendre exactement, mais nous y avons donné les lettres qui nous en donnent plus apparemment l'idée. Vous avez trouvé dans les vocalises des animaux certains sons qui sont d'une nature particulière, et qui sont d'une nature particulière.

NOUVELLE-HOLLANDE.

A la partie ouest de la Nouvelle-Hollande, nous avons eu si peu de rapports avec les quinze ou dix-huit sauvages qui se sont montrés, que nous n'avons pu, malgré les témoignages de bienveillance par lesquels nous cherchions à les rassurer, apprendre que ce mot :

Ayerkadé.

Allez-vous-en.

OMBAY,

à quatre lieues de la pointe nord de Timor.

Nez.	Imouni.
Yeux.	Inirko.
Front ou Tête.	Imocila.
Bouche.	Ibirka.
Dents.	Vessi.
Mentons.	Irakata.
Cheveux.	Inibatatalaga.
Peigne.	Dakara.
Oreille.	Iverlaka.
Cou.	Tameni.
Collier.	Poupou.
Poitrine.	Tercod.

Ventre.	Tékapana.
Postérieur.	Tissoukou.
Parties sexuelles de la femme.	Glessi.
Sein.	Ami.
Epaules.	Iklessimé.
Bras.	Ibarana.
Avant-bras.	Itana.
Main.	Ouiné.
Doigt.	Tétenkiléi.
Pouce.	Setenkoubassi.
Index.	Assidelaï.
Medius.	Léri.
Annulaire.	Guémala.
Petit doigt.	Attenklessé.
Cuisse.	Iténa.
Jambe.	Iraka.
Mollet.	Ipakana.
Genou.	Icicibouka.
Pied.	Makalata.
Gros orteil.	Vakoubassi.
Deuxième.	Léri.
Troisième.	Assidelaï.
Quatrième.	Guémala.
Cinquième.	Vakillessé.
Queue.	Imbilataka.
Ruban de queue.	Preki.
Bracelet.	Bankoulou.
Céinture du cric.	Kaboulou.
Anneau qu'ils mettent au bas de la jambe.	Léla.
Cric.	Péda.
Fusil.	Kéta.
Arc.	Mossa.
Corde de l'arc.	Gagapé.
Flèche.	Dota.
Bout de la flèche.	Pina.

Fleur qu'ils portent à la queue ou à l'oreille.	Satantoun.
Mouchoir.	Linsou.
Corbeau.	Adola.
Boucler.	Banou.
Nom de la rivière où nous fi- mes de l'eau.	Ira.
Nom du village que nous visi- tâmes.	Bitoka.
Nom du village non visité, voi- sin du premier.	Madama.
Nom du rajah de Bitoka.	Sicman.
Sacré.	Pamali.
Volaille.	Ayan.
Couteau.	Pisso.

Les noms de nombre sont semblables à ceux de Timor.

NATURELS DE GUÉBÉ.

Tête.	Kouto et Koutor.
Front.	Kaliour.
Sourcils.	Bilinghi et Bilbilinghi.
Oeil.	Tam et Tad.
Yeux.	Tadji.
Paupières.	Touana et Kaplour.
Cils.	Tad Kaplour.
Nez.	Kasseignor.
Bouche.	Kapiour.
Lèvres.	Kapioudjais.
Dents.	Kapioudji.
Langue.	Mamalo.

Menton.	Alod-Galor.
Joue.	Affoffo.
Oreille.	Kassigna.
Barbe.	Djangout.
Moustaches.	Kassohouné.
Cheveux.	Kalignouné.
Cou.	Kokor.
Poitrine.	Kâcnor et Katnor.
Mamelle.	Soussé.
Lait.	Soussé.
Ventre.	Siahora.
Nombril.	Figilo.
Estomac.	Naor.
Dos.	Moulor.
Postérieur.	Pipor.
Parties sexuelles de la femme.	Fid.
Mont de Vénus.	Fobiôt.
Union intime des sexes.	Ohi-Ohi.
Épaulé.	Vialor.
Bras.	Kamer.
Goude.	Kapchour.
Main.	Fadlor.
Doigt.	Kakahor.
Pouce.	Kakahor-Pial.
Or.	Plaran.
Barrique.	Pipa.
Petit doigt.	Kakahor-Kali.
Ongle.	Kassiébor.
Cuisse.	Kapiar et Kaffiar.
Jambe.	Pichor.
Genou.	Ka llar-Toublor.
Pied.	llihahor.
Talon.	Kaplouhor.
Orteil.	Kahom.
Peau.	Kinot.
Pouls.	Houté.

Homme.	Gnat et Sgniat.
Femme.	Piné et Mapina.
Anthropophage.	Kron.
Jeune.	Mandjiaman.
Vieux.	Bukali.
Borgne.	Babaïap.
Aveugle.	Takapali.
Lèpre.	Matal.
Rhume.	Ohie.
Plaie.	Jabat.
Petite-vérole.	Pare.
Chapeau.	Sarahou et Chapéou.
Mouchoir.	Tahoula.
Pantalon.	Chanac.
Tunique.	Chinsoun.
Bracelet de coquille.	Babila.
Perle.	Moustika.
Couteau.	Sout.
Chaise.	Trapessa.
Bague.	Aliali.
Natte.	Dab.
Aiguille.	Liainé.
Corde.	Goumalada.
Épingle.	Balou.
Tête d'épingle.	Koutom.
Gouvernail.	Béguéné.
Feu.	Ap.
Fer.	Bessi.
Fumée.	Mass.
Pagaie ou rame.	Poné.
Mer.	Tassi.
Eau douce.	Aër omissi.
Pirogue.	Arouéré.
Couteau pour fendre les cocos.	Soubéré.
Argent.	Salaka.
Roupie.	Kikitoné.

Table.	Méza.
Miroir.	Mistigué.
Rasoïr.	Soutsakatal.
Scie.	Gargadi.
Banc.	B nko.
Entonnoir.	Sanaka.
Cuiller.	Saoul et Gahoul.
Bouton doré.	Kaki.
Serviette.	Amout.
Idoles en bois.	Héfi.
Peigne en bois.	Assi.
Bonjour, salut.	Tabéa.
Fumer.	Sorop.
Manger.	Tanané.
Uriner.	Pami.
Réveiller quelqu'un.	Peguigne.
Soleil.	Astouol.
Chien.	Kobbli.
Phallanger.	Doh.
Oiseau.	Mani.
Bec.	Kapiou.
Œil.	Inéta.
Tête.	Kouto.
Aile.	Balmo.
Patte.	Kalahou.
Ongle.	Kassiébahou.
Queue.	Sepigo.
Plume.	Plouko.
Caroncule d'une espèce de tourterelle.	Kognio.
Œuf d'oiseau.	Mané.
Œuf de la poule noire.	Bléviné lesso.
Nid.	Penou.
Cassican.	Oukouakou.
Épervier à ventre blanc.	Ouapinébat.
Tourterelle à caroncule noire.	Ouapiné.

Hirondelle de mer.	Sapané.
Corleau.	Samalahi.
Martin pêcheur.	Salba.
Calar de Waiggiou.	Massouahou et Baro.
Autre Calar.	Massouahou.
Ara noir, perroquet à trompe.	Mani-Falkoumé.
Perruche de Timor.	Saklik.
Cacatoës.	Akia.
Perroquet Papou.	Ambilio.
Grand perroquet de la Nouvelle-Guinée.	Alian-Ha.
Lori tricolor.	Lori.
Petite poule noire.	Blériné.
Pigeon de Rawack.	Bioutiné.
Pigeon couronné de Banda.	Manébi.
Pluvier.	Sikiakel.
Corlieu.	Sikiakel.
Oralier blanc de Boni.	Siahou.
Fou brun.	Mani-Galealet.
Petite hirondelle de Rawack.	Bleffé.
Petit oiseau gris-blanc.	Kalabissan.
Petit oiseau gris-blanc de Risang.	Kalibassan.
Tortue de rivière.	Féhéléhi.
Tortue de mer.	Béguébégué.
Gros lézard de Rawack.	Besté.
Petit lézard à queue annulée.	Sesseffé.
Gecko.	Kassidiof.
Grand serpent.	Baï.
Petit serpent.	Baï.
Poisson.	Hin et Hiné.
Squale roussette.	Kafagai.

* Les naturels de Guché assurent, contre toute vraisemblance, que le pluvier et les corlieux sont les mêmes oiseaux que l'âge seul rend différents; ils disent que le premier est vieux, et les derniers sont jeunes.

Raie torpille.	Spanac	Famé.	Hirondelle de mer.
Baliste à grande tache noire.	Soume.	Soume.	Corbeau.
Nautile.	Soume.	Guig.	Martin pêcheur.
Moule.	Masouhou et Baro.	Ampouloumé.	Carre de l'Asie.
Cône dont on fait des bracelets.	Bilibili.	Bilibili.	Amir Coton.
OÛf de Léda.	Mani-Faloume.	Boul.	Amir, perchoir à tige.
Amphinome.	Soume.	Niefi.	Poisson de l'Inde.
Crabe.	Aka.	Kaf.	Crabe.
Crabe à taches rougeâtres.	Aka.	Kaf-Bali.	Poisson de l'Inde.
Crabe moucheté de jaune.	Aka.	Kaf-Kabéi.	Grand perchoir de tige.
Géarcin (tourlourou).	Aka.	Ka-Hou.	Crabe.
Crabe brun sans taches.	Loi.	Kaf-Boussé.	Crabe.
Pagure.	Béane.	Kaougané.	Poisson de l'Inde.
Scyllare.	Béane.	Kalioul.	Poisson de l'Inde.
Anguste.	Béane.	Besséou.	Poisson commun de l'Inde.
Araignée.	Sikaké.	Plaou.	Pluton.
Charanson noir.	Sikaké.	Nanipa.	Corbeau.
Capricorne.	Séhou.	Kava-Ouahoa.	Ombre blanc de tige.
Sauterelle.	Man-Catagat.	Kassipiaou.	Poisson de l'Inde.
Cigale.	Béane.	Cinianel.	Poisson de l'Inde.
Libellule.	Kalassan.	Socmohoua.	Poisson de l'Inde.
Papillon.		Calabib.	Poisson de l'Inde.
Chenille noire.	Kalassan.	Goyop.	Ang.
Simulie (moustique).	Falabé.	Nini.	Tortue de rivière.
Asterie-Ophiure.	Béane.	Tchiléoi.	Tortue de mer.
Oursin.	Loi.	Baoussan.	Crabe de l'Inde.
Oursin miliaire.	Séhou.	Tata.	Poisson de l'Inde.
Oursin à baguettes.	Kalassan.	Tassikapou.	Géko.
Holothurie.	Béane.	Moko.	Grand serpent.
Noix muscade.	Béane.	Sémékaou et Alankao.	Poisson de l'Inde.
Bacis, ou deuxième enveloppe.		Boun-Ha et Bouga.	Poisson.
Brou, ou première enveloppe.		Alagan.	Poisson de l'Inde.
Grenade.		Dalma.	
Fruit du jambosier rouge.		Gog.	
Fruit vénéneux fourni par un arbrisseau du genre Xime-			

<i>nia</i> , et nommé pistache par nos marins.	Fofolahoui.
Tacca.	Oueiemé.
Giraumord.	Bacil.
Maïs.	Cassella.
Tabac.	Tabaco (s. d. Portugais).
Banane.	Pisang.
Fucus.	Rohémé.
Sagou.	OF et Jof.
Jonc (genre <i>Canna</i>).	Kabo.
Piment.	Baltian.
Champignon.	Essimé.
Espèce de bonne pomme fournie par un arbre du genre <i>Cynometra</i> .	Imouï.
Escalier.	Loïné.
Non.	Né.
Écaille.	Hounaf.
Danser.	Densar.
Madame.	Gnogna.
Assez.	Ura.
Cigare.	Nombou.
Petit-fils.	Tchoutchou.
Ile Rawack.	Rahouck ou bien Rahoucki.
Pisang ou ile des Bananiers.	Poulo-Pisang.
Aiguade de Waiggiou.	Sahoury.
Croix en bois qui sert à tordre le fil.	Kaïouahé.
Je ne sais pas.	Trada-Kao.
J'en ai.	Bagnia.
Bougie.	Liliné.
Cire.	Malamé.
Poudre à canon.	Ouba et Passané.
Un.	Pissa.
Deux.	Pilou.
Trois.	Pittoul.

Quatre.	Piffat.
Cinq.	Pilimé.
Six.	Pounoum.
Sept.	Piffit.
Huit.	Poual.
Neuf.	Pissiou.
Dix.	Otcha.
Onze.	Outinésa.
Douze.	Outinélou.
Treize.	Outinéoul.
Vingt.	Affalou et Talankia.
Vingt-un.	Affalou-Talampissa.
Vingt-deux.	Affali-Talampilou.
Trente.	Affatoul et Laxa.
Trente-un.	Laxa-Pissa.
Trente-deux.	Laxa-Pilou.
Quarante.	Affat.
Cinquante.	Affalimé.
Soixante.	Affounoum.
Soixante-dix.	Affatit.
Quatre-vingt.	Affaoual.
Quatre-vingt-dix.	Affassiou.
Cent.	Outinetcha.
Cent cents.	Outinelou.
Mille.	Chalansa.
Deux mille.	Chalantoul.
Trois mille.	Chalanfat.
Quatre mille.	Chalounlimé.
Cinq mille.	Chalannoum.
Six mille.	Chalanfit.
Sept mille.	Chalanou.
Huit mille.	Chalanssiou.
Neuf mille.	

ALIFOUROUS, OU INDIGÈNES DE WAIGGIU.

Tête.	Kagala.
Cheveux.	Sénoumébouran.
Nez.	Soun.
Cils.	Inekarnei.
Yeux.	Jadjjemouri.
Barbe.	Gangapouni.
Dent.	Oualini.
Joue.	Gangafoni.
Lèvres.	Ganganini.
Menton.	Gambapi.
Cartilage.	Shyroïde-Kadjiahouni.
Nuque.	Kadjiekoumi.
Épaule.	Poupouni.
Bras.	Kapiani.
Bracelet en rotin.	Houali.
Avant-bras.	Konkaboni.
Main.	Konkafaleni.
Pouce.	Kontidal.
Index.	Konkantili.
Medius.	Kouantipoulo.
Annulaire.	Kouantiripali.
Petit doigt.	Kouantilminki.
Mamelles.	Mansou.
Poitrine.	Ignegarini.
Creux de l'estomac.	Iovampini.
Ventre.	Sgnani.
Nombri.	Assilini.
Dos.	Kouaneténi.

Fesse.	Séni.
Postérieur.	Sénédokaouri.
Cuisse.	Affoloni.
Genou.	Konkapoki.
Jambe.	Konkänfaï.
Mollet.	Barmor.
Pied.	Kourgnäi.
Talon.	Konkabiouli.
Malléole.	Kolabeni.
Gros orteil.	Kouantilul.
Deuxième orteil.	Kouantibipali.
Troisième.	Kouantipoulo.
Quatrième.	Kouantibipali.
Cinquième.	Kouantiminki.
Peau (tissu cutané).	Rip.

PAPOUS.

Tête.	Vroui.
Front.	Anderé et Andané.
Sourcils.	Bilbiliné.
OEil.	Tadeni et Grarour.
Paupières.	Karnéou et Neïkamor.
Cils.	Kabour.
Narine.	Inécénonipokir.
Bouche.	Soidon.
Lèvres.	Clanii et Sfadoné.
Dent.	Nacoèré.
Langue.	Ramaré.
Joue.	Fofer et Gaïafoé.

Oreille.	Kananié, Kananik et Kanik.
Trou de l'oreille pour les pendants.	Kniki-Nekir.
Barbe.	Oureyoure et Oureboure.
Moustaches.	Ourebourou et Oureboure.
Favoris.	Souroumbourahéné.
Cheveux.	Sonébrahéné.
Cou.	Sassouri et Satoukoéré.
Poitrine.	Andersi.
Mamelle.	Sous et Soussou.
Sein de femme.	Soussou-Bassar.
Lait.	Sous-Dourou.
Ventre.	Snéouar.
Ombilic.	Snépouéné.
Estomac.	Sansinédi.
Dos.	Kokroussena.
Postérieur.	Kodoné.
Parties sexuelles de la femme.	Fidon.
Union intime des sexes.	Koffroné.
Bras.	Braminé.
Main.	Konef.
Doigt.	Urampiné.
Ongle.	Urampiné-Bai.
Cuisse.	Oïzop.
Genou.	Onépouer.
Jambe.	Oïzof.
Pied.	Oïbahémé.
Talon.	Oékouraé.
Plante du pied.	Oévahémé.
Orteil.	Oépiné.
Sang.	Riki.
Homme.	Snone, Sénokakou et Arané.
Homme sauvage.	Senosoup.
Femme.	Biéné.
Dame ou femme d'une condition supérieure.	Ancérandia et Perampoua-Bassar.

Femme enceinte.	Snonaréba.
Papou.	Papoua.
Boucles d'oreilles.	Kouménéta.
Bracelet fait avec une coquille.	Séméfar et Saméfar.
Bracelet ordinaire.	Kabraï.
Bracelet de bambou tressé et coloré.	Romandac et Loulou-Loulouï.
Collier.	Brambroné et Barianboné.
Peigne.	Asix.
Perle.	Moustikan et Moustika.
Bague.	Aoumis et Kapanague.
Sorte d'amulette en bois, cheveux, coquilles, etc.	Arion, Nonandébène.
Vêtement.	Sansoun.
Bouton.	Cati.
Pantalon.	Sansoun-Souga.
Mouchoir.	Touara.
Linge.	Caion.
Chapeau.	Saraou et Tiapéro.
Veste.	Sansou-Drabakéné.
Ceinture d'écorce de figuier.	Maré.
Soulier.	Sopatou et Soïop.
Bas.	Caous.
Arc.	Mariaï et Mariaïa.
Corde de l'arc.	Cabraï.
Flèche.	Ekoï, Eikoï et Cohi.
Sabre.	Inoï.
Fusil.	Snapan.
Pistolets.	Poëstik.
Canon.	Padaïe.
Tambour des Papous.	Sandip.
Foënes ou fourches à deux ou trois branches.	Collo-Ho et Manoura.
Hache.	Mouécané.
Couteau.	Inoï, Ainoé et Inoé.
Ciseau.	Iné-Routoun.

Scie.	Gargadi.
Cuiller.	Rovezausec.
Gobelet.	Parascoei.
Bouteille.	Maé et Néguï.
Miroir.	Fanimé et Faniné.
Chaise.	Calapessa.
Bol en porcelaine.	Bèné et Bèhéné.
Sac de vaccois.	Camé.
Petit sac de feuilles de cocotier que les Papous portent sus- pendu à l'épaule gauche.	Kapané.
Bambou dans lequel on porte de l'eau.	Padarène.
Bougie.	Mala, Malam et Massam.
Plume.	Mambour.
Natte.	Iaër et Iar.
Cafetière.	Guénessa.
Fiole.	Farascaï.
Clef.	Koutine.
Petite-vérolé.	Para.
Plaie.	Kankoun.
Lèpre.	Babaraï.
Brûlure.	Paré.
Pros.	Ouai.
Boucle de fer de la corvette.	Garmone.
Pagaie.	Taborefs.
Corde.	Rivé.
Ligne de pêche.	Karaféré.
Fil de laiton où pend l'hameçon.	Kassénouar.
Coin pour fendre le bois.	Assosser.
Aiguille à coudre.	Ouarious, Marious.
Tête de l'aiguille.	Poucné.
Pointe de l'aiguille.	Réri.
Épingle.	Kannivar.
Pavillon.	Barbar et Sagarati.
Caractère, lettre, écriture.	Fas.

Maison.	Rouma.
Escalier.	Kaouéke.
Ami.	Bati.
Manger.	Dan et Iani.
Boire.	Kiné.
Dormir.	Ténef, Kokive et Kénéf.
Mourir.	Ténef.
Monter.	Kabéré.
S'en aller.	Kouibráni.
Hisser.	Vässio.
Amener.	Vakiou.
Nager.	Dässe.
Payer.	Vorosco.
Rire.	Combrivé.
Danser.	Kokévé.
Chanter.	Dicé.
Attendre.	Vassifari.
Sentir.	Nas.
Fumer.	Adéné-Tabaco.
Faire.	Assiéné.
Faire du feu.	Assiéné-Afor.
Mer.	Soréné.
Pluie.	Méker.
Soleil.	Rias.
Éclair.	Samar et Nauki.
Tonnerre.	Kadadou.
Nuage.	Rep-Meker.
Tombeau.	Rouma-Papo-Vemâr.
Qui est mort.	Vemâr.
Coup de poing.	Kankourouï et Katouï.
Coup de pied.	Rossopoumi.
Soufflet.	Mouni.
Comment vous portez-vous ?	Navié-Rapeï.
Bien.	Vié-Rapeï.
Venez ici.	Gnamané et Kamaricini.
Heure.	Lefo.

Jour.	Ari.
Son, bruit.	Poun.
Or.	Blaouéné.
Argent.	Likitone.
Feu.	Afor, For et Foro.
Eau.	Ouar.
Eau douce.	Kokiné.
Terre végétale.	Iéné-Sarop.
Sable.	Iéné.
Homme d'une condition supérieure.	Snombéa.
Madame.	Ra-Hinéserénédia.
Je vous remercie.	Aravairi.
Assez.	Rovarapé.
Plusieurs.	Iboén.
Joli, beau, bon.	Narié.
Mauvais.	Tarada et Trada.
Grand.	Rebali.
Boiteux.	Guéna-Douef.
Je ne veux pas.	B'éiva.
Non.	Marisimba et Nama.
Oui.	Issia.
Cigare.	Ou-Hi.
Moi.	Aia.
Toi.	A-Ou.
Clou.	Pakou.
Écaille.	Mis.
Singe.	Rouk.
Chauve-souris.	Rabout.
Chien.	Nofam et Nofané.
Chienne.	Nofam-Biénié.
Phalanger.	Rambane.
Cochon.	Baine.

Depuis le Bengale jusqu'aux îles Sandwich, presque tous les peuples disent oui en aspirant et en levant la tête, tandis qu'en Europe on la baisse.

Buffle.	Kobo.
Épervier.	Man.
Épervier à ventre blanc.	Man-Oupo.
Cassican.	Mankahok et Manga-Ouki.
Corbeau.	Manbobek.
Oiseau de paradis.	Maëfor et Bourou-Kati.
Martin-pêcheur.	Mankinétrous.
Calau de Waiggiou.	Mandahouéné.
Ara noir.	Sakiéné.
Perruche de Timor.	Manésouba.
Cacatoë blanc.	Manbéaher.
Lori tricolore.	Magniouron et Maniauri.
Coq.	Mazaukéhéné.
Poule.	Mazaukéhéné-Biéné.
Petite gallinacée noire.	Mankério.
Pigeon couronné de Banda.	Manbrouk.
Huppe du pigeon couronné.	Cun-Héi.
Colombar à caroncule noire.	Manroua.
Tourterelle.	Ampahéné.
Tourterelle à calotte purpurine.	Manobô.
Pluvier.	Mangrènegrène.
Corlieu gris.	Mancivièné et Ancibiné.
Crabier blanc.	Manoubène.
Oiseau.	Bourou.
Œuf.	Bolor et Samour.
Patte.	Guénor et Bramime.
Aile.	Boure.
Queue.	Pourai.
Tortue d'eau douce.	Manguiné.
Tortue de mer.	Ouané et Oa-éô.
Gros lézard de Rawack.	Kalabet.
Petit lézard.	Mantikti.
Poisson.	Iné et léné.
Nautile.	Korokorbéi et Kokorbai.
Cône.	Sagahouli.
Tridacne.	Katobéi.

Tridacne de moyenne grandeur.	Sarir.
Grand tridacne.	Siambéba et Koïam.
L'animal du tridacne.	Katob.
Œuf de Léda.	Orbéi-Orbéi.
Coquille univalve.	Orbéi-Koïan.
Pagure.	Kainoux.
Myriapode (mille pieds).	Obané.
Charanson.	Mourémoure.
Sauterelle.	Ampaéné.
Cigale.	Rédegni.
Fourmi.	Mancara.
Papillon.	Apop et Albéoa.
Oursin.	Serrégatine.
Holoturie.	Pinamé.
Tabac.	Tabaco.
Éponge.	Iène.
Multipliant (arbre) ¹ .	Nounou.
Giraumon.	Tabou, Laboui et Bactil.
Papaye.	Kapaie.
Jamrose rouge.	Emi-Obi.
Muscade.	Masséfo et Nas'or.
Macis ou deuxième enveloppe.	
Ail.	Monremourc.
Gingembre.	Bava.
Haricot.	Ravesané.
Jonc.	Avrou.
Coco.	Soul.
Jeune coco.	Sarai.
Pierre de coco ² .	Sarai-Kamoure.
Riz.	Pénoëré.
Oignon.	Jas.

¹ De l'écorce du multipliant on fait ici des ceintures.

² On trouve quelquefois de petites pierres elliptiques dans le lait du coco; j'en ai apporté plusieurs en France.

Casuarina.	Bava.
Fruit charnu d'un arbre du genre <i>Cynometra</i> , espèce de pomme.	Iar.
Ananas.	Imoui.
Sucre.	Rainassi.
Bambou.	Goula.
Un.	Ambobé.
Deux.	Sai et Ossa.
Trois.	Doui et Serou.
Quatre.	Kior, Kiorré et Kiorro.
Cinq.	Fiak et Tiak.
Six.	Rimé.
Sept.	Onémé.
Huit.	Fik et Sik.
Neuf.	Ouar.
Dix.	Siou et Sioné.
Onze.	Saméfour.
Douze.	Saméfour-Sécéro-Ser.
Treize.	Saméfour-Sécéro-Sourrou.
Vingt.	Saméfour-Sécéro-Kior.
Trente.	Saméfour-Di-Sourrou.
Cent.	Outimé et Saméfour-Ousimé.

LES CHAMORRES ou MARIANAIS.

Tête.	Oulou.
Cheveux.	Gapoun-Oulou.
Front.	Ha-i.
Sourcils.	Babali.
OEIL.	Mata.

Cils.	Poulou chalam lam.
Paupières.	Chalam lam.
Poils ou cheveux.	Poulou.
Nez.	Goui-iné.
Narine.	Madoulou Goui-iné.
Bouche.	Pachoud.
Dent.	Nifiné.
Dent molaire.	Akakam.
Langue.	Oula.
Lèvre.	Aman.
Lèvre supérieure.	Aman houlou.
Lèvre inférieure.	Aman papa.
Menton.	Achai (mouillez).
Oreille.	Talan-ha.
Cou.	Agaga.
Larynx.	Famagniou-ahn.
Naque.	Toun-ho.
Poitrine.	Ha-ouf.
Ventre.	Touyan.
Nombri.	Apouya.
Dos.	Tatalou.
Colonne épinière.	Tolan-Talou.
Épaule.	Apaga.
Bras.	Hious.
Coude.	Toumoun canai.
Main.	Canai.
Os.	Tolan.
Os du bras.	Tolan hious.
Pouce.	Tamagas.
Index, médium, annulaire.	Talanchou.
Petit doigt.	Calanka.
Postérieur et fesse.	Poudous.
Cuisse.	Chachaga.
Genou.	Tamoun-adiné.
Jambe.	Adiné.
Bâton.	Tou-oun.

Miroir.	Lamlam.
Mollet.	Mamanan-ha.
Tibia.	Sadnou houd.
Pied.	Adiné i.
Malléoles.	Acoula.
Gros orteil.	Tamagas adiné.
Petit orteil.	Kalanké.
Union des sexes.	Ouma-ha-as.
Paume des mains.	Ataf.
Plante des pieds.	Foffougai.
Empreinte du pied.	Fégay.
Chapeau.	Touhoum.
Sandale de cuir.	Doga.
Chaîne qu'on portait ancienne- ment au cou.	Gouïni.
Couteau des chamorres.	Daman.
Feu.	Goisi.
Pierre.	Achou.
Pierre à feu.	Gagoud.
Œuf.	Chada.
Poule.	Manoug.
Pros.	Sagman.
Mer.	Tassi.
Haute-mcr.	Matiné an.
Eau.	Hanoum.
Coco.	Nidjiou.
Eau de coco.	Chougou nidjiou.
Vin de coco.	Touba.
Père.	Tata.
Mère.	Nana.
Homme.	Laé.
Pros.	Secman.
Bois.	Hadjiou.
Ce qui est droit.	Tounas.
Ongle.	Papakis.
Éclair.	Lamlam.

Tonnerre.	Houlou.
Corps de l'homme.	Tataoutaou.
Double.	Gui-hiné.
Ouverture.	Madoulou.
Cordon ombilical.	Acag.
Briser l'épine du dos.	Houloug tatalognia.
Case, habitation.	Gouma.
Lutte.	Afoulou.
Chemin.	Chalan.
Donner un coup de griffe.	Cagouas.
Faire un signe de l'œil à une femme.	Acheg-hi.
Regarder.	Atan.
Regarder en signe d'intelligence.	Atan segouit.
Indique. Montre du doigt.	Tanchou.
Rat.	Chiaca.
Corbeau.	Aga.
Martin-pêcheur.	Si-hig.
Gallinacée de Tinian.	Sasségniat.
Poule sultane.	Poulalat.
Tourterelle à calotte pourpurine.	Totoi.
Tourterelle grise à collier brun.	Gaga.
Pluvier.	Doulili.
Corlieu gris.	Calalan.
Crabier ardoisé.	Chouchoucou.
Chevalier noir et blanc, oiseau.	Doulili.
Héron grisâtre.	Cacag.
Frégate.	Padjiaja.
Merle.	Sali.
Aigrette ou crabier blanc.	Chouchoukou-apaca.
Paille en queue.	Tiounié.
Espèce de rossignol.	Gapio.
Canard.	Gahanga.
Grimpereau rouge.	Éguigui.
Gobe-mouche à bec aplati.	Nossa.

Gobe-mouche à queue en éventail.	Sotine.
Baliste noirâtre à frange jaune.	Satta.
Tétronon verdâtre.	Mangaou.
Labre jaunâtre à dos recourbé.	Bou-ha.
Lézard.	Elitei.
Chauve-souris.	Fani-hi.
Murène.	Acman.
Petit chirurgien blanc.	Magnia-a-apaca.
Chirurgien.	Magnia ac Atouloun.
Petit holocentre.	Chalag.
Poisson couleur de rose, bon à manger.	Achiné-Choun.
Labre brillant.	Tan hissoun.
Chétodon noir.	Fomo.
Chétodon à raies jaunâtres.	Doddou.
Hippocampe.	Pippoupou.
Ostracion boule.	Dangloun.
Chevrette.	Ouan.
Sole.	Tampat.
Poisson géographique.	Sesdjioun.
Crabe couvert de mousse.	Panglaou achou.
Crabe avec une nageoire.	Panglaou anitti.
Crabe géographique.	Panglaou lagnia.
Oursin à baguettes.	Laous.
Bénitier.	Ima.
Spondyle.	Tiguimé.
Porcelaine.	Chéguei.
Cône bigarré.	Aléliné.
Coquille bivalve cannelée.	Pagan.
Seine.	Tchi-Choulou.
Épervier.	Tchalaga.
Scie.	Lagoua.
Ombre.	An-Nininé.
Fainéant.	La-Houn.
Brasse.	Hious.

Demi-brasse.	Echoun-Hious.
Coudée.	Tamoan.
Pan.	Infantiffi.
Brassée.	Asna Dinidouq.
Poignée.	Inakioun.
Pas.	Inagoua.
Deux brassées.	Ougoua Dinidouq.

	POUR LES INDIVIDUS.	POUR LES PIASTRES, ETC.	POUR LES BRASSES.
4	Acha.	Assidjé, Achidjé.	Tak-Achoun.
2	Ougoua.	Ougouadjé.	Tak-Ougouan.
3	Toulou.	Torgouadjé.	Tak-Touloun.
4	Fadfad.	Farfaté.	Tak-Fatoun.
5	Lima.	Limitjé.	Tak-Liman.
6	Gounoum.	Godmitjé.	Tak-Gounoum.
7	Fih.	Fegouadjé.	Tak-Fitouan.
8	Gouhalou.	Gouatrouadjé.	Tak-Gouhaloum.
9	Sigoua.	Segouadjé.	Tak-Sigouan.
10	Manoud.	Manoté.	Tak-Manoud.
11	Manoud Nagoual Acha.	Manoté Nagoual Achidjé.	
12	— — Toulou.	— — Igotjé.	
13	— — Fadfad.	— — Torgouadjé.	
20	Ougoua Nafoulou.	Ougouadjé Nafoulou.	
30	Toulou Nafoulou.	Torgouadjé Nafoulou.	
40	Fadfad Nafoulou.	Farfaté Nafoulou.	
50	Lima Nafoulou.	Limitjé Nafoulou.	
60	Gounoum Nafoulou.	Godmitjé Nafoulou.	
70	Fih Nafoulou.	Fegouadjé Nafoulou.	
80	Gouhalou Nafoulou.	Gouatrouadjé Nafoulou.	
90	Sigoua Nafoulou.	Sigouadjé Nafoulou.	
100	Galous.	Gatous.	
200	Ougoua Nagoutous.	Ougouadjé Nagatous.	
1,000	Chalan, Manoud Nafoulou.	Chalan ou Achalan.	
10,000	Manoud Achalan.	Manoté Achalan.	
100,000	Gatous Achalan.	Gatous Achalan.	

La première colonne sert pour la numération des individus; la seconde pour celle des deniers, piastres, cocos, melons d'eau, etc., et la troisième pour celle des brasses. La troisième numération ne va pas au-delà de 10.

REMARQUE SUR LES PRONOMS POSSESSIFS.

Mon se dit *hou*; ton se dit *mou*. Son est traduit par *gua*; notre par *ta*; leur par *guia*, si l'on parle de personnes absentes.

tes, et par *midjiou*, s'il est question des personnes présentes. On pense bien que puisqu'on donne ces détails, ils ont été communiqués par quelqu'un qui possédait parfaitement la langue chamorre. Ils ont été recueillis par mon ami Gaimard, de don Louis de Torrès, à l'obligeance duquel est dû aussi le vocabulaire ci-dessus, et plusieurs notes intéressantes sur cet archipel.

ILES CAROLINES.

Tête.	Ronnies, Roumai, Simoié.
Cheveux.	Alomméi, Alérouméi, Timoé.
Front.	Man-hoi.
Sourcils.	Fatou, Fatel, Fatuel, Fati.
OEil.	Metail, Métaï, Messai.
Cils.	Caporal, Métal, Capoulou, Né-métei.
Paupières.	Palapoul ne métal.
Paupière supérieure.	Aoutol ne métal.
Paupière inférieure.	Assépoilcépoil ne métal.
Nez.	Poiti, Poitiné, Poïtil, Podi.
Narine.	Poélé poiti, Pouel poitiné, Poilé poïtil, Assémalibodi.
Bouche.	E-Houai.
Dent.	Ni, Gni, Ni-i.
Dent incisive.	Gnilonéi, Gniloé (mouillez gni).
Dent petite molaire.	Iliponéguiélouéi, Nili.
Dent grosse molaire.	Pouralonéi, Pouraléonel.
Langue.	Lonei, Lonel, Laonel, Loel.
Lèvre.	Tilonei, Tilonel, Tiliaonal, Alis-séou.

Joue.	Tépal, Aissapal, Aoussépai.
Menton.	Eteï, Atel, Jatel, Até.
Barbe.	Alouzaï, Alissel.
Oreille.	Taliné-hé, Taliné-han, Taliné-hal.
Lobe de l'oreille.	Roba'olon-héï, Iolal, Iolal taliné-hal.
Trou auditif.	Pitalan-héï, Pouï taliné-hal.
Cou.	Falouï, Faloné, Ourongaï.
Trachée artère.	Ouroun héï.
Nuque.	Lougouroun-héï, Longoulon-honéï, Longoul-houéï.
Poitrine.	Loupaï, Ouponal, Oupouéï, Oiti.
Ventre.	Fégai, Oubouoi.
Ombilic.	Pouzeï, Poujé, Pougoï-ie.
Dos.	Ta-houri, Tagouri.
Colonne épinière.	Routa-houri, Loutagouri, Sul-ta-gouri.
Clavicule.	Lépan, Alégouï, Lupal-alehouéï.
Omoplate.	Evaraï, Avaraï, Éfaraï.
Épaule.	Evaraï, Avaraï, Éfaraï.
Bras.	Rapelépéï, Chapélépéï, Lapi-lépéï.
Avant-bras.	Marélépéï, Mérélepéï, Méla-lipéï.
Coude.	Rapelélepéï, Apélélepéï.
Os.	Rouloupéï.
Main.	Galéma, Pranéma, Praléma, Pélalipéï.
Poing.	Cattel, Comourou, Comoural.
Doigt.	Attilipaï.
Pouce.	Catouléppéné, Catoulépäl.
Index.	Catourap.
Médius.	Catoulou.

Annulaire.	Catoussépouck.
Petit doigt.	Catoudéguid.
Hanche.	Onilai.
Postérieur.	* Ionetti.
Fesse.	* Pourouéi, Pourouël, Palipalionaati.
Cuisse.	* Rapélépréi, Rapélépéréi, Oufoi.
Genou.	Pongonéi, Pongoné.
Jambe.	Braléparéi.
Malléole.	Courouboul, Courouboulpéré.
Talon.	Capélépélépréi.
Mollet.	Salalépréi, Sagalépréi, Lessalipérai.
Pied.	Paraparépréi, Parapalédé-réi, Pérapéral.
Pouce ou gros orteil.	Catouléperépréi, Catoutépélépréi.
Deuxième orteil.	Catouglérépréi, Catourouguilpréi.
Troisième orteil.	Catoulougue.
Quatrième orteil.	Catousséponégue.
Cinquième orteil.	Catourougue, Catouruk.
Union intime des sexes.	Sirik, Féi.
Orteil.	Atilipérai.
Paume des mains.	Prékéméi.
Plante des pieds.	Falépéi, Fanipérai.
Sein.	Toussagai, Ti.
Sein de femme.	Rabout, Faifféné, Oi-iti.
Ongle.	Coub, Cui.
Peau.	Ponai.
Sang.	Atchaponé.
Homme.	Mal, Marr, Mérer.
Femme.	Rabout, Faïfe.
Femme mariée.	Aou-Taguel.
Femme non mariée.	Lipper.

Père.	Témal.
Mère.	Cillé.
Fils.	La-hub, La-bal.
Fille.	Magaiani.
Grand-père.	Touvéi.
Grand-mère.	Faiffel-touvéi.
Petit-fils.	Fa-ham.
Petite-fille.	Filragol.
Homme mort.	Emiss.
Enfant.	Sari, Tarimar, Oligat.
Petit enfant.	Sarikid.
Très-petit enfant.	Sarikitikit.
Femme enceinte.	Oebobo.
Vieillard.	Amaré, Touffé.
Cheveux bouclés.	Chimorur.
Cheveux lisses.	Larimourac.
Bout de sein.	Maror.
Pouls.	Miméracal.
Sueur.	Mouïamouï.
Anthropophage.	Mouho.
Excrément humain.	Pag-ha.
Région lombarde.	Lougoulougoul.
Langouti des Carolins.	Copalai, Copaléi, Capaléi, Apalé.
Couteau.	Tapétap, Sarré.
Lame de couteau.	Tougoutougoul.
Courroie de couteau.	Kellémel, Coumaru.
Petit panier de vacois.	Rougoud, Séou.
Hamac.	Huloul.
Filet carré pour prendre du poisson.	Hou.
Coco servant de gobelet.	Pauré.
Briquet.	Caellers.
Morceau de bois pour conserver le feu.	Capett.
Sac.	Saro.

Mortier.	Ialef.
Pilon.	Tontaïou.
Passoire pour l'eau.	Moïtaru.
Chaudière.	Ra-hona.
Cuiller de bois.	Oulémi.
Calebasse.	Cahouvara.
Sel.	Tamourillaou, Tamaurillaou.
Gâteau de maïs.	Longoumelimari.
Corde.	Tali, Améi.
Fronde.	Chaouled, Amarépoi.
Chapeau.	Péring, Parouéi, Paroun, Pa- roun-héi.
Hameçon.	Queu.
Sac en feuilles de cocotiers.	Poutaou.
Anneau en cheveux que les Ca- rollins portent au bas de la jambe.	Rimm.
Tatouage.	Mak.
Manteau.	Aonis.
Herminette.	Puarang.
Fusil.	Pak.
Natte.	Quiégui.
Étoffe.	Teur.
Arc et flèche.	Éttanck.
Éléphantiasis.	Péremmats.
Lèpre.	Kilissapo-o.
Plaie.	Clo-o.
Cicatrice.	Equilas.
Taches blanches sur la peau.	Roanig.
Médecine.	Taré.
Médecin.	Rogui.
Boire.	Tchali.
Manger.	Moun-ho.
Eau.	Ral, Ralou, Ralu.
Mer.	Tasti, Amououé.
Eau de la mer.	Ralou ciété.

Donnez-moi à boire.	Oouloumi.
Donnez-moi à manger.	Moun-ho.
Donnez-moi des cocos.	Cassitou-rola.
Donnez-moi du feu.	Hassilou-yaff.
Parler.	Capet, Fagatié.
Parler beaucoup.	Ègaméléi-capet.
Pleurer.	Tan-hé, Sing, Naolocar.
Larme.	Soméné.
Siffler.	Cacahour.
Chanter.	Pouarécou, Paroug.
Fermer les yeux.	Masseurou.
Cracher.	Coutouvi, Atouc.
Marcher.	Rik.
Sauter.	Sioutak.
Marcher à petits pas.	Ouati-Ouati.
Piquer.	Saru.
Couper.	Fela.
Attends-moi.	Ouati-Ouati.
Allons.	Faraé.
Se lever pour rester debout.	Caouloc-Oulaiet.
Assis.	Battodéou, Faizabal.
Couché.	Houlloc, Azouc.
Couché et endormi.	Houlloc emassouroug.
Sortir du lit.	Roumetac.
Se moucher.	Moussouri, Malibodi.
Morve.	Rallé poitel.
Souffrir.	Etoumai.
Aboyer.	Iarri.
Venez.	Pouïtoc, Etto.
Venez tous.	Pouïtoc pouïtoc elagoumi elagoumi elagoumi.
Frapper avec un marteau.	Sougou.
Chercher des pierres.	Egarapou.
Mettre dans la poche.	Loupouagali.
Tirer de la poche.	Callicalhol.
Poche d'habit.	Pouïel.

Mettre son chapeau.	Paroung.
Oter son chapeau.	Oitilik.
Mets ton chapeau.	Paroun-lac couté hapouers.
Comment te portes-tu?	Coupou toumäi la?
Bien.	Emoïmag.
Mal.	Étamag.
Et toi?	E Faou?
Bien, grâce à Dieu.	Emoïmag è faluk.
Dieu.	Jaloussou.
Où vas-tu?	Goupaläi agnel.
Je vais à Guham.	Farak macoutac.
Je vais à la montagne.	Ipoualag, houlou houlouhoul.
Je vais aux champs.	Farak macoutac.
Que fais-tu maintenant?	Houlag hellon hol?
Je me promène.	Honégaon.
Adieu.	Couzamel.
Oui.	Tchim, Tchine, Oi, O, N-hu lamoib.
Non.	Essor, Échouar, Elaourou, Elipougaïche.
Comment se nomme cela.	Efaïtoum.
Bailler.	Maladel, Ma ou aladel.
Dormir.	Maourou, Matourou.
Ramer ou pagayer.	Fatib.
Gouverner à bâbord.	Athia.
Gouverner à tribord.	Fa-an.
Plonger.	Toulonc.
Éternuer.	Mossi.
Vomir.	Mouss.
Se gratter.	Garigari.
Se frotter.	Tarei.
Pincer quelqu'un.	Poi-igue.
Frapper avec le poing.	Touk.
Frapper du plat de la main.	Peuli.
Mordre.	Coue.
Mâcher.	Lulu.

Peter.	Oula.
Tousser.	Naou.
Roter.	Mouss.
Se donner la main.	Iroitional.
Tirer les cheveux.	Lou op.
Arracher les cheveux.	Amalucoume.
Tirer à soi.	Inirache.
Se frotter les yeux (au réveil).	Diganles.
Dérivier (terme de marine).	Oréor.
Menacer quelqu'un.	Laoualouor.
Se dépêcher.	Cahé-cahé-cahé.
Être malade.	Ezamoïg-sornéas.
Virer de bord.	Gache.
J'ai vu.	Iroëri.
Danse des Carolins.	Nimorapout, Poïrouk.
Danse avec les bâtons.	Lialénini.
Un baiser.	Moungo.
Un soufflet.	Onboup.
Un coup de poing.	Tongoua.
Un coup de pied.	Vadi.
Un coup de poignard.	Réi.
Noble ou chef.	Tamor.
Maison.	Imme, Emou.
Bambou.	Poi-hi, Pa-hi.
Planche.	Pap.
Bois.	Paffi.
Fagot de bois.	Coli.
Feuille d'arbre.	Euzo.
Porte.	Tiëlaouk.
Fenêtre.	Songalok.
Échelle.	Catami.
Premier échelon.	Ital.
Échelon moyen.	Faliou.
Dernier.	Iatté.
Fer.	Paran, Loulou.
Planches de bambous.	Pappa.

Toit.	Fatefat-iassou.
Tuile.	Emezoaoou.
Avant-toit.	Aguitaguid.
Grand coffre.	Por.
Petit coffre.	Chap.
Arbre.	Pelagoulluc.
Arbre vert.	Laouru.
Arbre mort.	Eppoit.
Arbre à pain.	Vaivai.
Cocotier.	Roau.
Coco.	Toboho, Ro, Cho-o.
Eau de coco.	Ral-ro, Raninu.
Vin de coco.	Gari.
Coque de coco.	Maribirip.
Brou ou enveloppe de coco.	Péion.
Morceau de coco.	Péitrok.
Amande de coco.	Numacés.
Banane.	Onich.
Banane mûre.	Ouiss.
Banane non mûre.	Oourillo.
Orange.	Courougourou.
Solamim.	Tougoun.
Écorce de l'orange.	Kilile.
Graines d'orange.	Faune.
Frédérico.	Falétaouru.
Petit fruit pour la teinture rouge.	Dualépou.
Intérieur de ce fruit.	Aoutel.
Poule.	Moa, Maluk, Baluk.
OËuf.	Tagoullou.
Coq.	Malégoumal, Acabouasse.
Chant du coq.	Coc-co.
Chair.	Fétougoul.
Bec.	Répoua lemalek.
Aile.	Irapaou.
Patte.	Perel.

Poisson volant.	Magar.
Requin.	Prio.
Gecko.	Lipéipaé.
Martin pêcheur.	Oua on-bouèche.
Pou.	Couai.
Bœuf.	Ama.
Fou (oiseau).	Amma.
Pierre.	Fahou, Fabuk.
Fougère.	Amaré.
Rima.	Vairaic.
Fruit du rima.	Aréparépa.
DougDoug.	Méias.
Arbre.	Pélagoulluc.
Tronc.	Trocou-pélagoullu.
Rameau.	Pélagoulléi.
Fruit.	Ta-boisté.
Terre.	Mérolé.
Cimetière.	Mata.
Chemin.	lalé.
Tabac.	Capourocco.
Poisson.	Igg.
Ville.	Oualé.
Maintenant.	Ralei.
Demain.	La-li, La-lu, Na-hu.
Soleil.	Alet, Yal.
Luné.	Méram, Aligoueng, Maramé.
Étoile.	Fuhu, Fiez, Igatoroche.
Firmament.	Lan-hé.
Nuage.	Saronné, Ieng, Iengué, Maniling.
Pluie.	Oroo oroó, Oro oroó, Courrou.
Vent.	Ian-hé, Inao.
Corps de pierre.	Fadaoual.
Arc-en-ciel.	Rassimé.
Tonnerre.	Patche.
Eclair.	Vérouère.

Vénus (coquille bivalve).	Pélie.
Grand murex.	Saoué.
Bénitier.	Tcho (m. cho).
Madrépore.	Fahu.
Chauve-souris.	Poé.
Prière pour conjurer l'orage.	Farsa'i.
Casque (coquille).	Mouhichel.
Loupe.	Bibi.
Ile haute.	Iarelong.
Ile très-haute.	Iarelong-méas.
Ile basse.	Mallic.
La partie moyenne, le milieu.	Elabebac.
Souffler dans un murex pour produire du son.	Abanon sa oui.
Oui, monsieur.	Ia samol.
Chapeau de paille des Carolins.	Péring.
Mentonnière des chapeaux de paille.	Aliparung.
Vent par la hanche.	Ianguior.
Vent par le travers.	Atouor.
Vent au plus près.	Atouglafan.
Vent debout.	Faignié as.
Vent arrière.	Iocounap.
Vent large.	Oloumé.
Lever du soleil.	Réné, Nissol.
Coucher du soleil.	Lebonoui, Pouni.
Soleil au zénith.	Réné.
Soleil à l'horizon.	Eouel diala.
Nord.	Maiban.
Sud.	Mayour.
Est.	Mataraé.
Ouest.	Melissor.
Basilic.	Ouaran (ou bonne odeur).
Combien?	Filao.
Nuit.	Poum.
Combien de nuits?	Fita pouni.

Pièce de fer en forme de spatule, pour enlever l'intérieur des cocos.	Poua-ci-gari.
Pièce de bois sur laquelle le fer est fixé.	Poulapérigari.
Pièce de bois sur laquelle on roule une pâte quelconque.	Féiraparak.
Rouler la pâte.	Iga-iga.
Rouleau.	Ura.
Ce qui est chaud.	Issapouers.
Ce qui est chaud sortant du feu.	Issapouers elierf.
Colon.	Iss.
Mauvaise odeur.	Emars.
Vareuse.	Cozel, Caouzel.
Chandelle.	Pouless, Poulis.
Rosaire.	Poulou, Poul.
Queue.	Fetti, Chamol.
Pagaie.	Fatel.
Robe.	Capill.
Corset de femme.	Couzel.
Rouge.	Ero.
Blanc.	Epourapors.
Noir.	Erotal-ho.
Grand, haut, élevé.	Eta'ai, Elalai.
Petit, bas.	Emouroumors, Morémoré.
Citerne.	Ou-haou.
Empreinte du pied sur le sable.	Laouloc.
Roulis.	Mariguéron.
Lame (terme de marine).	Lolapalap, Coromolimoin.

Le nom des constellations et celui des différentes pièces qui composent les pros carolins, m'ont été fournis par M. Bérard.

L'étoile polaire.	Oulcoulhel.
La Grande-Ourse.	Ouléga.
La Claire-des-Gardes.	Mainap.

La Chèvre.	Maleguédi.
La Lyre.	Meul.
Le Cygne.	Cheppi.
Le Dauphin.	Cheppi.
La Couronne.	Ceuta.
L'Aigle.	Mulap.
Arcturus.	Aromai.
Castor et Pollux.	Taininian.
Le Corbeau.	Charapel.
L'Œil du-Taureau (Aldébaran)	Oul.
Orion, Rigel, et toutes les étoiles environnantes.	Taragariol.
Les Trois-Rois (constellations d'Orion).	Eliel.
Syrius.	Touloulon.
Pruscion.	Mall.
L'Épi-de-la-Vierge.	Toumour.
Antares.	Toumour.
La Queue-du-Scorpion.	Mouiel.
La Croix-du-Sud.	Toaboub, Poupou.
Vénus.	Fuzel, Furale.
Jupiter.	Opicur.
Pros.	Oa, Oia, Chaqueman.
Mât.	Ahu, Aug.
Aviron.	Fadjcal, Fatin.
Gouvernail.	Fadelouboubou.
Balancier.	Tinémaï, Tame.
Flotteur.	Tam.
Voile.	Na, Ona.
Drisse de la voile.	Chéal, Ourur.
Ecouter.	Moël.
Carguer.	Chéalliserac.
Beaume.	Limm.
Vergue.	Chédé.
Maitier posé sur les coutures.	Pouer.
Cordes.	Amai.

Grandes cages qui sont de chaque côté du pros. Couma.
Nattes de cocotier pour couvrir les cages. Attérac.

Je dois à l'obligeance de M. don Luis de Torres les noms suivants à la division de l'année chez les Carolins.

Année.	Fabalip.
Mois.	Maram.
Nuit.	Poum.
Une nuit ou vingt-quatre heures. (Ils comptent par nuit).	Sépoum.

L'année des Carolins est composée de dix mois dont voici les noms.

Tungur.	} Hefang.
Mol.	
Mabelap.	
Sota.	
La.	
Cucu.	} Rag.
Halimati.	
Margar.	
Hiolihol.	
Mal.	

Les cinq premiers mois, désignés sous le nom collectif de *Hefang*, comprennent la mauvaise saison pour les îles Carolines; *Rag* est le nom des autres mois.

Chaque mois est composé de trente jours dont voici les noms : Sigauru, Hélin, Mesaline, Mesor, Mesafur, Mesaguar, Mevetien, Hemetal, Xuapon, Hiaropugu, Hepai, Holapue, Hal, Lamao, Hemar, Hiöhur, Letu, Guiley, Jalaguolo, So-

pars, Hefelag, Huhosolang, Roralihelag, Soper, Himemupars, Guilley, Homalo, Romalifal, Hiorofu, Heseng, Herraf.

L'archipel des Carolines est nommé, en langage du pays, Lamoursine, Lamouxiné et Ipalaou. Un Carolin que je vis à Aggana me fit connaître différentes îles, qu'il désigna par les noms suivants : Saouk, Souk ou Poulou Souk; Tamatam, Pouellap, Rong, Houlahoul, Pisserar, Filaluk, Poulonat, Jalé, Satahouan, Pik, Pignéto, Faiaou, Oliméraou, Lamourtroke, Pouk, Féléit, Ouralu et Oulaluk, Tahouas et Talouas, Elatt, Selat, Ouletann, Caré, Nemoi, Cahutac et Tahutac, Falépi, Ifelouk et Ifeluk, Sérâi-p, Jasté, Sérâlap et Féalap, Paiaou ou Paliaou, Raourouk, Seriap, Feraluou ou Felalus, Montougoussou, Tagaïa, Jalare-Caraid, Nissegai, Eramlap ou Éranclap, Eroupek ou Aroupik, Fais, Mogoumog, Essouroung ou Iossoro, Namo, Soune ou Sone, Sagalaï, Lamo, Serahoul, Iappé, Moloug, Cahéne ou Cahéni-hané, Palloul ou Palieu, Péliou ou Péliliou, Recapessan, Aioupoucoul, Hécamai, Arapokel ou Arapoket, Erougoulmalapay ou Rougoulmalépai; Argoun, Argol ou Argoub; Crélaou, Nargoumaï, Atalendran ou Ataléné-hané, Néi-houan, Aran-harell ou Aran Harett, laourou, Rékériou, Aléhal, Ségal, Soutaminé, Etcane, Ahouaho, Poul, Merier, Soun-rouné, Catougoupouï, Fahoupouï, Loume, Polap, Pelepiel, Montougouléi, Cassialou, Lull, Luc, Lamolépi, Opané, Poual, Eal, Alamarau.

NUMÉRATION.

Un.	Lot, Hiota.
Deux.	Ru.
Trois.	Iel, Ieli, Iol, Hiel.
Quatre.	Fan, Fel, Fang.
Cinq.	Limmé, Libé, Nimmé, Lim.
Six.	Hob.
Sept.	Fiz, Fus, Fis.

Huit.	Ouab, Ouané, Ou-hané, Hual.
Neuf.	Ti-hou, Li-hu.
Dix.	Sek, Seck, Seg.
Onze.	Seg-macéou, Seg-macéo.
Douze.	Seg-maroua-au, Seg-maru.
Treize.	Seg-méalou, Seg-masalu.
Quatorze.	Seg-méfa-ou, Seg-méfohu.
Quinze.	Seg-malimou, Seg-malimu.
Seize.	Seg-mahoutouan, Seg-mahulu.
Dix-sept.	Seg-mafissou, Seg-mafisu.
Dix-huit.	Seg-mahoualou, Seg-mahualu.
Dix-neuf.	Seg-matouoau, Seg-mathu.
Vingt.	Rnèk, Mentérucké.
Trente.	Serik, Selik, Elig.
Quarante.	Fa-lik.
Cinquante.	Limèk, Néméké.
Soixante.	Holik, Oulik, Oulèk.
Soixante-dix.	Fizik.
Quatre-vingts.	Onalik.
Quatre-vingt-dix.	Ti-houcké.
Cent.	Siapogou, Siapougou.
Deux cents.	Rouapougou.
Trois cents.	Ielepougou, Elepougou, Sélépougou.
Quatre cents.	Fapougou.
Cinq cents.	Limmapougou, Nimmapougou.
Six cents.	Houlapougou.
Sept cents.	Fizipougou.
Huit cents.	Onalépougou.
Neuf cents.	Tonapougou.
Mille.	Sanresse, Cenresse, Zellé.
Deux mille.	Ruanressé.
Trois mille.	Iélinéressé, Elinéressé, Sélinéressé.
Quatre mille.	Fanressé.

Cinq mille.	Limanressé, Némanressé.
Six mille.	Holounressé.
Sept mille.	Fizinressé.
Huit mille.	Oualinressé.
Neuf mille.	Tiounressé.
Dix mille.	Selle, Sel.
Cent mille.	Roual.

NOMS DES DIFFÉRENTES PIÈCES QUI COMPOSENT UN PROS DES ILES MARIANNE, ET DE TOUS LES OBJETS QUI FONT PARTIE DE SON ARMEMENT.

Première pièce du fond, faite d'un seul morceau de bois.	Poulolona.
Seconde pièce.	Papelona.
Les deux saillies symétriques de devant et de derrière.	Méchaliba.
Première pièce du plat-bord.	Palébalissia.
Deuxième pièce du plat-bord, qui retient les deux supports du balancier.	Eléguécha.
Plat-bord du péraf.	Forambaï.
Traverse pour supporter le bout inférieur de la vergue.	Malua.
Autre traverse où s'installe le gouvernail.	Fadelonboubou.
Premier banc.	Tionatib.
Second banc.	Milim.
Troisième banc.	Chadagnio.
Grande planche, quelquefois d'une seule pièce.	Péraf.
Planche de l'archipompe.	Apung.
Archipompe.	Folap.
Banc.	Maraguaï.
Supports du banc.	Olibon.
Batayole du banc.	Laganu.

Traverse où l'on amarre l'é-	Onalimel.
coute.	Tincunai.
Balancier.	
Supports du balancier et du	Quia.
flotteur.	Cho-cho.
Flotteur.	Cam.
Fourche du flotteur.	Ouegeou.
Traverse des fourches.	
Traverse ou arc-boutant du ba-	Métarévan.
lancier.	Aimel.
Dessus ou couvert de la cage.	Jépel.
Claie de la cage.	Choua.
Deux supports de la claie.	Oualian.
Traverses des supports.	Fadélouboulou.
Gouvernail.	Ammat.
Escop à main.	Fadjéal.
Ayiron.	Oïa.
Pros ou barque.	Ahu.
Mât.	
Hauban qui va s'amarrer sur	Humalap.
le flotteur.	Cheldéguel.
Retenues du vent du mât.	Taniguéché.
Retenues sous le vent.	Ua.
Voile.	Chéal.
Drisse de la voile.	Moël.
Ecoutes.	Chéallisérac.
Cargues.	
Petites retenues pour le vent	Ror-ho.
arrière.	Lim.
Baume.	Chédé.
Vergue.	
Coutures qui lient les pièces	Firai.
les unes aux autres.	Poner.
Mastic posé sur les coutures.	
Les deux grandes cages placées	Couma ou Aïmal.
sur les deux côtés du pros.	

ILES SANDWICH.

Tête.	Po-ho.
Front.	La-hé.
OEil.	Maka.
Sourcil.	Kouamaka.
Cils.	Ririi.
Paupière.	Onoe, Onoi.
Nez.	Iou.
Ouverture du nez.	Ouka iou.
Bouche.	Oua-ha.
Lèvres.	Léréch, Lérich.
Dent.	Niou, Niohou.
Incisive.	Niou riri.
Molaire.	Niou noui ou koui.
Langue.	Arérou.
Joue.	Paparéna.
Oreille.	Pélahouh.
Barbe.	Oumi-oumih.
Menton.	Aouhé, Aou-ai.
Cou.	At, Pouhabi.
Poitrine.	Oumouma, Oumaouma.
Ventre.	Opou, Obou.
Nombri.	Pico, Picou.
Mamelle.	Oua liou.
Épaule.	Poivi, Pouaré.
Clavicule.	Iviréi.
Omoplate.	Oé-oc.
Colonne épinière.	Ibikoumo.
Dos.	Kioua, Kouamo.

Région lombarde.	Kikara.
Postérieur.	Papakouré.
Parties génitales de la femme.	Koé.
Union intime des deux sexes.	Pané-pané, Ai.
Bras.	Rima-rima.
Creux de l'aisselle.	Poe-hé.
Pli du coude.	Aï-rima.
Poignet.	Akarima.
Dos de la main.	Kouarima.
Paume de la main.	Pohorima.
Pouce.	Rima-nouhi.
Index.	Mekipoi.
Médius.	Piréhou.
Annulaire.	Piri.
Petit doigt.	Limeiki.
Ongle.	Maïo-hou.
Cuisse.	Ouba.
Genou.	Kouri.
Jambe.	Ouha-ouhaï.
Mollet.	Orou-orou.
Pied.	Kapouaï-oua-ouaï.
Dos du pied.	Okoua-oua-ouaï.
Plante du pied.	Poho-oua-ouaï.
Malléoles.	Poupou-oua-ouaï.
Talon.	Koué-koué-oua-ouaï.
Orteil.	Riké-riké.
Gros orteil.	Oua-oua-nouf.
Deuxième orteil.	Maná-mana nouf.
Troisième orteil.	Manéa-nouf.
Quatrième orteil.	Manéa-nouf.
Cinquième orteil.	Mané éhi.
Coude.	Koué-koué.
Nom du roi actuel.	Houriou Riou, Riouriou.
Roi.	Erinouhi.
Callebasse.	Aïpou.
Chapeau.	Paparé.

Hameçon.	Pah.
Chaux.	Poumah.
Fruit d'un cactus.	Papipi.
Pirogue.	Kenou.
Pagaie.	Eoé.
Cou.	Nihou.
Cérite (coquille dont on fait des bracelets).	Toua-o, Pipépi.
Corde qui la fixe au poignet.	Roré.
Bague.	Créahouaré.
Tout vêtement des femmes.	Roré.
Comment nomme-t-on cela?	Ouaitai-nou.
Oursin à baguettes.	Aoukéouké.
Bananes.	Manana, Maïa.
Ranine (crustacé).	Oura.
Grande vis (coquille).	Pou. L'animal : lo-pou.
Porcelaine.	Pouléou, Réou.
Coquille bivalve, rugueuse.	Ohourépi.
Sphinx.	Oé-ai.
Jecko.	Moho.
Myrméleon.	Pinaou.
Ichneumon.	Tanacapa.
Bulime (coquille).	Poupou.
Oiseau.	Manou.
Oursin.	Ouana.
Bécasseau (oiseau).	Koréa.
Crabe brun avec quelques points blancs.	Ahamah.
Holothurie.	Corérévas.
Baliste (poisson).	Aonoui.
Patelle.	Obibi.
Polypier nouveau, à tubes per- cés par le bout.	Rimou.
Petit oursin noirâtre (<i>echinus</i> <i>atratus</i>).	Adodoué.
Langouste.	Ouré, Oura.

Crabe brun.	Erépi.
Grosse araignée.	Aparana.
Crabe rougeâtre.	Erekoumai.
Crabe noirâtre.	Erépi.
Xakerlat.	Erérou.
Passereau à tête jaunâtre.	O-ou.
Échassier à long bec grisâtre.	Coréa-ouriri.
Petit grimpereau jaunâtre.	Raouhi.
Moucherolle tachetée de blanc	Erépéio.
et de noir, brune sur le dos.	Ha-a.
Albatros brun.	Araï.
Poule d'eau.	Pinahou.
Libellule.	Pou.
Tonne (coquille).	Pouéhou.
Hibou.	Oura-loua.
Sphinx brillant.	Ou-nihi.
Sauterelle.	Kakiki.
Porcelaine (coquille).	Papaï.
Mollusque allongé (petit coral).	Tao.
Chèvre.	Toroa.
Canard.	Nounou.
Syngnake.	Inaréa-noucouiri.
Fistulaire noirâtre.	Mai-ii.
Baliste.	Maré.
Labre noirâtre.	Kara.
Nasan à frange blanche.	Néhou.
Clupu (petit poisson argenté.)	Orouma, Mahaou-veta.
Labre élégant, avec une raie	Opouré.
rouge bordée de violet sur	Pou.
chaque côté; nageoire cau-	A-ourou-ourou.
dale rougeâtre.	Oboué.
Labre à points blancs.	Acounounouhi.
Vis (coquille).	
Labre rougeâtre.	
Gros poisson d'Owhyhée.	
Baliste noirâtre.	

Chétodon jaune.	Raou-ahou.
Chétodon à verticales noires.	Mamanoh.
Morceau de bois pour allumer du feu.	Aourac.
Morceau de bois pour frotter le premier.	Aourima.
Fil qui sert d'étoupe.	Aoupéna.
Feuilles de l'arbre dont la ra- cine sert à faire l'ava.	Taouti.
Arc-en-ciel.	Anouéhoué.
Labre à nageoire dorsale noi- râtre.	Irou.
Chétodon à bandes jaunées et noires.	Titii.
Poisson à tête plate.	Oural.
Mûrier papier.	Ouahouké.
Tabac.	Paka.
Papayer.	Papapié.
Latanier.	Toaurou.
Grand arbre à fleurs jaunes.	Koahou.
Double pirogue.	loa.
Traverses courbes qui joignent les doubles pirogues.	Oia.
Traverses droites.	Eaou.
Cocotier.	Néhou, Nihou.
Fruit dont le goût est celui des noix rances.	Coucoui.
Vases faits avec des calebasses.	Ebou.
Petite corde.	Orona.
Cheveux.	Oo.
Queue.	Akié.
Canne à sucre.	To, Tohou.
Yarek.	Mahou.
Paille fine qui recouvre les CARON.	Piri.
Poudrière.	Aré-iamohamohi.

Ceinture des Sandwichiens.	Maro.
Colliers du fruit du varois.	Léhi-hala.
Instrument de musique en calabasse.	Ipou-o-kio-kio.
Crachoir.	Ipoutou-laré.
Taro moulu.	Poc.
Lieux des consécration des cochons, bananes, etc.	Oiaou, Atoua.
Couronne en plumes jaunes.	Mamo.
Bec.	Nocou.
OËil.	Maca.
Langue.	Oua-ha.
Tête.	Po-ho.
Cou.	Ai.
Aile.	Pékékéou.
Patte.	Vavai.
Queue.	Poupoua.
Abdomen.	Opouhou.
Poitrine.	Ouma-ouma.
Floteur des pirogues.	Véri-véri.
Courbes qui soutiennent le floteur de l'arrière.	Aouno.
Marsouin, ou pièce de bois qui termine chaque extrémité de la pirogue.	Atéa.
Pièce de bois enchâssée dans le marsouin de la pirogue.	Toa.
Banc des rameurs.	Touno.
Pagaie.	Touno-toé.
Mât.	Ohou.
Voile.	Péa.
Calebasse à vider l'eau.	Ebou.
Planche où s'assied le rameur.	Pépéiahou.
Partie principale de la pirogue.	Toa.
Rima, ou arère à pain.	Oulou.
Pomme d'ameur.	Eola.

Corde qui lie les pièces de la pirogue.	Aa.
Melon.	Poa.
Présent quelconque.	Macana.
Non ; je ne veux pas.	Ahoré.
Maïs.	Tourina.
Liqueur dont on se frotte les cheveux.	Paroro.
Pagne des femmes.	Paitoutoui.
Casque des guerriers sandwichiens.	Ié.
Éventail.	Péai , Leourou , Mahourou.
Bois avec lequel on frappe l'écorce du mûrier-papier pour faire des étoffes.	Eié.
Bois sur lequel on frappe.	Ek-koua.
Raisin.	Makaou.
Calebasse recouverte.	Okéou-inai.
Marteau de pierre.	Pochou , Poatou.
Feu.	Ai.
Pourpier.	Agounigouni.
Arc.	Toaié.
Flèche.	Poua.
Bout de la flèche.	Mamané.
Grande sagaie.	Mamané.
Bois pointu comme un fuseau qui sert à un jeu.	Ouléi , Toaié.
Natte.	Mouhéna.
Banc.	Noo.
Malle.	Paou.
Bouteille carrée.	Lapalapa.
Bouteille ronde.	Omoré.
Carafe de verre blanc.	Omoré-anéané.
Gobelet.	Ti-ia-anéané.
An.	Makahilé.
Mois.	Ma-ina , Tairo.

Premier jour du mois.	Co.
Bon ; c'est bien , c'est bon.	Mëitëi.
Femme.	Ouainé.
Bonjour ; je vous aime bien.	Alôa , A-o-ha.
Demain.	Abobo.
Tatouage.	Cacaou , Tataou.

NUMÉRATION.

Un.	Ahaï , Ataï.
Deux.	Aroua.
Trois.	Acorou.
Quatre.	A-ha.
Cinq.	Arima.
Six.	Aono.
Sept.	Aikou , Aïtou.
Huit.	A-ouarou.
Neuf.	Aïva.
Dix.	Oumi.
Onze.	Oumi-koumou-makai.
Douze.	Oumi-koumou-maroua.
Treize.	Oumi-koumou-macorou , etc.
Vingt.	Kanaroua.
Trente.	Kanakorona.
Quarante.	Kanaa.
Cinquante.	Aroua Kanaa.
Soixante.	Aono kanaa.
Soixante-dix.	Aïkon Kanaa.
Quatre-vingts.	A-ouarou-kanaa.
Quatre-vingt-dix.	Aïva-kanaa.
Cent.	

On voit, par ce petit vocabulaire, que la langue des Sandwichiens est formée en grande partie de mots composés ; mais il est bon de faire observer que presque tous ces mots sont ter-

minés par une petite aspiration que j'aurais pu figurer par un *h*; et que tous les insulaires de cet archipel changent à volonté le *k* en *t*, ou le *t* en *k*, ainsi que l'*r* en *l*, ou l'*l* en *r*. J'ai remarqué que leurs chansons parlées étaient moins rapidement récitées que leurs autres discours.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.

NOTES SCIENTIFIQUES

NOTES

SCIENTIFIQUES.

1878.

Revue des Sciences Historiques.

— Tome III, page 123. —

La carte que décrit le Guide des Alpes pépinières sur
la surface du globe, a depuis longtemps été l'objet de
physiciens. Elle offre plusieurs autres phénomènes
plus intéressants de la géographie physique, et elle doit à

Cette note scientifique est le premier acte de la publication de
cette revue. Elle contribuera aux progrès de la science et de
l'art.

NOTES
SCIENTIFIQUES

NOTES

SCIENTIFIQUES

NOTES SCIENTIFIQUES.

NOTE 1.

Hauteur des Neiges éternelles.

— Tome III, page 275. —

La courbe que décrit la limite des neiges perpétuelles sur la surface du globe, a depuis longtemps fixé l'attention des physiens. Elle offre effectivement un des phénomènes les plus intéressants de la géographie physique; car elle doit, à

¹ Cette note scientifique avait été promise lors de la publication du troisième volume. Nous regardons son acquisition comme une bonne fortune pour notre livre.

ce qu'il parait, essentiellement dépendre du climat ou de la température moyenne des lieux sur lesquels elle passe; les lois de sa construction détermineraient donc en même temps les lois de la distribution des températures sur la surface du globe, et il serait aisé de trouver la température moyenne ou le climat d'un lieu quelconque, par la seule indication de la hauteur, ou calculée ou observée, à laquelle il faut s'élever pour y atteindre la limite des neiges.

Or, il faut croire qu'il est plus facile de trouver de cette manière la température moyenne des différents points du globe que de la déterminer immédiatement par des observations. Car, malgré tant d'excellentes observations thermométriques, il est certain qu'il n'existe dans le monde que quatre ou cinq endroits dont la température moyenne soit connue avec précision.

Les observations faites par Bouguer et M. d'Humboldt, sous les tropiques, ont démontré qu'en effet la température moyenne s'y accorde assez avec la limite supérieure des neiges; et Saussure et M. Ramond ont prouvé la même chose pour des climats tempérés. Mais il n'en est pas ainsi du nord de l'Europe, s'il faut s'en rapporter au petit nombre d'observations que l'on a jusqu'à présent recueillies dans ces contrées; et quoique la température moyenne y soit assez peu élevée, la limite des neiges ne s'y abaisse pas dans la même proportion, elle s'y soutient au contraire à une hauteur qu'on ne lui aurait pas supposée au premier abord.

Ce n'est qu'en Norwège qu'on peut immédiatement obser-

ver cette limite; car, quoique les montagnes de la Suède soient nombreuses et assez élevées, elles n'atteignent presque nulle part une hauteur assez considérable pour conserver de la neige sur leurs cimes. Voilà pourquoi les neiges perpétuelles sont aussi inconnues en Suède qu'elles le sont dans la plus grande partie de la France ou de l'Allemagne.

Mais la Norwège est partagée dans toute sa longueur par une chaîne de montagnes, qui ne le cède en hauteur qu'à bien peu de montagnes en Europe, et qui les surpasse toutes par son étendue et par sa masse; car, non-seulement elle occupe presque sans interruption 45 degrés de latitude, depuis le 58° jusque près du 74^e; mais elle conserve encore, dans la plus grande partie de son étendue, une largeur que n'ont pas les autres chaînes de l'Europe. On lui donne le nom de *Lang-Field* dans sa partie méridionale; celui de *Dovre-Field* entre le 62° et le 65° degré de latitude; celui de *Kioel* enfin dans son prolongement qui forme au nord la séparation de la Laponie suédoise et de la Norwège.

Quand on traverse les Alpes ou les Pyrénées, à peine arrivé à la plus grande hauteur des cols ou passages, on commence tout de suite à descendre. On n'y connaît pas de col qui ait au delà d'une lieue de largeur. Dans le *Lang Field*, au contraire, quand on a remonté une vallée jusqu'à son origine, on voit s'étendre un plateau, dont l'élévation est presque partout de 4400 mètres au-dessus du niveau de la mer, et la largeur de huit, de dix et même de douze lieues.

Il est impossible de traverser cette chaîne en un jour;

les habitants de la côte de l'ouest, qui parcourent ces déserts pour aller dans les provinces de l'est, sont obligés d'y passer la nuit, au risque de s'égarer au milieu des brouillards continuels, et de périr de froid au milieu des tempêtes et des tourbillons de neige.

L'on a été obligé de s'élever jusqu'à 64° de latitude, avant d'avoir pu trouver un endroit convenable pour y faire passer la grande route de communication entre les villes de Christiania et de Bergen. Ce n'est qu'à cet endroit que les vallées qui descendent des deux côtés opposés se rapprochent et s'enfoncent assez avant dans le plateau de la chaîne, pour ne lui laisser qu'une largeur d'environ quatre lieues; cette partie de la chaîne porte le nom de *Fille-Field*. Le partage des eaux entre les deux mers n'y est élevé que de 957 mètres.

Une neige perpétuelle ne couvre pas encore ce passage; mais la végétation s'y présente sous le même aspect qu'au haut du Saint-Gothard. Les sapins et les pins n'y croissent plus. Des bouleaux rabougris, ou des saules de montagnes sont les seuls arbustes que l'on y rencontre; et déjà les plantes alpines commencent à s'y disputer le peu de place que la couche épaisse des mousses leur cède.

Ce passage n'est effectivement qu'une vallée dans la chaîne. Des montagnes s'élèvent des deux côtés à de grandes hauteurs, à peu près comme les pics de Fieudo et de Proza sur le Saint-Gothard, ou comme la haute cime du Mont Velan sur le Saint-Bernard. C'est sur leurs cimes que la neige ne disparaît que peu de jours dans l'année. Elle se conserve

même sans jamais laisser apercevoir le roc qu'elle recouvre, dans les endroits où les montagnes se touchent et recommencent à former un plateau d'une certaine largeur.

J'ai porté le baromètre sur le *Suleind*, la plus remarquable et la plus haute de ces cimes; il s'y est soutenu, le 16 août 1806, à midi, à 22 pouces 6,9 lignes, thermomètre 7,8 cent. Il était dans ce temps à Christiania, 50 pieds au-dessus de la mer, à 27 pouces 10 lignes, thermomètre 20; ce qui donne 1794 mètres pour la hauteur de la montagne au-dessus de la mer, ou 806 mètres au-dessus du plateau de *Fille-Field*.

On peut donc regarder cette élévation comme ayant déjà dépassé, mais de très-peu, la limite des neiges. La couche de neige perpétuelle ne descend nulle part au-dessous de 1684 à 1704 mètres; ce qui serait par conséquent à peu près leur limite dans ces climats, et sous 61° de latitude, pas tout à fait à 900 toises.

Mais on ne trouve pas encore des glaciers sur ces monts; car, pour qu'ils puissent se former, il faut une masse bien plus considérable de neiges et de glaces sur les plateaux et sur les penchans des montagnes. Cette masse est nécessaire pour exercer une pression tellement puissante qu'elle pousse les glaces depuis les hauteurs jusqu'au fond des vallées profondes cultivées et peuplées.

On voit cependant de très-beaux glaciers dans les vallées, et au pied d'une autre petite chaîne remarquable nommée le *Folge-Fonden-Field*, et située sous la latitude de Bergen,

bien avant dans l'intérieur de la province de Hardanger. Quoiqu'elle soit très-voisine de la grande chaîne, elle en est pourtant entièrement séparée par des bras de mer étroits et profonds qui la bornent presque de tous les côtés. Elle est très-connue des navigateurs, car sa cime éclatante de blancheur frappe au loin leurs regards quand ils longent la côte pour entrer à Bergen. Dans une longueur de vingt-quatre lieues, cette chaîne se soutient à la même hauteur sous la forme d'un immense dôme de neige, tel qu'est à peu près le Buet dans les Alpes, mais sur une bien moindre échelle.

Un ministre instruit et savant, qui habite dans les environs, M. Herzberg de Kynservig, y a porté un baromètre à syphon, et l'a vu, le 25 septembre 1805, à 25 p. 4,9 lig., th. 5°,4, lorsqu'à Reysater, au bord de la mer, il était à 28 p. 5,8 lig., th. 44°,87, donc la hauteur de la montagne est de 1652 mètres; la montagne s'élevait encore par une pente très-douce, dans une étendue de quelques lieues, depuis le point où M. Hertzberg observait, de sorte qu'il croit pouvoir lui donner, dans son point le plus élevé, une hauteur de 1717 mètres.

Le glacier qui en descend du côté de l'ouest, et qui remplit le vallon nommé Boudhemsdal, ressemble parfaitement aux plus beaux glaciers de la Suisse; il s'avance jusqu'à une demi-lieue de la mer, et sa partie inférieure n'y est plus élevée que de 525 mètres, minimum de hauteur à laquelle se soustiennent les glaces dans ces contrées.

Cette montagne n'a donc pas seulement atteint la limite

des neiges, elle l'a même passée de beaucoup, car elle donne naissance à des glaciers considérables. Sa hauteur reste néanmoins, dans son point le plus élevé, au-dessous de celle que nous avons cru devoir assigner à la limite des neiges pour le Fille-Field. M. Herberg s'est même assuré, d'après plusieurs observations, qu'au Folge-Fondenfield cette limite ne pouvait être supposée qu'à 1597 mètres; et d'autres opérations du même genre ont confirmé cette assertion. Le Melderskin, haute cime encore plus voisine de l'Océan, conserve constamment de la neige, mais le Melderskin n'est élevé que de 1488 mètres au-dessus de la mer. Il est donc encore de 214 mètres au-dessous de la limite des neiges sur la grande chaîne.

Il est certain que la température produite par le voisinage de l'Océan doit beaucoup influencer sur ce phénomène. Les vents dominants sur ces côtes sont toujours des vents d'ouest, de sud-ouest et de sud. Des observations continuées pendant une trentaine d'années ont prouvé que durant plus des deux tiers de l'année les vents soufflaient de ces points, depuis le cap le plus méridional de la Norvège, jusque bien au-delà du cercle polaire. Les vents du nord et de l'est y sont infiniment plus rares et moins forts; jamais ils n'ont la violence des vents de l'ouest, et surtout du sud-ouest et du sud, qui occasionnent presque toujours des tempêtes.

Or, ces derniers vents viennent de latitudes moins élevées, par conséquent de régions d'une température plus douce; ils apportent avec eux cette température vers le nord,

et en traversant l'Océan, ils se chargent de toutes les vapeurs aqueuses qu'elle permet de tenir en dissolution, mais ils arrivent en passant sur le continent, qui a une température plus variable que celle de l'Océan dont les eaux toujours en mouvement sont éminemment douées de la propriété de retenir la chaleur. La température de ces vents est donc diminuée durant la plus grande partie de l'année; elle ne suffit plus pour retenir toute l'eau sous forme de vapeurs. Une partie se condense sous forme de brouillards, de nuages, enfin de ces torrents de pluie dont sont inondées les îles situées le long de ces côtes. Le soleil ne pénètre que très-peu cette couche continue de nuages; l'influence de ses rayons pour échauffer la terre devient très-faible. La plus grande partie de l'été n'est, comme l'hiver, qu'une saison de pluie. La température de ces mois les plus chauds reste fort au-dessous de ce qu'elle est dans l'intérieur du pays, où le soleil il peut exercer toute son influence sur le sol pendant les jours dont la durée dans le nord est si longue. Il y a donc, en été, bien moins de neige fondue sur les montagnes près de la mer, et la limite des neiges en est abaissée de beaucoup.

On a trouvé qu'il ne tombe jamais à Bergen, dans l'espace d'une année, moins de 68 pouces de pluie; et souvent on en a vu tomber jusqu'à 92 pouces, tandis qu'à Upsal, sous la même latitude, mais dans l'intérieur du continent, la quantité de pluie ne s'élève pas à plus de 14 pouces par an. Ces pluies ne sont jamais plus considérables que vers le

commencement de l'hiver; on en conçoit la raison. L'équilibre de température sur la plus grande partie de la surface du globe, pendant les mois d'été, est tout à coup rompu dans les mois d'automne. L'air plus échauffé, par conséquent plus élastique des climats tempérés, se précipite avec force vers les régions où la terre se refroidit promptement. Sa température en éprouve une plus grande diminution qu'en été; les vapeurs aqueuses se condensent subitement, les pluies en sont d'autant plus fortes, et l'électricité, développée à chaque changement de forme des corps, est si abondante dans cette condensation, qu'elle ne peut se disperser sans éclat. Les éclairs, les coups de tonnerre, les orages les plus violents accompagnent ces pluies pendant tout le cours de l'hiver, tandis que ces orages ne s'observent pas en été, parce que le refroidissement, et par conséquent la condensation des vapeurs aqueuses est moins considérable.

Un courant d'air échauffé et humide qui est si constant, si élevé et si fort, qui tempère les froids des hivers, et amortit les chaleurs des étés, doit exercer une influence remarquable sur la pesanteur de l'atmosphère, et produire une impression particulière sur la hauteur de la colonne barométrique. M. Hertzberg, en observant avec d'excellents baromètres à syphon, n'a jamais vu la hauteur moyenne s'élever pendant dix ans au delà de 28 pouces et une demi-ligne. M. Stroem, qui habite dans la province de Soendmoer, sous le 65°, et M. Schytte à Loedingen, sous le 68°, et par conséquent au delà du cercle polaire, ont fait la même remarque.

M. Van-Swinden avait déjà annoncé depuis longtemps que la hauteur moyenne du baromètre, dans toute la Hollande, ne va jamais au delà de 28 pouces 4 ligne, et n'y atteint même pas. M. Dalton avait prouvé la même chose pour les côtes du nord-ouest de l'Angleterre, M. Kirwan pour les côtes de l'Irlande. Il paraît donc prouvé que la hauteur moyenne du baromètre, sur les bords de la mer Atlantique jusque très-avant dans le nord, est de deux lignes au moins au-dessous de celle qu'elle atteint sur le bord des mers intérieures, telles que la Méditerranée, et plus encore la Baltique, les golfes de Finlande et de Bothnie. L'air qui remonte l'Atlantique, avec une température plus élevée, lorsqu'il redescend des régions polaires le long des golfes de la Baltique, s'est refroidi, et a par là éprouvé une diminution dans son élasticité spécifique. Les hauteurs moyennes du baromètre à Pétersbourg, à Albo ou à Stockholm, peuvent atteindre et même surpasser 28 pouces 5 lignes : ce ne sont plus les vents du sud et de l'ouest qui y dominent, mais les vents froids du nord-est et de l'est.

Une autre cause, et une cause très-puissante de l'abaissement de la limite des neiges sur le Folge-Fonden-Field, est la grande masse de ces neiges mêmes qui refroidissent considérablement la température d'alentour, et qui empêchent les neiges inférieures de fondre à une élévation à laquelle cela aurait certainement lieu sur des montagnes moins hautes, phénomène que Saussure a le premier remarqué dans les Alpes. Il pensa que la limite des neiges pouvait, par cette

cause, être abaissée de plus de cent toises ; qu'il fallait donc constater le fait en l'observant, non sur des montagnes très-hautes, très-étendues, et couvertes de grandes mers de glaces et de neige, mais plutôt sur des montagnes isolées, qui s'élèvent à peine au-dessus de cette limite, et dont les neiges ne peuvent pas sensiblement refroidir l'atmosphère qui les entoure. Il paraît d'autant plus vraisemblable que c'est principalement à cette cause que tient le grand abaissement de la limite des neiges sur le Folge-Fonden-Field, que les montagnes peu éloignées de la grande chaîne des Lang-Field, sont peu couvertes de neige et n'ont pas de glaciers, quoiqu'il y ait des cimes, telles que le Hartoug sur le Hardanger-Field, qui s'élèvent à 4690 mètres ; mais le plateau situé au pied de ces cimes n'a nulle part plus de 1450 mètres de hauteur. Il ne peut donc pas y avoir une étendue de plusieurs lieues carrées toutes couvertes de neige qui refroidit l'atmosphère d'alentour.

On ne se trompera donc pas de beaucoup en plaçant la limite des neiges sous le 64° de latitude à 1,670 mètres ou environ 870 toises au-dessus de la mer.

Si, des contrées que nous venons de décrire, on se transporte dix degrés plus avant vers le nord, jusqu'aux extrémités du continent européen, on ne sera pas surpris d'y trouver la limite des neiges à une hauteur bien peu considérable au-dessus de la surface du sol. On pourrait même croire, en songeant aux froids de la Laponie, que cette limite y pourrait presque toucher la surface même du sol ;

mais l'aspect du pays fait voir facilement, au premier coup d'œil, combien cette limite est encore éloignée. En effet, les vallées, au 70° de latitude, ne sont pas décidément rebelles à la culture; on y voit encore des jardins et des champs; on y trouve encore des villages aux embouchures des rivières et de belles forêts dans les vallées; une population nombreuse y couvre les bords des grands bras de mer; enfin la variété et la magnificence des points de vue le long de ces golfes, rappellent plutôt des climats plus doux que la triste monotonie des neiges et des glaces éternelles. C'est à l'extrémité de la Laponie, entre ses golfes étroits et allongés, que se partage et disparaît cette grande chaîne du Kioel, qui s'est étendue jusque-là sur une longueur de plus de quatre cents lieues. Les derniers bras de cette chaîne embrassent, sans s'abaisser beaucoup, les golfes des deux côtés, et se terminent brusquement par les Cap-Nord, de Porsangés, de Snerholt et du Nordkyn, tous très-hauts. Il ne reste vers la mer Blanche et vers la Finlande que des terrains élevés; on n'y voit plus une chaîne de montagnes.

Le baromètre, observé sur une des cimes les plus remarquables d'un de ces bras, sur l'Akkasokki, montagne située au-dessus de Talvig et dans l'intérieur du golfe d'Alten, s'y est soutenu, le 16 août 1807,

à	(th. 40°,94),	24 p. 14,4 l.
à Talvig, à 22 mètres au-		
dessus de la mer.	(th. 16°,25),	28 p. 0,8 l;
Hauteur de l'Akkasokki		4,025 mètr.

La neige ne couvrait point cette cime ni le plateau qui se trouve au-dessous; mais elle ne l'avait quittée que depuis peu de temps, et un large manteau de neige s'était encore conservé sur ses flancs. Une montagne voisine, le Storvands-Field, en était encore entièrement couverte; et celle-ci l'a effectivement conservée pendant tout le courant de l'année; on dit qu'il en est de même tous les ans. Elle s'élève donc au-dessus de la limite des neiges, et cette limite doit passer entre sa hauteur totale et celle de l'Akkasokki. Or, j'ai trouvé que la hauteur du Storvands-Field est de 4,071 mètres. La limite des neiges s'élèverait ainsi, sous le 70°, et dans l'intérieur des golfes, à 4,060 mètres à peu près, ou à 555 toises.

Cette hauteur est considérable pour une latitude aussi élevée; elle égale celle du Puy-de-Dôme, au-dessus du plateau de Clermont, et elle surpasse celle de la plupart des montagnes de l'Allemagne. On sent que des vallées abaissées de 1000 mètres au-dessous de la limite des neiges ne doivent pas être dépourvues de tous les agréments de la végétation, surtout quand on considère qu'elles jouissent d'un été qui n'est qu'un jour continu de deux mois de durée, pendant lequel le soleil ne cesse de répandre sur la terre une douce chaleur, qu'aucune nuit ne diminue jamais. On sera encore moins surpris d'y rencontrer des champs cultivés et de voir les forêts s'élever fort avant sur le penchant des montagnes.

En effet, les collines les plus voisines d'Alten sont couvertes de pins jusqu'à leurs cimes, et les bouleaux ne dispa-

raissent que bien au-dessus de la vallée, dans des régions où les montagnes commencent déjà à former des plateaux. En s'élevant encore plus haut, on voit successivement disparaître et ces myrtils qui sont répandus en si prodigieuse quantité dans le fond des vallées, et ces saules de montagne qui croissent le long des petits ruisseaux de neige fondue; enfin ces bouleaux nains qui forment tant de petits groupes dans les marais, inaccessibles sans leur secours, et où ils servent d'îlots.

Ces différentes limites de végétation sont tellement constantes partout où on les observe, qu'on en doit être vivement frappé. Les limites des pins et des bouleaux ne varient presque jamais au delà de trente mètres de hauteur, et elles se montrent souvent comme des lignes de nivellement tracées sur le penchant des montagnes.

J'ai mesuré ces limites, et j'ai trouvé les résultats suivants :

Les pins (<i>pinus sylvestris</i>) disparaissent à	237 m.	121 t.
Les bouleaux (<i>betula alba</i>) à	481,7	247
Les myrtils (<i>vaccinium myrtillus</i>) à	619,7	518
Les saules de montagnes (<i>salix myrsinoides</i>) à	656	356
Le bouleau nain (<i>betula nana</i>) à	856,7	429
Limite des neiges	1060	535

Il y aurait donc 244 mètres de différence entre la limite des pins et celle des bouleaux, et 378 mètres entre celle des bouleaux et la limite des neiges. Mais ces différences relatives

de limite ne sont pas seulement constantes pour les latitudes de la Laponie, elles le sont encore pour la Norvège entière, quoique la hauteur absolue à laquelle il faut s'élever pour les retrouver soit bien différente. Voit-on disparaître les pins à 980 mètres, il faudra monter jusqu'à 1,224 mètres pour y trouver la limite des bouleaux; et celle des neiges sera à 1,805 mètres de hauteur.

Ces limites nous fournissent donc un excellent moyen de déterminer la hauteur des neiges perpétuelles, même dans des contrées où les montagnes sont trop peu élevées pour pouvoir l'observer immédiatement. Sous des latitudes moins hautes, une montagne sur laquelle on verrait disparaître les hêtres, les chênes, etc., indiquerait par là même à quelle hauteur il faudrait s'élever pour rencontrer la limite des sapins, puis celle des pins, des bouleaux, enfin celle des neiges, et, par cette dernière indication, le climat de la contrée observée serait rattaché à une mesure générale dans tous les climats du globe.

C'est encore de cette manière qu'on peut déterminer la hauteur des neiges sur les îles extérieures les plus reculées vers la mer glaciale, et dans les environs du Cap-Nord. La neige ne s'y conserve pas sur les montagnes, mais c'est plutôt parce que celles-ci ne sont plus assez hautes, que par un effet de la douceur du climat, car le soleil ne s'y montre que rarement; les vents de l'ouest y amènent une pluie et des brumes presque continuelles, et des nuages épais s'y traînent sur le sol pendant des semaines entières sans s'élever. Les

arbres n'y croissent plus, les bouleaux n'y sont que de faibles buissons, qui disparaissent bientôt sur le penchant des montagnes. Près de Hammerfest, la dernière ville de l'Europe vers le nord, on en trouve encore sous cette forme dans les petits vallons, entre les rochers, jusqu'à 227 mètres de hauteur. Mais sur Mageroë, il en est le Cap-Nord, et près de ce promontoire, on n'en voit plus de vestige à 450 mètres. La limite des bouleaux à Alten, quoique ce lieu ne soit situé qu'à un degré de plus vers le sud, s'élève au double de cette hauteur. La limite des neiges passerait donc au-dessus de Hammerfest à 842 mètres; mais les rochers de ce cap célèbre n'atteignent qu'à 590 mètres; et l'intérieur de Mageroë, dont il forme l'extrémité, ne s'élève qu'à 455 mètres; il faudrait donc 260 mètres de plus pour y voir la neige rester constamment sur ses cimes. Il est vrai que des taches de neige, nombreuses et assez considérables, les couvraient encore au commencement du mois d'août, ce qui prouve bien que ces hauteurs ne sont pas effectivement très-éloignées de la limite; mais ces taches disparaissent entièrement dans le courant du mois, et elles ne sont remplacées par de nouvelles neiges que vers le milieu ou même vers la fin du mois d'octobre.

Un seul degré et demi, depuis Alten jusqu'au Cap-Nord, a donc suffi pour que cette limite s'abaissât de 537 mètres, tandis qu'elle n'avait diminué que de 647 mètres sur dix degrés, depuis le Fille-Field jusqu'à Alten. Telle est la puissante influence de l'Océan sur ces contrées; les vapeurs

aqueuses, dont l'air chaud se charge en passant sur la mer, se condensent sous forme de brumes au moindre refroidissement qu'il éprouve sur les îles; mais en arrivant vers l'intérieur des terres, il s'est déjà précipité une assez grande quantité de vapeurs pour que le reste puisse se conserver dans son état gazeux. Le soleil peut donc percer à travers les nuages, il peut atteindre le sol, l'échauffer et augmenter la température de l'atmosphère.

Alors les nuages et les brouillards, chassés par les vents, se dissolvent de nouveau dans cette température élevée; ils disparaissent, et le ciel reste clair et serein pendant des semaines entières. L'intérieur des golfes participe de la chaleur des vents de mer, mais les pluies et les brouillards qui cachent le soleil ne s'avancent pas jusque-là; voilà pourquoi la température moyenne du mois de juillet 1807 a pu s'élever à 46,9 à Alten, tandis qu'elle est restée aux environs du Cap-Nord à 40,85 à la fin de juillet et au commencement d'août.

Mais la limite des neiges dépendra de la température des étés ou de la température des mois pendant lesquels la neige peut se fondre, et non des froids de l'hiver. Ce n'est donc pas immédiatement la température moyenne qui détermine la hauteur; s'il n'en était pas ainsi, on ne la verrait pas moins élevée sur les îles que dans l'intérieur du golfe d'Alten; car la température moyenne d'Alten ne s'élève peut-être pas même aussi haut que celle du Cap-Nord. Le mercure gèle assez souvent à l'air libre à Alten; jamais il ne gèle au Cap-Nord. Le thermomètre descend, presque tous les hivers, à

Alten, à 25° au-dessous de 0, mais au Cap-Nord on ne le voit qu'à 42,5, qui est le point extrême où on l'y ait observé. Aussi la mer ne gèle-t-elle jamais dans ces parages, ni même dans les golfes, et il faut s'éloigner de vingt à trente lieues marines des derniers promontoires avant que d'apercevoir des îlots de glace, encore sont-ils bien loin à l'horizon.

Si la température moyenne générale déterminait partout la limite des neiges, on devrait trouver la même hauteur à Uleoborg et à Tornéo, sous le 65° de latitude, qu'à Magerøe, à $71^{\circ} \frac{1}{2}$. Mais, quoique la somme des températures soit presque la même dans ces deux endroits, quelle différence dans la température de leurs étés et des mois pendant lesquels seuls la neige peut se fondre! En combinant les observations du pere Helli, faites pendant l'hiver de 1768 jusqu'au mois de juin 1769, à Wardøehuos, lieu qui doit même être un peu plus froid que le Cap-Nord, avec les observations de M. Bayly, dans le Kamøefjord, à Magerøe, et avec celle de M. Jorntine Dixon, à Hammerfest, lorsqu'ils s'y arrêtèrent, en 1769, pour y observer le passage de Vénus, et en y ajoutant le peu d'observations que j'ai pu faire pendant les douze jours que je suis resté au Cap-Nord, on pourra construire une petite table de température moyenne qui ne s'éloignera pas extrêmement de la vérité, et on pourra la comparer avec les observations de M. Julin, à Uleoborg, publiées par l'Académie de Stockholm. Voici cette table :

MAGÉRÔE, SOUS 74° 1/2.

ULEOBORG, 65°.

Janvier.	— 5,54	— 15,52
Février.	— 4,90	— 9,96
Mars.	— 4,05	— 9,88
Avril.	— 4,04	5,24
Mai.	+ 4,15	+ 4,94
Juin.	+ 4,52	+ 12,88
Juillet.	+ 8,42	+ 16,42
Août.	+ 6,05	+ 15,74
Septembre.	+ 5,42	+ 8,05
Octobre.	0	+ 5,74
Novembre.	5,47	— 5,19
Décembre.	— 5,48	— 10,25
Moyennés.	+ 0,75	+ 0,66

Les températures moyennes de ces deux endroits diffèrent donc de très-peu entre elles. Mais la moyenne des mois d'une température au-dessus de 0°, s'élève à Uleoborg jusqu'à 10°, tandis qu'elle ne va guère au delà de 4° au Cap-Nord. Cette différence seule détermine la hauteur de la limite des neiges, et malgré les rigueurs des hivers sur le golfe de Bothnie, la température des étés prouve que cette limite s'y élève considérablement.

Cette considération ajoute encore à l'intérêt que nous doit inspirer la détermination de la limite des neiges. Si la hau-

teur ne dépend que de la température de l'été, elle devient, pour ainsi dire, une mesure de la force de la végétation : car cette force dépend également de la quantité de chaleur au-dessus de 0°. Les plantes ne croissent pas au-dessous du point de la congélation, et les animaux ne peuvent, sans secours extérieurs, conserver la vie dans cette température. Qu'on nous cite donc des degrés de froid en Sibérie, tellement rigoureux qu'on n'en connait pas de pareils sur le reste du globe ; qu'on nous dise que la température moyenne de Jakutsk ne monte pas au delà de 4° au-dessous de 0. La végétation et les arbres nous prouvent que la limite des neiges doit s'y élever plus haut qu'à Alten, et peut-être aussi haut qu'à Tornéo, et nous ne sommes pas éloignés de penser qu'un été tel que la hauteur de cette limite le demande, pourra donner naissance à une végétation et à des productions comparables à ce que l'on voit aux environs de Tornéo.

Mais nous ne pourrons pas beaucoup attendre du climat de l'Islande, en réfléchissant que la limite des neiges n'y atteint que 940 mètres de hauteur, quoique les hivers y soient si peu rigoureux que les habitants les passent ordinairement dans leurs huttes sans allumer de feu pour se chauffer.

Les observations de M. Wahlenberg, aussi habile physicien que savant botaniste, nous ont fait connaître la hauteur de la limite des neiges sous le 60° degré. Il s'est élevé dans ces contrées, à travers d'énormes glaciers, sur la cime du Soëdre Sulitjelma, la plus haute des montagnes de la

Laponie, et il y a vu le baromètre, le 14 juillet 1807,

à 22 p. 40, 6 l. th. 7, 5 cent.

Il était dans ce temps au

bord de la mer à 28 p. 4, 7 l. 46, 25 cent.

Ce qui donne, pour la hauteur de la Sulitjelma 1788 mètres.

La limite des neiges descend dans ces contrées jusqu'à 4469 mètres; on a lieu de s'en étonner, car ce n'est que 400 mètres de plus qu'à Alten, et quoiqu'on pût croire que les grands plateaux de glace et de neige y doivent abaisser les diverses limites, la hauteur de celle des pins et des bouleaux, dans les vallées, est assez d'accord avec celle des neiges.

Il paraît donc que la température, depuis les environs du cercle polaire jusqu'au 70° degré, ne diminue que faiblement: c'est ce que confirment les observations faites en Suède.

Quelques autres observations, faites sur les montagnes du Dovre-Field, sous le 62° $\frac{1}{2}$, peuvent servir à trouver la hauteur des neiges sous cette latitude. La grande cime du Sneehaetta, la plus haute montagne de l'Europe et de l'Asie boréales, s'y élève, d'après les mesures du savant physicien M. Esmark, à 2475 mètres. La hauteur à laquelle les neiges cessent de fondre, n'y a pas été mesurée immédiatement; mais comme les pins y disparaissent à 747 mètres, on peut

croire que la limite des neiges s'y soutient à 4582 mètres de hauteur.

En résumant tous les faits énoncés dans ce mémoire, nous trouvons que la limite des neiges s'élève,

au 64° degré, à	1690 m.	866 t.
62°	4582	810
67°	4469	600
70°	4060	555
74 ⁵ / ₁₂ , mais exposé à toute l'influence du grand Océan, à	744	566

Il est donc évident qu'on ne peut pas comparer entre elles des observations faites sous différents méridiens, qu'on ne peut pas, par conséquent, comparer l'Islande avec la Norvège, ni celle-ci avec la Sibérie. La hauteur de la neige, au delà du Cap-Nord, serait vraisemblablement analogue à la limite inférieure des neiges en Islande, car les phénomènes météorologiques que l'on observe dans cette île et au Cap-Nord, sont les mêmes.

NOTE 2.

Hauteur des Montagnes.

— Tome IV, page 552. —

Le Pic de Ténériffe a longtemps été regardé comme la cime la plus élevée du monde ; mais sitôt que les Saussure se furent emparés des Alpes, qu'ils en eurent interrogé tous les mystères, étudié tous les phénomènes, décrit et analysé toutes les formes et toutes les richesses ; sitôt que les Humboldt et les Bonpland, institut voyageur, eurent gravi les Cordilières des Amériques, plongé leur regard dans tous les cratères, insulté d'un pied audacieux à toutes les crêtes neigeuses, le pic célèbre, né sans doute d'une terrible éruption, courba sa tête et s'humilia en présence du Mont-Blanc, du Chimborazo, de l'Illimani et d'autres cimes secondaires. Plus tard, le pic du Thibet, l'Himalaya, le Dawahla-Giri vinrent grossir le nombre de ces géants éternels qui pèsent sur le monde et déronèrent leurs devanciers.

Mais les navigateurs eurent aussi leur part de gloire dans ces conquêtes terrestres ; ils placèrent bientôt à côté du pic de Ténériffe et parfois au-dessus de lui le Piton des neiges, tête orgueilleuse sous laquelle mugit le volcan de Bourbon sans cesse en activité ; le Lifao, sommet chevelu de Timor,

et plus tard les Mowna-Laë, Mowna-Roah et Mowna-Kaah qui font trembler la principale des Iles Sandwich.

Au surplus, l'époque viendra sans doute où, par quelque bouleversement terrestre ou sous-marin, d'autres montagnes surgiront plus hautes encore à côté de celles que nous venons de nommer; et peut-être verra-t-on celles-ci, par les mêmes causes, descendre au niveau du sol qui les portait.

Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en leur donnant la mesure exacte des plus grandes hauteurs du monde, d'après les calculs les plus récents et les observations les plus scrupuleuses.

MONTAGNES D'EUROPE.

Alpes. — Mont-Blanc, 4797 mèl. — Mont-Rose, 4752. — Mont-Cervin, 4497. — Loncica, 4405. — Finter-Rar-Horn, 4299. Jungfrau, 4169. — Monch, 4105. — Pelvoux, 4085. — Shrock-Horn, 4067. — Oerteles, 3915. — Briet-Horn, 3898. — Glockner, 3890. — Wetter-Horn, 3719. — Frau, 3701. — Mont-Cenis, 3588. — Mont Saint-Bernard, 3534. — Simplon, 3535. — Furca, 3504. — Hoëck-Horn, 3247. — Col Servin, 3201. — Eiger, 3197. — Col de Traversette, 3052. — Roth-Horn, 2956. — Col de Fenestre, 2918. — Mont Saint-Gothard, 2766. — Grin-sel, 2752. — Anzeindaz, 2544. — Furca-del-Bosco, 2544. — Sterzingen, 2286. — Ventoux, 1981. — Reculet, 1701. — La Dole, 1647. — Brenner, 1377.

Apenins. — Mont Viso, 5855 mèl. — Cimone, 2120.

- Tyrol.* — Orther-Spitze, 4681.
- Pyrenées.* — Malahita, 5780 mètr. — Ma'adetta, 5470. — Mont-Perdu, 5410. — Pic Blan, 5110. — Pic du Midi-de-Pau, 2969. — Canigou, 2810. — Pointe d'Arbizou; 2329. — Pic de los Reyes, 2320. — Pic Montaigne, 2225.
- Kælen.* — Dofra-Fiall, 2520 mètr. — Areskhutau, 1885. — Swucku, 1844. — Hornalen, 914. — Lang-Fiall, 669. — Fley-Feldt, 456. — Hurinu, 214. — Taberg, 126.
- Sierra Nevada.* — Mulhacen, 5555 mètr.
- Sicile.* — Mont Etna, 3557 mètr.
- Carniole.* — Terglou, 5166 mètr.
- Crapaths.* — Pointe-Loumitz, 2701 mètr.
- Naples.* — Velino, 2345 mètr. — Vésuve, 1207.
- Açores.* — Pic des Açores, 2580 mètr.
- Archipel.* — Mont Athos, 2065 mètr.
- Romélie.* — Olympe, 2009 mètr.
- Cévennes.* — Mézen, 1997 mètr.
- Puy-de-Dôme.* — Mont d'Or, 1890 mètr. — Puy-de-Dôme, 1467.
- Cantal.* — Cantal, 1836 mètr.
- Estramadure.* — Sierra del Malhao, 1829 mètr.
- Provence.* — Montagne de Lure, 1797 mètr.
- Céphalonie.* — Montagnes Noires, 1658 mètr.
- Haute-Loire.* — Gerbier-des-Joncs, 1618 mètr.
- Iles Lipari.* — Saint-Angelo, 1602 mètr. — Tromboli, 920.
- Jura.* — Chasseral, 1602 mètr.
- Ouraux.* — Tagoni, 1489 mètr. — Dishigalgo, 1489. — Monts Kyri, 918. — Volckoniskoi-Leis, 914. — Walday, 564.
- Souabe.* — Feldberg, 1418 mètr.

- Haut-Rhin.* — Ballon, 1400 mètr.
- Ilande.* — Snœ-Fiall-Jokul, 1585 mètr. — Hécla, 1121. — Torfa, 425.
- Bohème.* — Heidelberg, 1557 mètr.
- Dumbarton.* — Ben-Nevis, 1500 mètr. — Ben-Lomond, 1042. — Infelberg, 932.
- États de l'Église.* — Mont Oreste, 697 mètr.
- Vaucluse.* — Vaucluse, 654 mètr.
- Catalogne.* — Montagne Cardona, 550 mètr.
- Andalousie.* — Gibraltar, 455 mètr.

ASIE.

- Himalaya.* — Dawalagiri, 8047 mètr. — Pic d'Himalaya, 7840. — Samatura, d'Haïban, Pics des monts Himalaya, au-dessus de 7000.
- Serga-Rueur, Pic Saint-Patrick, Ihaunti, la Pyramide, le Cône, le Pic-Noir, etc., au-dessus de 6000 mètr.
- Sandwich, Jesso, Palestine, Turquie.* — Pic de l'Ouest, Tawara, Needle, Mowna-Roah, Mowna-Koah, etc., au-dessus de 5000 mètr.
- Soomaouang, Ophir, au-dessus de 4,000 mètr.
- Ghassa, Chour, Chumuralec, Parmesan, etc., au-dessus de 5000 mètr.
- Volcan Ayatscha, Liban, Aravat, Jesso, etc., au-dessus de 2000 mètr.
- Olympe, pic d'Adam, mont Ida, mont Yorek, etc., au-dessus de 1000 mètr.

AMÉRIQUE.

Andes. — Illimani, 6910 mètr. — Chimborazo, 6545. — Disca Cassada, Cayambé, Antisana, Cotopaxi, mont Saint-Élie, Popocatepelt, Orisava, etc., au-dessus de 5000.

États-Unis, Colombie, Mexico, Martinique, etc. — Pics de la côte Topienne, Tunjuragna, Rueu de Pichincha, etc., au-dessus de 4000 mètr.

— Cahoupala, Saint-Élie, Boneran, montagnes Rocheuses, Borma, etc., au-dessus de 5000 mètr.

— Imbabura, Duida, Montagnes-Blanches, Montagnes-Bleues, etc., au-dessus de 2000 mètr.

— Cuanarama, Tumiriquiri, Mont-Misère, Roney, etc., au-dessus de 1000 mètr.

AFRIQUE.

Abyssinie (Geesh). — Mont Geesh, 4588 mètr. — Mont Amid, 4014. — Mont Atlas, 5810. — Lamalmo, 5444. — Monts Gondar, 2576.

Canaries. — Ténériffe, 5766 mètr.

Cap. — Newveldt, 5049 mètr. — Compass, 5849. — Komberg, 2459. — Mont de la Table, 1091. — Khannès, 1510.

Madère. — Pic-Ruivo, 1572 mètr.

Bourbon. — Salaze, 2510 mètr. — Diton-des-Neiges, 2409.

— Les Pyramides, 148.

NOTE 3.

Nous complétons ici les notes scientifiques de cet ouvrage, par quelques études faites sur divers phénomènes astronomiques et magnétiques; et si nous n'avons pas appelé sur eux, dans le cours du livre, l'attention de nos lecteurs, c'est que nous n'avons pas voulu, par trop de fréquentes annotations, interrompre la marche du voyageur.

Baromètre.

Il y a peu d'années, on se serait fortement récrié contre toute idée d'une différence permanente entre les hauteurs barométriques correspondantes aux diverses régions du globe, au niveau de la mer. Aujourd'hui de telles différences sont regardées, non-seulement comme possibles, mais encore comme probables. Les navigateurs doivent donc s'attacher, avec un soin scrupuleux, à conserver leurs baromètres en bon état, afin que les observations de toutes les relâches soient parfaitement comparables. Il ne faudra jamais négliger de tenir note de la hauteur exacte de la cuvette du baromètre au-dessus du niveau de la mer.

Il existe de nombreux mémoires sur la variation diurne

du baromètre; ce phénomène a été étudié depuis l'équateur jusqu'aux régions les plus voisines des pôles; au niveau de la mer, sur les immenses plateaux de l'Amérique, sur des sommets isolés de très-hautes montagnes, et néanmoins la cause en est restée jusqu'ici ignorée.

Il importe donc de multiplier encore les observations. Dans nos climats le voisinage de la mer semble se manifester par une diminution sensible dans l'amplitude de l'oscillation diurne; en est-il de même entre les tropiques? La question est à résoudre.

Lumière zodiacale.

La lumière zodiacale, quoiqu'elle soit connue depuis près de deux siècles, offre encore aux cosmologues un problème qui n'a pas été résolu d'une manière satisfaisante. L'étude de ce phénomène, par la nature même des choses, est principalement réservée aux observateurs placés dans les régions équinoxiales; eux seuls pourront décider si Dominique Cassini s'était suffisamment défîé des causes d'erreur auxquelles on est exposé dans nos atmosphères variables; s'il avait pris en assez grande considération la pureté de l'air, lorsque dans son ouvrage il annonçait que la lumière zodiacale est constamment plus vive le soir que le matin;

Qu'en peu de jours sa longueur peut varier entre 60° et 100°;

Que ces variations sont liées à l'apparition des taches solaires, de telle sorte, par exemple, qu'il y aurait eu dépendance directe et non pas seulement coïncidence fortuite entre la faiblesse de la lumière zodiacale en 1688, et l'absence de toute tache ou facule sur le disque solaire, dans cette même année.

Il nous semble donc que les navigateurs, pendant toute la durée de leur séjour entre les tropiques, et quand la lune n'éclairera pas, devront soir et matin, après le coucher du soleil ou avant son lever, prendre note des constellations que la lumière zodiacale traversera, de l'étoile qu'atteindra sa pointe, et de la largeur angulaire du phénomène près de l'horizon à une hauteur déterminée. Il serait sans doute superflu de dire qu'il faudra tenir compte de l'heure des observations. Quant à la discussion des résultats, elle pourra, sans aucun inconvénient, être renvoyée à l'époque du retour.

Nous n'ignorons pas, et déjà, comme on a pu voir, nous l'avons insinué, que de très-bons esprits regardent les résultats de Dominique Cassini comme peu dignes de confiance. Il leur répugne d'admettre que des changements physiques, sensibles, puissent s'opérer simultanément dans l'étendue immense que la lumière zodiacale embrasse; suivant eux, les variations d'intensité et de longueur signalées par ce grand astronome, n'avaient rien de réel, et il ne faut en chercher l'explication que dans des intermittences de la diaphanéité atmosphérique.

Il ne serait peut-être pas impossible de trouver des ce

moment, dans les observations de Fatio, comparées à celles de Cassini, la preuve que des variations atmosphériques ne sauraient suffire à l'explication des phénomènes signalés par l'astronome de Paris; quant à l'objection tirée de l'immensité de l'espace dans lequel les changements physiques devraient s'opérer, elle a perdu toute sa gravité depuis les phénomènes du même genre, dont la comète de Halley vient de nous rendre témoins.

Aurores boréales.

Il est assez bien établi, maintenant, que les aurores boréales ne sont pas moins fréquentes dans l'hémisphère sud que dans l'hémisphère nord. Tout porte à penser que les apparitions des aurores australes et celles dont nous sommes témoins en Europe, suivent les mêmes lois. Cependant ce n'est là qu'une conjecture. Si une aurore australe se montrait aux hardis investigateurs des mers du sud, sous la forme d'un arc, il serait important de noter exactement les azimuths des points d'intersection de cet arc avec l'horizon, et, à leur défaut, l'azimuth du point le plus élevé. En Europe, ce point le plus élevé paraît toujours situé dans le méridien magnétique du lieu où se trouve l'observateur.

De nombreuses recherches, faites à Paris, ont prouvé que toutes les aurores boréales, voire même celles qui ne s'élèvent pas au-dessus de notre horizon et dont nous ne connais-

sons l'existence que par les relations des observateurs situés dans les régions polaires, altèrent fortement la déclinaison de l'aiguille aimantée, l'inclinaison et l'intensité. Qui oserait donc arguer du grand éloignement des aurores australes, pour affirmer qu'aucune d'elles ne peut porter du trouble dans le magnétisme de notre hémisphère? En tout cas, l'attention que les voyageurs mettront à tenir une note exacte de ces phénomènes pourra répandre quelques lumières sur la question.

Halos.

Dans les latitudes élevées, dans les parages du *cap Horn*, par exemple, le soleil et la lune paraissent souvent entourés d'un ou de deux cercles lumineux, que les météorologistes appellent des *halos*. Le rayon du plus petit de ces cercles est d'environ 22° , le rayon du plus grand diffère à peine de 46° . La première de ces dimensions angulaires est à peu de chose près la déviation minimum que la lumière éprouve en traversant un prisme de glace de 60° ; l'autre serait donnée par deux prismes de 60° ou un seul prisme de 90° .

Il semblait donc naturel de chercher, avec Mariotte, la cause des *halos*, dans des rayons réfractés par des cristaux flottants de neige, lesquels présentent ordinairement, comme tout le monde le sait, des angles de 60° et de 90° .

Cette théorie, au surplus, a reçu une nouvelle vraisem-

blance, depuis qu'à l'aide de la polarisation chromatique, on est parvenu à distinguer la lumière réfractée de la lumière réfléchie. Ce sont, en effet, les couleurs de la première de ces lumières (de la lumière réfractée) que donnent les rayons polarisés des halos. Que peut-il donc rester à éclaircir dans ce phénomène? le voici :

D'après la théorie, le diamètre horizontal d'un halo et le diamètre vertical devraient avoir les mêmes dimensions angulaires; or, on assure que ces diamètres sont quelquefois notablement inégaux.

Des mesures peuvent seules constater un pareil fait; car, si par hasard on n'avait jugé de l'inégalité en question qu'à l'œil nu, les causes d'illusions ne manqueraient pas pour expliquer comment le physicien le plus exercé aurait pu se tromper, des cercles de Borda à réflexion se prêtant à merveille à la mesure des distances angulaires en mer. Nous pouvons donc, sans scrupule, recommander à tous les navigateurs d'appliquer les meilleurs instruments dont ils seront pourvus, à la détermination des dimensions de tous les halos qui leur paraîtraient elliptiques. Ils verront bien eux-mêmes que le bord intérieur du halo, le seul qui soit nettement terminé, se prête beaucoup mieux à l'observation que le bord extérieur; mais il faudra, quant au soleil, qu'ils ne négligent pas de noter s'ils ont pris le centre ou le bord pour terme de comparaison. Nous regarderons aussi comme indispensable que, dans chaque direction, on mesurât les deux

rayons diamétralement opposés, car certains observateurs ont cité des halos circulaires dans lesquels, à les en croire, le soleil n'occupait pas le centre de la courbe.

Dépression de l'Horizon.

La ligne bleue, assez bien définie, séparation apparente du ciel et de la mer, à laquelle les marins rapportent la position des astres, n'est pas dans l'horizon mathématique; mais la quantité dont elle se trouve en dessous, et qu'on appelle la *dépression*, peut être exactement calculée, puisqu'elle dépend seulement de la hauteur de l'œil de l'observateur au-dessus des eaux et des dimensions de la terre. Il n'est malheureusement pas aussi facile d'apprécier les effets des réfractions atmosphériques. Il faut même dire que dans le calcul des tables de dépression généralement employées, on n'a tenu compte que de la *réfraction moyenne* relative à un certain état du thermomètre et du baromètre. Des officiers très-habiles, le capitaine Basile Hall, le capitaine Parry, le capitaine Gauttier, ont déterminé, par l'observation, les erreurs auxquelles le navigateur est exposé quand il se conforme à la règle commune. Il leur a suffi de mesurer, les uns avec le *deep sector* de Wollaston, les autres avec les instruments ordinaires armés d'un miroir additionnel, et cela dans les circonstances atmosphériques les plus variées, la distance

angulaire d'un point de l'horizon au point diamétralement opposé. En admettant, comme il est presque toujours permis de le faire, que l'état de l'air et celui de la mer soient les mêmes tout autour de l'observateur, la différence de la distance mesurée à 180° , est évidemment celle de la dépression réelle de l'horizon. La moitié de cette différence comparée à la dépression des tables donne donc l'erreur possible de toute observation angulaire de hauteur faite en mer.

Dans les régions boréales, les erreurs positives et négatives, observées par le capitaine Parry, ont été toutes comprises entre $+ 59''$ et $- 55'$. Dans les mers de la Chine et des Indes Orientales, le capitaine Hall trouva des écarts plus grands, de $+ 4' 2''$ à $- 2' 58''$. Le capitaine Gauttier enfin, dans la Méditerranée et la mer Noire, alla plus loin encore, de $+ 5' 53''$ à $- 4' 49''$. Si l'on se rappelle que la variation d'une seule minute en latitude correspond sur le globe à un déplacement de 2000 mètres environ, chacun reconnaîtra combien la recherche dont nous venons de rendre compte était digne d'attention.

En discutant avec soin toutes les observations de MM. Gauttier, Hall et Parry, on a reconnu que l'erreur de la dépression calculée n'est positive, que cette dépression ne surpasse celle qu'on observe, qu'autant que la température de l'air est supérieure à celle de l'eau. Quant aux erreurs négatives, elles se sont présentées indistinctement dans tous les états thermométriques comparatifs de la mer et de l'atmosphère, sans qu'on

ait pu attribuer ces anomalies à aucune cause apparente, et en particulier au degré de l'hygromètre.

Voilà donc un curieux problème à résoudre. Il intéresse également le physicien et le navigateur.

FIN DES NOTES SCIENTIFIQUES.

TABLE DES MATIÈRES.

1. — EN MER. — Ponantais. — Levantins.	4
2. — NOUVELLE-HOLLANDE. — Terre de Cumberland. — Nouvelle-Galle-du-Sud. — Grain. — Sidney. — Pays exceptionnels. — Colonisation.	25
3. — NOUVELLE-HOLLANDE. — Le port Jakson. — Courses dans l'intérieur. — Duel entre un sauvage et un serpent noir. — Habitation de M. Osley.	41
IV.	29

4. — NOUVELLE-HOLLANDE. — Torrent de Kinkham. — Attaque d'un nid de fourmis. — Je franchis le torrent. — Solitudes. — Deux déportés. — Inondation. — Jeux et exercices des sauvages. — Retour à Sidney.	59
5. — NOUVELLE-HOLLANDE. — Mœurs des sauvages. — Duels. — Mariages. — Galanteries de l'époux. — Féroacité des naturels. — Leur mort.	85
6. — NOUVELLE-HOLLANDE. — M. Field. — Description de Sidney. — Fêtes européennes. — Marchais, Petit et moi dans les forêts. — Combat de sauvages.	105
7. — NOUVELLE-HOLLANDE. — Vingt-quatre heures d'un roi zélandais.	125
8. — NOUVELLE-HOLLANDE. — Phénomènes météorologiques. — Campain austral. — Voyage de M. Oxley dans l'intérieur de la Nouvelle-Galle-du-Sud.	159
9. — NOUVELLE-HOLLANDE. — A mon frère.	165
10. — EN MER. — Les religions.	171
11. — EN MER. — Des langues. — Comment se sont peuplés les archipels.	187
12. — CAP HORN. — Ouragan.	215
13. — NAUFRAGE.	227
14. — ILES MALOUBES. — Chasse à l'éléphant. — Le sucre de M. de Quélen.	245
15. — ILES MALOUBES. — Chasse aux pingouins. — Mort d'une baleine. — Départ. — Arrivée au Rio-de-la-Plata. — Pampéro.	261
16. — PARAGUAI. — Monte-Video. — Le général Brayer. — Trois jaguars et le Gaucho.	285
17. — BRÉSIL. — Le Gaucho.	501

TABLE DES MATIÈRES.

451

18. — BRÉSIL. — Rio-Janeiro.	325
19. — RETOUR. — Le général Hogenhorp. — Départ du Brésil. — Jeux des peuples. — Arrivée en France.	539
20. — Vocabulaires de quelques-uns des peuples que nous avons visités.	555
NOTES SCIENTIFIQUES.	411
Hauteur des neiges éternelles.	415
Hauteur des montagnes.	435
Baromètre.	440
Lumière zodiacale.	441
Aurores boréales.	445
Halos.	444
Dépression de l'horizon.	446
